



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

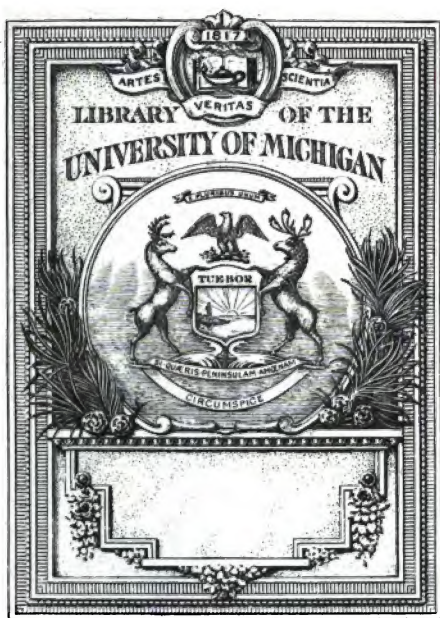
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

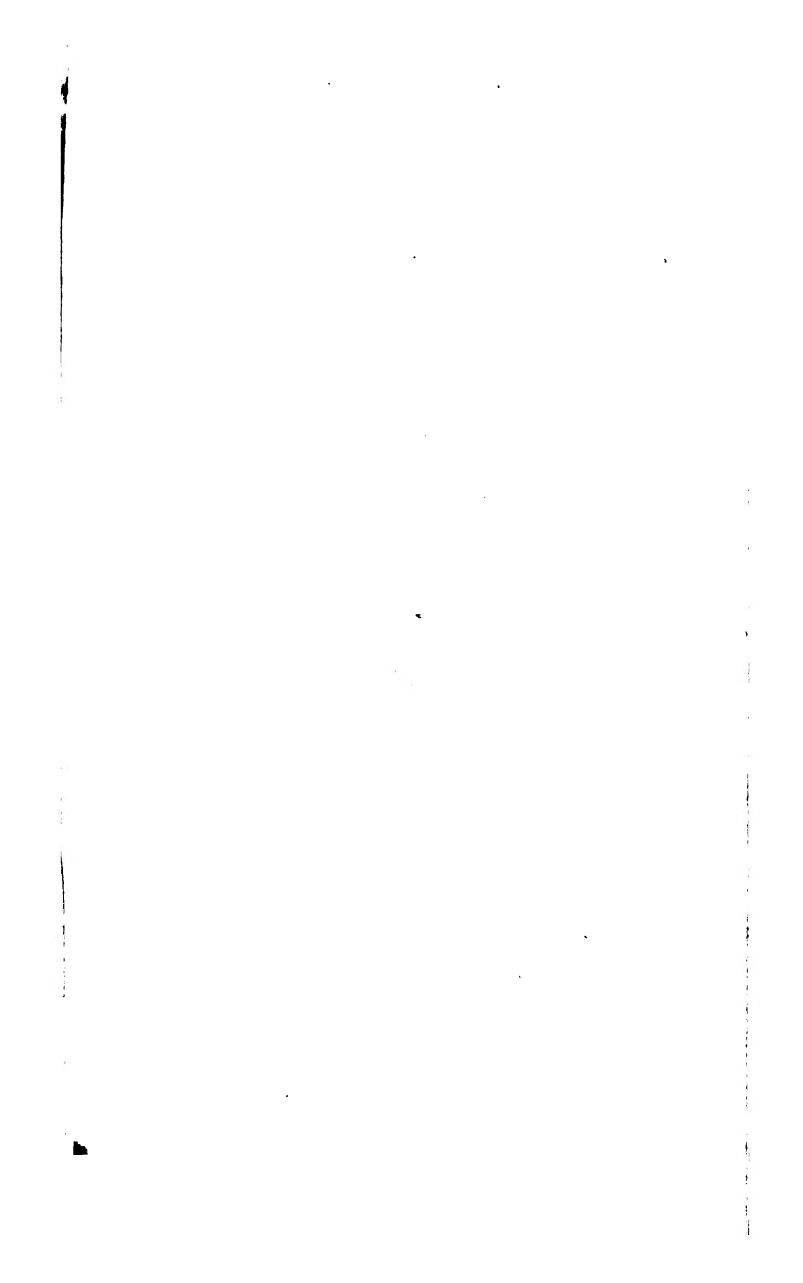
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



848

A742n







Chapman

Philadelphia
1834

NOUVELLES HISTORIQUES.

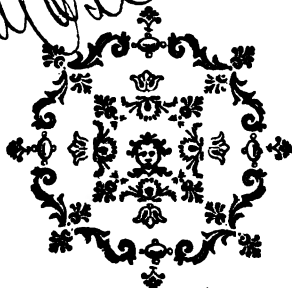
TOME PREMIER.

11/15/77

NOUVELLES HISTORIQUES,

Par M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL.
ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXV.

848

A742 m



P R É F A C E.

LA Collection, dont je donne ici le premier morceau, est différente de celle qui compose les **ÉPREUVES DU SENTIMENT**. Attaché dans ce nouveau Recueil à ne présenter que des anecdotes empruntées de l'histoire, & appuyées sur des noms connus, je prendrai soin de ne pas blesser la vérité dans ce qui concerne les faits principaux, les caractères, la chronologie, &c., persuadé que la fiction ne se pardonne qu'autant qu'elle n'est point apperçue. Dès que le mensonge se trahit, il perd de sa séduction ; l'intérêt qu'il avoit excité, s'évanouit ; & la raison rendue à toute la sévérité de son jugement, critique & prononce, en quelque sorte, contre le plaisir du sentiment : l'illusion détruite, l'Auteur manque entièrement son objet. En voici un exemple tiré de la **NOUVELLE** même par laquelle je débute : mon origi-

Les **NOUVELLES HISTORIQUES**, Collection différente de celle des **ÉPREUVES DU SENTIMENT**.

Jusqu'à quel point dans les Ouvrages de ce genre on doit s'écarter de la vérité.

nal Anglois , où je n'ai fait que puiser le fonds de l'anecdote , nous montre la Comtesse de Salisbury , mariée avec Edouard , tandis que tout nous apprend , nous redit que cette union n'a jamais existé , & que l'épouse de ce Souverain a été la Princesse Philippe , fille du Comte de Haynaut. De telles licences , il faut l'avouer , ne sont point supportables. Embellissons la vérité , mais qu'elle ne disparoisse point sous les ornements. Quel reproche n'a-t-on pas fait avec justice aux romans pleins de traits de génie que nous a laissés Mlle. de Scudéri ? elle dénatureroit totalement les caractères de ses héros.

Défaut
considérable des
Romans
de Mlle.
de Scudéri.

» Et sous des noms Romains faisant notre
» portrait ,
» Peignoit Caton galant , & Brutus d'ameret ».

Boileau.

L'Abbé de St. Réal ne peut être accusé de ce défaut si révoltant : aussi doit-on avoir pour modèle dans les ouvrages du genre de celui que je fais paroître , la Nouvelle historique de Dom Carlos. Rien de plus

agréable : cet Ecrivain éclairé ne se dissimuloit pas qu'il avoit rendu le fait sous des couleurs moins fidèles que flatteuses ; mais il a conservé le fonds de son sujet, tel que les mémoires du temps nous l'ont transmis ; il vouloit instruire & plaire , & il a réussi. J'oserai avancer, à propos de Dom Carlos, une opi-
 nion qui pourra offenser ces esprits superstitieux , dont l'espece de fanatisme pour la vérité s'effarouche au moindre trait qu'on lui prête : je verrois avec quelque plaisir nos Historiens mettre davantage en action leurs personnages dominants, les faire parler, comme en effet ils auroient parlé. L'expérience est pour moi : lisez Quinte-Curce, Tite-Live, &c ; qu'on se plaît à entendre discourir Alexandre , Annibal , &c ! Que César, prêt à passer le Rubicon, & échauffant ses soldats par une harangue pathétique, attache bien plus qu'un simple récit de l'Ecrivain ! C'est par l'emploi du charme dramatique, que Vertot, dans le siècle passé, a su entraîner la foule des Lecteurs. Cette adresse de l'Historien semble rendre la vie à d'illustres

Dom Carlos, modèle des NOUVELLES HISTORIQUES.

Le dramatique donne de l'âme au style & aux choses.

morts, les rapprocher de nous, & nous aider à franchir la distance des rangs, & l'intervalle des âges, deux ennemis de cet intérêt qui nous remue si agréablement, & que doit exciter tout ce qui est relatif à l'homme. Nous aimons à vivre & à converser avec nos égaux & nos contemporains.

L'art d'émouvoir, cette qualité si essentielle à tout écrit dont le but est de parler au cœur, se trouve sur-tout dans les Nouvelles histori-

Les histo-
res aussi
peu vraies
que les ro-
mans; el-
les en dif-
ferent seu-
lement
par la sé-
cheresse &
l'ennui.

ques. Ces sortes d'ouvrages tien-
nent le milieu entre le *roman* pro-
prement dit, & celui qu'on appelle
histoire : car la vérité débarrassée
de l'alliage imposteur, est du nom-
bre de ces phénomènes qui n'ont
point encore été visibles à nos yeux.
Notre meilleure histoire, j'excepte
nos Livres sacrés, est le roman le
moins grossier & le plus vraisem-
blable.

Puisque cette ignorance du vrai,
& ce goût pour le mensonge sont
des imperfections inhérentes à no-
tre nature, efforçons-nous d'en tirer
parti. Le même objet que j'ai envi-
sagé dans mes ÉPREUVES DU

P R É F A C E. ix

SENTIMENT, me guide dans cette nouvelle COLLECTION : je n'ai d'autre but que d'entretenir cet amour de l'humanité, la base de toutes les vertus ; je combats les passions par les passions. Mon dessein sur-tout est de tracer à la jeunesse des préceptes qui puissent lui plaire, & de lui donner, pour ainsi dire, un *Cours de morale* exempt de cette féchereffe & de ce pédantisme qui répandent l'ennui & l'aversion sur les leçons les plus profitables. D'ailleurs, la lecture de ces bagatelles conduit insensiblement à l'étude réfléchie de l'histoire : une jeune personne que SALISBURY aura intéressée, voudra connoître davantage Edouard, & alors on lui remettra dans les mains le regne de ce Prince. Il y a un art de faire aimer aux hommes leurs devoirs, & les connoissances qui leur sont nécessaires. Si nous voyons tant d'élèves démentir l'espérance & les soins de leurs parents, c'est presque toujours la faute des instituteurs. Menons les enfants par une route fleurie, & tâchons de mettre de notre parti leur sensibilité & leur imagination.

Le but des NOUVELLES HISTOIRES, le même que celui des ÉPREUVES DU SENTIMENT.

Cette lecture peut disposer à celle de l'histoire.

Le peu de capacité des élèves, presque toujours la faute des maîtres.

X P R É F A C E.

Il est bien peu d'esprits qui soient avides d'embrasser des vérités seches & abstraites ; il faut absolument irriter & flatter notre curiosité. Ne cherchons point à nous le dissimuler ; nous voulons retrouver des fées par-tout. Fontenelle a bien eu raison de dire que „ chaque âge avoit „ ses hochets”. Faisons donc de ces hochets , des instruments utiles qui servent à perfectionner notre raison , nos mœurs, nos plaisirs mêmes, &c.

J'annonce que dans ces NOUVELLES HISTORIQUES, je ne me bornerai point à tracer les effets d'une seule passion : elles entreront toutes dans mes tableaux , & j'aurai soin de leur opposer les vertus qui doivent en triompher , quand ces mêmes passions seront condamnables. Il va m'échapper une espee de blasphême littéraire : ne vaudroit-il pas mieux pour notre instruction qu'on nous fît lire des romans où la vertu seroit offerte dans tous ses charmes , au-lieu de ces histoires qui nous présentent presque toujours des prétendus héros fameux par leur excès criminels, jouissant, au faite de la gloire, d'une heureu-

Les hommes tous-jours en-fants ; ils cherchent par-tout les contes de fées qui ont amusé leurs premières années.

Les Romanciers, peut-être plus utiles que les Historiens.

se impunité, les oppresseurs du foible & de l'innocent, les fléaux du monde entier? Pour un Titus, un Marc-Aurele, combien de Tiberes, de Caligulas, de Nérons, d'Héliogabales! Je demande en effet à un homme sensé & impartial, si la lecture du Chevalier Grandisson ne contribueroit pas plus à former le cœur, & à nous donner une idée juste de nos relations & de nos devoirs, que tout ce ramas de compilations sans goût & souvent dénuées du vrai, que l'on ose effrontément intituler *Histoires*, & qu'on peut appeller le *désespoir de l'humanité*. Je ne me lasserai point de le répéter; qu'on ait le courage de parcourir les fastes Bizantines: n'est-ce pas se transporter à notre place publique, & avoir les yeux fixés sur les scélérats qui y ont subi le dernier supplice? Encore nous expose-t-on la plupart de ces monstres, décorés du titre de Grands, de Princes, d'Empereurs, recueillant en paix le fruit de leurs dérèglements abominables; & s'ils ont eu l'audace d'appuyer leurs crimes par une bravoure féroce, & qui tient de la brute, on ne man-

Combien un roman comme celui du Chevalier Grandisson, est plus profitable à l'humanité que l'histoire.

La fausseté des histoires, le dégoût qu'elles inspirent, les idées peu raisonnables qu'elles influent. Funestes effets qui en résultent.

que pas d'exalter leur courage , & de leur prodiguer les noms de héros , de grands hommes , &c. Voilà comment ces Ecrivains si peu judicieux ont peut-être causé le malheur de leurs semblables. Salluste nous peint-il Caton avec la même énergie qu'il s'est plu à nous représenter Catilina ? Aussi ce dernier produit un intérêt si fort au-dessus de l'autre , qu'un de ces guerriers destructeurs que l'on nous vante , avoit continuellement sous le chevet de son lit ce morceau de Salluste. Le tyran César va tremper de larmes les pieds de la statue d'Alexandre : & où est le Prince qui ait couru embrasser le marbre d'Antonin , & l'ait arrosé de ses pleurs ? Pourquoi ce noble transport n'est-il encore échappé à aucun de ces hommes des-

Pourquoi tinés à nous commander ? pourquoi ! nous n'a-
 nous vu parce que la mal-adresse , le peu de
 encore au- philosophie , & la lâcheté des His-
 un Prin- toriens se sont attachées à nous of-
 ce courir frir Alexandre comme le premier
 embrasser des humains , au comble de la gran-
 la statue deur , couvert d'un éclat immortel ;
 d'Anto- & le pinceau n'a fait que se traî-
 nin , & ner mollement sur l'image d'Anto-
 arrosé de ses lar- mes,

P R É F A C E. xiiij

nin. Son portrait, graces à leur peu Les Histo-
d'enthousiasme pour la vertu, n'a riens ont
point de ces touches sublimes, de peut-être
ces traits de flamme qu'ils semblent causé une
s'étudier avec complaisance à prêter partie des
au crime. Cette classe d'Ecrivains malheurs
excite tellement mon indignation, qui affli-
que si jamais un Omar reparoissoit gent le
sur la terre, j'irois me jeter à ses genre hu-
genoux, & en demandant grace en main.
faveur du très-petit nombre de bons Ce que
livres dont nous sommes possesseurs, l'Auteur
je serois le premier à mettre le feroit, si
flambeau dans ses mains pour brû- Omar re-
ler la plus grande partie de nos venoit
histoires. Qu'est-ce que l'esprit, parmi
n'est point l'instrument de notre nous.
heur ? & qui peut nous rendre heu-
reux, si ce n'est la pratique constante
d'une saine morale, & l'amour de
la vertu ? comment l'aimera-t-on
cette vertu, si tout ce que nous li-
sons, tout ce que nous voyons, la
montre foulée aux pieds, sans ré-
compense, sans considération, dans
la poussiere de l'oubli ? Ayons donc,
s'il le faut, recours aux artifices
de la fiction. C'est dans cette cir-
constance qu'il faut bien se garder
d'exposer le vrai dans une nudité

L'esprit,
le plus su-
neste par-
tage,
quand il
ne sert
point à
notre bon-
heur & à
notre ver-
tu.

Combien
le roman
moral a
d'avanta-
ge sur
l'histoire.

dangereuse à voir ; laissons croire aux hommes que cette vertu les menera aux plaisirs, aux richesses, aux dignités : c'est un roman : eh bien , ardents sectateurs de la vérité, ne nous ôtez point notre roman, & réservez votre histoire pour ce très-petit nombre d'ames nobles, désintéressées, & fortes par elles-mêmes, que le pur amour de la vertu peut enflammer, & qui goûteroient de la satisfaction à en être les martyres. Un homme de génie me disoit, à propos de la malheureuse

Reproche
fait par un
homme de
génie à Ri-
chardson,
sur la fin
malheu-
reuse de
Clarisse.

fin de Clarisse : „ Je sais bien qu'il „ est très-vrai que la vertu n'a „ point une autre destinée : mais „ je suis fâché que Richardson ait „ mis sous nos yeux cette triste „ leçon de l'expérience. Pour l'hon- „ neur du roman & de l'humani- „ té, il falloit que Clarisse fût récom- „ pensée de tant d'épreuves cruel- „ les qu'elle a essuyées”. Cette ob- „ jection est spécieuse ; il y avoit une „ réponse bien simple à faire en faveur „ de l'Ecrivain Anglois : Richardson „ a voulu nous prouver combien la „ vertu étoit aimable, puisqu'il n'y „ a personne, après avoir lu son ou-

P R É F A C E. X V

vrage , qui n'aimât mieux être Cla- Répon-
 risse entraînée sous le poids de l'in- se qu'on
 fortune , que Lovelace , fût-il au pourroit
 comble du bonheur. faire pour
 justifier
 Richard-

Cet ouvrage n'empêchera point son.
 que je ne donne la suite des ÉPREU- Les Nouv
 VES DU SENTIMENT dans l'ordre VELLÉS
 que je les ai publiées jusqu'ici ; je HISTO-
 dois trop à l'indulgence de ce Pu- RIQUES
 blic sensible & estimable , le seul n'empê-
 qui m'intéresse , pour ne pas conti- cheront
 nuer un travail qu'il a paru agréer : point
 heureux si je remplis mon but ! Je qu'on ne
 ne veux qu'attendrir , & pouvoir donne la
 être utile en attendrissant. Je fais continua-
 bien , & j'en suis convaincu , que , tion des É-
 dans un siècle , où , pour me servir PREUVES
 de l'expression d'une femme spiri- DU SEN-
 tuelle , le *sans pudeur* est en crédit , TIMENT.
 je n'irai point par de tels chemins
 à la célébrité : mais que je sois dans
 une obscurité profonde , & que j'aye
 l'avantage , comme je l'ai déjà dit ,
 d'exciter quelque bonne action (1), je
 ne porterai pas envie à ces hommes

Expres-
 sion d'une
 femme de
 beaucoup
 d'esprit.

(1) Quelques bonnes actions , &c. Voyez
 la Préface des ÉPREUVES DU SENTI-
 MENT , page xxij , édit. in-12.

xvj P R É F A C E

Labiénus qui font du bruit. Labiénus (1), calomniateur sacrilege, & diffamateur mort de rage après avoir amasé les bonnes compagnies de Rome. si scandaleux & si impudent, qu'il s'en effrayoit quelquefois lui-même, termina sa vie infâme par mourir de désespoir. Son esprit ne le sauva point du remords déchirant d'avoir outragé l'honnêteté & la bienfaisance. Je ne pense pas qu'un

Un Ecrivain jaloux de conserver sa propre estime, doive prétendre à l'approbation générale. Un jeune Littérateur me demandoit, un jour, ce qu'il y avoit à faire pour être connu universellement, & mériter le *dicier hic est* du Poëte Latin. Mon ami, lui dis-je, je vous indiquerai un

Conversation avec un jeune littérateur, le moyen le plus prompt & le plus sûr de faire parler de soi, moyen infailible d'arriver promptement à ce faite de réputation si difficile à atteindre : commencez d'abord par vous armer d'un fond d'effronterie *imperturbable*, de cette impudence cynique, qu'Homere dans sa langue si pittoresque appelle *impudence de chien*. Le premier effet que vous produirez, sera à coup

(1) *Labiénus* étoit un calomniateur si féroce, si enragé, qu'on le surnomma *Rabiénus*.

sûr de révolter : ne soyez point dé-
 concerté ; cette impression momen-
 tanée se dissipera bientôt. Ayez un
 amour-propre endurci à toutes les
 humiliations , à tous les retours de
 pudeur ; parlez de vous-même avec
 audace , & d'autres avec mépris :
 que sur-tout la raillerie la plus in-
 sultante, la plus homicide, assaisonne
 ce dédain. Prodiguez le mensonge,
 la calomnie, les invectives, il n'im-
 porte : pourvu que ces traits per-
 çants (1) soient enveloppés du sar-
 casme, ils frapperont, & laisseront
 des blessures *pent-être inguérissables* ;
 ce qui sera *fort divertissant* pour
 la horde immense des oisifs, des
 imbécilles, des *gens du monde*, qui
 veulent absolument secouer leurs
 armes paralytiques, & auxquels il
 faut nécessairement du spectacle.
 D'ailleurs, la plupart des hommes
 sont dévorés d'envie ; j'ai de la peine
 à trahir cette espèce de secret
 honteux de la nature humaine :

Faites-ri-
 re, & vous
 pouvez af-
 faiblir
 impuné-
 ment avec
 le poi-
 gnard de
 la calom-
 nie.

(1) *Pourvu que ces traits perçants, &c.*
 Quels succès ! & qu'il y a à rougir, & pour
 ceux qui en jouissent, & pour ceux qui
 contribuent à les répandre !

xviiij *P R É F A C E.*

Les Ro-
mains a-
voient
leurs com-
bats de gla-
diateurs:
nous n'ai-
mons pas
à voir cou-
ler le sang;
mais nous
contem-
plons d'un
œil satis-
fait un
malheu-
reux qui
expire de
douleur
sous le sty-
let de la
raillerie.

l'aspect des souffrances de leur sem-
blable, les tire de la sorte d'engour-
dissement où le bonheur les endort,
& leur rend plus piquante la jouis-
sance de ce bonheur. Les Romains
(1), ce peuple si vanté pour la lé-
gislation, pour la sagesse, pour l'ur-
banité, couroient au Cirque goû-
ter le spectacle d'hommes déchirés
par des bêtes féroces; ils buvoient
des yeux, si l'on peut risquer cette
expression latine, le sang qui cou-
loit à grands flots des plaies de ces
malheureuses victimes. Nos Fran-
çois, cette nation si douce, si po-
lie, si élégante, détourneraient,

(1) *Les Romains*, &c. Oui, les Romains
devant lesquels aujourd'hui nos pédants se
prosternent, & s'extasiaient d'admiration. Il y
avoit dans l'amphithéâtre un banc réservé pour
les Vestales. Les Dames Romaines alloient
avec leurs amants goûter le doux plaisir de
voir des hommes s'entre-déchirer; jusqu'à
ce que l'un de deux expirât, ou, ce qui étoit
plus affreux encore, des victimes humaines,
des prisonniers, des esclaves aux prises avec
les lions, les tigres, & mis en morceaux par
ces bêtes féroces. Cela s'appelloit *le spectacle
de la nation*; & ceux qui y assistoient, se nom-
moient des hommes, les modèles du monde
entier, traitant de *barbare* tout ce qui n'étoit
pas Romain!

sans contredit, la vue de semblables objets : mais que la calomnie assassine de son stylet aigu le mérite, l'innocence, tout ce qui semble annoncer de la supériorité dans quelque genre que ce soit, vous verrez ces Sauvages civilisés, ces honnêtes Barbares se repaître de la douleur que ces assassinats occasionneront; ils s'enivreront des larmes que versera la proie infortunée de ces cruautés ingénieuses; ils la poursuivront (1) jusques dans la retraite où elle courra se dérober à leur joie atroce : cet objet malheureux de leur acharnement expirera peut-être dans le désespoir, lui, sa femme, ses enfants, sa famille entière; on n'entendra point ses cris; on ne verra point son horrible situation; l'agréable société, les gens de *bonne compagnie* auront ri, & l'auteur de ces abominations sera porté sur le pavois de la renommée, & saluée comme bel-esprit par excellence. Mais, interrompt le jeu-

La *bonne compagnie*, & en effet la *mauvaise* se *peut* être des individus les plus méprisables de la nation, pour l'ame, les mœurs, l'esprit même.

(1) Ils la poursuivront, &c.

Non misera autem nisi plena cruoris hirudo.

Hor.

XX PRÉFACE.

ne homme , je passerai pour un monstre de méchanceté ; n'y-a-t-il pas d'honnêtes gens dans la nation ?

— Affurément. — Ces honnêtes gens-là me détestent. — Eh ! quel

Un scé-
lérat qui
fera amu-
sant, fera
le charme
des socié-
tés ; il aura
des amis,
des pro-
tecteurs,
& l'hon-
nête hom-
me estima-
ble languira
dans
l'oubli, &
dans la mi-
sère.

tort vous fera leur haine ? dange-
reux , vous en ferez plus célèbre ;
on laisse dans l'oubli les gens qu'on
estime, ou qu'on ne craint pas. Qui
est-ce qui contribue davantage à
multiplier les échos de l'éloge ? la
multitude ; elle sera pour vous : des
femmes (1), & elles sont à la tête
des partis , les entraînent , les dé-
cident , les échauffent , se déclarent
en votre faveur. Par quelle mé-
tamorphose inconcevable ce sexe si

Les fem-
mes, sexe
charmant
& prodige
quelque-
fois d'in-
sensibilité
& de bar-
barie.

aimable, si doux , qui se pique d'a-
voir de la sensibilité, devient-il quel-
quefois un prodige de barbarie (2),

(1) *Des femmes*, &c. J'en demande pardon
au beau-sexe : une de ces *femmes à sentiment*
disoit à propos d'un barbouilleur de libelle en
mauvais vers : » Il est permis d'être méchant ;
» quand on l'est avec autant d'esprit ! » Cette
Dame croyoit avoir dit un bon mot , & il
lui étoit échappé une sottise aussi révoltante
pour le bon sens que pour l'honnêteté. Voilà
jusqu'à quel point la maladie du bel-esprit a
gâté les ames , & brouillé toutes les idées.

(2) *Prodige de barbarie*, &c. Le lendemain

sous le masque des graces, & avec le sourire de la tendresse ?

Mon candidat m'écoutoit avec une extrême attention : il tombe dans la rêverie, & reprend la parole. — Je ne connois rien, il est vrai, de plus flatteur que de faire parler de soi ; c'est une flamme qui me dévore, que cette ardeur de la réputation : mais je ne saurois me déterminer à l'acquérir à ce prix : quand je le voudrois, mon cœur se souleveroit contre moi, & la plume tomberoit de mes mains. Vous avez donc un cœur, lui dis-je ? Eh bien, si vous avez le courage de résister à la contagion de l'exemple ; que la nature chez vous soit plus forte que

de la Saint-Barthelemi, des femmes de la Cour de Médicis dépêcherent leur toilette, pour aller, comme on va au bal ou à l'opéra, attacher leur curiosité sur le cadavre nud & tout sanglant de Dupont de Quellenec, une des victimes de cette horrible journée. D'ailleurs, ces Dames étoient aussi humaines, que le sont nos Dames à présent ; elles pleuroient à la lecture d'un roman, s'arrachioient les cheveux à la seule nouvelle d'un perroquet ou d'un chien que la mort leur avoit enlevés, avoient sur-tout une *sensibilité de nerfs* étonnante.

xxij. P R É F A C E.

la séduction de tout ce qui vous environne; si la seule approbation des personnes honnêtes & sensées vous flatte, & que vous ne puissiez absolument vous passer de votre propre suffrage, renoncez à cet amour de la célébrité. C'est une maîtresse qui presque toujours fait rougir ses amants, lorsqu'ils veulent se rendre un compte sincère de leurs bonnes fortunes. Contentez-vous de faire le bien, d'inspirer la vertu, de l'aimer, de la pratiquer en silence, & sur-tout sachez vous suffire à vous-

Moyens
d'être heu-
reux.

La Fontai-
ne a eu
pendant sa
vie peu de
réputa-
tion; Cor-
neille est
mort pau-
vre & em-
poisonné
de dé-
goûts.

même; songez que la Fontaine, pendant sa vie, n'a joui que d'une réputation médiocre; que le grand Corneille est mort pauvre, & rassasié de dégoûts & de chagrins.

Le jeune homme me crut. Je l'ai revu depuis: il m'a avoué qu'il étoit redevable à cette conversation, du bonheur si peu connu que les Latins appelloient *otium litterarium* (1), bien

(1) *Otium litterarium*. C'est ce que le fameux Newton préféroit à toutes ces brillantes illusions que le monde décore des noms de fortune, d'éclat, d'honneurs; ce vrai Philosophe définissoit le repos, ce seul bien.

différent de leur *catoïthès*, & de la manie de courir après l'applaudis-

réel & si difficile à saisir, *res verè substantialis*. Un Anglois jeune encore, me disoit, il y a quelque temps : Je n'ai que trop vécu pour être bien persuadé que la vertu, le talent dépourvu de l'intrigue & du large front de l'audace, l'amour de l'humanité, la bienfaisance la plus désintéressée ne mènent à rien, à rien qu'à la jouissance de soi-même ; oui, j'ai trop appris qu'on n'a que des amis foibles, indolents & légers, des ennemis puissants, actifs & implacables ; que la plupart des livres ne nous meublent la tête que de chimères vaines ; que la cruelle & effrayante expérience, bien différente de tous ces beaux romans de l'esprit métaphysique, nous pénètre d'une vérité à laquelle le cœur ne sauroit se refuser : » l'homme est le plus *inap-*
privoisable & le plus ingrat des animaux ». N'existât-on que dix-huit ou vingt ans, une ame trop sensible s'éteindroit consumée de vieillesse ; on finiroit encore trop tard sa carrière, rassasié de scènes monotones, ennuyeuses, révoltantes, d'objets qui excitent à la fois le dégoût & l'indignation ; on auroit eu à supporter le spectacle du méchant caressé, du talent immolé aux petites manœuvres de la médiocrité ou à la rage de la basse envie, de la vertu livrée au ridicule & souvent à la persécution, du vil ramas d'êtres qu'on nomme *la société*, & qui sont l'éternelle pâture du mensonge, de la sottise, des faux plaisirs. Le peu de créatures sensées qui se

xxiv *P R É F A C E.*

ment public. Il a fait peu parler de lui ; mais il est estimé , chéri de sa famille , de ses amis , & il a été assez heureux pour soulager l'infortune , & défendre l'innocent opprimé ; deux actes de bienfaisance qui rapprochent l'homme de la Divinité.

rencontrent dans cette multitude d'individus sans caractère , sans physionomie , sans qualités , doivent penser & agir comme le Comte de Tessin. Sentant sa fin approcher , il fit apporter son cercueil près de son lit , & écrivit dessus avec un crayon , *tandem felix.*

Il y avoit assurément quelques bouffées de *spleen* dans le discours de cet Anglois ; mais on est forcé de convenir qu'il n'a fait qu'outrer la vérité : c'est un tableau ressemblant , qui ne peche que par le trop de couleur,

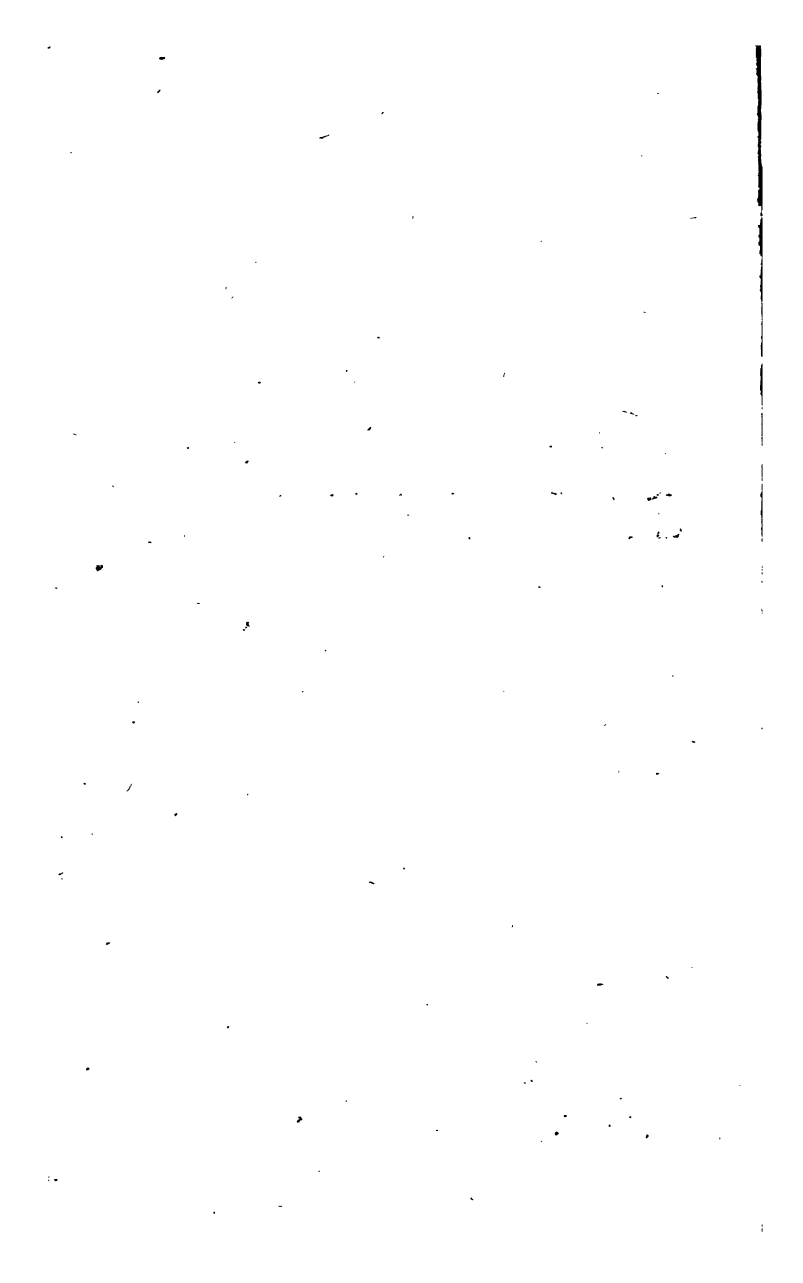


SALISBURY,

SALISBURY.

Tome 1.

A,





SALISBURY. (1)

L'ANGLETERRE reprenoit son ascendant sur l'Ecosse. Edouard III annonçoit ce regne éclatant qui devoit attacher les yeux de toute l'Europe. La nature sembloit s'être accordée avec la fortune, pour distinguer ce Prince du reste des Monarques. On eût dit que le Ciel l'avoit créé exprès pour occuper un Trône. Il avoit la taille majestueuse : le regard doux & imposant ; sa bienfaisance se répandoit avec choix ; il savoit distribuer les récompenses, & punissoit en Roi, & non en homme ; c'est-à-dire qu'il étoit assez maître de lui pour dédaigner les offenses personnelles, & ne poursuivre que cel-

(1) *Salisbury*. Le fonds de cette NOUVELLE ne m'appartient pas ; il est emprunté d'une es-
pece d'anecdote insérée dans un Journal intitulé
le Magasin Anglois.

les qui intéreſſoient l'Etat. Jamais Souverain ne réunit de plus brillantes qualités. Sans l'ambition que les admirateurs du faux héroïsme appellent l'effor des grandes ames, Edouard eût pu mériter l'éloge d'un Prince accompli. Son cœur plein, en quelque ſorte, de l'ivreſſe de la gloire, s'étoit fermé aux charmes d'une paſſion dont peu d'hommes ſavent ſe garantir, & qui eſt la ſource de la plupart de nos vertus & de nos vices : le jeune Edouard ne connoiſſoit point encore l'amour. Il n'aspiroit qu'à reſſaiſir des avantages que ſon malheureux pere avoit laiffé échapper de ſes mains. Il brûloit d'abaifſer une Puiffance voifine, dont l'Angleterre depuis long-temps méditoit la conquête. Robert Brûs étoit dans le tombeau ; & ſon ſucceſſeur, quoiqu'il eût hérité de ſon courage, ne faiſoit que reculer la perte de la Monarchie Ecoſſoiſe.

Le Monarque Anglois étoit ſervi par des hommes dignes de leur maître. Guillaume Montague avoit combattu avec ſuccès les Douglas, les Murray, les Dombart. Elevé par le Roi à la dignité de Comte de Salisbury, il n'avoit à deſirer que la continuation des faveurs dont l'honoroit le Monarque. Edouard y mit le comble : il engagea un de ſes Mtniſtres, le Lord Va-

rucky, à donner au Comte sa fille en mariage.

Alix, c'étoit le nom de la jeune Lady, n'avoit point encore paru à la Cour. Privée de sa mere qu'une mort imprévue lui avoit enlevée, elle vivoit dans une des terres de son pere, confiée aux soins d'une parente qui s'étoit attachée à cultiver son éducation. Alix étoit un de ces trésors que la société mérite peu de posséder : une beauté éblouissante sans le secours de l'art, ces graces ingénues qui sont si séduisantes, ce son de voix qui porte l'amour dans le cœur, avant que les yeux l'aient fait naître, le charme d'une douce mélancolie répandu sur tous ses traits, l'assemblage de mille enchantemens, voilà sous quels heureux dehors s'annonçoit la fille de Varuccy. Mais comment donner une idée de toutes les perfections qu'une si belle personne receloit ? L'ame la plus noble & la plus sensible éclatoit jusques dans ses moindres actions ; sa douceur n'empêchoit point qu'elle n'eût une fermeté au-dessus de son sexe & de son âge ; son esprit éclairé ne faisoit qu'augmenter la soumission qu'elle avoit vouée à son pere. Le Lord étoit d'un caractère dur & impérieux ; il avoit cette mâle probité des anciens Anglois. Incapable de plier, quoi-

qu'il vécût à la Cour, adorant son maître, sans vouloir s'abaisser au rôle de flatteur, il lui eût sacrifié sans hésiter sa fortune, sa vie : mais l'honneur, pour Varuccy, étoit encore au-dessus d'Edouard. Après le Roi & l'Etat, sa fille étoit ce qu'il aimoit davantage. *

Il court vers Alix, lui annonce les intentions du Monarque qui demande sa main pour le Comte de Salisbury. Le pere n'apperçoit point son trouble ; il se retire convaincu qu'il sera obéi, & sa fille en effet étoit résolue à suivre ses ordres : elle ne connoissoit d'autre loi que la volonté paternelle. Cependant, loin des yeux de sa parente, elle se livre à la douleur, & répand un torrent de larmes. Elle n'a de témoin de ce désordre inconcevable que la seule Maly, jeune personne dont la fortune ne répondoit point à la naissance, & qui avoit été élevée avec la fille du Lord. Maly, étonnée de la profonde tristesse où s'abandonne son amie, lui en demande la raison : elle n'en reçoit que des réponses peu satisfaisantes. Hélas ! s'écrie Alix, ma chere Maly, je connoissois le bonheur ; je le goûtois. Maîtresse de mon cœur, je jouissois d'une sage indépendance qui n'offensoit point l'autorité d'un pere. Ma tranquillité, mes plaisirs, mes senti-

ments... mes larmes étoient à moi. Maly, ton amitié, la tendresse de Mylord suffisoient à ma félicité, & je vais passer sous le joug d'un époux que je ne connois pas... Plains ma situation; je la cache aux regards de mon pere, à ceux de ma parente: mais elle se montre aux tiens. Que tu es heureuse ! que je t'envie ! on te laisse à toi-même; on ne contraint point tes desirs.

Maly, toujours plus surprise de ce trouble dont elle ne sauroit pénétrer la cause, expose à son amie les avantages attachés à son union avec le favori d'Edouard. Alix se contente de répondre : Il est vrai que Salisbury a l'honneur d'approcher le plus grand Monarque de l'Europe. Maly, as-tu jamais vu le Roi ? qu'il est digne en effet des hommages de l'Angleterre, des respects du monde entier ! quel front noble & majestueux ! quel regard à la fois fier & touchant ! qu'il a peu besoin de l'appareil de la grandeur, pour faire sentir sa supériorité ! il inspire la vénération... l'amour. Voilà de ces Souverains désignés par le Ciel pour nous donner des loix. Je l'ai entrevu à une fête où ma parente m'a conduite, & un coup d'œil a suffi.... Que la Princesse.... Alix, embarrassée à ces mots, se tait, & rougit.

Cependant on fixe le jour du mariage de la fille du Lord Varuccy avec le Comte. Il est célébré à la campagne, & elle est, en quelque sorte, traînée aux autels. L'hymen l'a pour jamais asservie à Salisbury, qui, le lendemain même de ses noces, quitte sa femme pour aller avec le Comte de Suffolk porter la guerre en Flandres, où divers succès les arrêterent.

Maly avoit suivi la jeune Comtesse au château de Salisbury. A peine cette dernière se trouve en liberté, qu'elle remet un paquet cacheté entre les mains de son amie. C'est, dit-elle, la Comtesse de Salisbury qui vous prie de garder un dépôt qu'il étoit permis à la fille de Mylord Varuccy de posséder. Ma chere Maly, ne m'en parlez jamais ; & si j'étois assez faible pour vous le redemander, obstinez-vous à me le refuser ; votre fermeté inébranlable me prouvera votre attachement. Je n'ai pas la force de détruire ce monument, dirai-je de mon infidélité à mon devoir. Hélas ! je ne crois point l'avoir offensé. Qui fait se combattre, & remporter la victoire du moins en apparence, n'est-il pas digne de quelque estime ? Ah ! si l'on pénétrait dans le cœur, que peu de vertus résisteroient à des regards sévères !

La fortune se laissa de favoriser le Comte de Salisbury. Il trouva en Flandres le terme de cette espece d'ascendant qu'il avoit eu jusqu'à cette époque dans ses entreprises militaires. Suffolk & lui furent battus, & envoyés prisonniers à la Cour de France, où on les reçut avec cette considération que le François généreux témoigne toujours à ses ennemis défaits.

Cette fâcheuse nouvelle causa un violent chagrin à la Comtesse. Elle sentit en ce moment qu'elle étoit liée à Salisbury, & qu'une épouse partage la destinée de son époux. Elle éprouva que l'amour-propre excite peut-être des mouvements aussi vifs que ceux de la tendresse. Maly recevoit ses larmes, & elle s'étoit apperçue que la Comtesse goûtoit une sorte de plaisir à les répandre : il sembloit qu'elle cherchât à autoriser sa douleur. Les yeux d'une femme sont quelquefois plus perçants que les nôtres. Maly entrevoyoit dans l'agitation de son amie, quelque chose de plus marqué qu'une tristesse occasionnée par des disgrâces dont il étoit aisé de prévoir la fin. D'ailleurs, elle se rappelloit quelques-unes des expressions de la Comtesse, lorsqu'elle lui avoit remis le dépôt entre les mains. Maly vint à soupçonner que

la fille de Varuccy nourrissoit une passion secrete qu'elle avoit de la répugnance à s'avouer. Ces soupçons se fortifierent. Cédant enfin à la curiosité, trahissant la confiance, l'amitié, l'honneur, voulant peut-être se rendre utile à son amie, elle écoute un transport indiscret. Elle ouvre ce dépôt. Le premier objet qui s'offre à sa vue, est le portrait du Roi, avec un écrit assez étendu, tracé de la main d'Alix, & qui contenoit ce qu'on pourroit appeller un journal exact où la fille du Lord s'étoit rendu un fidele compte de ses moindres sentimens. Voici à-peu-près ce que renfermoit cet écrit singulier : » Qu'est-ce » que je sens ? quels mouvemens plus » forts que tous ceux que j'ai éprouvés » jusqu'à ce jour, entraînent mon ame ? » Seroit-ce là ce qu'on nomme de l'amour ? » Et qui auroit excité en moi cette impression dont tout m'ordonne de triompher ? Personne ne m'entend-il, ne me voit-il ? Ah ! je rougis, je crains moi-même de m'interroger, de lire dans mon cœur ! Quoi ! j'aurois conçu une passion insensée pour l'objet de nos hommages respectueux ! j'aimerois un Monarque, » notre maître, Edouard ! Quel aveu vient » de m'échapper ! Seroit-il bien vrai ? oui, » j'aime ; j'aime le plus grand des Rois,

» le plus aimable des hommes. Edouard
» est le héros d'Alix. Ah ! il n'est que trop
» mon Souverain ! Et qui régneroit sur
» mon ame avec plus d'empire ? Quel plai-
» sir je ressens à me faire raconter tou-
» tes ces belles actions qui annoncent à
» l'Angleterre la plus brillante époque de
» la Monarchie ! Mais pourquoi déposé-
» je mes plus secretes pensées sur ce pa-
» pier, le seul confident, le seul ami qui
» reçoive l'épanchement de mon cœur ?
» Est-ce pour fixer sous mes yeux un su-
» jet éternel de reproches, un monument
» de ma foiblesse, de mon repentir ? Ne
» nous abusons point ; ayons le courage
» d'aller chercher en nous la vérité. Cette
» image de moi-même, que je me pré-
» sente, ces détails d'un sentiment que
» j'approfondis, où je me plaisant à m'ar-
» rêter : c'est pour flatter, pour entrete-
» nir un penchant chimérique, condam-
» nable à mes propres regards. Insensée
» que je suis ! tout me ramene à ce por-
» trait si précieux pour ma folle erreur.
» Oui, cher Edouard, oui, Prince digne
» de toute notre admiration, j'aime à re-
» voir sans cesse ces traits exprimés bien
» plus vivement encore dans mon ame ;
» je vous contemple, je vous parle, je
» vous répète que je vous offre avec trans-

» port l'hommage d'une tendresse qui n'é-
» clatera jamais. Je ne vivrai que pour
» vous aimer, pour vous adorer en secret ;
» je me dirai à moi-même que mon cœur
» vous est consacré ; & cet aveu ne suffi-
» ra-t-il pas à mon bonheur ? Tout le mon-
» de ignorera l'objet de mon attachement ;
» je me contenterai de connoître, de sentir
» l'amour. N'est-ce rien que le plaisir d'ai-
» mer ? Mais qu'est-ce que j'écris ! voilà
» bien un tableau fidele du bouleverse-
» ment total de ma raison ! Sais-je ce que
» je veux, ce que je souhaite ? Ce papier
» ne sert qu'à me couvrir de honte ; c'est
» une glace fidelle où je me contemple
» avec humiliation ».

Alix s'étoit arrêtée à cet endroit, & en-
suite elle reprenoit le cours de cet exa-
men d'elle-même. Maly n'eut pas besoin
d'en lire davantage, pour être éclairée sur
la situation de la Comtesse de Salisbury.
Loin de se reprocher son indiscretion,
elle crut devoir s'applaudir ; elle espéra
d'amener la Comtesse au point de lui ré-
véler son secret, & alors elle se flattoit
que ses conseils salutaires rendroient à son
amie un repos qu'elle ne pouvoit acqué-
rir par ses propres réflexions.

Le bruit se répand que le Roi d'An-
gleterre va épouser une des filles du Com-

te de Haynaut (1). La Comtesse de Salisbury ne sauroit cacher le trouble où la jette cette nouvelle. C'est alors que sa mélancolie augmente ; son cœur a besoin de s'épancher ; elle voudroit que ce fût dans celui de Maly. Au moment où son secret est prêt à lui échapper , la voix lui manque , & elle ne peut que verser des larmes. Vous rejetez toujours , lui dit Maly , l'excès de votre chagrin sur la captivité de votre époux. Eh ! ma chère Comtesse , son sort est-il aussi malheureux que vous le prétendez ? Son séjour à la Cour de France , adoucit bien le désagrément d'être prisonnier. Il trouve peut-être dans son esclavage , des douceurs qui le dédommagent de sa liberté. Qui vous assurera que quelque aimable François ne lui a point fait oublier la charmante Comtesse de Salisbury , ou du moins ne l'a point rendu infidèle ? Qu'il me trahisse , s'écrie Alix , qu'il cesse de m'aimer... ce n'est point... Elle n'acheve pas. Vous employez la dissimulation avec moi , reprend vive-

(1) *Du Comte de Haynaut.* En effet, Edouard épousa dans la suite Philippe, une des filles du Comte : Isabelle , mere du Prince Anglois , avoit déjà arrêté ce mariage du vivant de son mari ; ce fut à Yorck que s'en fit la cérémonie.

ment Maly ! Quoi ! je n'ai point votre confiance ! La Comtesse la regarde : elle s'aperçoit que son amie l'observe avec cette attention qui fait voir que la vérité est connue. Salisbury est déconcertée ; Maly se jette à ses pieds : — Il est inutile de feindre davantage ; vous me pardonnerez mon obstination à vouloir pénétrer un secret... qu'il ne vous est plus possible de me déguiser. Ma chère Alix , je fais tout. — Comment ! — Oui , je fais , je vois qu'il n'y a que l'honneur qui vous attache à un mari que vous connoissez à peine ; qu'avant de l'épouser , vous étiez subjuguée par une passion qu'aujourd'hui vous devez vaincre ; qu'Edouard... — Quel nom prononces-tu ? ... Eh bien ; oui , je suis la plus infortunée , la plus condamnable des femmes : je nourris dans mon ame un feu que depuis long-temps j'aurois dû éteindre , qui jamais n'auroit dû s'allumer. Eh ! quels sont mes vœux ? Maly , reçois mes pleurs dans ton sein ; dis-moi bien que je suis une insensée , une épouse criminelle... Mais , qui t'a pu éclairer sur ma foiblesse ? me ferois-je trahie ? Eh ! qu'il est difficile de se contraindre , quand on a le cœur rempli d'un amour... Ce mot m'est échappé ! Je vous avouerai , répond Maly , que j'ai offensé la confiance que vous m'aviez

accordée... Vous m'entendez; épargnez-moi la honte de vous montrer tout l'excès de ma faute. — Quoi, ce dépôt... ce portrait... — J'ai tout vu; je conviendrai que mon infidélité est impardonnable: mais je n'avois pu croire que les disgraces de Salisbury fussent les seuls motifs de votre douleur. Je suis votre amie, votre amie la plus zélée, &... je voudrois du moins soulager vos peines, s'il n'est pas en mon pouvoir de les guérir. Où vous conduira cette malheureuse passion? — A la mort, ma chere Maly. Le moyen de vivre dévorée d'un sentiment dont on a soi-même à rougir, qui blesse la décence, la raison! Cache-la bien, cette foiblesse... dont j'espere triompher... Maly, j'ai donc une rivale! Encore si Edouard ne se fût point marié: mais dans les bras d'une autre... tu vois jusqu'à quel point je m'égare. Eh! puisqu'il t'est connu, ce penchant aussi absurde que coupable, ne ménage point tes reproches; montre-moi toute la profondeur de l'abyme où je cours me précipiter; parle-moi de ma gloire, de mon devoir, du Comte de Salisbury... Il est mon époux; ce nom dit tout contre moi. Qu'aurois-je à lui opposer? Que mon amie soit la première à me condamner, à déchirer mes blessures; c'est l'unique

remede qui puisse me rappeler à la raison.

En disant ces mots, la Comtesse embrassoit son amie. Elle ajoute : Donne-moi ce fatal dépôt ; que je l'écarte à jamais de mes yeux ; que ce malheureux portrait n'existe plus.

Maly rend l'un & l'autre à la Comtesse, qui, dans son premier emportement, jette l'écrit au feu. Elle veut faire éprouver au portrait la même destinée. Ses mains sont incertaines, tremblantes ; elle reste en suspens, & laisse tomber ses regards sur cette image, qui ne lui est que trop chère. — Maly, l'as-tu bien examinée ? Que d'agrémens elle réunit ! Eh bien ! Edouard est mille fois plus aimable. Je ne l'ai vu qu'un seul instant ; & c'est d'après ce moment, d'après un regard, que j'ai tracé cette peinture bien au-dessous de l'original ! Combien sa grande ame, dit-on, est supérieure à ces dehors si séduisans ! Il est généreux, bienfaisant, le plus sensible des hommes ; il possède toutes les vertus, tous les présents du Ciel ; il est digne des respects, de la vénération, hélas ! dirai-je de l'amour le plus tendre. Ah ! Maly, Maly, que le sort ne m'avoit-il fait naître dans un rang qui me permît de l'aimer, de l'adorer, d'aspirer à son cœur, à la

main ! Ce n'est pas le partage de son trône qui eût fait mon bonheur !... Ou plutôt, pourquoi Edouard & moi ne sommes-nous pas d'une naissance obscure ? Il m'eût aimée, Maly ; il m'aurait été si cher ! je l'eusse épousé ; nous serions unis ! Eh ! que font les richesses, les grandeurs ? Que tout est étranger à des cœurs qui savent aimer !... Maly, je n'ai pas la force d'annéantir cet ouvrage d'un fol égarement ; charge-toi de ce soin. Sois sans pitié pour ma faiblesse.

Maly alloit livrer le portrait aux flammes ; la Comtesse lui retient le bras : — Nous ne détruirons point ce monument d'une tendresse, que je viendrai à bout d'étouffer. Oui, graces à ta généreuse amitié, je remporterai la victoire ; mais garde ce portrait aux conditions que tu ne le remettras jamais sous mes yeux : je consens à ce sacrifice. Qu'est-ce que la vertu exigeroit davantage ?

La Comtesse se sentoit soulagée d'un fardeau accablant depuis que son amie étoit instruite de sa passion, & qu'elle avoit le droit de lire dans son ame. Quoique Maly s'élevât contre son penchant, Madame de Salisbury goûtoit le plaisir d'en parler. En promettant d'oublier Edouard, elle répétoit vingt fois son nom.

Combien le cœur humain s'en impose ! Arrêter nos regards sur les détails d'une erreur qui nous a été chère, c'est être bien près d'y retomber. Voulons-nous profiter de la victoire ; ne tournons point les yeux sur ce que nous avons fait, mais sur ce qui nous reste à faire. La passion dont on se retrace l'image, nous tyrannise encore ; & ce n'est que l'oubli & le temps qui puissent nous en affranchir.

Les Ecoissois sembloient renaître de leurs pertes ; la fortune paroissoit ressusciter les ennemis d'Edouard & les multiplier, pour donner plus d'activité à sa valeur & d'éclat à sa gloire. Toujours attaqué & toujours victorieux, il voloit sans cesse à de nouvelles conquêtes. David Brûs avoit apporté en naissant le courage de son pere, & sa haine implacable contre les Anglois. Il combattoit, pour ainsi dire, le génie dominant d'Edouard. Il avoit ramassé une armée considérable, formée de diverses troupes accourues sous ses drapeaux, de la Suede, de la Norwege, du Danemarck &c. Ce Prince entre dans le Northumberland, y promene le ravage, y marque ses traces par le feu & le sang, prend d'assaut Durham, vient enfin camper près du château de Salisbury. L'alarme se répand dans cet asyle qui sembloit n'être

consacré qu'aux peines de l'amour. La Comtesse alors déploie cette ame sublime , égale à sa beauté ; elle rassemble ses vassaux , les invite à tenter tous les efforts , pour soutenir le siege qui les menace ; elle se met elle-même à la tête des soldats. Ce n'est plus la déesse des graces , c'est une divinité guerriere qui anime de son esprit belliqueux tout ce qui l'environne. Elle a revêtu l'appareil militaire ; un casque orné d'un panache blanc , brille sur sa tête. Maly ne revient point de sa surprise : elle doute si l'héroïne qu'elle admire , est l'aimable Comtesse de Salisbury , qui s'abandonnoit , il y a quelques moments , à toute la langueur d'une malheureuse tendresse.

Ce que la Comtesse avoit prévu , étoit arrivé. David avoit formé le blocus du château , & se préparoit à s'en rendre le maître. Madame de Salisbury avoit envoyé demander du secours à Edouard : ce Prince étoit à Barwich. Les députés rencontrèrent sur leur route un parti ennemi qui s'étoit emparé de quelques troupeaux. Les premiers mirent en fuite les Ecoffois , dont l'arrogance s'étoit permis des railleries sur Madame de Salisbury. Ils en blessèrent même quelques-uns , en leur disant qu'ils pouvoient rapporter à

leur Roi qu'une femme sauroit vaincre de pareils hommes.

La Comtesse effectivement montra une valeur & une habileté qui jusqu'à ce moment avoient eu peu d'exemples. Elle présidoit à tous les assauts, encourageoit sa troupe, en lui servant de modele. Soit que David craignît de compromettre sa réputation, en s'exposant à la honte d'être défait par une femme, ou soit qu'il ne voulût point attendre Edouard qui accouroit à grands pas, il leva brusquement le siege. La Comtesse est instruite de sa retraite, sort de Salisbury, & tombe avec vivacité sur l'arriere-garde de l'armée Ecoissoise. Le succès couronne son heureuse audace, & elle a même la gloire d'arracher à l'ennemi plusieurs étendards.

Elle revenoit accompagnée de toute la splendeur qui suit la victoire. Une foule de peuple se précipitoit sur son passage; l'air retentissoit d'acclamations. Les uns lui présentoient des couronnes de fleurs; d'autres lui apportoitent des branches de laurier. Si cet événement se fût passé dans les temps fabuleux, on n'auroit pas manqué de comparer Madame de Salisbury à Vénus qui avoit pris la cuirasse & les armes de Pallas. Quel spectacle pour un jeune héros qu'enflammoit l'ardeur des

combats ! C'est dans ce brillant appareil que la Comtesse s'offre aux regards du Roi d'Angleterre. Il voloît à son secours. A peine l'a-t-elle apperçu , elle ordonne à ses écuyers de déposer les fruits de sa victoire aux pieds d'Edouard. Sire , lui dit-elle , je viens mettre à vos genoux les foibles monuments d'une gloire qui est votre ouvrage. La nouvelle de votre arrivée a frappé de terreur nos ennemis , & c'est au bruit seul de votre nom que je dois l'avantage d'avoir enlevé ces drapeaux. Daignez les accepter comme un hommage auquel la singularité peut donner quelque prix. Il ne m'appartient pas de vouloir imiter votre valeur ; je dois me borner à la célébrer.

Ces paroles exprimées par une voix enchanteuse , causent à Edouard un trouble dont il ne peut guere démêler la cause. Madame , reprend avec transport le Monarque , un mot de votre bouche met le comble aux éloges , & c'est la récompense la plus flatteuse qu'on puisse envier. Je vais porter ces drapeaux sur les remparts du château de Salisbury ; qu'ils y attestent à jamais la victoire de la beauté. Le Roi ajoute avec cet embarras qui trahit le sentiment : La belle Comtesse de Salisbury a remporté plus d'un triomphe en cette journée.

La Comtesse rougit ; elle amene le Prince au château , entouré de ses Courtisans , & suivi d'un corps de son armée. Edouard attache de ses mains mêmes les étendards sur la principale porte de Salisbury. Il ordonne qu'on mette son épée & son bouclier au bas de ces trophées , avec cette devise : **TOUT LUI DOIT RENDRE LES ARMES.**

Madame de Salisbury employa le peu de moments qui lui restoit , aux préparatifs d'une fête qui pût être agréable au Monarque. Il passa quelques jours dans cet asyle , où il eût aisément oublié la Cour & les combats. La Comtesse donna une espee de joute ; elle distribua les prix , & elle eut le plaisir de couronner vainqueur l'homme qu'elle commençoit à redouter le plus.

Retirée dans son appartement avec sa chere Maly , ce fut alors qu'elle se dédommagea d'une contrainte qu'elle n'avoit eu que trop de peine à supporter. — Enfin , je puis développer mon ame aux regards de l'amitié. Maly , c'est donc là ce héros dont la présence seule m'avoit inspiré une passion que je dois rejeter. Ah ! ma tendre amie , qu'il est dangereux de le voir , de l'entendre ! Pourquoi est-il venu dans ces lieux ? qu'il les quitte ,

qu'il s'éloigne à jamais ! Maly. : il emportera mon cœur... Malgré moi, je manque à mon devoir, à mon époux, à moi-même : j'oublie tout. Malheureuse ! & je puis avouer..... ce n'est plus une foiblesse ; c'est un égarement, un crime. Maly, oppose-toi aux progrès de cette flamme qui me déshonore ; c'est aujourd'hui que j'ai besoin de toute la force de ta raison. Pour moi, je n'en ai plus ; du moins que je sauve ma gloire aux yeux d'Edouard ! qu'il n'y ait que toi seule au monde qui saches que je suis la plus faible des femmes... Me ferois-je trompée ? le Roi ne m'a point regardée avec indifférence. Eprouveroit-il ce qu'il est de mon honneur de lui cacher pour toujours ? Je desirerois de plaire à mon Souverain, à tout autre que Salisbury ! Non, mon amie, tu ne m'as point assez reproché une trop fatale erreur. Si le Roi pouvoit partir, sans que je fusse obligée de soutenir sa présence ! si je ne le voyois jamais ! est-ce bien là l'objet de mes vœux ?

Chaque instant approfondissoit la blessure d'un cœur qui demandoit des conseils qu'il lui étoit difficile de suivre. Mais qu'Edouard étoit livré à des transports encore plus violents ! Il étoit jeune, il étoit Roi, & Roi couvert de gloire, dont la

renommée célébroit déjà les actions éclatantes. Voilà bien des aiguillons puissants qui l'excitoient à se déclarer. L'aspect de Madame de Salisbury lui avoit fait ressentir une flamme que jusqu'alors il avoit ignorée. Il n'étoit plus en son pouvoir de l'étouffer. Guillaume Ruffel (1), un de ces lâches courtisans que la complaisance & la bassesse élèvent à la faveur, jouissoit de la confiance de son maître ; l'abdication

(1) *Guillaume Ruffel*, &c. Ce fut lui que les Anglois nommerent pour déclarer, au nom du peuple, à Edouard II, que ses sujets n'étoient plus liés par le serment qu'ils lui avoient juré, & pour recevoir son acte de renonciation au Trône. Ce digne Ministre de la fureur d'un parti qui avoit le dessus, eut l'audace, ou plutôt la bassesse d'insulter à son Souverain. On poussa l'inhumanité envers le malheureux Edouard, jusqu'à le faire raser en pleine campagne avec de l'eau froide tirée d'un fossé bourbeux. (Ce sont les expressions de Rapiu Thoyras.) Ce Prince infortuné répondit à ce mauvais traitement, en disant, à ses persécuteurs : » Que, quoiqu'ils pussent faire, ils ne lui ôternient point l'usage de l'eau chaude pour se raser » ; & en même-temps, ajoute l'Historien, deux torrents de larmes coulerent de ses yeux. Quel exemple des jeux cruels de la fortune ! & qu'il prouve bien, quand il se dégrade, que l'homme est le plus barbare & le plus dénaturé de tous les êtres !

dication du malheureux Edouard II avoit été, en quelque sorte, son ouvrage. Le Roi, par cette fatalité qui s'attache quelquefois aux personnes du premier rang, ignoroit les crimes de Trussel; il brûloit de se trouver avec son confident. Trussel, lui dit-il, c'en est fait, l'insensible Edouard a perdu tout son orgueil; c'est à la Comtesse de Salisbury qu'il convient de se parer d'une juste fierté : elle m'a vaincu, & pour la vie ! Quoi ! c'est moi qui soupire, qui brûle d'un feu dont sans doute offense ma gloire ! Trussel, Edouard amoureux ! & quel est l'objet qui m'a dompté ? L'épouse d'un homme qui m'est cher, auquel j'ai donné le nom de mon ami, qui a pensé perdre la vie pour moi, que la fortune poursuit, puisqu'il est privé de la liberté.... La Comtesse de Salisbury ne saura jamais l'empire qu'elle a usurpé sur mon ame. J'abuserois de ma puissance ! J'offenserois la vertu ! Le Comte est mon sujet, c'est à moi de le protéger. Vous êtes Monarque, interrompt l'adroit Courtisan, & vous seriez arrêté par des obstacles ! Et pensez-vous que la Comtesse ne seroit pas flattée d'avoir fait naître en vous une passion qu'elle s'empreseroit de satisfaire ? Le Ciel vous donna le sceptre pour imposer des loix à votre gré.

Sire, c'est à vous de régner ; l'autorité ne doit point connoître de bornes. — Truffel, & pensez-vous que le Ciel & la vertu ne soient pas au-dessus des Rois ? N'ai-je point au fond de mon cœur mon premier maître, mon premier juge, une voix qui me crie que l'abus du pouvoir est une des plus grandes fautes des Souverains ? Encore une fois, je manque à tout, si je cherche à séduire la femme du Comte de Salisbury. Contraignez donc vos desirs, réplique vivement Truffel ; asservissez-vous au joug des préjugés, comme le dernier de vos sujets. Et quelles seroient les prérogatives de la Couronne, si vous alliez vous soumettre à un esclavage qui n'est fait que pour le peuple ? Aimez, osez le dire, & croyez qu'on écouterà favorablement un Prince, qui, sans l'éclat du Trône, eût inspiré des sentiments que sa grandeur même est intéressée à faire éclater.

Truffel parloit en faveur de la passion d'Edouard : il n'étoit guere possible que le Monarque ne fût point porté à l'écouter. On convint que ce Prince écrivoit à la Comtesse, & que le favori se chargeroit de la prévenir, & de lui rendre la lettre. Edouard traça l'écrit le plus enflammé. Il peignoit sa tendresse en amant

qui exige du retour. On démêloit le Souverain à travers l'homme passionné; & Edouard aspirait à la conquête de la plus belle personne de l'Angleterre. Le courtisan demande une entrevue à Madame de Salisbury; elle est accordée. Il emploie dans la conversation tous les artifices d'un esprit qui s'est fait une étude de la souplesse & de l'intrigue; enfin, il parvient jusqu'à mettre l'écrit du Roi sous les yeux de la Comtesse. C'est alors que l'amour de l'honneur combattu dans le silence, que toute la dignité d'une conduite sage & irréprochable soutiennent cette ame héroïque contre les assauts d'un courtisan dépravé, contre sa propre foiblesse. De quel front, dit-elle, osez-vous m'entretenir d'une passion dont le Roi lui-même n'a point l'indiscrétion de me parler? Trufsel, connoissez-vous bien la fille de Mylord Varuccy? Savez-vous bien que je suis enchaînée par des liens sacrés, que le Comte de Salisbury est mon époux? Edouard est notre maître; je suis faite pour le respecter, pour lui obéir: mais il ne voudra point mon déshonneur. Non, il ne voudra point souiller d'un opprobre ineffaçable un digne serviteur qui n'aspire qu'à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour son Roi & pour sa patrie.

Un torrent de larmes empêche la Comtesse de poursuivre. Vous pleurez, s'écrie Edouard en se montrant, & accourant vers elle avec précipitation ! ah ! belle Salisbury, pardonnez à la violence d'un amour qui n'a pu se contraindre ; vous pleurez ! & c'est moi qui ferois couler ces larmes ! Truffel vous auroit-il offensée en vous disant que vous êtes la première beauté de l'Angleterre, que les plus brillants hommages vous sont dus ? Ne peut-on avouer le pouvoir de vos charmes sans vous déplaire ? Ah ! Madame, songez que c'est votre Roi, Edouard qui tombe à vos genoux.

Et en effet, le Monarque n'avoit pas achevé ces paroles, qu'il étoit aux pieds de la Comtesse ; elle s'empresse de le relever. — Sire, que faites-vous ? c'est moi qui me ressouviens de votre rang ; vous l'oubliez. N'est-ce pas à mon maître à défendre la femme du Lord Salisbury contre tout ce qui pourroit blesser son honneur ? Si je n'étois point mariée (1), si

(1) *Si je n'étois point mariée, &c.* On ne sera pas fâché d'avoir sous les yeux la conversation d'Edouard & de la Comtesse de Salisbury, rendue avec cette naïveté Gauloise, qui fait le charme de nos anciens Ecrivains. *Jamais*, dit le Roi

j'étois libre ; si le Ciel m'eût fait naître votre égale... Souffrez que je me retire, & pardonnez si je m'interdis pour jamais votre présence.

Edouard veut suivre la Comtesse. — Je ne pense pas, Sire, que vous armiez la puissance suprême ! Vous qui êtes si grand, si généreux, le modèle des Souverains, voudriez-vous devoir à la puissance ce que l'amour ne sauroit vous donner ? Exigez mes tributs de respect, de reconnoissance, d'admiration ; ils vous sont entièrement consacrés : mais attendre de moi le moindre retour qui seroit contraire à ma gloire, à la vôtre, l'idée seule est une offen-

à Madame de Salisbury, je ne vis si noble, si frisque, ne si belle Dame. Le doux maintien, le parfait sens, la grace, la grande noblesse & la beauté que j'ai treuvez en vous, m'ont si fort surpris, qu'il convient que je vous aime ; car nul éconduit ne m'en pourroit oster. Chier Sire, répond la Comtesse, ne me veuillez mys mocquer, ne tenter. Je ne pourrois cuider que ce fust à certes ce que vous dictes, ne que si noble & gentil Prince comme vous eût pensé à deshonorer moy & mon mari, lequel est si vaillant Chevalier, & qui tant vous a servi & encore gît pour vous en prison. (Le Roi redouble ses empressements.) Chier Sire, Dieu, le pere glorieux vous veuille conduire & oster de vilaine pensée ; car je suis & seray toujours appareillée à vous servir à votre honneur & au mien, &c.

se... Je mérite votre estime ; daignez , Sire , triompher de vous-même , comme vous triomphez de vos ennemis. Je forme mille vœux pour votre bonheur , pour l'étendue d'un regne qui sera un des plus brillants de notre monarchie : j'en crois mon cœur... & vous avez tous ses sentiments , hors ceux de l'amour... Qui ! moi ! je vous aimerois ! Sire , je vous le répète : je suis l'épouse du Comte de Salisbury. Après ce mot , qu'ai-je à dire à votre Majesté ? ... J'ai prononcé notre arrêt à tous deux.

Madame de Salisbury , à ces dernières paroles , s'étoit séparée brusquement du Monarque , & avoit couru s'enfermer dans son appartement. Edouard , désespéré du peu de succès de sa démarche , demande vainement à voir la Comtesse : il ne peut l'obtenir ; il part en proie à différents transports. Quelquefois il s'accusoit de trop de retenue , & formoit le projet de parler en maître ; d'autres fois il concevoit le dessein de se montrer encore plus tendre , & il vouloit ne tenir que de son amour & du temps une conquête qui le touchoit déjà plus que celle de l'Ecosse. Trussel entretenoit cette ardeur qu'irritoit la résistance. Edouard n'étoit pas accoutumé à céder : cependant , il se déter-

mine à ne point employer l'autorité , & court à Londres, l'ame remplie d'une passion dont il auroit craint d'offenser l'objet.

Que le Roi eût été bien vengé de tout ce qu'il souffroit , s'il avoit eu les yeux de Maly ! Le cœur de Madame de Salisbury leur étoit exposé dans tous les divers orages qui l'agitoient. Elle a eu la force de quitter Edouard , de s'imposer l'espece de loi de ne jamais le revoir : elle n'est pas arrivée dans son appartement , que son courage l'abandonne ; — Maly , il n'étoit que trop vrai qu'on partageoit mes sentiments ! je suis aimée ; je suis aimée d'Edouard ; il m'en a fait l'aveu , & je n'ai point démenti... ce que je devrois être... ce que je ne suis point. Non , Maly , non , mon cœur n'est plus à moi. O Dieu ! qu'il est difficile de résister , lorsque l'auteur de notre égarment nous est si cher ! Cependant je ne le verrai plus , je ne le verrai plus... je n'en suis pas moins coupable envers mon mari. Eh ! puis-je me justifier à mes propres regards ? arrache donc le trait qui me déchire. Où est mon époux ? qu'il vienne , qu'il accoure ! Hélas ! aurois-je bien le front de supporter sa présence , tandis que dans mon âme... je la vaincrai , je l'anéantirai , cette passion tyrannique qui semble être née avec moi. Ne me parle jamais du

Roi; ne me prononce jamais le nom d'Edouard; Edouard est mon ennemi; Edouard fait mon malheur, ma honte; Edouard... ah! Maly, Maly, je sens que je l'adore, que j'expire de cet amour, qu'il est offensant pour mon honneur; que le Comte de Salisbury... je lui avouerai tout, il me punira, & m'arrachera la vie!... Du moins je puis bien promettre qu'Edouard ignorera toujours l'empire qu'il a sur ma raison, sur tous mes penchans; c'est la dernière fois que je l'aurai vu; c'est la dernière fois que je t'entretiendrai de mon état déplorable. Ma chère Maly, digne & seule amie que le Ciel m'ait laissée pour me consoler, reçois mes larmes & ma vie; que je meure dans ton sein!

Et en disant ces mots, la Comtesse étoit tombée dans les bras de Maly. Elle reçoit une lettre de son époux : — Le Comte revient! il soutiendra ma foiblesse! son arrivée empêchera qu'Edouard, & moi, nous n'écoutions un sentiment que tous deux nous devons étouffer.

Mylord Varuccy vient voir sa fille; il lui demande la cause du profond abattement où il la trouve plongée : elle craint de lui répondre, & d'employer l'artifice. — Alix, votre mari sera bientôt de retour; la Cour de France le renvoye sur sa

parole : cessez donc de vous allarmer sur son sort. S'il a essuyé quelques disgraces, elles sont bien réparées : il a su servir l'Angleterre par une médiation qui fait honneur à ses lumières politiques ; il est plus d'une source de gloire pour les hommes qui connoissent le prix de la véritable réputation ; vous verrez le Comte dans peu de jours. Ma fille, n'allez donc pas lui montrer une douleur qui altérerait le plaisir qu'il aura de se trouver dans le sein de sa famille & de ses amis.

Que la Comtesse se trouvoit coupable lorsqu'elle entendoit son pere attribuer sa douleur à l'absence de son mari ! O mon pere, s'écrioit-elle, livrée à la solitude, je vous trompe aussi ! qu'une passion insensée entraîne de fautes ! je trahis tout ce qui m'environne. Je blesse la confiance, l'amitié, l'amour paternel ! je ne me connois plus. Et j'oserai m'offrir aux regards du Comte de Salisbury ! Mon malheur, mon crime sont tracés sur mon front ! j'ai le cœur trop plein de ce malheureux amour, pour qu'il n'éclate pas. Mon époux, tout l'univers saura que je suis dévorée d'un feu qui ne peut que me rendre à la fois malheureuse & méprisable.

Edouard, de retour dans sa Capitale, entouré de l'éclat des grandeurs, rappelle

renommée célébroit déjà les actions éclatantes. Voilà bien des aiguillons puissants qui l'excitoient à se déclarer. L'aspect de Madame de Salisbury lui avoit fait ressentir une flamme que jusqu'alors il avoit ignorée. Il n'étoit plus en son pouvoir de l'étouffer. Guillaume Ruffel (1), un de ces lâches courtisans que la complaisance & la bassesse élèvent à la faveur, jouissoit de la confiance de son maître ; l'abdication

(1) *Guillaume Ruffel*, &c. Ce fut lui que les Anglois nommerent pour déclarer, au nom du peuple, à Edouard II, que ses sujets n'étoient plus liés par le serment qu'ils lui avoient juré, & pour recevoir son acte de renonciation au Trône. Ce digne Ministre de la fureur d'un parti qui avoit le dessus, eut l'audace, ou plutôt la bassesse d'insulter à son Souverain. On poussa l'inhumanité envers le malheureux Edouard, jusqu'à le faire raser en pleine campagne avec de l'eau froide tirée d'un fossé bourbeux. (Ce sont les expressions de Rapin Thoyras.) Ce Prince infortuné répondit à ce mauvais traitement, en disant, à ses persécuteurs : » Que, quoiqu'ils pussent faire, ils ne lui ôteroient point l'usage » de l'eau chaude pour se raser ; & en même-temps, ajoute l'Historien, deux torrents de larmes coulerent de ses yeux. Quel exemple des jeux cruels de la fortune ! & qu'il prouve bien, quand il se dégrade, que l'homme est le plus barbare & le plus dénaturé de tous les êtres !

dication du malheureux Edouard II avoit été, en quelque sorte, son ouvrage. Le Roi, par cette fatalité qui s'attache quelquefois aux personnes du premier rang, ignoroit les crimes de Trussel; il brûloit de se trouver avec son confident. Trussel, lui dit-il, c'en est fait, l'insensible Edouard a perdu tout son orgueil; c'est à la Comtesse de Salisbury qu'il convient de se parer d'une juste fierté : elle m'a vaincu, & pour la vie ! Quoi ! c'est moi qui soupire, qui brûle d'un feu dont sans doute offense ma gloire ! Trussel, Edouard amoureux ! & quel est l'objet qui m'a dompté ? L'épouse d'un homme qui m'est cher, auquel j'ai donné le nom de mon ami, qui a pensé perdre la vie pour moi, que la fortune poursuit, puisqu'il est privé de la liberté.... La Comtesse de Salisbury ne saura jamais l'empire qu'elle a usurpé sur mon ame. J'abuserois de ma puissance ! J'offenserois la vertu ! Le Comte est mon sujet, c'est à moi de le protéger. Vous êtes Monarque, interrompt l'adroit Courtisan, & vous seriez arrêté par des obstacles ! Et pensez-vous que la Comtesse ne seroit pas flattée d'avoir fait naître en vous une passion qu'elle s'empreseroit de satisfaire ? Le Ciel vous donna le sceptre pour imposer des loix à votre gré.

pour me trouver à l'arrivée du Comte. Le croirois-tu ? j'ai eu la force de me combattre ; j'ai dompté le desir qui m'étoit le plus cher. Voir Edouard ! ce plaisir eût-il été un crime ? la vertu ne permet-elle pas ces foibles dédommagements de tout ce qu'elle nous refuse ? La présence du Roi, un seul de ses regards m'eût fait supporter les peines secretes que j'éprouve ; cette légère satisfaction n'auroit point offensé un devoir qui, sansdoute, est trop rigoureux ; mon cœur n'eût pas formé le moindre sentiment... Ah ! ma chere amie, je m'égare, je t'en impose ; je m'en impose à moi-même ; & comment toute mon ame n'auroit-elle pas été remplie du bonheur de voir un Prince... Je suis aimée... ne crains rien, je saurai résister à mon pere, à mes propres desirs ; je n'irai point à Londres ; je resterai dans ce séjour... je ne puis plus soutenir tant d'orages opposés. Maly, j'ai été sur le point de découvrir tout à Mylord. L'arrivée d'un de ses amis m'a arrachée à cette cruelle extrémité. Sois instruite seule de tout ce qui déchire mon cœur ; j'ai besoin que l'amitié vienne m'appuyer. L'amour, quel mot j'ai prononcé, me cause bien des tourments ! Aidée de tes conseils, de ta fermeté, je triompherai. Ah ! que je redoute la vue de Salisbury ! qu'un cœur

qui aime la vertu, en lui étant infidèle, a de la peine à ne pas se trahir ! Qu'on est heureux, lorsqu'on ne s'est point écarté de son devoir ! Je l'ai perdu, ce bonheur ! jamais je ne le goûterai !

Varuccy fait des préparatifs pour retourner à Londres. La Comtesse, déterminée par son amie à garder le silence, & à ne point s'exposer aux regards du Monarque, prétexte une indisposition ; son pere s'en sépare, en lui commandant expressément de venir le joindre à la Cour, aussi-tôt qu'elle sera rétablie. Sa fille le voit partir avec quelque regret : il y a des moments où elle accuse sa sagesse de trop de sévérité. Elle s'interroge sur ce qu'elle desire, sur ce qu'elle veut rejeter ; elle voudroit conserver sa vertu ; elle pleure sur son sacrifice. La Comtesse de Salisbury adore Edouard, & elle sent tout l'excès de son égarement. Quel sort déplorable ! que de femmes retrouveront dans ce tableau l'image de leur situation !

Ce n'étoit point assez que Madame de Salisbury eût soutenu les pressantes sollicitations de son pere : il falloit qu'elle repoussât des assauts encore plus redoutables. Au moment qu'elle pleuroit dans le sein de son amie, qu'elle succomboit sous tant de combats différents, on annonce un incon-

nu qui demande un entretien secret. La Comtesse éloigne tout ce qui l'entoure, & demeure seule. L'inconnu entre, & présente une lettre : — Voici, Madame, ce que le Roi m'a ordonné de vous rendre à vous-même. Le Roi, dit Madame de Salisbury ! Elle ne peut cacher son trouble ; elle ouvre la lettre d'une main tremblante, & lit ces mots : » Vous faut-il, Madame, des » ordres absolus pour vous appeler à la » Cour ? Jamais la voix du maître ne se » fera entendre ; ce sera celle de l'homme » qui vous est le plus soumis. Belle Salis- » bury, l'amour n'est-il pas au-dessus de » tous les Monarques de la terre ? C'est » Edouard qui est votre sujet : vous êtes » ma souveraine ; oui, vous donnez des » loix à ce cœur qui jusqu'ici n'avoit brû- » lé que de l'ardeur des combats, & n'a- » voit connu de passion que celle de la » gloire. Je puis commander à l'Angler- » re, & je ne saurois maîtriser un pen- » chant que votre absence ne fait que for- » tifier. Venez, charmante Salisbury, em- » bellir le séjour de la grandeur ; ne crai- » gnez point que j'aie recours à l'autorité. » S'il m'étoit permis, toute ma Cour ne » vous parleroit que de ma tendresse : mais » je ne prétends point vous contraindre : » qu'un époux soit mon heureux rival ;

» qu'il ait votre amour ; je ne veux que
» vous voir , adorer en silence vos char-
» mes ; envier tous bas leur fortuné pos-
» sesseur. Votre pere vous attend , le
» Comte est prêt à se rendre ici. Votre
» Roi , ah , ce n'est point le Monarque qui
» vous écrit , votre amant , mais votre
» amant le plus discret , le plus désintéressé
» n'obtiendrait-il point une réponse ?

P. S. » Si je ne puis jouir de votre pré-
» sence qu'à la cruelle condition de ne
» vous point parler de mon amour , son-
» gez que je m'imposerai un silence éter-
» nel ; oui , je saurai me taire : mais , ado-
» rable Salisbury , que je vous voye ! que
» mes yeux s'attachent sur les vôtres ! que
» mes regards vous expriment une ardeur
» dont ma bouche s'interdira l'aveu. Ja-
» mais , jamais je ne vous en parlerai ; je
» me contenterai d'admirer , d'adorer en
» secret la divinité de mon cœur. Les Rois
» ont donc des maîtres ! c'est à vous que
» l'Angleterre obéira ».

La Comtesse ne fait à quel sentiment s'arrêter ; des mouvements confus se sont élevés dans son ame. La vertu , son devoir , son amour , & c'est-là un de ses plus redoutables ennemis , la combattent , triomphent tour-à-tour. Elle court , veut prendre la plume ; elle reste en suspens. Mada-

me, lui dit l'inconnu, le Roi attend une réponse... Une réponse, s'écrie Madame de Salisbury ! eh ! qu'exige le Roi ?... Je ne paroîtrai jamais en sa présence ; dites-lui... non, il faut que je lui écrive, qu'il sache... il me rend bien malheureuse !

Cette victime d'une passion qui avoit pris trop d'empire, étoit livrée à une agitation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Cependant elle se détermine, & trace ce billet trempé de ses larmes. » Une réponse, Sire ! & que voulez-vous que je vous écrive ? je n'aurai toujours qu'un seul mot à vous opposer : il n'entraîne aucune explication : je suis la Comtesse de Salisbury ; c'est-là tout ce que votre Majesté doit se dire, se répéter, ce que je me redirai cent fois à moi-même. Souffez donc, Sire, que je demeure à jamais éloignée de votre présence. Ce seroit à mon Souverain à me représenter mes devoirs, si j'étois capable de m'en écarter. Mon séjour à la Cour ne contribueroit point à vous rendre une tranquillité qui est nécessaire à votre bonheur, à celui de l'Etat, ajouterai-je, au mien, hélas ! Sire, il est dangereux de soutenir la vue d'un homme qui regne sur les autres, & qui peut sans crainte dire qu'il aime. Que mon pere, que mon

» époux ignorent une passion à laquelle
» l'un & l'autre nous devons renoncer.
» Tous mes respects, tous mes hommages
» d'estime, d'admiration, de reconnois-
» sance même, je puis les mettre à vos
» pieds ; mais ma tendresse, Sire... Ne
» m'est-il pas défendu de disposer de mon
» cœur ? ce cœur que vous tyrannisez, est-
» il à moi ? Oûi ! vous le tyrannisez. Ah !
» Prince, laissez-moi dans ma retraite ; si
» mes larmes peuvent vous plaire, ce pa-
» pier en est arrosé : ne m'écrivez plus ;
» ne m'écrivez plus ; oubliez-moi , & ne
» cherchons point à nous voir. Non, ne
» nous voyons jamais ».

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La Comtesse vole vers Maly. — Edouard m'a écrit : voici sa lettre , & je lui ai répondu. — Comment ? — Oh ! ne crains point qu'il me soit échappé le moindre mot que j'aye à me reprocher ! — Mais, ma chere Comtesse, répondre, n'est-ce pas marquer une complaisance qu'accuse une vertu délicate ? — Maly, tu me perces le cœur ! il falloit bien donner au Roi une raison de mon éloignement de la Cour ; non je ne lui ai point dit... sois sûre que ma foiblesse n'a point éclaté ; ce n'est qu'à tes yeux que je suis si peu digne

d'estime ! mais plains - moi , aime - moi ; Maly. Edouard saura que je le fais , que je ne trahirai point mon honneur , que je resterai fidelle à mon époux. . . Tu me fais trembler : ma réponse seroit-elle susceptible d'une interprétation favorable au penchant que tous deux nous devons condamner ? L'ai-je bien assuré que son amour m'offensoit , qu'il ne m'en a point inspiré , que je n'existe que pour le Comte de Salisbury ? Le désordre de mes sens auroit-il passé dans ma lettre ! Oui , que mon époux revienne promptement ; sa présence m'avertira de mes devoirs. Pourquoi ai-je vu le Roi ? pourquoi m'a-t-il écrit ? Cruelle ! devois-tu me quitter , lorsque cet inconnu est entré dans mon appartement ? J'ai fait retirer tout ce qui m'entouroit ; mais ces ordres ne s'étendoient point sur l'amitié. Si tu fusses restée près de moi , j'aurois eu plus de fermeté ; je n'eusse point écrit. Me voilà saisie d'une crainte qui vient encore augmenter mes peines. Du moins si j'étois foible , si je dévorais mes larmes , Edouard , tout l'univers l'ignorerait ; il n'y avoit que le Ciel , & toi seule , devant qui j'eusse à rougir ! S'il faut que le Roi ait surpris dans ma lettre quelques-uns de ces sentimens qui ne sont connus que de toi , quel malheur ! quelle honte !

Je voudrois, Maly... expirer avant que d'avoir revu mon époux. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer d'une situation si cruelle !

Madame de Salisbury en effet succomboit sous les tourments secrets dont elle étoit accablée. Sa lettre n'avoit servi qu'à enflammer davantage Edouard. L'œil pénétrant des courtisans cherchoit à saisir la cause de la sombre mélancolie où s'abandonnoit le Monarque. Retiré au fond de son palais, il ne conversoit qu'avec le seul Truffel, & la Comtesse de Salisbury étoit l'unique sujet de ses entretiens. Tantôt il vouloit agir en maître irrité, & que l'objet de sa passion fût amené à l'instant à la Cour. Son lâche courtisan l'échauffoit dans l'idée d'abuser du souverain pouvoir. Tantôt le Prince agité d'autres transports, s'écrioit qu'on ne lui parlât plus de la Comtesse, qu'il l'oublieroit, qu'il l'avoit oubliée : — Oui, Truffel, c'est une ingrate, indigne de la folle ardeur dont je suis épris. Dédaigner son Roi, le voir à ses genoux, & ne pas donner la plus foible marque de sensibilité ! Elle met sur le compte de sa vertu des sentiments... qui, sans doute, ne partent que de son indifférence, de son mépris pour son maître ; peut-être on me sacrifie à un rival qui

insulte à ma foiblesse ; s'il étoit vrai... c'est alors que tout le caractère d'Edouard se déploieroit. Il fait se venger, il fait ce qui est dû à son rang, à son amour. Hélas ! le Monarque est encore bien moins outragé que l'amant, & dans mon Royaume, dans le monde entier, qui peut avoir ma tendresse ? Je ne demandois qu'à la voir, qu'à goûter le spectacle de ses charmes, qu'à attacher mes yeux sur ces yeux que j'idolâtre ! Elle me reproche, Truffet, de faire couler ses pleurs ! Qui ! moi ! moi, que je sois la cause qu'il échappe une larme, une seule larme à la Comtesse de Salisbury ! Non, je ne l'affligerai point ; que mon cœur en soit déchiré, je saurai me résoudre à ce cruel sacrifice, m'imposer la loi de ne jamais la voir ! Je lui prouverai que son Roi est soumis à ses volontés. Qu'elle ne se présente point à mes regards, jamais, jamais... & c'est moi qui profère ce mot... Il n'importe, je suis Roi ; je veux l'être ; je veux vaincre ma passion. Edouard doit être un modèle pour ses égaux ; ce n'est qu'à force de surmonter les obstacles & d'affujettir la nature, que l'on peut s'élever au rang de grand homme ; j'y parviendrai. (Le Lord Varuccy s'offre aux regards du Monarque.) Varuccy, il ne faut point contraindre vo-

tre fille ; qu'elle reste à Salisbury ; je ne retiendrai point long-temps le Comte , & il volera auprès de son épouse. (Le Lord s'étoit retiré.) Eh bien , Trussel , Edouard est-il digne de porter la couronne ? Tu le vois : je fais m'immoler : mais que le premier de mes sujets que l'amour aura égaré , redoute un maître inflexible ; je voudrois punir de ma victoire l'univers entier.

Edouard verse des larmes : — Et le Roi d'Angleterre , Edouard pleure ! & pour une femme ! elle est maîtresse de mon ame ! je fais trembler l'Ecosse , & je n'ose déplaire à la Comtesse de Salisbury ! Ah ! Trussel , que l'amour change un cœur ! je ne me connois plus ! je suis... le plus foible des hommes !

Trussel s'efforce de présenter au Monarque tout ce qu'il doit à sa grandeur. — Trussel , écartons le maître : l'amour ne se plaît que dans l'égalité ; c'est peut-être mon rang qui empêche la Comtesse de me payer d'un retour que j'ai mérité. Je porterai mes sentimens à un degré qui du moins m'obtiendra son estime. Je l'ai résolu : elle ne paroîtra point à ma Cour. Je me bornerai à l'aimer , à l'idolâtrer dans le fond de mon cœur. Elle seroit bien injuste , bien barbare , si elle ne me plaignoit

pas!... Trussel, crois-tu que Madame de Salisbury me haïsse? Sa lettre est d'une femme sensible, à qui son devoir & la vertu sont chers. Si elle n'étoit pas enchaînée par un hymen qui m'est odieux, peut-être eussé-je pu concevoir quelque espérance; elle seroit venue à ma Cour; elle n'auroit pas évité ma vue... Je m'égare dans mille projets qui se détruisent successivement. Trussel!... je ne serai jamais un tyran; la Comtesse de Salisbury jouira de toute sa liberté, & mon amour ne causera qu'à moi seul des peines qui me flatteront encore, puisque la Comtesse en sera l'objet.

C'est ainsi qu'Edouard savoit concilier le Monarque & l'amant. S'il eût suivi les conseils empoisonnés du vil Trussel, ce Prince n'eût été qu'un Roi ordinaire: mais le grand homme avoit la force de se consulter soi-même, & il lui étoit impossible de descendre de cette grandeur qu'il imprimoit sur toute l'Angleterre. Un héros peut éprouver des foiblesses: mais il est rare qu'il y succombe.

Maly, différente du confident d'Edouard, excitoit dans le cœur de son amie, l'amour de l'honneur & de la vertu. Elle armoit jusqu'à l'orgueil contre un sentiment qu'elle aidait la Comtesse à repous-

fer. Eh ! que de triomphes sur nos passions la vanité nous fait remporter ! qu'il est peu de ces victoires imposantes qui soient l'ouvrage du pur amour de nos devoirs ! La vertu sans mélange ressemble assez au sentiment désintéressé : on en parle beaucoup, & on en cherche encore des exemples.

La Comtesse de Salisbury tomba malade. Il y avoit des moments où elle regrettoit de n'avoir point suivi à Londres Mylord Varuccy ; ensuite elle demandoit pardon à Maly de ces mouvements qui bleffoient sa gloire ; elle se condamnoit au jugement même de sa propre raison.

Un exprès arrive de Londres, qui apporte à la Comtesse une lettre de son pere. Le maintien de cet homme annonçoit une nouvelle désagréable. La fille du Lord Varuccy est incertaine sur le coup qui la menace ; elle se détermine enfin à lire ce que Mylord lui écrit. » Ma fille, (lui dit-
» soit-il dans cette lettre) voici le moment où il faut vous armer de ce courage que vous avez puisé dans mon sang. La véritable grandeur est en nous ;
» celle que nous tenons de la fortune, s'évanouit comme les autres illusions
» qui composent le mensonge de la vie.
» Vous attendiez avec impatience votre

Nouvelles Historiques.

ix; il vous alloit faire partager les
nouveaux bienfaits que lui préparoit
son maître. Le Souverain suprême, qui
commande à tous les Rois de la terre,
» n'a pas voulu que le Comte de Salis-
» bury jouît plus long-temps des bontés de
» notre Monarque. En un mot, ma fille,
» je vous le répète : vous avez de la reli-
» gion, de la fermeté; vous devez être
» résignée aux plus cruels événements: une
» maladie précipitée vient de nous enle-
» ver le Comte... »

Madame de Salisbury n'acheve point
la lettre : elle la donne à Maly qui étoit
avec elle, en s'écriant : Vois jusqu'à quel
point le sort me poursuit : la mort vient
de m'enlever mon époux !

Maly continue de lire : elle est instruite
de tous les détails relatifs à cette perte
qui auroit été encore plus foudroyante
pour une femme ambitieuse : mais la Com-
tesse ne regrettoit point le degré d'éléva-
tion où l'auroit portée son union avec le
Lord Salisbury ; elle ne ressentoit que la
privation d'un époux qu'elle estimoit, &
qu'elle auroit peut-être aimé, si elle eût
eu le temps de vivre avec lui. Sa déli-
cateffe se faisoit des reproches qu'elle ne
cherchoit point à détourner, & qui ren-
doient cette perte plus sensible : — Il faut,
Maly,

Maly, que je t'ouvre mon cœur : un mouvement affreux vient de s'y élever ; je me fais honte à moi-même... au milieu de ma douleur, une sorte de satisfaction... Je réparerai un crime ; oui, c'en est un dont je me punirai ; je vengerai les mânes du Comte de Salisbury, des torts que j'ai pu avoir, tandis qu'il vivoit ; sa veuve aura un courage & une fidélité que n'eut point son épouse. Le Roi pourra reprendre des espérances qu'il devoit avoir abandonnées ; il connoîtra que l'estime & le devoir vont quelquefois aussi loin que l'amour. Salisbury dans le tombeau a déjà acquis sur mon cœur des droits que lui disputoit ma foiblesse. Maly, j'expierai mes fautes, en m'armant de la plus austère sévérité contre moi-même ; & mon orgueil est intéressé à défendre ma vertu.

Edouard, dans la personne du Comte, se voyoit enlever un des soutiens de sa couronne : il le regretta comme un citoyen utile dont étoit privée l'Angleterre, & comme un favori qui aimoit sincèrement son maître. Si les hommes ont à se plaindre de trouver peu d'amis, c'est sur-tout aux Souverains que ces plaintes sont permises : la grandeur semble, encore plus que l'infortune, éloigner l'amitié ; la nature pardonneroit-elle moins l'élévation que le

de ne point le voir , dirai-je , hélas ! de ne point y songer !... Tu verras si je suis indigne de ton amitié ; tu reconnoîtras la fille du Lord Varuccy. Partons.

La Comtesse , en quittant le château de Salisbury , ne put s'empêcher de répandre des pleurs. Elle détournoit souvent la tête ; elle porta encore les yeux vers sa retraite. Quand elle l'eut perdue de vue : Hélas ! s'écria-t-elle , il faut donc renoncer à cet asyle ! Du moins j'y pouvois verser des larmes en liberté ; je n'avois d'autre témoin de mon égarement , & de ma tristesse , que ma chere Maly. Il y a quelques douceurs dans les peines , lorsqu'on peut laisser éclater sa sensibilité , & qu'on n'est point obligée de montrer un visage différent de son cœur. Il m'étoit permis de soupirer , d'épancher mon ame , de parler d'une foiblesse , que je cacherais à tous les yeux : tout me sera interdit , plus de consolation. Ah ! digne amie , ne m'abandonne point ; le Ciel m'envieroit-il encore ce dédommagement des maux que j'éprouve ?

Elles arrivent à Londres. Varuccy , qui pense toujours que la mélancolie où sa fille est plongée , n'a d'autre motif que la mort du Comte , s'efforce de l'en retirer ; il veut la conduire chez le Roi. — Que me pro-

posez-vous, mon pere ? sous ces vêtements de deuil j'irois... Laissez-moi à ma douleur ; que je sois oubliée ; mon pere, souffrez que je vive ici dans la retraite la plus profonde.

Le Lord ne veut point contraindre sa fille ; il fait part au Roi des raisons qui la retiennent loin de la Cour. Edouard feint d'en être satisfait. Seul avec Truffel, il exhale une ame trop gênée par l'embarras des grandeurs. — L'ingrate ! elle me refuse jusqu'au plaisir innocent de la voir ! & elle rejette sa barbarie sur la bienséance, sur des devoirs dont elle s'affranchiroit aisément, si du moins elle connoissoit la sensibilité ! Je ne lui demandois que sa présence, qu'un seul regard, & elle s'obstine à ne point m'accorder ce foible prix de tout ce qu'elle me fait souffrir... de tout ce qu'elle me fait souffrir ! & c'est un Roi qui parle, le Souverain de l'Angleterre, Edouard ! Sire, dit Truffel, c'est en effet compromettre la majesté, que de supporter plus long-temps une telle audace. La fille de Varuccy n'a-t-elle pas à se féliciter de ce qu'un aussi grand Monarque que vous ait bien voulu jeter les yeux sur elle ? Son mari est dans le tombeau ; elle n'est plus enchaînée par des liens qu'il ne tenoit qu'à l'autorité de rompre ; & vous

avez poussé la bonté jusqu'à ne point user de votre pouvoir. Aujourd'hui qu'auroit-elle à vous opposer ? sa vertu ? la vertu est d'obéir à son maître : c'est le premier devoir , la première loi d'un sujet. Sire , ne croyez point à ces mots imposants , faits pour éblouir le vulgaire des hommes ; cette résistance offensante qu'il plaît à la fille de Varuccy de décorer d'un nom fastueux , n'est peut-être que l'effet d'un intrigue qu'on a l'adresse de vous dérober. On vous préfère un rival , & on s'enorgueillit de montrer de l'indifférence pour un Roi ; c'est un trophée insolent pour la beauté. Voilà , n'en doutons point , où se réduit cette vertu si fière , si insultante... Je ne suis point aimé , s'écrie Edouard , & un autre... oui , tu es éclairé sur les motifs de ces refus ; & plus j'examine... je cède à tes conseils ; tu es entré dans mon cœur ; il est temps d'adoucir la blessure qui le déchire ; ce n'est point en vain que le Ciel m'aura donné le droit de commander. Le dernier de mes sujets peut satisfaire ses passions , & j'étoufferois les miennes !... Je ferai mon bonheur ; il dépend de la conquête d'un cœur que nul autre sur la terre n'osera me disputer... Trussel , cours chez Madame de Salisbury ; demande à lui parler ; dis-lui qu'elle paroisse à la Cour ,

que je le desire, que je l'ordonne, que je le veux ; vas, vole.

L'adroit courtisans'applaudissoit de servir les foibleſſes de son maître, & il formoit en même-temps le projet de perdre Varuccy dans son esprit; il se dispose à exécuter ses ordres.

Edouard seul, rendu à lui-même, interroge son cœur, ne tarde point à l'écouter; & ce cœur noble & généreux, malgré toutes les bassesses, tous les genres de séduction que déployoient les corrupteurs de Cour, lorsqu'il suivoit ses propres mouvemens, se déterminoit toujours à la grandeur, à l'équité, à cette dignité de l'homme qui constitue le mérite personnel, & qui ajoute tant à la majesté. J'ai cédé, se dit le Prince, aux sentimens de Truffel; non, ce ne sont pas les miens qu'il va suivre. Me voilà donc avili par une passion qui me met au niveau des mortels les plus foibles, les plus méprisables! Je suis dépositaire de l'autorité suprême; & au-lieu de m'en servir à rendre mon peuple heureux, à soumettre les Ecoſſois, dont l'audace me brave, à m'élever par l'éclat de mon regne au-dessus de mes prédécesseurs, je ne serai Roi que pour tyranniser une malheureuse femme, qui veut conserver sa vertu, qui, sans doute, ne sent pour

moi aucun de ces transports qu'elle ne m'a que trop inspirés ! & je manquerai à l'honneur , à l'humanité ! j'outragerai la mémoire d'un homme qui fut mon ami ! sa veuve sera le jouet de mes folles erreurs ! je porterai la désolation , la mort dans le sein de Varuccy dont je dois respecter moi-même la fermeté ! je ferai couler les larmes... de tout ce que j'adore ! Non , ce n'est point par de tels moyens que je veux conquérir le cœur de la Comtesse de Salisbury , je veux être son amant le plus tendre ; le plus circonspect. (Edouard appelle quelques-uns de ses domestiques.) Qu'on aille promptement chez le Lord Truffel ! courez , qu'il ne fasse rien sans m'avoir vu ; je l'attends. Quel plaisir je goûte en cédant à la voix de mon cœur ! Salisbury ! cruelle ! si vous ne m'aimez pas , du moins je veux que vous m'estimiez , que vous m'admiriez , que vous me plaigniez. Ah ! je mériterai tous vos sentimens ; je vous ferai voir une tendresse si vive , si pure ! ... mes vertus seront votre ouvrage. Je toucherai votre ame ; la noblesse de mes procédés vous désarmera . . . je retrouve la grandeur que doit avoir le Roi d'Angleterre. (Il aperçoit Truffel.) Vous n'avez point encore rempli mes volontés ? — Sire , je me préparois à me

rendre chez Madame de Salisbury. — Non, Truffel, non ; je me suis consulté : il ne convient point à Edouard d'employer la violence pour s'affurer un cœur rebelle à ses vœux... gardez-vous bien d'aller chez la Comtesse ; je la vaincrai par d'autres armes. — Quoi ! Sire, vous souffrirez... — Tout, mon ami, plutôt que la fille de Varuccy ait à m'accuser du moindre coup d'autorité. — A votre place, Sire... — A ma place, vous feriez ce que je fais ; vous pensez, vous parlez comme Truffel ; & moi je parle & j'agis comme Edouard. C'est à nous à donner des exemples de vertu & de magnanimité ; & que nous servirait d'être supérieurs au reste des hommes, si nous avions leurs faiblesses, leurs desirs bornés ? Truffel, je veux montrer à l'univers que j'ai l'âme d'un Roi. Ce n'est point l'appareil des fausses grandeurs qui doit m'enorgueillir : c'est sur la noblesse de mes sentiments que je fonde la fierté dont je veux me parer à mes propres yeux. La Comtesse de Salisbury ne sera point asservie à mes caprices : allez, & ne me donnez jamais que des conseils qui soient dignes de moi.

Edouard se félicitoit de cet effort héroïque : mais qu'il lui coûtait cher ! que de mouvements divers l'emportoient successi-

vement ! combien d'instants où tous ces projets de générosité s'évanouissoient !

La Comtesse n'éprouvoit pas une agitation moins violente. L'image de la perte de son mari s'effaçoit ; celle d'Edouard au contraire se gravoit tous les jours plus profondément. Eh bien ! disoit-elle , à Maly , es-tu contente de ton amie ? ai-je assez d'empire sur un sentiment auquel le temps ne fait que prêter des nouvelles forces ? Maly , je ne puis me dérober à des reproches secrets ! mon pere continue de croire que la mort d'un époux entretient cette tristesse dont je suis consumée ! Eh ! que diroit-il , si ce cœur me trahissoit ? Penfes-tu que le sacrifice que je me suis imposé ne soit point assez grand ? de quoi la vertu auroit-elle à m'accuser ? je vivrai , je mourrai pour elle : mais , ma chere amie , crois-tu que je l'offenserois , en reportant mes yeux... tu ne m'entends point ? — Quoi ! vous voudriez que je misse dans vos mains ce portrait ?... — Je ne demande , Maly , qu'à y jeter un regard , un seul regard , & je te le rends pour la vie. — Non , je ne céderai point à vos desirs : je fers votre raison , votre honneur ; vous avez donc formé le dessein d'entretenir une passion qui sera pour vous une source de chagrins inevitables ? — Maly , par-

donne , pardonne ; ton amitié mérite toute ma reconnoissance ; je t'invite moi-même à t'armer contre moi ; non que ce fatal portrait ne revienne jamais sous mes yeux ; bannissons , s'il se peut de mon ame un objet qui n'est que trop victorieux de tous mes efforts.

Edouard avoit écrit plusieurs lettres à la Comtesse de Salisbury , sans pouvoir en obtenir aucune réponse. Le Monarque alloit éclater. L'orgueil d'un amant , encore moins celui d'un Roi , ne souffre point d'humiliations. Truffel , nourrissoit le penchant trop décidé qui portoit souvent Edouard à n'écouter que son emportement.

Le hasard avoit amené à la Cour d'Angleterre un Chevalier François qu'on nommoit (1) Eustache de Ribaumont , le mê-

(1) *Eustache de Ribaumont , &c.* Lorsqu'Edouard reprit Calais , il combattit comme un simple *homme-d'armes* , & s'attacha , dans la mêlée , à Eustache de Ribaumont , Gentilhomme Gascon , qui se mesura avec le Roi , sans le connoître ; il eut même la gloire de l'abattre deux fois. Les Anglois ayant remporté l'avantage , le Chevalier François rendit son épée à son assaillant , en se reconnoissant son prisonnier. Edouard , dans le souper qu'il donna aux braves gens restés entre ses mains , s'adressa ainsi à Ribaumont : *Messire Eustache , vous êtes le Chevalier au monde que je viffe*

mé qui , dans la fuite , eut l'honneur de se mesurer avec Edouard. Il possédoit au plus haut degré toutes les qualités qui sembloient attachées à l'esprit de la chevalerie ; il étoit d'une franchise singuliere , & sur-tout le *champion déclaré des Dames*. Ribaumont n'eut pas de peine à se concilier la bienveillance du Prince Anglois , dont l'ame respiroit toute la noblesse chevaleresque , & il mérita bientôt de la part de ce Prince une confiance sans réserve. Edouard l'instruisit de son amour pour la Comtesse de Salisbury , & lui apprit avec douleur qu'il jouoit le triste rôle d'amant

oncques plus vaillamment assaillir ses ennemis , ne son corps défendre. Ne me trouvai oncques en bataille où je fusse , qui tant me donnât affaire corps à corps que vous avez aujourd'hui fait ; si vous en donne le prix , & aussy sur tous les Chevaliers de ma Cour par droite sentence. Adoncques print le Roi son chapelet (ornement de tête) qui étoit bon & riche , & le mit sur le chef de Monseigneur Eustache , & dit : Monseigneur Eustache , je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans & de dehors , & vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moy. Je sçay bien que vous êtes guay & amusant , & que volontiers vous vous treuvez entre Dames & Damoyelles ; si dites par-tout là où vous irez , que je le vous ay donné. Si vous quitte votre prison , & vous en pouvez partir demain s'il vous plaît.

malheureux. Il ajouta que, las d'essuyer des hauteurs rebutantes, il étoit prêt de recourir au suprême pouvoir, & il ne dissimula point que Trussel l'échauffoit dans ce projet. Sire, dit Ribaumont, Trussel n'est pas un brave Gentilhomme ; je le dirois à lui-même, puisqu'il ose vous donner de semblables conseils : votre Majesté n'est point faite pour les suivre. Il faut tenter tous les moyens que la chevalerie & l'amour vous permettent, & ils vous attireront, j'ose l'espérer, les bonnes grâces de la Comtesse. Sur-tout, Sire, gardez-vous bien de présenter jamais la suprême puissance : *En amour, le plus gentil Chevalier est Roi*. Mettez en usage tous les heureux présents que vous avez reçus de la nature ; ils valent bien les avantages de l'autorité. — Mais, Ribaumont, si je ne réussis point ?... — Alors, Sire, de la grandeur d'ame, plaignez-vous, en vous-même, & faites éclater la générosité du Souverain de l'Angleterre. — Et si j'avois un rival ? — Eh bien, Sire, il ne faudroit pas lui opposer le Roi, mais disputer à qui sauroit le mieux aimer ; il faudroit déployer tous les secrets de l'art de plaire ; ce seroit à Madame de Salisbury à décider & à donner le prix. Votre Majesté ne doute pas qu'après le Roi de France, mon légitime Souverain,

elle ne soit la personne dans le monde pour laquelle je suis pénétré d'une plus haute estime, de tous les sentiments de vénération : mais si j'avois l'honneur d'être votre rival, & que je fusse préféré, je ne fais si mon respect, Sire, iroit jusqu'à vous immoler mes droits sur le cœur de ma maîtresse. Tous les sacrifices vous les pourriez attendre de mon dévouement, hors celui de l'amour. Souffrirez-vous, Sire, que je continue de vous parler avec cette vérité qui est digne de vous. Ce n'est ni par des ordres exprès, ni par des plaintes, que vous parviendrez à toucher celle que vous aimez. Croyez-en les François lorsqu'il s'agit de tendresse : le premier art *en courtoise* est de plaire, de flatter la vanité, ou d'exciter le plaisir. Je pense à un expédient dont le succès est presque assuré ; donnez des fêtes, & que Madame de Salisbury en soit l'objet caché. J'ose répondre à votre Majesté, que cette galanterie lui sera agréable. Une belle femme est une sorte de divinité qui demande un culte & des honneurs. Rien ne la séduit plus qu'un hommage d'éclat. Sire, nous imaginerons ensemble quelques amusements, qui soient du goût de la Comtesse, & qui l'enlèvent à sa retraite.

Edouard embrasse Ribau mont : — *Gen-*

M Chevalier, mon fort est entre vos mains ; ordonnez , & l'on s'empressera d'exécuter. Je veux que la magnificence soit réunie à tout ce que vous aurez jugé être de plus galant. Ne ménagez point la dépense ; songez que c'est un Roi qui se charge des fraix , & que ce Roi est l'amant le plus passionné.

Ribaumont se piqua de remplir les desirs du Monarque. On proclama un tournoi où la noblesse Angloise fut invitée , ainsi que les Gentilshommes étrangers qui se trouvoient à Londres. Edouard ne manqua point de se parer des couleurs de la Comtesse de Salisbury ; son écharpe noire & rouge éclatoit du feu des diamants. Ribaumont entra aussi en lice , il rompit plusieurs lances pour la *beauté inconnue*. La devise du Roi , représentée par un Persan qui adoroit le soleil , offroit ces mots : *« Je l'adore , quoiqu'il me brûle. »* Ribaumont , en courtisan François qui fait allier la noblesse de l'ame , & l'ingénieuse galanterie , eut l'adresse de ménager le prix au Souverain. Edouard s'en aperçut ; & pénétré de l'honnêteté du procédé , il ne put s'empêcher d'en témoigner sa reconnaissance. — Brave Chevalier , vous autres François , vous êtes galants envers vos amis comme à l'égard de vos

maîtresses; *grand merci* de la victoire; j'en garderai l'honneur, puisque vous le voulez: mais chaque chose ici aura sa récompense: c'est moi qui vous donne celle de l'amitié. Et aussi-tôt le Roi détache de son casque une superbe aigrette de diamants, & s'empresse d'en décorer celui de Ribau mont.

La Comtesse de Salisbury n'assista point à ces fêtes. Edouard s'étoit flatté que la curiosité & le goût du spectacle l'y attireroient: elle persista à demeurer dans sa solitude. Cependant elle ne cessoit d'interroger Maly. sur les moindres particularités; elle se faisoit raconter les plus petits détails. Que sa sensibilité fut intéressée, lorsqu'elle apprit quelle étoit la devise d'Edouard, & qu'il avoit adopté *ses couleurs*! Elle revenoit sans cesse à ce témoignage de l'amour du Prince, & la devise lui prouvoit qu'il avoit autant de discrétion que de tendresse.

Plusieurs *entremets* (1) des mieux imaginés terminèrent ces fêtes. On en donna un

(1) Plusieurs *entremets*, &c. C'est ainsi qu'on appelloit des représentations muettes, qui étoient une sorte de pantomimes. On en a parlé dans Sargines; l'ouvrage de M. de Ste. Palaye nous en donne une idée étendue.

sur-tout qui étoit un emblème ingénieux, dont il ne fut pas difficile à la Comtesse, & même aux favoris d'Edouard, de pénétrer le sens. Le théâtre représentoit une espece de camp. On y voyoit Achille essayer différentes armes. Pallas lui montrait des drapeaux, & des couronnes de lauriers : il couroit avec précipitation vers la Déesse. Déidamie, sous la figure d'une jeune personne remplie de charmes, s'offroit aux regards du héros : il quittoit brusquement Pallas, & alloit se jeter aux pieds de Déidamie. Elle le repoussoit ; elle le fuyoit : il n'en paroissoit pas moins empressé à suivre ses pas. La Gloire descendoit dans un nuage, & l'Amour entroit d'un autre côté sur la scene. Achille les regardoit tous deux en soupirant, & faisoit entendre par son jeu, qu'il vouloit les réunir l'un & l'autre. Un Génie désigné par un enfant, suspendoit au fond de la salle un tableau qui représentoit Déidamie sur un trône, & au bas étoient écrit en lettres lumineuses ces deux mots : *La victoire, & Déidamie.*

Madame de Salisbury étoit demeurée obstinée à ne point se montrer. Ces représentations ne produisirent pas plus d'effet que le tournoi & les joûtes. Ribault s'avoit vaincu dans l'art d'*attirer*

les Dames, & le ressentiment d'Edouard contre la Comtesse égaloit son amour.

Cependant elle ne souffroit pas moins que le Roi. Son pere lui faisoit des reproches continuels sur cette vie retirée où elle envelissoit sa jeunesse. Pensez-vous, lui disoit-il, que je veuille vous voir condamnée à traîner un éternel veuvage ? Ignorez-vous, ma fille, que je n'ai d'enfant que vous, & m'envieriez-vous la douceur de laisser un héritier de ma maison ? Déjà plusieurs partis se sont présentés ; êtes-vous décidée à ne jamais paroître à la Cour ? La tristesse doit avoir un terme. A ce mot, la Comtesse éprouve un embarras qui ne lui reprochoit que trop la véritable cause de ses larmes. Le Lord continue : Ne ferez-vous rien pour un pere qui, sans doute, a sur vos sentimens des droits aussi sacrés que ceux de votre époux ? Je ne vous désapprouve point de chérir sa mémoire : mais, je le redis, vous avez des devoirs à remplir. Nous manquons à notre maître qui m'a comblé de bienfaits. Est-il sur la terre un Roi plus digne de notre amour ? votre cœur... — Ah ! mon pere... c'est mon cœur... — Oui, mon pere, notre Monarque mérite nos hommages... & qui plus que moi sent tout ce que nous lui de-

vous ? Mon pere , il est... — Le plus grand des Souverains qu'ait eus l'Angleterre : cet éloge est consacré par la vérité même. Edouard répand ses faveurs sur-tout ce qui l'environne ; & avec qu'elle noblesse il les distribue ! Exact sur-tout à tenir sa parole , je ne fais ce qui peut l'arrêter : il alloit épouser la fille du Comte de Haynaut... — Il ne l'épousera point , mon pere ? — Il differe toujours ce mariage auquel sont attachés les intérêts de l'Etat , & l'on ignore les motifs de ce retardement. Madame de Salisbury répète : Il ne se marieroit point ? — Il n'est pas possible qu'il refuse plus long-temps cette satisfaction aux vœux d'un peuple entier. Depuis quelques mois , il est pénétré d'un sombre chagrin dont la cause nous est inconnue ; on s'apperçoit qu'il s'efforce d'appeler à son secours sa raison & sa grandeur. Ce qui m'étonne , lorsque je m'offre à ses regards , il laisse voir une certaine émotion... il lui échappe des soupirs

Si , dans ce moment , Varuccy eût jeté les yeux sur sa fille , il auroit surpris son secret. Il poursuit : Le Roi a donné des fêtes , & il paroît bien singulier qu'elles ayent redoublé sa mélancolie. Faut-il qu'un Monarque si éclairé ait accordé sa con-

fiance à l'homme le plus méprisable de sa Cour ? Edouard ne fait pas ce dont on accuse Truffel , qu'il est un des principaux auteurs des infortunes , & même de la mort d'un Prince digne de pitié. Il ne peut qu'infecter de ses venins l'ame la moins susceptible de dépravation. Je vais ce soir chez le Roi ; vous m'y accompagnerez , ma fille. — Mon pere , souffrez... — Je le desire , & je vous l'ordonne ; c'est trop long - temps me désobéir. — Mon pere , j'embrasse vos genoux : permettez que je ne quitte point ma retraite... — Alix ! — Du moins attendez encore quelques jours ; je pourrai... je vous obéirai , mon pere. — Et pourquoi ce trouble ? Me cacheriez-vous ?... — Rien , Mylord , rien ; mais... ne me refusez pas la grace que j'implore de votre tendresse paternelle. — Vous en abusez , Alix : vous avez des secrets pour moi !... j'ai la foiblesse de céder à vos prieres... Je me flatte que vous m'apprendrez ce qui vous éloigne du monde. N'oubliez point qu'un court délai expiré , je me fers de mon autorité , & que , malgré vous , je vous rappelle à vos devoirs.

La Comtesse seule , ou avec son amie , s'abandonnoit à toute la violence de ses sentimens. Ce n'étoit plus cette femme

armée contre sa passion, qui se prosternoit aux pieds de Varuccy pour reculer le moment de paroître devant Edouard. Quelquefois elle se plaignoit de l'excès de sa vertu; son ame voloit auprès du Roi, & elle sembloit se dédommager de la contrainte que lui imposoit la présence de son pere; elle montrait à Maly tous ses regrets & toute sa foiblesse.

Mylady Suffolck fait inviter Madame de Salisbury à un bal qu'elle donnoit dans une de ses maisons de campagne, à quelques milles de Londres. Le Lord Varuccy presse sa fille de céder à l'invitation: elle crut qu'elle devoit répondre aux politesses de Madame de Suffolck. La Comtesse prend un déguisement. Arrivée dans le bal, elle ne se fait connoître qu'à Mylady seule. L'assemblée étoit brillante & nombreuse; Madame de Salisbury se faisoit admirer par sa taille à la fois majestueuse & élégante: on auroit pu dire que ses graces la trahissoient. Elle laisse (1) par hasard

(1) *Elle laisse, &c.* Telle est à-peu-près l'origine de l'institution de l'ordre de la Jarretiere. Plusieurs Ecrivains, & entr'autres le célèbre M. Hume, qui veulent ennoblir les causes de tout ce que font les Souverains, s'élevent contre cette anecdote galante, & la traitent de fable. L'or-

tomber sa jarretiere. Un masque, richement habillé, la ramasse avec précipitation, & veut s'en emparer. La Comtesse

dre de la Toison d'or, n'a pas, selon quelques Historiens, une création plus importante. Au reste, M. Hume convient que les mœurs du siècle où vivoit Edouard, étoient très-compatibles avec ces sortes d'institution. Quoi qu'il en soit, on prétend que la Comtesse de Salisbury ayant laissé tomber dans un bal sa jarretiere, Edouard s'empressa de la ramasser; & que s'étant aperçu d'un sourire échappé à quelques-uns de ses Courtisans qui sembloient attribuer à une faveur décidée ce qu'il ne devoit qu'au simple hasard, il s'écria: *Honny soit qui mal y pense!* Ces mots furent la devise de l'ordre. Le nombre des Chevaliers est de vingt-quatre, sans compter le Roi. Les personnes qui veulent absolument que la galanterie n'entre point dans les actions des Grands, ont imaginé, que ce qui porta Edouard à établir cet ordre, fut qu'à la journée de Crécy, il avoit donné pour mot, *garter*, qui signifie en Anglois une jarretiere. D'autres avancent qu'à cette même bataille, ce Monarque avoit fait attacher sa jarretiere au bout d'une lance pour le signal du combat. Enfin, des amateurs de vieilles chroniques, soutiennent qu'Edouard n'avoit fait que renouveler un ancien ordre, créé déjà par le Roi Richard 1^{er}. au siège d'Acre ou Ptolémaïs. Ce dernier (à suivre leur opinion) déterminé à prendre la ville d'assaut, avoit distribué, après l'intercession de St. George, à ses principaux Officiers, des bandes de cuir pour les attacher à

demande instamment qu'on la lui rende ; on ne l'écoutoit point. Croyant en imposer à l'audacieux Chevalier qui retenoit sa jarretière , elle se détermine à ôter son masque. Mille acclamations proclament , en quelque sorte , la beauté de Madame de Salisbury. Aussi-tôt le ravisseur se découvre à son tour. Quel étonnement pour l'assemblée , & pour la Comtesse elle-même , quand on reconnoît le Roi ! Il s'écrie : Voici un trésor que je mérite de posséder ! je ne le céderois pas pour l'empire du monde. Un rire malin échappe à quelques personnes. Edouard continue : *Honny soit qui mal y pense !* Ceux qui ont ri , n'auront point de part à l'ordre que je vais instituer , & dont les premiers Souverains de l'Europe se feront honneur de

la jambe , afin qu'ils se fissent reconnoître dans la mêlée ; & de-là est venu cet ordre aujourd'hui le premier de l'Angleterre. Voilà comme toutes les histoires ont été compilées. Le moyen , dans ce fatras de mensonges grossiers , de démêler la vérité ! Encore s'il n'y avoit que de semblables bagatelles qui se perdissent dans les ténèbres : mais les faits les plus essentiels sont couverts des mêmes nuages ; & un grave Historien voit d'un œil de compassion un frivole Romancier. Mes amis , vous êtes également d'honnêtes charlatans ; je pardonne du moins à ceux qui m'intéressent , ou qui m'amusent.

porter les marques. Il adresse à voix basse à Madame de Salisbury quelques paroles qu'on ne pouvoit entendre. On observa seulement qu'elle étoit troublée. Ribau-mont n'a pas plutôt vu la Comtesse, que, saisi d'enthousiasme, il dit, en jettant son gant au milieu de la salle : Je suis prêt à combattre pour *la plus belle*. Deux Chevaliers étrangers le ramassèrent ; le François les vainquit successivement, & les obligea de recevoir ses loix.

Edouard brûle de rejoindre Ribau-mont. Du plus loin qu'il l'apperçoit : — Eh bien ! mon ami, tu es donc le champion de Madame de Salisbury ? — Sire, après Dieu, le Roi de France & vous, je ne voudrois servir d'autre maître. C'est de telle Dame qu'on peut dire que la beauté est la première souveraine de la terre. De par Monseigneur Saint-Denis ! je défierois tous les Chevaliers de la table ronde pour Madame de Salisbury, & serois bien assuré de les vaincre. J'ai forcé mes deux téméraires assaillants à convenir qu'elle étoit la plus gente & la plus belle ; & ils m'ont engagé leur foy qu'ils porteroient ses couleurs : sinon, je les tiendrai pour Chevaliers recrues & deshonorés (1). Il n'est de Ma-
jesté

(1) Recrus, &c. Voyez Sargines, &c.

*jeffé qui résiste à tant de charmes ! — Ri-
baumont , tu conçois donc que je suis le
plus épris des amants ? — Ma foy , Sire ,
notre paladin Roland a fait nombre de sotti-
ses pour un bien moindre objet , & je ne crois
pas que votre Rosemonde si vantée (1) eût*

(1) *Votre Rosemonde si vantée*, &c. Rosemonde ou Rosemonde fut la maîtresse d'Henri II, Roi d'Angleterre; elle a donné encore lieu à une infinité de fables qui, du moins, amusent le Lecteur. Rosemonde mérita le surnom de *la Belle*, & réunit à ses charmes les plus brillantes qualités. On fait une nouvelle Médée de l'épouse de Henri II. Sa jalousie contre cette femme adorée de son mari, la porta aux plus cruels excès; elle suscita une foule d'ennemis au Roi, fit entrer ses enfants mêmes dans une conspiration dont le but étoit de le détrôner & de lui ôter la vie. Sa rivale n'éprouva point une persécution moins vive. Henri voulant dérober sa maîtresse aux fureurs de la Reine trouva moyen de la cacher dans une de ses maisons qu'on nomme Woodstock. C'est-là que s'est exercée l'imagination Angloise : on parle d'un parc, d'un fameux labyrinthe, d'un étang, autant de monuments où l'enchantement Merlin avoit prodigué tous les secrets de sa magie. La Reine employa le stratagème d'Ariane. Un peloton de fil lui servit à tirer de sa retraite la malheureuse Rosemonde, qui essaye toute la rage d'une femme jalouse, & d'une Reine offensée. Enfin, elle termina sa vie dans les tourments dont l'accabla l'épouse de Henri. Quelques-uns prétendent que le poison abrégea ses

osé entrer en parallèle avec Madame de Salisbury. Ce sorcier de Merlin dont nous parle encore l'Angleterre, avec tous ses enchantements, n'auroit su produire une figure aussi séduisante, aussi céleste. Il faut absolument que ce soit vous, Sire, pour que je ne sois votre rival. Que de graces unies à la beauté ! quels regards ! quel son de voix ! il est encore dans mon cœur. Je suis forcé de l'avouer : notre France n'a rien de comparable à Madame de Salisbury.

Edouard, malgré le peu de succès de son amour, s'applaudissoit des transports que Ribaumont laissoit éclater. L'éloge de l'objet que nous aimons, est ce que nous pouvons entendre de plus flatteur. Le Roi fait confiance au Chevalier François qu'il n'a pu obtenir une parole de Madame de Salisbury, & qu'elle s'étoit retirée en versant des larmes. — Ribaumont, il y a des moments où je me plais à imaginer que je suis aimé. Quel plaisir délicieux pour moi qu'une idée... hélas ! je ne m'arrête pas long-temps à cette erreur si chère. Non, Madame de Salisbury ne m'aime

jours. La mémoire de cette beauté infortunée est encore chère aux Anglois. Elle a servi de sujet à un ouvrage lyrique d'Adisson, où il se trouve des morceaux estimables,

point; je n'ai pu lui inspirer le plus faible sentiment; elle me voit avec indifférence; elle me hait... Si j'avois un rival!... j'en croirois le ressentiment d'un amour outragé. Vous autres, François, vous ne savez pas aimer! vous êtes le jouet de vos maîtresses; j'aurai moins de *courtoisie*: je veux que dès ce jour, Madame de Salisbury cesse de faire le malheur de son maître, ou ma puissance... — Eh! quoi, Sire, toujours parler d'autorité, quand vous *tenez langage d'amour*! Je l'ai déjà dit à votre Majesté: c'est à force de constance & de *loyaux services*, qu'on parvient à gagner sa maîtresse. Aimez bien Madame de Salisbury, Sire, & vous vaincrez son cœur; ne vous en parle comme un fol ou étourdi. Au-lieu de s'abandonner à la *plainte* & à l'*angoisse*, votre Majesté daigneroit-elle entendre un certain conte qui vient à l'appui de ce que j'ai l'honneur de lui représenter, & qui peut-être l'amuseroit? Edouard, qui cherchoit à soulager son chagrin, accorde sans peine au Chevalier la permission qu'il demandoit. Ribaumont commence ainsi: C'est dit-il, une espee de fabliau, dont le titre est: LE GUERDON (1) D'AMOUR.

(1) Le guerdon, Récompense, &c.

» Ung petit temps après que le fi co-
» gneu Amadis de Gaule eust passé de vie
» trespas, il parut à la Cour du Roy
» d'Escoffe une Damoyfelle belle, de tant
» merveilleuse beauté, qu'ung chascun qui
» la voyoit, en chéoit en grant esbahiffe-
» ment : auffy à haute voix, & de mou-
» vement mefme la nommerent-ils MER-
» VEILLE, & dans leur cueur en ef-
» toient-ils enamourés à perdre fens &
» repos. On la difoyt venue de Danne-
» marc, & parente de la Roynes, &
» avoit-elle bien un air de majefté qui
» n'empeschoit mye qu'elle n'eust graces à
» foifon, & gentilleffes de toutes manie-
» res. Son doux parler avoit le fon de lyre
» ou flutte, tellement que fes bien-di-
» fantes & foèves paroles couloient com-
» me miel jufques au cueur, & y de-
» mouroient à éternelle fouverance. N'es-
» toyt poffible de foutenir l'éclat de fes
» yeux pers & brillants, partant que fes
» regards euffent une langueur attirante
» qui troubloit la fantayfie, & excitoit
» convoitife extrême de vivre & mourir
» au fervaige d'icelle. Amours enfançons
» fe jouoient dans les annelets voltigeants
» de fa blonde chevelure plus reluyfante
» que or fin; chaque pas qu'elle fefoyt,
» elle les menoyt en leffe avec foy; n'y

» avoit fleur d'orange , lys, ne tubéreuse
» qui pust se comparer au balme de son
» haleine exquise ; sa bouche appétissante
» où l'on eust dict que le baiser savou-
» reux avoit prins naissance , estoit vray
» bouton de rose qui se déclot à la saison
» printaniere , & montre vif incarnat
» moult gracieux à voir. Elle n'avoit ne
» parures, ne diamants, mais bien à son
» costé frêches violettes, & sur sa teste
» joli chapelet de jasmin ou muguet, gen-
» timent atourné, & en guise de couron-
» ne de fleurs. Si est-il vray que oncques
» n'y eust pucelle plus frisque & plus
» accorte. Seigneurs Chevaliers en pas-
» moyent, & se disoyent entre eux : Que
» faire pour estre l'amy de telle Damoy-
» selle ? Plusieurs se disputoyent l'hon-
» neur de la servir, & nul n'avoit eu is-
» sue, voire le moindre ray d'espérance.
» Merveille* prétendoit estre parfaicte-
» ment aymée, & ne trouvoit lesdicts
» Chevaliers selon son desir & vouloir. On
» en menoit grand' doléance ; voire on ne
» cuidoit plus conduire la dicté Dame à
» esmotion & attendrissment, alors que
» vint à la Cour du Roi d'Escoffe, un
» estranger, en accoutrement simple, avec
» un écu uni, & dont le nom estoit le
» DAMOYSEL D'AMOUR. Il n'eut pas vu

» Merveille, que le voilà navré d'affection
» amoureuse à si haut point, qu'il ne pre-
» noit somme ne nourriture, & se di-
» soyt incessamment : ou trespasseray, ou
» parviendrai à toucher l'ame dure de
» cette Damoyfelle ; si faut-il que j'en
» devienne l'amy. Le Damoyfel d'amour,
» en arraysonnant ainſy, ne manquoit de
» faire tout ce qu'il convient qu'un Che-
» valier bien apprins faſſe pour plaire à la
» Dame de ſes penſées, & luy répétoit
» ſouventes fois tout bas, comme ſi elle
» l'eust entendu : Oui, Merveille, oui,
» êtes un prodige d'amour, & le ſens bien
» vraiment à ce que j'éprouve; ſuis pour
» la vie voſtre ſervant. Le jouvencel n'a-
» voit failly de choiſir pour ſienne la cou-
» leur de Merveille qui eſtoyt gris de lin,
» & il avoit prins pour ſa devife ces mots
» à bonne entente : OU LA MORT, OU
» SON CUEUR. Point n'avoit ſuperbe &
» arrogance, ſi pourtant nul Banneret ne
» l'égaloit en croiſſance, biau ſemblant &
» couraige; il eſtoyt diſpos & adextre
» aux armes en telle façon, qu'il n'eust
» craint Chevalier & géant quelconque.
» On eust dict une jeune pucelle habituée
» (1) en garçon, tant il avoit le menton

(1) *Habitué, &c. Habillée.*

» peu cotoné : mais son cueur couvoit
» forte ardeur de gloire & combats, & fes
» mains favoient férir coups d'homme, &
» blessures navrantes. Merveille n'eut de
» peine à adviser que le Damoyfel d'a-
» mour avoit mis en elle son affection :
» mais icelle ne vouloit le faire parestre ,
» pour ce qu'elle estimoit qu'amour hon-
» neste & sans feintise n'est passion fa-
» cile à exciter, biendifférente de ces feux
» follets, mignardises, & passetemps dont
» Religion & vertu sont moult griève-
» ment oultragées. Adoncques se taisoyt
» la Damoyfelle, & ne montroit au jou-
» vancel qu'indifférence, & nul allesche-
» ment de bonne aventure; traitoit mes-
» mement paladins, preud-hommes, &
» bacheliers qui la courttisoyent, dont
» iceux grandement marris & dolents,
» tournerent ailleurs leurs pensées & a-
» moureuses envies, & s'en départirent
» decà, delà, querrant pucelle plus ad-
» venante. N'y eut que le courtois Damoy-
» fel d'amour qui ne bougeât mye, ayant
» prins ferme résolution de mourir au
» service de la susdicte, bien qu'elle feust
» si peu complaisante & d'humeur vrai-
» ment rebrousse. Ung jour que merveil-
» le se pourmenoit retirée, ung petit,
» de ses Damoyfelles & Paiges, véécý le

» Damoyfel d'amour qui ploye un ge-
» nouil en terre, & qui dict avec natu-
» relle passion : Excellente Dame , par
» Sainct Estéve , viens jurer à vos pieds
» que seray vostre , tant que respireray ;
» daignez jetter un regard de compassion
» sur moi chétif , & dumoins pour me
» folacier , dites que vous agréez mon
» service. Or la pucelle ne voulut respon-
» dre le moins ; & le Damoyfel ,
» qui ne cessoit de se condouloir , plora
» beaucoup , disant : Je ne faulx à honneur
» ne à Chevalerie , en versant ces pleurs ;
» ce sont larmes d'amour , mais poursui-
» vray mon entreprinse : Dame m'amyé ,
» vous ferez mienne , & vous aymerai
» tant que faudra que m'aymiez auffy ;
» nullement ne me déconforte pour vos-
» tre cruauté : ay veu lyons s'apprivoiser ,
» & meschants loups se mesler , & s'a-
» doulcir avec agnelets bélants. Constance
» & amour amolliront ce cueur de roc.
» Sur ce , le bien advisé Damoyfel se
» meist à penser à tout ce qui pourroit
» amener sa Dame à recognoissance & in-
» clination. Icelle se délestoit aucunes
» fois à faire jonchée de fleurs , & le Da-
» moyfel de courre tost aux vergiers ,
» prez , jardins , pourmenoirs , & de les
» dépouiller de fleurs , & boutons semi-

» clos pour les offrir en hommaige à sa
» Dame qui feignoit de ne les regarder
» mÿe, & n'avoit la courtoisie de s'en
» atourner, & pourtant le Damoyfel di-
» soït : Ay mon guerdon ; je sers ce que
» j'ayme. Advient que Merveille récite
» l'histoire d'un oyselet plus rare que n'est
» phénix ; la Royne d'Yrlande l'avoit en
» sa baillie (1), & y attachoit tout son dé-
» lice & soucy. Elle le tenoit clos dans une
» belle caige dorée, & toute reluyfante
» de fines perles d'Orient, & diverses pier-
» reries, & devez sçavoir qu'elle le fesoit
» garder nuit & jour par quatre preu-
» d'hommes dont n'y avoit pareils pour
» haut renom de faicts d'armes. Or Mer-
» veille exaltoit fort la bonne fortune de
» la susdicte Royne, & disoyt : N'y a que
» Royne pour avoir tout à contentement !
» Ce que le Damoyfel oyant, il prend son
» écu, & sa lance au poing, s'en va droit
» devers l'Yrlande, combat les dicts Che-
» valiers, les occit maugré leur valeureu-
» se résistance, & rapporte l'oyselet & la
» caige aux pieds de sa Dame. Véécy,
» feist-il, très-excellente beauté, ce qu'a-
» vez convoyté avec tant d'ardeur : l'oy-

(1) *En sa baillie.* En sa puissance.

» selet de la Royne d'Yrlande, & la cai-
» ge sont vostres. Adoncques la Cour es-
» toit dans un continuel esbahissement,
» & s'enquerroit-ton du susdict Damoy-
» sel, comme avoit-il pu avoir eu l'heur
» de vaincre quatre preu-d'hommes des
» mieux renomés; & le Damoysele répar-
» toit d'un ton modeste : Ces champions
» estoient pis qu'enchanteurs & vrays
» magiciens, voire avoient-ils haute co-
» gnoissance au mestier des armes; mais
» il n'est clergie (1), couraige & forcel-
» lerie qui ne cedent à force d'amour.
» Merveille estoit la seule qui ne fust éton-
» née de telle prouesse, & elle ne confi-
» déra aucunement ce gracieux témoignai-
» ge d'amitié parfaite; bien, dit l'his-
» toire, que lorsqu'elle se trouve loin des
» regardants & curieux, elle tira l'oyse-
» let hors de sa cage, & le mist tost dans
» son gorgeret, mormorant en soy : Gen-
» til oyselet, gentil oyselet, ne bouge
» mye; veux te garder léans ains qu'en
» forteresse. Ung chascun se courouçoit
» grièvement de la mal-gracieuse indiffé-
» rence, voire dure ingratitude de Mer-
» veille, & l'on en signifioit regrets &

(1) *Clergie. Science.*

» complainctes au Damoyfel, lequel ne
» sembloit esmeu de ces propos. Ay mon
» guerdon, redisoyt-il à tous ces devis &
» pourparlers : je fers ce que j'ayme. Une
» aultre fois, la belle si dédaigneuse, en
» s'esbattant avec ses Damoyfelles, se
» print à dire haultement : que le fils du
» Roy Lifuart est heureux ! il porte à son
» bras dextre un gros escarboucle flam-
» boyant, quant ce seroit le soleil en plein
» midy ! n'y a que fils de Roy pour avoir
» des diamants à souhait ! Le Damoyfel
» d'amour entend ce, & incontinent se
» départ en hâte, & va trouver le fils du
» Roy Lifuart, lequel ne voulut mye lui
» bailler l'escarboucle, bien qu'iceluy jou-
» vancel offrit considérable monnoye pour
» acquérir ledit escarboucle. Finablement,
» le Prince se détermina à le céder aux
» conditions que le Damoyfel entreroit
» en lice avec deux géants plus fameux
» qu'Albadan & Gandalac (1) ; ce qui fist
» tost le Damoyfel ; il eut entier avan-
» taige, coupa la teste à ces villains mes-
» créants, & rapporta sus le bel escarbou-

(1) *Albadan & Gondalac*, deux géants renommés dans *Amadis de Gaule*. Voyez le Livre premier,

» cle à Merveille, qui feignit de ne l'ap-
» percevoir, & n'y toucha aucunement.
» Mais alors qu'elle fut seulette, elle mist
» viste l'escarboucle en son sein, à côté
» de l'oysel, disant: Bel escarboucle, ne
» te céderois pour tous les trésors du mon-
» de. Desrechef Merveille s'advise en se
» gaudissant, & sans penser à aucun ef-
» fect, de dire par joyeuseté & facétie,
» qu'elle trouveroit playfant qu'un Che-
» valier fust l'espace de trois mois le ser-
» vant en tout point de sa Dame. Or
» qu'advint-il de ces paroles proférées à
» nulle intention? Le Damoyfel sur l'heu-
» re se déclare le servant à toute épreuve
» de Merveille, & s'établit près d'icelle
» en cette humble qualité, le disputant à
» tous ses paiges, valets & Damoyelles,
» pour obéissance, promptitude & en-
» tière dévotion à tous les voloires de la
» fufdieste: le Damoyfel répétoit avec
» lieffe & vanterie: Je sers ce que j'ayme;
» y a loz & honneur à parfaire cet office;
» le plus grand Roy du monde, alors qu'il
» ayme, n'est-il point serf de sa bien-ay-
» mée? Il eust fallu voir nostre jouven-
» cel alors qu'il deschauffoit Merveille,
» comme il tremblottoit, blémissoit, se
» pasmoit d'ayse; comme il s'agenouilloit
» devant icelle, avec quel respect & vé-

» nération il lui delacoit les éguillettes
» & rubans de sa chaussure ! & observe-
» rez qu'il y appliquoit un doux & ar-
» dent bayser, alors qu'iceluy cuidoit que
» sa Dame ne s'en pouvoit appercevoir.
» Les trois mois de fervaige finis, le
» Damoyfel en estoy moult plus aymant,
» & Merveille n'en témoignoit la moin-
» dre esmotion, de ce dont estoyt tous-
» jours fort esbahie la Cour du Roy d'Yr-
» lande. Le Damoyfel avoit un chien, le-
» quel il n'eust donné pour tout ce qui
» est sur terre. L'animal caressant que
» c'estoyt prodige, ne mangeoit que de
» la dextre de son maistre, le suyvoit
» par-tout, partageoit sa couchette avec
» luy, & bien estoyt son compaignon &
» son défenseur, ayant aucunes-fois failli
» contre larrons & meurtriers lesquels
» voloient mal au Damoyfel. Assuy le
» jeune bachelier, comme l'avons dict,
» n'aymoit-il rien tant que son chien, &
» avec raison & gratitude l'avoyt-il nom-
» mé *fidele*. Merveille mire, un jour,
» l'animal si cher à son mestre, le flatte
» de sa palme doulcelette. Iceluy pense
» avoir cognu par telles blandices & mig-
» nardises que Merveille avoyt vif desir
» d'avoir le chien tant aymé : il le lui
» remet tost avec lessé : Ma-dame, fait-

» il , le mestre est vostre , bien est-il con-
» venable que le chien soist vostre aussy ;
» & le povre animal , jaçoit qu'il eust la
» royne des belles pour mestresse , cou-
» roit tousiours au Damoyfel alors qu'il
» l'appercevoit , & luy bailloit la patte ;
» iceluy le baisoyt encore plus que par
» le passé , pource que sa Dame le bai-
» soyt souventes-fois. Il eschoit par ad-
» venture vrayment fortuite , que le Da-
» moyfel se pourmenoit dans les vergiers
» & jardins du Roy d'Yrlande. Or c'estoyt
» en la nouvelle saison d'Avril , temps où
» les oyselets ung petit échauffés commen-
» cent à se r'habiller de plumes naissan-
» tes , & à se dégoyster , où la terre ra-
» jeunie se revest de ses acoutrements d'é-
» meraude , & qu'on voit les fleurs poin-
» dre , & la violette amoureuse lever sa
» teste gentille d'entre le gazon , & es-
» pandre son odeur embasmée. Le Da-
» moyfel d'amour , en voyant ce , se con-
» douloyt moult grandement , & disoyt
» avec angoisse amere : Tout rit , & porte
» céans livrée de joye & délectation ; n'y
» a que moi qui souffre ! Or véécy des
» cris qui s'en viennent frapper son oreil-
» le : il cuide avoir reconnu la voix de
» sa bien-aymée ; il court devers l'en-
» droit d'où ces sons yssioient. Quel spec-

» tacle piteux & déconfortant s'offre à
» la veue d'iceluy ! sa Dame qu'un vi-
» lain géant se préparoit à enlever ; elle
» se lamentoit que c'estoyt pitié, & crioyt
» à plein gouzier : qui s'en vienne me dé-
» livrer de cet infame & déloyal, il sera
» mon mary : j'en baille ma foy. Le Da-
» moyfel qui n'estoyt armé, bien qu'il
» n'eust écu, ne morion, ne lance au
» poing, s'estoyt avec sa feule espée ac-
» couru à l'encontre du géant, en lui criant :
» Villain & meschant, tu n'emmeneras
» cette Damoyfelle. Lors commença une
» rude bataille ; & Merveille en grant
» esmoy, pouffoit hautes clameurs. Le
» géant avoit une masse d'acier dont il
» pensoit assommer le jouvencel, lequel
» léger & dispos couloit sous la masse
» pesante, & de son espée atteignit fina-
» lement le vilain cueur de cet aultre Po-
» lyphémus, & l'occit. Merveille déli-
» vrée, rendit graces à Dieu, & à son
» libérateur, & dict : Gentil Damoyfel, ay
» promis de prendre espous, pource que
» me voyoy près de mourir de male
» mort. Seroit-ce vostre vouloir de tirer
» profit de ce meschief ? Nenny Dame,
» se meist à répartir le Damoyfel, vous
» rens votre foy, & ne veus estre vostre
» amy & mary que de vostre plein con-

» sentement. Merveille le regardoit avec
» attention. Il continue : Ma-dame, ne
» vous demande guerdon de vostre déli-
» vrance que la permission de vous ay-
» mer tousiours, & de me dire vostre ser-
» vant jusques à trespassement ; oncques
» n'en aurez , vous l'adjure , qui vous
» foyt plus soumis , & qui vous ayme d'a-
» mour plus sincere & plus honneste. La
» Dame lors se précipitant dans les bras
» d'iceluy. — Assez d'épreves, assez ; non ,
» ne veus d'aultre amy & mary que vous :
» vous cognoissez ce que c'est qu'aymer ;
» ne vous demande qui vous estes : on
» est de haut lignaige , quand on est aussy
» loyal & enamouré. Le Damoyfel palmé
» d'ayse , cheoit aux genoux de Merveil-
» le. — Ce que je suis... Ah ! le nom de
» vostre bien-aimé n'est-il pas au-dessus
» de tous les titres , grandeurs & noms ?
» Si pourtant veuillez le savoir , suis le
» fils du Roy de Norwege. N'avoy desir
» de devoir à la pompe & majesté royale ,
» la bonne aventure d'émouvoir le cueur
» de noble & gente Damoyfelle ; voloy
» luy plaire & mériter ses affections par
» unique sentiment & servaige amou-
» reux. Eh bien , Damoyfel , mon amy ,
» se print à dire Merveille d'un ton em-
» miellé & pourtant imposant , à vostre

» tour, sachiez en quel lieu avez mis vos-
» tre doulce fantaisie, & qu'est vostre
» amye & espousée: regardez arriere vous.
» Le Damoyfel détourne la teste: il se
» treuve dans un chastel superbe, rayon-
» nant d'or, d'yvoire & de pierreries;
» il veut manifester son esbahissement à
» Merveille: il la voit séante sur un thros-
» ne, toute parée de diamants & rubis,
» & belle comme Aurora. Elle luy tend
» la dextre, en proferant ces mots: Ve-
» nez, mon bien-aymé, partager ce thros-
» ne avec celle qui vous ayme tant; vous
» êtes fils de Souverain, & moy suis une
» fée bienfaisante, comme vérez. Voloy
» pareillement que vous, cogneestre les
» vrayes lieffes d'amour, & estre aymée
» pour moi uniquement: adonques ay
» Prins la forme d'une parente de la Roy-
» ne d'Yrlande. Desiroy vous soumettre
» à constantes épreves: suis satisfaite. Ayez
» tousiours le gentil nom du Damoyfel
» d'amour, & avec mon cueur vous baille
» ma main, & tout mon pouvoir: ce guer-
» don ne vous estoyt que trop deu. Le
» Damoyfel ne savoit se c'estoy songe
» ou production de magie; il espousa la
» fée; ils s'aimerent tousiours davantaige,
» & du depuis le Damoyfel est devenu,
» le modele des loyaux Chevaliers, &

» des gents & fideles amoureux : ce qui
» a donné lieu à ces vers de bon ressou-
» venir :

» Qui aime sans fantaisie ,
» Gent guerdon en attend.

Voilà , Sire , continue Ribaultmont , un bel exemple à suivre. Quoique cette bagatelle ne soit qu'un conte , elle renferme une vérité incontestable , que ce n'est que par la douceur & la *loyauté* qu'on parvient à gagner le cœur des Dames : un brave Chevalier tel qu'est Votre Majesté , ne sauroit penser & agir autrement. — Mon ami , votre Damoyse d'amour étoit plus heureux que moi : il plaisoit sûrement à la fée , & je crains bien que Madame de Salisbury n'ait conçu pour son Souverain une averfion , dont la constance & le temps ne pourront triompher.

L'aventure du bal avoit porté de nouveaux coups au cœur le plus sensible. Madame de Salisbury retournée auprès de son amie , versoit en liberté dans son sein une abondance de larmes : — Ma chere Maly , c'en est fait , plus de fermeté , plus de raison ; je n'ai eu que la force de me traîner jusqu'à toi ; le Roi est le plus dangereux des amants : il en est le plus aimable.

ble. Croirois-tu qu'il s'est trouvé à ce bal où je ne l'attendois point ? Quelle surprise pour ma foiblesse ! Ah ! qu'il m'a paru digne de ce malheureux attachement qui ne me conduira qu'à la perte de ma tranquillité & à d'inutiles regrets ! Maly, comment le fuir ? comment me fuir moi-même ? Hélas ! je suis ma plus cruelle ennemie. Ayez le courage de m'arracher à ce séjour, de m'entraîner dans quelque retraite où le nom même d'Edouard ne puisse parvenir. Que dis-je, malheureuse ? Ce nom n'est-il pas au fond de mon cœur ? n'emporterai-je pas son image ? elle me suivra par-tout.

Varuccy se rend un matin chez le Roi, & lui demande une audience secrète ; il est introduit dans son cabinet. — Sire, voici des lettres du Comte de Haynaut qui me sont adressées ; je ne vous cacherais point qu'il est surpris des retardements que vous apportez à votre mariage. Edouard change de couleur ; le Lord s'en aperçoit. — Et qu'a donc cette nouvelle, qui puisse troubler Votre Majesté ? je saisis sur son visage des marques d'indifférence ; je n'ose dire, de dégoût pour cet hyménée qui est arrêté, & dont toute l'Angleterre attend la cérémonie avec une impatience que Votre Majesté devroit elle-même res-

sentir. — Varuccy , les Rois ne different pas des autres hommes : ils ont un cœur ; & le mien... le mien est dévoré d'une passion qui me fait sentir que la grandeur & la gloire ne suffisent point pour nous rendre heureux. — Quoi ! Sire , vous auriez jetté les yeux sur un autre objet ! vous manqueriez à votre parole royale ! Ignorez-vous , si les engagements sont sacrés pour tous les hommes, qu'ils le sont infiniment davantage pour les Rois ? Vous me parlez d'amour, Sire : est-ce là une passion qui doit maîtriser les Souverains ? Ils sont soumis à la politique ; elle exige que vous vous hâtiez de donner votre main à la Princesse Philippe. — Mylord , si vous saviez quelle beauté dans ma Cour a su m'enflammer , vous pourriez moins presser cette union. — Je ne connois , Sire , que votre intérêt & votre honneur : tous deux sont attachés au mariage projeté depuis si long-temps , par la Reine votre mere ; & je ne cesserai de vous présenter , j'ose le dire , vos devoirs. Pardonnez à la franchise d'un vieux serviteur ; il n'y a , je le répète , nul motif qui puisse reculer l'instant de cet hymen. — Nul motif , Varuccy ? on voit bien que l'âge a refroidi vos sens. — Sire , je brûle plus que jamais de vous servir : mais vous êtes trop grand ,

trop généreux, pour m'interdire le langage de la vérité, & il est de mon honneur de vous la montrer dans toute sa force. Si ce mariage ne se termine pas, vous mécontentez un Souverain puissant, son frere, à qui vous devez (1) de la re-

(1) *Son frere à qui vous devez, &c.* Jean de Haynaut, frere de Philippe, Comte de Haynaut, touché des malheurs d'Isabelle, mere d'Edouard III, qui étoit venue implorer le secours du Comte, avoit embrassé avec transport la cause de cette Princesse. Jean étoit plein du noble fanatisme de la chevalerie, & brûloit de l'ardeur de tirer l'épée en faveur des *Dames*. Il fut rassembler autour de lui une foule de Gentilshommes distingués par leur naissance & leur valeur. Ce fut cette petite troupe, qui ne montoit pas, dans l'origine, à deux mille combattants, dont la bravoure opéra une révolution en Angleterre, & mit le jeune Prince de Galles, Edouard III, sur le trône. On ne sauroit exprimer jusqu'à quel point l'esprit de chevalerie élevoit l'homme au-dessus de lui-même. On le répète : il seroit à desirer que quelque plume énergique nous tracât un rapide tableau des actions éclatantes qu'a enfantées cette célèbre institution. Ce seroit un recueil bien utile à notre jeune noblesse, dont cette lecture enflammeroit le courage, & affermiroit les bonnes mœurs. Il n'y a point de leçons qui vailent des exemples : un signe est au-dessus de tous les préceptes. Voyez les Sauvages, ils ne se conduisent que par ce qu'ils voyent. Autrefois chez les Corfes, une mere vouloit venger le meur-

connoissance, vos peuples; vous manquez à vous-même, Sire; ressouvenez-vous que vous êtes Roi, & Roi d'Angleterre : je parle à Edouard, qui, dépouillé de l'éclat du trône, seroit encore digne de nos respects & de notre admiration. — Nous nous reverrons, Varucy, & vous saurez mes intentions. Laissez-moi.

Edouard fait appeller Truffel. — Je viens de voir le Lord Varucy; je voulois lui parler de sa fille, d'un amour qu'il n'est plus en mon pouvoir de subjuguier : je ne sais pourquoi j'ai hésité à m'expliquer... Cet homme a une inflexibilité que j'estime, & qui cependant me déplaît; il m'a, en quelque sorte, accablé de sa vertu. Seroit-il au-dessus de la séduction? Il s'est obstiné à me représenter que je devois hâter un hymen arrêté pour mon malheur. Truffel, vas le voir de ma part, promets-lui... toutes les richesses, les places les plus brillantes; qu'il engage sa fille à se montrer à la Cour : fais-lui entrevoir, en ménageant cette fierté d'ame qui

tre de son mari : elle ne faisoit que montrer au fils la chemise ensanglantée du pere, & cette image produisoit plus d'effet que tous les discours que cette femme auroit pu tenir.

me pese, qu'il peut tout attendre de son Souverain. — Vous croyez, Sire, à cette fermeté inébranlable ? ce faste de sévérité échouera devant l'attrait des grandeurs. Ce qui résultera de cette hauteur de sentimens dont Votre Majesté s'étonne, c'est que le Lord Varuccy mettra sa complaisance à un plus haut prix qu'il n'auroit dû faire. Notre devoir, Sire, est de vous obéir, & de briguer la gloire de vous asservir jusqu'à nos moindres volontés : pourrions-nous penser autrement ? Vous avez daigné écouter ce François ! ne savez-vous pas que cette nation se pique de singularité, & d'une certaine galanterie qui n'est que l'abus de la tendresse ? On diroit que leurs Rois ne sont que de simples Chevaliers, tant ils sont attachés à cet honneur prétendu, dont les vrais Monarques peuvent s'affranchir, quand il contrarie leurs plaisirs ou leurs intérêts ! J'ose vous répondre, & je ne crois point l'avancer légèrement, que Varuccy sera le premier à presser sa fille de ne plus se cacher à vos regards.

Trussel court chez le Lord, & demande à lui parler. Varuccy, pénétré d'indignation & d'horreur pour le vil Courtisan, ne sauroit pourtant lui refuser l'entretien qu'il sollicite ; il pouvoit être envoyé par

le Roi, & le Lord étoit bien éloigné de vouloir manquer à son Souverain. Une vertu sévère ne fait que nous rendre plus sacrée la soumission que nous devons à nos supérieurs. Truffel met en usage tous les ressorts d'un génie délié, nourri dans l'artifice & la souplesse des Cours, pour faire entendre quel étoit l'objet de sa visite. Le Lord l'écoutoit avec une attention froide & même dédaigneuse. Enfin, il prend la parole : — Mylord, vous vous êtes expliqué clairement : le Roi aime ma fille, & c'est vous qui me pressez de la déterminer à céder aux desirs de son maître. Vous n'entrez point, interrompt Truffel, tout-à-fait dans mes vues. Ce n'est point là, Mylord, précisément ce que je vous ai dit. Il est des ménagements, des façons de voir & de se conduire sans trop se compromettre... Il y a plus de cinquante ans que vous vivez à la Cour, & je ne vous parle point une langue étrangère. Au reste, il faut vous décider : quelle est la réponse dont vous me chargez pour le Roi ? — Je la porterai moi-même, & à l'instant. — Vous ne voulez donc pas... — Il est inutile de nous entretenir davantage ; Sa Majesté saura... Mylord, soyez assuré que je ferai mon devoir.

Truffel se hâte de rendre compte à
Edouard

Edouard de sa conversation avec Varuccy.

Le malheureux pere est dans un anéantissement inexprimable. A peine a-t-il perdu de vue Truffel , qu'il tombe sur un siege , comme terrassé sous la force du coup. Il garde un silence ténébreux ; ensuite il sort de ce profond accablement : — Voilà donc pour quelle raison Edouard demandoit que ma fille parût à la Cour , & l'on voudroit qu'un pere... l'idée seule me fait mourir de douleur & de honte. Non , Edouard n'est point capable d'exiger cette complaisance basse & criminelle. Ce sera ce vil corrupteur des Cours qui aura encouragé le Roi dans une passion, dont il doit repousser jusques à la pensée... Alix seroit-elle informée de la foiblesse du Monarque ? Voyons-la, essayons de pénétrer la vérité, sans employer le pouvoir paternel... Ma fille assurément n'est point complice de cet amour ; elle ne sauroit avoir d'autres sentimens que ceux qu'inspirent l'honneur & la vertu. Si elle étoit coupable... ô malheureux pere !... il ne te resteroit plus qu'à mourir , & ce ne seroit jamais assez-tôt.

Edouard attendoit Varuccy avec impatience ; mille orages différens bouleversoient son âme. C'est dans cette espede d'accès de fureur que le trouve Ribaumont,

qui veut encore l'adoucir, & lui représenter ses devoirs. Alors éclate dans toute sa fougue la passion du Monarque. — J'adore Madame de Salisbury, je ne puis plus vivre sans la posséder, & ce n'est pas en vain que je porterai le nom de Roi... je suis indigné qu'un François vienne à ma Cour me donner des leçons... — Des leçons, Sire ! je fais tout le respect qui vous est dû, & je n'y ai point manqué : mais, Sire, j'ai osé vous traiter comme nous traitons nos Souverains : nous les aimons, & notre amour leur est garant de notre obéissance. Nos Rois sont nos premiers Chevaliers (1) ; s'ils étoient capables de se livrer à quelque foiblesse, ils auroient le courage d'entendre la vérité. Ce ne sont pas des esclaves qui les servent, ce sont des amis (2) qui briguent la gloire de verser pour eux jusqu'à la dernière goutte de

(1) *Nos premiers Chevaliers, &c.* S'il y a eu un de nos Rois qui ait eu ce caractère, ce fut le Roi Jean : il en donna des marques éclatantes à la funeste journée où il perdit sa liberté.

(2) *Ce sont des amis, &c.* A cette même journée, notre brave Noblesse fit bien voir son amour pour ses Souverains. Quand le Roi Jean fut pris, on trouva, couverts de blessures & morts autour du Prince, tous les vaillants Chevaliers qui l'accompagnoient.

leur sang. Joinville étoit le digne serviteur de Louis, & ce Prince ne s'offensoit point que ce brave Chevalier fût d'un avis contraire au sien. Vous aimez Madame de Salisbury ; vous ne pouvez parvenir à être payé de retour... & vous voulez qu'un pere... Sire... Edouard... grand homme, n'écoutez que votre cœur : il ne peut vous égarer. C'est un François qui vous aime, qui chérit votre gloire ; & Truffel votre sujet vous trahit, vous déshonore!... Prince, un Chevalier vous a parlé ; je n'ai pas le langage d'un Courtisan, & ne veux point l'avoir. Si mon séjour ici déplaît à votre Majesté, je quitte Londres : mais mon dernier mot fera que le Roi d'Angleterre ne doit point ressembler aux autres hommes ; ils sont subjugués par leurs passions, & vous êtes fait pour dompter les vôtres ; voilà la première victoire qu'il vous convient de remporter. Avant que de partir, j'exigerois cependant, Sire, une grace de vous. — Quelle est-elle ? Parlez. — Qu'il me fût permis de me mesurer avec le perfide qui est votre ennemi plus que vous ne pensez, & de venger la chevalerie... — Et quel est cet objet de votre haine ? — Pouvez-vous, Sire, le demander ? Au nom de perfide, ne reconnoissez-vous pas cet indigne Cheva-

lier ? Faut-il nommer le Lord Truffel ? — Que dites-vous ? — Oui, Prince, voilà l'homme dont je voudrois percer le cœur, qui vous entretient de l'oubli de vous-même, qui vous cache la vérité, qui flétrit votre gloire, qui dégrade Edouard... Ah ! Sire, voyez couler mes larmes : ce sont celles de l'estime, j'ose dire, de l'amitié. Je suis François : mais j'adore le grand homme par-tout où je le trouve. Tel est le caractère de ma nation ; vous avez mérité tous mes hommages, & je vous l'ai dit : après mon Roi, vous êtes le Monarque qui m'est le plus cher. Edouard court, en pleurant, dans les bras de Ribau-mont : — Généreux François, vous me prouvez bien que votre nation est aussi estimable qu'elle fait plaisir ; excusez des mouvements... je brûle pour Madame de Salisbury, & je ne puis obtenir son amour, une parole, un regard.

Avec Ribau-mont, Edouard étoit ce héros, qui, dans la suite, s'est couvert d'une gloire éclatante, & a été notre vainqueur. Truffel revenoit-il auprès de lui, ce Monarque se montrait sous les traits qui ont jeté la foiblesse & l'avilissement (1) sur les

(1) Qui ont jeté la foiblesse & l'avilissement, &c.

derniers jours de son regne ; son vil corrupteur ne tarδοit pas à détruire les nobles impressions qu'avoit excitées le Chevalier François. Edouard , impatient de

Edouard , dans sa vieillesse , eut la douleur de voir , si l'on peut le dire , la fortune le trahir , & ses ennemis se relever de leurs pertes. La mort de son fils le Prince de Galles , appelé par les Anglois *le Prince noir* , le plongea dans une mélancolie qui le précipita au tombeau. Ce Monarque , qui occupe la premiere place parmi les Rois d'Angleterre , éprouva toute l'instabilité des illusions humaines , ainsi que la bassesse & l'ingratitude des Courtisans. Avant que d'expirer , on lui vola un anneau de prix qu'il avoit au doigt , & personne ne resta auprès de lui. » Il n'y eut (dit Rapin » Thoyras) qu'un simple Prêtre , qui , s'étant » trouvé là par hasard , & le voyant abandonné » à lui-même dans son agonie , s'approcha de son » lit pour le consoler ». Que ce spectacle parle en faveur de la Religion ! Quand elle n'auroit d'autre avantage que d'ouvrir son sein au malheureux , de le plaindre , de le secourir , ne seroit-elle pas respectable & chere au vrai Philosophe ? La fin d'Edouard est un tableau des plus frappants & des plus instructifs. Ce sont de semblables images qui peuvent rendre utile la lecture de l'histoire , & non ces fausses idées qu'on nous y donne de la grandeur , de la réputation , de l'éclat. J'ose le dire hautement : l'histoire a plus contribué à l'égarement & à la perversité de l'esprit , qu'elle ne l'a redressé & éclairé. Que de Princes , de personnages supérieurs pour les places , pour les

voir Varuccy , étoit retombé dans son emportement , défaut dont ce Prince ne put jamais se corriger , & qui a mêlé des ombres à l'éloge que lui doit la vérité.

Varuccy quitte son appartement pour passer dans celui de sa fille. Il prie Maly de se retirer , & ordonne qu'on le laisse seul avec la Comtesse. Elle ne fait à quelle cause attribuer l'air sombre avec lequel son pere l'aborde. Il s'affied , & exige que Madame de Salisbury se place à ses côtés.

talents, eussent fait le bien, s'ils avoient suivi leur naturel, & qu'ils ne se fussent pas attachés à se former sur ces prétendus grands hommes que nous vante l'histoire! Des Historiens philosophes, voilà ce qui a manqué à ce malheureux genre humain; voilà ce qui eût fait la base de sa raison, de sa morale, de sa félicité. Si M. Rousseau de Geneve a voulu envisager sous ces traits pernicieux que je reproche à la plupart des Ecrivains, ce ramas indigeste de pitoyables raisonnements, des principes évidemment faux, qu'on appelle de la métaphysique & des connoissances, il a bien eu raison de s'élever contre les arts. Il n'est point d'abus de l'ignorance qui entraînent une telle dépravation : mais ces mêmes arts employés à nous tracer une idée vraie de la vertu, à la faire aimer, sont sans doute des présentes du Ciel qui méritent notre estime & notre reconnoissance, & c'est en les cultivant que nous nous rapprochons de cet Etre suprême dont nous sommes les images.

Après l'avoir regardée quelque temps, il prend la parole : Je vous ai élevée dans des principes qui, jusqu'à présent, avoient fait mon bonheur & le vôtre. J'étois persuadé qu'il n'y avoit rien qui ne dût céder à la vertu, qu'elle étoit au-dessus de l'opulence & des dignités, qu'il falloit toujours être prêt, si les circonstances le demandoient, à lui sacrifier sa fortune & sa vie ; qu'après Dieu, nous n'avions point d'autre objet de notre attachement & de nos hommages. J'ai vécu, ma fille, & à la Cour. J'ai vu avec peine, il est vrai, qu'il se trouvoit des occasions où l'on étoit forcé de se relâcher de ce système d'austérité auquel une ame pure aime à se soumettre. Sans la considération, l'existence est un fardeau qui pèse, & il y a de l'adresse à saisir les moyens qui nous procurent cette vie factice bien supérieure à celle que nous avons reçue de la nature. Ma fille, ce n'est point pour nous que nous vivons : c'est pour tout ce qui nous environne. La faveur du Prince, dans le séjour que nous habitons, c'est l'unique but où tentent tous les vœux. Quel plaisir ne goûtons-nous point à sentir que nous excitons l'envie, & qu'on nous croit au faite du bonheur ! Voilà la félicité de la Cour. A chaque instant nous sommes aver-

tis de cette félicité , par des murmures jaloux qui n'osent s'élever. Nous mesurons , en quelque sorte , notre grandeur , par le degré d'abaissement où sont descendus nos rivaux.

La Comtesse , étonnée d'entendre parler ainsi son pere , lui témoigne sa surprise. — Mylord , je vous l'avouerai : je demerre interdite ; ces expressions dans votre bouche sont nouvelles pour moi ! Varuccy examine encore quelques instans sa fille , & reprend son entretien. Je vous l'ai dit : j'ai vécu ; l'expérience m'a détrompé de cet enthousiasme que les Courtisans regardent d'un oeil de compassion. S'élever à quelque prix que ce soit , & faire ramper les autres , voilà , ma fille , à quoi se réduit l'art de représenter sur ce brillant théâtre que dévorent tous les yeux. Le sort vous y destine une place qu'envieront nos Ladys. Je me suis aperçu que notre Monarque pouvoit vous préférer... Vous pénétrez dans ma pensée... son mariage avec la Princesse de Haynaut est différé... Ma fille , il ne tient qu'à vous peut-être de voir à vos genoux la Cour , toute l'Angleterre ; la fortune vous appelle , lui résisteriez-vous ? — Quoi ! Mylord Varuccy voudroit... non , il ne sauroit avoir changé à ce point ; &

si ma malheureuse destinée avoit égaré ce pere si vertueux, si respectable, ce seroit moi qui oserois le ramener sur ses premieres traces, lui rappeler ses leçons, ses exemples à jamais gravés dans mon cœur... — Ma fille ! tu te sentirois la force de fouler aux pieds cet éclat qui t'attend... de sacrifier tout à la vertu?... de mourir pour elle ? — En doutez-vous, mon pere ? & croyez-vous que votre fille pût balancer ? Plutôt expirer cent fois !... Varuccy se leve avec transport, & se jetant dans les bras de Madame de Salisbury : — Embrasse-moi, Alix, ma fille, ma chere fille ! tu es donc digne de ton pere !... — Qu'ai-je entendu tomber ?... ô Ciel ! un poignard, mon pere... échappe de votre sein ! — C'étoit pour te frapper, pour m'immoler moi-même sur ton corps palpitant, si je n'eusse retrouvé ma chere Alix, une fille qui sera ma consolation, l'honneur de ma vieillesse. Eh ! que tu as bien connu ton pere, quand tu n'as pu imaginer qu'il fût capable de se démentir ! Alix, je n'ai donc rien à craindre ; mon dessein a été de t'éprouver, & de te donner une idée des sentiments & des entretiens de ce monde corrompu. Si ma fille eût hésité, je te le répète, je devenois son meurtrier, & ma mort suivoit la sienne :

mais je puis me reposer sur ta vertu. Apprends donc le plus grand des malheurs pour nous, pour l'État: le Roi alloit épouser la Princesse de Haynaut, & tu lui as inspiré une passion... Tu pâlis!

Madame de Salisbury se précipite aux genoux de Varuccy : — Mylord, connoissez votre fille, tous les tourmens qui l'accablent; lisez dans ce cœur qui vole au-devant de vos coups; hélas! c'est vous montrer mon bienfaiteur, mon pere, que de m'arracher la vie. Sachez que je n'ignore point l'amour du Roi, qu'il m'a écrit, qu'il m'a parlé, que mon ame... — Tu aurois pour ton maître d'autres sentimens que ceux du respect & de la reconnoissance? La tendresse la plus vive, mon pere, reprend la Comtesse, en versant un torrent de larmes. — Que dis-tu, malheureuse? — Oui, mon pere, oui, Mylord, l'amour le plus violent me déchire; il est né avec moi, cet amour qui fait mon supplice! mon cœur avoit prévenu l'aveu de notre Monarque... Vous me regardez d'un œil d'indignation? Suspendez votre colere; j'ai pu avoir une foiblesse: je l'ai étouffée dans mon sein; je me suis toujours montrée votre fille; j'ai repoussé, j'ai rejeté les vœux du Roi; il n'a surpris aucun de mes sentimens. Voilà ce qui me

faisoit embrasser la retraite... voilà ce qui causera ma mort... Oui, Edouard est mon maître : je le sens à l'empire qu'il a sur ma raison même ; mon pere, cette raison ne me soutient plus, elle m'abandonne ; je suis toute à la douleur : mais, encore une fois, soyez assuré que vous n'aurez point à rougir de m'avoir donné la vie, que jamais Edouard... tous les serments, mon pere, vous pouvez les exiger ; cet amour dont je suis la proie, ne triomphera point. Que dis-je ? faut-il montrer au Roi de la haine... — Quelle expression vous échappe, Alix ! non, ce n'est point par des sentiments de haine que vous devez combattre un penchant qu'il ne vous appartient pas de faire naître & d'entretenir : c'est par une conduite noble, soutenue & modeste, que vous rappellerez le Prince à ses devoirs, & que vous remplirez les vôtres. Je ne veux point entrer dans les détails de cette passion qui ne peut qu'être insensée & criminelle ; j'ai votre parole... que vous serez toujours digne de moi ; je compte sur vous, comme sur moi-même ; c'est tout vous dire ; adieu. Le Roi va savoir ce qu'il doit attendre de nous deux.

La Comtesse envoie chercher Maly, qui la trouve mourante, & noyée dans les pleurs. — O ma seule amie ! viens rece-

voir mes derniers soupirs. Mon père fait tout qu'Edouard m'aime, qu'il est aimé, que jamais je ne trahirai ma vertu... que je me meurs, Maly. Eh ! le moyen de résister à ces assauts ! mon père est allé chez le Roi ; quels nouveaux malheurs résulteront de cette entrevue !

Varuccy se présente devant Edouard qui fait retirer les Courtisans. — Varuccy, on ne vous a rien caché : que dois-je espérer de votre complaisance... de votre amitié pour moi ? votre fille... — Sire, je viens d'avoir avec elle une conversation où elle m'a développé son cœur. — Elle me hait ? — Alix rend avec plaisir à votre Majesté tous les hommages qui lui sont dus ; elle dispute même de soumission & de zèle avec tous vos sujets : mais ma fille, la Comtesse de Salisbury, n'est point faite pour être la rivale de la Princesse de Haynaut, & tout autre rang que celui de votre épouse... Je viens apporter à vos pieds, la tête d'un vieux serviteur qui a su vous aider de son courage, de ses conseils... & qui saura mourir... — Qu'ai-je entendu ? — La vérité, Sire, la vérité qu'on s'obstine à vous cacher, & qui vous parle par ma bouche... Ah ! Prince, ah ! mon maître, vous exigeriez... — Que vous soyez puni, ingrat, d'avoir offensé

votre bienfaiteur... — Non, Sire, je ne vous ai point offensé : mais je dois vous ouvrir les yeux sur l'excès de votre égarement, & j'aime assez votre gloire pour vous empêcher de la compromettre, en vous livrant à un amour... qui nous déshonorerait tous deux, Sire : je puis vous sacrifier ma vie, mais mon honneur... — Perfide, sans doute, c'est vous qui encouragez votre fille dans ces mépris... — Sire, ma fille n'apprit jamais de moi qu'à vous respecter. Il est vrai, je l'ai instruite à ne pas écouter un aveu qu'elle ne doit point recevoir. Puisque je suis coupable aux yeux de votre Majesté, que toute l'étendue de mon crime lui soit dévoilée. Je n'ai pas eu besoin d'inspirer à Madame de Salisbury le parti qu'elle devoit prendre ; elle est assez forte de sa vertu, sans que son père la soutienne ; je l'ai interrogée ; j'ai sondé les replis de son âme. Si j'y avois surpris un sentiment indigne de sa naissance, je faisois mon devoir, Sire, le fer étoit prêt ; je l'enfonçois dans son cœur, dans le mien. — Téméraire, vous viendriez me braver ! toute ma fureur... — Sire, je l'ai dit à votre Majesté, voilà ma tête. J'ai rempli ma carrière ; je serai bientôt hors d'état de vous servir. Que m'importent le peu de jours

qui me restent à vivre ? Du moins je mourrai avec l'assurance que ma fille ne cessera d'aimer son pere & son honneur. Disposez de mon sort : n'êtes-vous pas mon maître ? — Oui , je le suis , barbare... je voulois être ton protecteur... ton ami... tu me forces à te montrer le Souverain... eh bien ! il va paroître : qu'à l'instant tu commandes à ta fille de s'offrir à ma vue , ou qu'on te traîne à la Tour. — A la Tour, Sire ; je m'y rends moi-même de ce pas. — Une audace insultante ! Holà , gardes , que Varuccy , dès ce moment , soit renfermé dans la prison.

Ribaumont entre avec impétuosité : — Qu'ai-je vu , Sire ? — Une punition que je devois à la majesté outragée ; qu'on ne me parle plus : je suis las d'avoir employé la douceur. C'est vous qui m'avez fait descendre du trône pour ramper aux pieds d'une femme ! Voilà bien la foiblesse de ces François , les esclaves d'un sexe dont l'orgueil les maîtrise ! Ribaumont , quittez mes Etats ; allez dans votre pays porter ce fanatisme de *courtoisie* que nous ne voulons point adopter ; laissez-nous ce caractère que vous osez traiter de férocité ; je veux avoir... toute la barbarie... — Non , Sire , vous ne l'aurez point ; je vous suis trop attaché pour vous abandonner à vous-même

dans ces accès de violence dont vous rougirez. Eh ! que venez-vous de faire ? de priver de sa liberté un Ministre , un fidele sujet , un vieillard , un pere... & pour quel crime ?... qu'on vole à cet infortuné , que vos bienfaits accumulés réparent cet emportement... Ah ! Sire , est-ce Edouard que j'envisage ? est-ce Edouard qui charge de fers les mains de Varuccy ? ... Vous paroissez ému !

Truffel accourt : — Sire , Varuccy se répand en plaintes , en menaces : il veut écrire à sa fille ; je m'y suis opposé. — Ribau mont , vous l'entendez ! & toujours cette mollesse françoise que vous voulez faire passer dans mon ame ! Je serai Anglois , je serai Roi , & je châtierai les audacieux qui luttent contre ma puissance. — Quoi ! Sire , le lâche Truffel... — Chevalier , interrompt le bas Coutisan , oubliez-vous où vous êtes ? Je ne serai pas toujours à Londres , lui dit Ribau mont ; j'aime à croire qu'il vous reste encore assez de courage pour venir me trouver au lieu que je vous indiquerai. Un défi en présence du Roi , répond Truffel ! — Ribau mont , reprend le Monarque , vous me manquez de respect ; je suis fatigué de vos hauteurs ; ces François présomptueux ne connoissent de Roi que leur Souverain...

Sortez de ma présence, & allez hors de l'Angleterre proposer des cartels à vos concitoyens. (Le Chevalier veut répliquer.) Sortez, vous dis-je, ou vous m'obligeriez à vous faire ressouvenir qui je suis. (Ribbaumont se retire, rempli d'indignation.) Truffel, je ne veux plus me conduire que par tes conseils : c'est toi seul dont le zèle cherche à me plaire. Sers ma fureur, ou plutôt mon amour : que Madame de Salisbury soit conduite ici ; elle écoutera ma tendresse, ou ma vengeance accable le père, la fille, la fille même... Je ne me connois plus... funeste passion ! quelle flamme tu allumas dans mon sein ! elle va tout dévorer.

Madame de Salisbury paroît ; & dans quelle situation ! Quel spectacle pour les regards d'un amant qui n'étoit plus maître de contenir ses transports ! Ses beaux cheveux épars & flottants sur un sein d'albâtre, des yeux enchanteurs couverts de larmes, qui leur prêtoient un nouveau pouvoir, tous les attraits, tout l'intérêt dont le désordre de la douleur anime la beauté : c'est sous cet aspect que la Comtesse s'offre à la vue du Roi. Elle court se jeter à ses pieds ; & au milieu des sanglots : — Sire... Sire... rendez-moi mon père ; j'embrasse vos genoux... j'y mour-

rai, Sire. Edouard s'empresse de la relever; il est frappé de tant de charmes; il ordonne à Madame de Salisbury de s'asseoir. — Pardonnez, Madame, au désespoir d'un-amant que vous contraignez à se servir de l'autorité, lorsqu'il ne vouloit faire valoir auprès de vous que les droits de la tendresse la plus vive : mais votre insensibilité, votre hauteur ne connoissent aucun ménagement. Vous savez que vos premiers regards allumerent dans mon ame un feu que j'ai moi-même combattu pendant la vie de votre époux. Je me suis soumis à ce qu'exigeoit un engagement qui causoit mon supplice. Salisbury est au tombeau; vous n'avez plus à m'opposer cette foi tyrannique que réclame l'hyménée, & vous me refusez jusqu'au plaisir de vous voir, de lire dans vos yeux!... vous ne me répondez que par des larmes! — Eh! Sire, il ne me reste que des pleurs pour ma défense... ils ne vous touchent point! — Ils ne me touchent point! est-ce à vous, Madame, à douter de l'empire que vous avez sur mon cœur? Ah! ces larmes y portent tous les tourments. Eh! que vous demandé-je? que des sentiments de reconnaissance, de pitié pour le plus ardent amour qui me dévore? Belle Salisbury, je ne suis plus maître d'imposer des loix

à cette passion que vous payez de trop d'ingratitude. — Non, Sire, non, je ne suis point ingrate; si mon ame vous étoit connue!... Sire, je retombe à vos pieds: mon pere est dans les fers... — Ils vont être brisés; il reprend auprès de moi sa place, ma faveur, mon amitié; après Edouard, ce sera lui qui régira l'Angleterre; je vous en donne ma parole; que voulez-vous de plus? mais que sa fille... — Sire, n'achevez point; je sauve à votre gloire une explication qui-la flétriroit; c'est tout ce que je puis dire à votre Majesté: je n'acheterai pas la liberté de mon pere, à un prix qui nous feroit rougir tous trois. Lui-même il me désavoueroit, si j'estimois assez cette liberté pour la préférer à l'honneur; voilà ce que le pere & la fille chercheront à conserver jusqu'au dernier soupir; vous voulez des victimes... nous les ferons, Sire. — Et où allez-vous, Madame? demeurez, demeurez. Je suis donc un tyran, un barbare qui se repaît de vos larmes, qui brûle d'immoler le Lord Varuccy, vous... vous que j'adore que j'idolâtre, qui réglez sur tous mes sens!... Ah! Madame... ah! cruelle, n'abusez point de ces transports de flamme; songez... que je suis capable de tout, que l'extrême amour touche à l'extrême fureur. Vous

connoissez Edouard, la violence de son caractère, alors qu'il est offensé; tremblez... votre pere... — Sire, mon pere ne peut que mourir; & si la tendresse qu'il a pour moi, ne le retenoit, peut-être eût-il déjà prévenu votre injustice; oui, votre injustice : je prononce hautement ce mot, & c'est à vous-même que je porte mes plaintes. Quel est le crime de mon pere, d'un digne serviteur qui vous a consacré tous les instants d'une vie dont la fin est par vous empoisonnée d'amertume ? Il frémit à l'idée seule... Sire, je ne m'arrêterai point sur cette image. Je n'avois pas besoin des conseils paternels pour aimer la vertu, pour remplir mon devoir : je fais tout ce qu'il m'impose... & quand mon cœur payeroit de quelque sensibilité cet amour, qui fait tous mes malheurs, à quoi me conduiroit ma faiblesse ? Sire, m'est-il permis de vous aimer ? & à quel titre ? il n'est que le trône... il attend la Princesse de Haynaut, & il lui est dû. Eh ! ce n'est pas votre amour que j'intercede : c'est votre compassion, votre humanité : que mon pere soit libre, & j'irai mourir avec lui dans quelque retraite ignorée, loin de la Cour, loin de vous... loin de vous ! Je ne me ressouviendrai que de vos bontés, & j'oublierai les maux que

vous nous causez... C'est donc par vos coups, Sire, que j'expire dans les larmes!... — Adorable Salisbury, il n'y auroit que votre vertu que vous m'opposeriez! mes vœux ne vous déplairoient point si vous étiez mon égale!... — Si je l'étois, Sire... rendez-moi le Lord Varuccy, & laissez-moi vous fuir.

Non, s'écrie Edouard, en se jettant aux pieds de Madame de Salisbury, vous ne fuirez point. Souveraine de mon cœur, maîtresse de ma vie, je veux sans cesse vous voir, vous adorer, vous parler de ma tendresse. Charmante Salisbury, que vos larmes s'arrêtent; vous allez connoître votre Roi, votre amant, l'amant le plus épris... vous verrez si Edouard mérite d'être aimé. — Et mon pere, Sire? — Je vais régler son sort, le vôtre... dans un moment... ne quittez point ce palais; daignez attendre... — Sire, & quel seroit votre dessein? — De vous donner des témoignages éclatants d'un amour dont vous ne vous offenserez pas; n'ayez aucune crainte : qui fait vous aimer, ne doit point allarmer votre vertu.

Le Monarque s'empresse de sortir, & laisse Madame de Salisbury seule, & livrée à une foule de réflexions opposées les unes aux autres. Il y a des moments

où remplie de sa passion, elle embrasse des illusions flatteuses : mais toute entière à une vertu inflexible, bientôt elle envisage la perte du Lord Varuccy, la sienne propre ; elle est prête à sacrifier sa vie, plutôt que de risquer la moindre démarche qui compromette sa réputation.

Son pere, prisonnier à la Tour, loin de céder à sa disgrâce, se fortifioit dans la résolution généreuse de combattre le penchant du Souverain. Son honneur lui défendoit, dans cette occasion, jusqu'à la pensée de s'abaisser à la moindre complaisance, & il s'étoit engagé à presser le mariage du Roi avec la Princesse de Haynaut. La mort, disoit-il à ses amis qui étoient venus le voir, ne m'inspire nul effroi ; j'ai connu le néant des plaisirs, des grandeurs de la vie ; j'ai éprouvé qu'il n'y avoit que le sentiment de la vertu qui survécût, en quelque sorte, à nous-mêmes. Qu'on est heureux lorsqu'on n'a aucun reproche à se faire ! j'aime mon maître ; je le plains, & je suis assuré qu'il m'honorera de ses regrets. Sa passion éteinte, j'en appelle à sa grande ame : elle est juste, noble, capable de connoître ses fautes, & de les réparer. Que ma fille soit toujours digne de moi ! ce sont les seuls vœux que je forme aujourd'hui. Pourroit-elle démentir

ses premières années, les exemples qu'elle a puisés dans le sein de sa famille ? ... elle saura mourir ainsi que son père.

Madame de Salisbury étoit inquiète sur la suite de son entrevue avec le Roi. Un Lord paroît, s'approche respectueusement : — Madame, permettez que je vous conduise où des ordres suprêmes vous appellent. La Comtesse troublée, donne sa main en tremblant : elle fait plusieurs questions au Lord, qui s'excuse sur son refus de satisfaire sa curiosité. Ils traversent une infinité de vastes appartements ; enfin ils arrivent à la porte d'un salon ; il s'ouvre. Edouard étoit assis sur son trône, entouré de ses Courtisans les plus en faveur. Ils avoient tous l'ordre de la Jarretière. Ribaumont, que le Roi avoit rappelé, lui parloit bas, lorsque Madame de Salisbury vint à entrer. Aussi-tôt Edouard descend de son trône avec précipitation, court vers elle, lui tend une main ; & de l'autre posant une couronne sur sa tête : Venez, lui dit-il, Madame, partager avec le Souverain de l'Angleterre, & son Empire & les hommages de son peuple ; soyez mon épouse ; soyez Reine : la beauté, l'amour, la vertu vous appelloient au trône ; & en vous y plaçant, je remplis mes vœux, & tous ceux de mes sujets ;

ils applaudiront à mon choix : il est digne de leur maître ; votre pere est libre, & va s'offrir à vos yeux. Je réparerai les désagréments que je lui ai causés. Sire, dit Ribaumont, la beauté est faite pour régner : c'est notre premiere souveraine.

Madame de Salisbury, accablée, si l'on peut le dire, de cet événement si peu attendu, n'a que la force de proférer quelques paroles mal articulées. — Sire... le trône n'est point ma place... c'est la Princesse de Haynaut... Oui, c'est elle qui doit s'y asseoir, dit le Lord Varuccy, entrant avec impétuosité. Sire, que m'a-t-on appris ? ... ma fille... que vois-je ? la couronne sur sa tête ! ... & c'est à ce prix que mes fers seroient brisés ! qu'on me remene à la Tour. Mylord, écoutez, interrompt Edouard ; je ne vous avois fait que trop entendre jusqu'à quel point votre fille m'étoit chere ; je lui donne ma main ; je la nomme Reine ; & vous vous opposeriez encore à cet amour qui fera le charme de ma vie ! Quoi ! ma fille, dit Varuccy, tu souffrirois que notre maître t'élevât jusqu'à lui ! tu usurperois un rang où le Ciel ne t'a point fait naître ! Le Roi deviendrait infidele à sa promesse ! une Princesse nommée déjà sa femme par toute l'Europe, te seroit sacrifiée ! ... Alix,

où donc est la vertu , s'écrie ce respectable vieillard en versant des larmes amères ? ne mérite-t-elle pas qu'on lui immole des trônes , son cœur... Tu m'entends ; sois ma fille ; tombe aux genoux du Roi ; déposes-y cette couronne , & si tu ne peux obéir à ton devoir , sans succomber sous l'effort... va mourir... si tu résistes encore , je vais t'en donner l'exemple.

Varuccy tire un poignard de son sein. — Sire , voici le remède à tous les maux ; si ma fille eût été capable d'une foiblesse déshonorante , je l'ai dit à votre Majesté , je lui eusse arraché la vie de ce même poignard que vous voyez ; il m'a suivi dans ma prison. Aidé de ce secours , on brave les malheurs & les bourreaux... Eh bien , Alix , décide-toi : ose porter la couronne , & je me perce de cent coups aux pieds du Roi. Edouard allarmé : — Que dit-il ? ... arrêtez... qu'on lui arrache ce fer. — Qu'on ne m'approche point , ou je me frappe... Il est sur mon cœur ; donnez-moi votre parole royale , Sire , que ma fille ne sera point votre épouse , avant que j'aye parlé à votre Majesté , & il tombe de mes mains... vous hésitez !... Généreux François (s'adressant à Ribaumont) joignez vos prières aux miennes , & que le Roi m'accorde cette grace. Qu'exigez-vous ,

vous, cruel, répond Edouard ? ... Eh bien, je promets de vous entendre ; songez au sacrifice que je vous fais, combien il en coûte à mon cœur ! Mais je ne veux point que la mort du pere de ce que j'aime , ensanglante des moments pleins de charmes. C'est plaire à la maîtresse de mon ame, que m'empreser de conserver vos jours. Puisqu'il le faut, je retarderai de quelques instants cet hymen ; souvenez-vous que c'est pour bien peu de moments que ma parole est engagée ; ne l'espérez pas : mon cœur ne changera point, & ce sera toujours la charmante Alix que l'on verra Reine d'Angleterre & d'Edouard.

Varuccy jette le poignard. — Sire, je suis content ; votre Majesté m'entendra ; je suis certain qu'Edouard sera notre digne Monarque. O Ciel ! s'écrie le Roi, que vois-je ? Madame de Salisbury a perdu l'usage des sens ! Ah ! barbare, voilà votre ouvrage ! ... je n'ai rien promis... r'ouvre les yeux, adorable Salisbury ; ton amant n'écoute que son amour ; il te conduit à l'autel ; tu regnes sur l'Angleterre, sur moi. Eh ! ne puis-je te donner l'empire du monde entier ? reviens, reviens à la vie.

Madame de Salisbury attache ses regards mourants sur le Souverain. — Sire, permettez que je me retire pour quelques

instants. — Non, vous ne me quitterez pas. — C'est une grace, Sire, que je vous demande, & que j'attends... de votre tendresse. Mon pere, n'ayez aucune crainte : votre fille ne se démentira point.

On entraîne Madame de Salishbury expirante; Edouard demeure avec Varuccy & Ribaumont. C'est en vain, dit-il, au premier, que vous vous opposez à mon bonheur ! je ne vous céderai point, je ne vous céderai point : j'épouse votre fille, aujourd'hui même. Vertueux Ribaumont, s'écrie le Lord, rendez-moi mon maître, un héros qui doit servir de modele aux Rois, à tous les hommes; votre honneur m'est garant que vos conseils ne sauroient différer des miens : qu'un François ait la gloire d'être le bienfaiteur de la nation Angloise. Sire, vous me voyez à vos genoux ; oui, Varuccy y attendra la mort, si vous persistez à sacrifier tout à une passion que le repentir suivroit. Encore une fois, voilà ma tête; qu'elle tombe sous vos coups, avant que ma fille porte le nom de votre femme. Pensez-vous, Sire, que vous êtes Roi, que je suis votre sujet, qu'Alix n'est point d'un rang à se placer sur le trône, que vous êtes lié, en quelque sorte, par des serments à la Princesse de Haynaut, que vous avez à répondre de votre con-

duite, de vos moindres actions à l'Angleterre, à tout l'univers; qu'un Souverain s'apprête à vous amener sa fille, que l'amour... ô mon Roi! vous m'écouteriez, vous m'écouteriez; & qui plus que vous doit me rendre justice? Si je ne consultois qu'une ambition criminelle, que mes intérêts, je saisiserois cette occasion qui mettroit le comble à vos faveurs. Ma fille Reine, je verrois tout ce qui vous environne, à mes pieds: mais, Sire, je connois un autre orgueil plus noble, plus grand, plus digne de vous & de moi, celui de faire mon devoir; je le remplis, en mourant ici, plutôt que de souffrir que ma fille soit votre épouse. Oui, Sire, c'est sur mon corps palpitant, tout déchiré, que vous la menerez à l'autel. Le même jour éclairera son mariage & ma pompe funéraire; la nation n'aura point à me reprocher... l'avilissement de son maître... il n'appartient qu'à une Princesse de partager votre trône. Sire, interrompt le Chevalier, oserois-je joindre ma voix à celle de ce vertueux Anglois? il vous parle avec candeur. Assurément Madame de Salisbury mérite tous les hommages dus à la beauté; je suis prêt de rentrer en lice pour confirmer cet éloge: mais je pense comme Mylord, que cette union blesse-

roit votre grandeur, & je suis bien sûr que sa fille est du même sentiment ; elle a trop de vertu pour élever ses desirs jusques à la couronne. La Reine votre mere, a disposé de votre main ; la Princesse de Haynaut & l'honneur la réclament. Il est douloureux d'être obligé de maîtriser ainsi ses penchans : mais, Sire, vous êtes Chevalier, vous êtes Roi ; & cette victoire... Edouard doit la remporter. — Jamais, jamais ! j'adore Madame de Salisbury, & elle sera Reine d'Angleterre. Varuccy, au milieu des sanglots : — Eh ! Sire, j'aurai donc vécu pour être la cause que vous commettez une injustice, que vous descendez du rang suprême ! Le Comte de Haynaut, la terre entière imaginera que, séduit par l'attrait des grandeurs, j'ai trahi mon devoir, que j'ai employé l'artifice & la bassesse pour servir l'ambition de ma fille ; on ne croira point qu'un autre sentiment ait pu la conduire... Vous flattez-vous, Sire, qu'elle aura moins de courage que son pere ? Madame de Salisbury seroit sensible à votre amour, elle vous aimeroit, elle n'acceptera ni le titre de votre épouse, ni le don de votre sceptre. Sire... vous nous ferez mourir l'un & l'autre.

Edouard étoit livré aux plus violents

accès ; il s'écrioit ; il pleuroit dans les bras de Ribault. Ces pleurs, dit Varucy, en se prosternant plus profondément devant le Roi, & embrassant ses genoux, m'annoncent que votre ame s'émeut, que la vérité s'y fait entendre... elle est capable, cette ame magnanime, de l'effort le plus héroïque. O mon maître ! que j'aime à voir couler vos larmes ! Ne rejetez point les miennes ; je parle à votre cœur, à votre cœur généreux ; vous voyez, vous sentez que c'est votre intérêt seul qui m'anime ; je ne suis pas un Courtisan, un pere : je suis votre sujet, & le plus zélé... Non, grand homme, vous ne céderez point à cet amour qui vous tyrannise ; vous ne ferez point amant : vous ferez Monarque. Eh ! que voudriez-vous, disoit Edouard?... cruels?... il ne m'est pas possible... il ne m'est pas possible... Varucy, Ribault... il est des moments... qu'on ne laisse... tout s'attache à me percer le cœur.

Les Courtisans se retirent ; il ne reste que le pere de Madame de Salisbury & le Chevalier François. Jamais Edouard n'avoit montré plus d'emportement : il se promenoit à grands pas ; il levoit les yeux vers le Ciel ; il devenoit furieux : des especes de rugissemens lui échappoient ; il

retomboit sur un siege, & alors il arrosoit la terre d'un torrent de pleurs. Varuccy se rejettoit continuellement à ses pieds, & quelquefois le Prince le repouffoit avec colere. Le tumulte des passions bouleversoit cette ame où l'amour avoit pris tant d'empire ; il répétoit incessamment : Immoler ce penchant ! ... l'étouffer ! en épouser une autre, quand je brûle...

La journée s'étoit presque écoulée dans ces combats affreux qui déchiroient le cœur du Monarque. On lui apporte une lettre ; il l'ouvre avec vivacité. — Elle m'écrit : voyons, lisons. (Il lit haut.)

S I R E ,

Le séjour d'où j'écris à votre Majesté, annonce assez ma nouvelle destinée ; c'est d'une retraite religieuse que je vous envoie mes larmes. Hélas ! la source en est intarissable. N'allez pas croire que je regrette l'éclat du rang où vous m'appeliez ; non, Sire, ce n'est point la perte d'un trône qui fait couler mes pleurs. Connoissez-moi, & donnons-nous un exemple mutuel du plus grand sacrifice. J'ai pu, Sire, vous inspirer quelque sentiment dont je m'applaudissois ; oui, sachez ce que j'immole : mon cœur depuis long-temps

avoit prévenu le vôtre; que cet aveu me soit permis, puisque c'est la dernière fois qu'il m'échappera. Je vous aimois, Sire; je vous aime encore; jugez de mes tourments! & cet amour ne finira qu'avec ma vie. Mais quand je vous parle de ma tendresse, il faut aussi que je mette devant vos yeux cette vertu inexorable qui doit nous imposer à tous deux des loix, dont il ne nous est point possible de nous affranchir. L'Angleterre, mon pere lui-même, l'équité, votre gloire, vos intérêts exigent que la couronne soit sur le front de la Princesse de Haynaut. Sire, il les faut satisfaire. Dès ce moment, quel mot je vais proférer! Je renonce à votre main, à votre cœur, à tout pour jamais! L'honneur a reçu mon serment; mon arrêt est irrévocable. Si vous vous y opposez, Sire, c'est Dieu même que je mets entre vous & moi: je m'enchaîne aux autels. Rompez-vous cette barrière sacrée? Que Mylord Varuccy soit donc tranquille sur ce que je ferai; j'attends de votre justice que vous lui rendiez votre confiance. Nous remplissons tous trois notre devoir: vous, Sire, en triomphant d'un amour qui me sera toujours cher, & en plaçant au trône la Princesse qui doit le partager; moi, en renonçant à ce même trône, en me

défendant jusqu'à la douceur de vous voir, quand mon cœur... ne revenons point sur ce sentiment. Mon pere s'est montré votre digne sujet : il sacrifie sa fille à votre gloire, à l'Etat. Je l'imité : je suis la victime de moi-même. Sire, que votre amour n'aille pas vous amener en ces lieux : ce ne seroit pas assez de me lier par des nœuds que vous ne devez point briser. Faut-il vous dire plus ? vous conduirez le poignard dans mon sein. Epousez la Princesse, soyez le modele des Rois. Jusqu'au dernier soupir, je ferai des vœux pour un regne qui promet tant d'éclat à ma patrie. Adieu, Sire, plaignez-moi, mais ne nous voyons point... je puis me résoudre à tout, je suis capable de tout, hors de vous oublier.. Qu'ai-je dit, malheureuse ? votre image ne servira qu'à augmenter mon supplice. Sire, je chérirai mes maux. Il faut quitter la plume ; quel est mon espoir ? J'attends ici mon pere ; j'ai besoin de sa présence. Sera-t-il content de ma fermeté ?

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La lecture de cette lettre avoit accablé Edouard. Il sort de cette espece de léthargie. — Votre fille m'aimoit ! j'étois aimé de tout ce que j'idolâtrois.... Je

cours, je vole aux lieux qui me cachent
Madame de Salisbury ; c'est en vain...
je l'arrache aux autels mêmes.

Varuccy ne cesse de tenir embrassés les
genoux du Roi, de les inonder de ses
larmes, de lui montrer sa fille inflexi-
ble de son projet. Ribaultmont appuyoit
les représentations du généreux vieillard.
Il conjuroit le Monarque d'écouter sa gloi-
re; il lui présentait toute la grandeur du
sacrifice; il armoit l'orgueil contre l'a-
mour. Eh! que cette première passion
a d'empire sur le cœur humain! Mada-
me de Salisbury elle-même travailloit à
détruire son image si profondément gra-
vée dans l'ame d'Edouard: elle lui écri-
voit sans cesse, & l'objet de toutes ses
lettres étoit de ramener le Roi au triom-
phe du Souverain sur l'amant. Enfin, le
Monarque l'emporte. Au bout de quel-
ques mois, Edouard est déterminé à épou-
ser la Princesse de Haynaut. Elle arrive
avec son pere à Londres; la cérémonie
du mariage se prépare. Le Roi, au mo-
ment qu'il marchoit à l'autel, fait ap-
procher Varuccy & Ribaultmont, & or-
donne que les Courtisans s'écartent. Il se
jette dans les bras de l'un & de l'autre,
es serre contre son cœur. — Eh bien,
mes amis, trouvez-vous qu'Edouard en

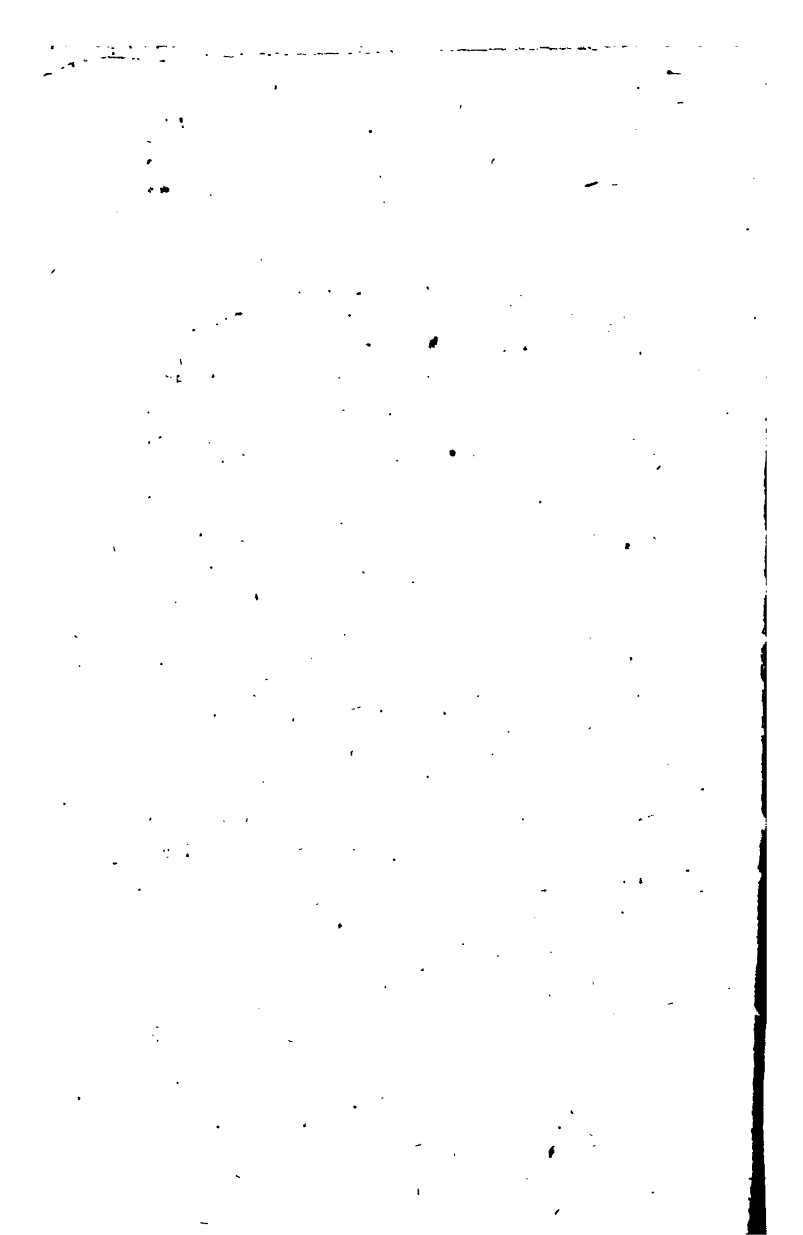
faſſe aſſez pour ſa gloire ? Varuccy, j'a-
dore votre fille plus que jamais, & j'é-
pouſe la Princeſſe de Haynaut. Repre-
nez votre rang auprès de moi ; ſoyez
mon ami, mon pere, l'exemple de mes
ſujets ; j'ai vu combien vous m'aimiez !
Et vous, généreux François, retournez
dans votre patrie, aſſuré de ma recon-
noiſſance : vous m'avez fait enviſager la
vérité ; vous m'avez rappelé à ma gran-
deur, à mon devoir ; je ſerai, dans tou-
tes les occasions, empreſſé à vous pro-
clamer comme le plus digne Chevalier
que j'aie connu. Varuccy, dites à vo-
tre fille qu'elle me ſera toujours chere,
& que lorſque l'eſtime aura pu maîtri-
ſer l'amour, je veux qu'elle revienne en
ces lieux recevoir les hommages dus à
la vertu.

Varuccy ne répond au Prince qu'en
ſaiſiſſant une de ſes mains, qu'il baiſſe
avec tranſport, & qu'il mouille de l'ar-
mes. Ribau mont, plein d'un noble en-
thouſiaſme, prend la parole : Sire, s'il
étoit poſſible d'avoir deux maîtres, je
partagerois mon ſervice entre vous & le
Roi de France. Après lui, quel Souve-
rain plus qu'Edouard a des droits ſur
mon attachement ? Lorſque mon devoir
ne ſ'y oppoſera point, je viendrai me

ranger sous vos drapeaux, & prendre de vous des leçons de grandeur d'ame & de bravoure. Si vous marchez contre nous, vous me verrez vous combattre & vous chérir, toujours prêt à mettre mon épée à vos pieds, quand mon honneur & mon Roi me l'auront permis.

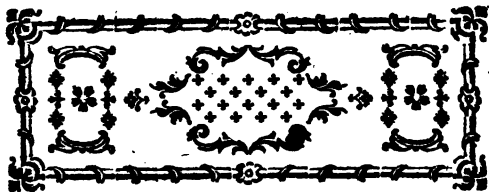
Jaloux de donner à sa vertueuse amante un témoignage éclatant de ses sentimens, Edouard renouvela, à son mariage, l'institution de l'ordre de la Jarretiere. Un des premiers Chevaliers fut Ribaumont. Le Souverain joignit à ces marques de bonté, son portrait enrichi de diamants. Varucy jouit de la plus haute faveur. Si la vertu reçut sa récompense, le vice n'échappa point à la punition. Trussel alla finir ses jours dans l'exil. Madame de Salisbury reparut dans la suite à la Cour pour être l'amie de la Reine; & jusqu'au dernier soupir, elle fut l'objet de la passion respectueuse du plus grand homme qui ait rempli le trône d'Angleterre.





V A R B E C K.





V A R B E C K. (1)

LE dénouement presque honteux, (2)
d'une intrigue conduite avec toutes les pre-

(1) *Varbeck*. On écrit Warbeck, ou Waerbeck; on a cru pouvoir retrancher le double W pour la facilité de notre prononciation. Ce sujet, emprunté de l'histoire, a déjà été traité par un M. la Paix de Lizancourt; ce qui cependant ne m'a point arrêté. Tout ce que je puis dire en ma faveur, c'est que j'ai cherché à devoir à mon prédécesseur le moins qu'il m'a été possible. Nous n'avons de commun ensemble, que quelques situations dont j'aurois voulu profiter mieux: il y a encore bien loin de sentir fortement, au talent de s'exprimer.

Je saisis ici l'occasion de me justifier, sur un prétendu reproche que l'on pourroit me faire. Je prends plaisir à indiquer les sources où je puise, & à professer la sincérité aux dépens de l'amour-propre. J'avouerai donc, avec franchise,

cautions & toute l'habitude de la politique, le temps qui détruit la vivacité des pas-

que j'ignorois qu'il existât parmi nous un Roman qui a pour titre *la Comtesse de Salisbury*. On me croira sans peine, lorsqu'on saura que j'ai lu dans ma vie très-peu de Romans. Les seuls qui m'ont paru mériter de l'attention, sont Clarisse, le Chevalier Grandisson, & quelques autres composés dans ce goût. Qu'est-ce qu'un Roman dont la morale & le sentiment n'animent point le fonds, qui n'est qu'un tissu de mensonges invraisemblables & rebattus, ou bien un petit cadre retréci, dans lequel on nous offre jusqu'à la satiété une image mesquine de nos mœurs sans caractère, ou d'aventures amoureuses sans chaleur, & dénuées de situation ? Le Roman, vu sous ces traits, est, sans contredit, la dernière production de la littérature.

(2) *Le dénouement presque honteux, &c.* On avoit répandu un bruit sourd que Henri VII, à qui la Maison d'Yorck étoit odieuse, vouloit se défaire du Comte de Warwick, prisonnier à la Tour, & le seul mâle qui restât de cette illustre Maison. Un Prêtre d'Oxford, nommé Richard Simon, faisoit la circonstance. Il conçut le dessein de tirer de la boutique d'un boulanger un jeune homme qu'on appelloit Lambert Simnel, & d'en faire un Prince, le Comte de Warwick. Le hasard avoit en effet permis, que ce Simnel fût à-peu-près de l'âge du Comte, & qu'il eût même quelques-uns de ses traits. Simon instruisit au mieux son pupille, qui, sous le nom de Warwick, passa en Irlande, entièrement dévoué au parti d'Yorck. Là, aidé de son Prêtre impos-

sions, l'ascendant singulier que l'heureux vainqueur de Richard III. sembloit avoir usurpé avec le sceptre Anglois sur une foule d'ennemis & de rivaux : rien n'étoit

teur, il sema la nouvelle que le fils du Duc de Clarence s'étoit échappé de sa prison. Le mensonge fut reçu avec avidité. On nous représente la Duchesse Douairière de Bourgogne comme l'âme invisible de cette intrigue concertée avec beaucoup d'art, & une connoissance suivie des moindres particularités relatives à la Maison d'Yorck. Simnel fut proclamé Roi, sous le nom d'Edouard VI. On plaça même sur sa tête une couronne enlevée à une statue de la Vierge. La troupe de mécontents, qui grossissoit à vue d'œil, lui forma une armée. Le Comte de Lincoln embrassa ouvertement les intérêts du faux Comte de Warwick; il se déclara le chef des rebelles, & livra bataille au Roi d'Angleterre, qui remporta la victoire. Lambert Simnel & son Prêtre demeurèrent prisonniers. Cette entreprise, qui auroit pu avoir la fin sanglante de la tragédie, eut le dénouement risible d'une farce comique. Simon, d'un garçon boulanger, avoit fait un Roi; & Henri, à son tour, fit du Roi un marmiton. Simnel, qui avoit osé aspirer au trône, se trouva heureux de traîner sa vie dans l'obscurité des cuisines de Henri, qui depuis l'éleva au grade de son Fauconnier. Ce Prince, qui sans doute connoissoit toute la force des armes du ridicule, pour se venger des Irlandois, fit servir, un jour, à sa table leurs députés par ce même garçon de cuisine qu'ils avoient nommé Roi.

capable de rebuter la haine infatigable de la Duchesse Douairiere de Bourgogne (1) contre la Maison de Lancastre. Le Comte de Richemont, assis au trône des Yorcks,

(1) *De la Duchesse Douairiere de Bourgogne.* Marguerite d'Yorck, sœur d'Edouard IV & de Richard III, veuve de Charles, Duc de Bourgogne, surnommé *le Hardi ou le Téméraire*, avoit fixé son séjour en Flandres. N'ayant point eu d'enfant de son mariage, elle porta toute sa tendresse sur sa belle-fille, l'épouse de Maximilien, Archiduc d'Autriche. Cette Princesse mourut à la fleur de son âge. La Duchesse conserva pour les enfants l'amitié qu'elle avoit eue pour la mere: elle voulut bien se charger de leur éducation. Sa conduite soutenue, son affabilité, ses talents pour l'administration, lui acquirent parmi les Flamands une autorité bien au-dessus encore de la puissance souveraine, celle des esprits & des cœurs. Cette Princesse connoissoit l'énergie des passions, surtout celle de la vengeance; & la source en étoit peut-être respectable; elle adoroit sa famille, & ne voyoit, comme nous l'observons, qu'avec une extrême douleur, Henri VII accabler la Reine sa femme de dédains humiliants. Elisabeth étoit niece de la Duchesse; tout ce qui tenoit aux Yorcks lui étoit cher; on peut dire que sa vie n'a été qu'une espece d'étude continuelle à chercher les moyens de venger cette Maison infortunée. Jamais haine ne fut comparable à celle qui animoit Marguerite contre Henri. Aussi l'appelloit-on communément *la Junon du Roi d'Angleterre.*

étoit pour Marguerite un fantôme odieux qui la poursuivoit par-tout, jusques dans les heures du sommeil. Elle ne pouvoit entendre prononcer son nom sans frémir de colere. Le sombre désespoir que la fortune constante de ce Prince lui causoit, l'eût plongée au tombeau : la foif d'une vengeance opiniâtre la retenoit à la vie. Ce qui sur-tout l'irritoit, c'étoit l'indifférence de Henri, pour ne pas dire sa froideur offensante à l'égard de sa femme. Elisabeth cependant, en qualité de fille aînée d'Edouard IV, par son mariage avec le Roi, fortifioit la foiblesse des droits de ce Prince à la Couronne d'Angleterre; & cette raison peut-être qu'il auroit eu de la peine à se dissimuler, étoit la source cachée des dégoûts qu'il faisoit éprouver à la Reine. L'ingratitude seroit-elle un vice attaché à notre nature ? voilà où nous conduit l'excès de l'amour-propre ! rarement aimons-nous l'auteur de notre élévation. A bien étudier le vrai caractère de l'homme, le bienfait l'humilie presque toujours ; & tout ce qu'il peut faire de plus, est de le pardonner.

Marguerite étoit donc résolue à renouer de nouvelles intrigues pour entraîner la perte d'un Souverain qu'elle haïssoit mortellement. Fryon, attaché d'abord à Henri

VII en qualité de Secrétaire, & devenu depuis par la trahison, en cette même qualité, le zélé confident de la Duchesse, nourrissoit cet esprit de complots & d'animosité qui l'enflammoit. C'est communément en produisant le mal, que les inférieurs se rendent nécessaires aux Grands; & il y a bien plus d'avantage pour les premiers à caresser les passions de ceux-ci, qu'à tenter de les vaincre. Le vice est dans le cœur humain. Peu d'efforts l'y éveillent, & lui prêtent des forces : au-lieu que la vertu est souvent hors de nous, & il faut des secousses violentes pour la faire entrer dans notre ame, & l'y affermir. Fryon se livroit tout entier aux transports de vengeance qui agitoient sa maîtresse. Je ne suis pas vaincue, lui disoit-elle, par la malheureuse aventure de ce misérable instrument de mes projets; Fryon, il faut susciter à Henri de nouveaux Comtes de Warwick (1), de nouveaux Ducs d'Yorck;

(1) *De nouveaux Comtes de Warwick, &c.* Ce Simnel dont nous venons de parler, s'étoit d'abord annoncé pour Richard, Duc d'Yorck. Ce fut ensuite à l'instigation de Simon, qu'il joua le rôle du Comte de Warwick. Henri retenoit prisonnier dans la Tour ce malheureux fils du Duc de Clarence : il le fit sortir durant ces moments de troubles, & promener dans les

l'usurpateur est détesté de la noblesse ; le peuple court avidement aux nouveautés. Tu le fais ; ne craignons point de prodiguer le mensonge, il trouvera des sectateurs,

rues de Londres , pour le rendre bientôt après à son triste séjour. La fin des malheurs de Warwick , fut d'aller périr sur l'échafaud. Et qui se fouilla d'un crime si abominable , un Prince , que des Courtisans & des Historiens aussi vils & aussi méprisables qu'eux , ont surnommé *le Salomon* de l'Angleterre. Ce *Salomon* étoit dur , inexorable , dévoré de la faim honteuse des richesses. On peut dire , sans antithèse , qu'il eût fait couler des fleuves de sang , s'il n'eût mieux aimé amonceler des fleuves d'or dans ses coffres , en imposant des contributions exorbitantes à une infinité de victimes que son avarice rachetoit , en quelque sorte , de sa cruauté. On trouva à sa mort , dans la cave d'un de ses châteaux , la somme de dix-huit cents mille livres sterling , somme prodigieuse pour ces temps. Qu'après de pareils exemples , on croie aux éloges , à ces titres prostitués sans pudeur par la flatterie & l'imbécillité populaire. Les douze Césars , dont la plupart ont été des monstres sous la figure humaine , furent appelés les *peres de la patrie* , & honorés de superbes statues. Il est vrai qu'après leur mort ce même Sénat , qui , pendant leur vie , avoit rampé à leurs genoux , rayoit tous ces traits d'une basse adulation , & brisoit les statues & les images. O Henri IV , bon Roi des François , tu ne crains pas qu'on enlève à ta mémoire le nom du meilleur des hommes !

des martyrs; je ne rougis pas d'employer ces moyens, puisque la force ouverte ne m'est point permise. Quand il s'agit de perdre son ennemi, tout devient légitime à ceux qui, comme moi, ne connoissent pas de plus doux plaisir que celui de la vengeance. Que j'expire de mille morts, pourvu que mes derniers regards soient témoins de la chute de Henri! Je me flattois qu'en épousant ma niece, il n'oublieroit point qu'il doit le sceau de sa grandeur à cet hyménée, & il voudroit anéantir jusqu'au dernier rejetton de la Maison d'Yorck! Il continue de retenir dans les fers l'infortuné Comte de Warwick! Punissons cet aventurier (1) de son insolente

(1) *Punissons cet aventurier, &c.* Ce qu'il y a de singulier, remarquent plusieurs Ecrivains, c'est que Henri VII n'étoit peut-être pas Gentilhomme. Il rapportoit son origine, par les femmes, à la Maison de Sommerfet, qui descendoit, à la vérité, des Lancastres, mais par une branche bâtarde. Le grand-pere de ce Monarque étoit un Edmond, Comte de Richemont, fils d'un Owen Tudor, homme d'une extraction inconnue, dont les agréments firent la noblesse & tous les titres. A la faveur d'une très-belle figure & d'une taille avantageuse, il inspira de l'amour à Catherine, veuve de Henri V, qui, oubliant le rang de son premier mari, sacrifia tout à son goût, & fut l'épouse d'un amant obscur. Il y a

prospérité ; les Lancastres mêmes le désavouent. Comment ! je ne parviendrai point à troubler le cours de ses succès ! N'est-il plus de fantômes que je puisse armer contre Tudor ? Se sont-ils tous évanouis avec ce lâche Simnel ? Je m'en remets à ton zèle impatient de me servir ; ne nous rebutons point ; cherche, trouve-moi encore quelque jeune audacieux que j'enivre de mes fureurs ; la fortune peut-être nous sera plus favorable , & dans le nombre des traits que je lancerai , il y en aura qui atteindront mon ennemi.

Fryon promet tout à Marguerite. Il fit en effet des perquisitions pour découvrir quelque acteur intelligent , capable de jouer le personnage qu'ils méditoient. Le hasard s'obstinoit à trahir le Secrétaire dans ses moindres espérances ; il commençoit à regarder comme impossible l'exécution d'un plan qui jusqu'ici l'avoit trompé , lorsqu'une de ses créatures lui remet cette lettre adressée à son frère cadet. Ce dernier étoit absent , quand elle tomba dans

des Historiens qui prétendent qu'après la mort de cette Princesse, Owen , puni de sa témérité d'avoir contracté un mariage si disproportionné , fut mis à la Tour , & même qu'on lui coupa la tête.

les mains de l'ainé. Le jeu bizarre des événements voulut que celui-ci l'ouvrît ; & saisissant avec transport l'occasion d'être utile à Fryon qui lui avoit accordé sa confiance , il s'empressa de lui porter cette lettre , en disant qu'il croyoit être parvenu à lui rendre un service signalé. Fryon se hâta de satisfaire sa curiosité : l'écrit étoit conçu en ces termes :

» Non , mon cher Astley : non , vous ne
 » vous plaindrez plus de mon amitié ; je
 » vais vous en donner des preuves qui ne
 » vous laisseront aucun doute sur mes sentiments. Songez que je m'ouvre à vous
 » sans réserve , que ces épanchements ne
 » sont que pour mon ami seul. Je prétends
 » que pour tout autre , ma vie soit un
 » mystère impénétrable J'ai de l'ambition , de l'amour ; que fait-on ? ces deux
 » passions portées dans mon cœur au degré de flamme où je puis les élever , me
 » conduiront peut-être à des destinées
 » qu'une ame moins forte que la mienne
 » redouterait d'envisager.

» Mon vrai nom est Osbeck ou Varbeck. Mon pere avoit amassé une fortune considérable dans le commerce. Il
 » demeurait à Tournay ; il quitta le Judaïsme pour embrasser la Religion Chrétienne. Il vint s'établir à Londres sous
 le

» le regne d'Edouard VI. Ce Monarque
» fut, dit-on, sensible à la beauté de ma
» mere, qui me donna la naissance environ
» deux ans après notre arrivée en Angle-
» terre. Tous ceux qui ont approché le
» Roi, me trouvent avec ce Monarque
» une ressemblance frappante. Des bruits
» mêmes ont couru, que ma mere avoit
» payé de quelque complaisance les éloges
» continuels qu'Edouard faisoit de ses
» charmes. Tout ce dont je suis bien assu-
» ré, mon cher Astley, c'est que l'idée
» d'être le fils d'un Roi aggrandit mon
» ame, & l'enorgueillit au point qu'il y
» a des moments où je regrette de n'avoir
» pas un sceptre dans les mains. Je crois
» sentir que la couronne ne chargeroit
» point mon front. Cette image, que
» j'aime à me former, me remplit de cette
» sublime audace qui élève l'homme au-
» dessus de lui-même, & devient la sour-
» ce des grandes actions. Mon ami, laisse-
» moi rêver que ma place seroit un trône
» ne; je t'y ferois asseoir à mes côtés. Il
» y a tant de chimeres qui nous dégra-
» dent! celle-là du moins ennoblit l'ima-
» gination. Un fait certain, c'est que je
» suis le filleul d'Edouard IV, & qu'il me
» combloit de ses caresses. Il me donna

» le nom de *Peter* (1). Dans la suite , on
 » y ajouta le surnom de *King*. Ce Prince
 » descendu au tombeau , ma famille re-
 » vint dans les Pays-Bas. Notre séjour à la
 » Cour m'avoit éloigné de la profession
 » de mon pere : il ne me fut pas possible
 » de me rabaisser aux détails du négoce
 » qui me paroïssent petits & même avi-
 » lissans. Je me livrai aux exercices de la
 » noblesse , à l'étude ; j'appris plusieurs
 » langues, que je possède parfaitement. Un
 » desir inquiet , qui , malgré moi , me do-
 » mine , & qui est devenu pour mon ame
 » un besoin impérieux , me promena de
 » pays en pays ; je m'arrêtai en Ecosse :
 » c'étoit-là que m'attendoit une passion
 » plus violente encore que cette ambition,
 » le seul tourment que jusqu'alors j'eusse
 » éprouvé : je connus tous les charmes ,
 » ou plutôt toutes les fureurs de l'amour.

(1) Il me donna le nom de *Peter* , &c. De ce nom ,
 se forma le diminutif de *Peterkin* ou *Perkin*. Tout
 ce qu'on fait dire ici à ce jeune homme est con-
 forme à l'histoire. Il savoit parfaitement plusieurs
 langues , entre autres l'Anglois qu'il parloit aussi
 bien que le Flamand. La nature lui avoit donné
 une ame grande , toutes les graces , & ces heu-
 reuses dispositions , les vrais titres peut-être qui
 distinguent un homme d'un autre homme.

» Tu vas me traiter d'extravagant, quand
» tu sauras quel est l'objet de ces transferts.
» ports qu'il m'est impossible de maîtriser. Assurément, jugé par la raison, j'ai
» tous les torts ; non, mon erreur n'est
» point excusable : mais c'est au cœur
» que j'en appelle. Le sentiment est-il soumis
» à des loix ? y a-t-il pour lui des
» bienfaisances, des rangs, des dignités ?
» Sache donc, Astley, que je suis l'adorateur
» secret de la beauté même. Eh !
» que c'est une foible image pour te représenter
» la jeune Comtesse de Huntley !
» Que de charmes réunis ! est-ce bien une
» mortelle ! tu me diras qu'elle est de la
» plus haute naissance, parente même du
» Souverain de l'Ecosse (1). Encore une
» fois, mon ami, j'oublie tous ces avantages,
» que je dois détester, pour n'admirer,
» pour n'idolâtrer que ses attraits,
» ses graces, sa jeunesse, ses yeux si en-
» chanteurs, sa taille déliée & légère,

(1) *Parente même du Souverain de l'Ecosse.* Tous les mémoires du temps s'accordent pour nous représenter la Comtesse de Huntley comme une femme accomplie en beauté & en vertu. Elle étoit en effet parente de Jacques IV, Roi d'Ecosse, qui aida de tout son crédit le faux Duc d'York.

» tous les agréments qui sont au-dessus des
» richesses & des grandeurs. C'est la cé-
» leste Huntley que j'adore, & non l'al-
» liée des Princes & des Rois ; voilà ma
» divinité suprême. Juge de mon suppli-
» ce ! l'amour n'a pas mis entièrement son
» bandeau sur mes yeux ; je ne vois que
» trop tous les obstacles qui me contra-
» rient , & même me condamnent à mes-
» propres regards. Quelle peut être mon
» espérance ? & aime-t-on sans espérer ?
» C'est-là que mon imagination échauffée
» sert ma tendresse , ouvre à mes vœux
» un champ sans limites. J'aurois bien de
» la peine à te rendre compte des rêves
» où je m'égare : tout ce que je fais , c'est
» que je suis rempli d'une conviction ab-
» solue que l'amour est capable de pro-
» duire des miracles ; & il n'est rien que
» je ne tente pour mériter de pouvoir du
» moins un jour déclarer ma tendresse à
» l'objet qui l'a fait naître. Un cœur qui
» aime , qui brûle comme le mien , fran-
» chit , dévore toutes les difficultés. Je
» mourrai satisfait , si la Comtesse est in-
» truite de ma passion... mon ami ; & si
» cet aveu ne lui étoit pas indifférent...
» Les amants cherchent à se flatter , ils
» repoussent ce qui détruiroit la plus che-
» re des illusions. Ah , laisse-la-moi , laisse-

» la-moi , cette erreur qui fait à la fois
 » le tourment & le charme de ma vie. Je
 » veux retourner en Ecoſſe , revoir la
 » maîtrefſe de mon ſort , tomber à ſes
 » genoux... Aſtley , j'y mourrai d'a-
 » mour ».

Fryon s'arrête à cet endroit , ſe jette dans les bras de ſon ami , & avec un cri de joie : — J'ai trouvé ce qui nous eſt néceſſaire ! Marguerite , mon cher Aſtley , reconnoîtra ce ſervice. Il faut ; & à l'inſtant , que tu m'amenes ce jeune homme. Eſt-il vrai en effet qu'il reſſemble à Edouard ? — J'ai vu des portraits de ce Prince ; & à la vérité , il m'a paru que Varbeck avoit les mêmes traits. — Aſtley , ta fortune eſt aſſurée ; lie ton frere à nos intérêts. Tu ne ſaurois agir avec trop de vivacité. Que je voye , que je voye Varbeck ! que je lui parle ! Je vous attends.

Aſtley ſ'emprefſe d'informer de cette aventure ſon frere , qui ne cache rien à ſon ami , & l'invite à l'accompagner chez Fryon.

Du plus loin que le Secrétaire de la Duchefſe apperçoit le jeune étranger , il eſt frappé de cette reſſemblance prodigieuſe dont on vient de lui parler. Il court à Varbeck , prodigue l'affabilité , les careſſes ;

— Je fais tout. Félicitez-vous que je sois dans la confidence... ne vous reprochez point une passion qui décele la noblesse de votre ame : l'orgueil produit les grands hommes Je vous prédis que vous êtes né pour ne point borner vos espérances. Je vous servirai au-delà de vos vœux ; promettez-moi seulement de revenir me voir, & qu'il n'y ait que vos deux amis qui soient instruits de la destinée éclatante... vous ferez le plus heureux des mortels.

Fryon étoit si transporté, qu'il avoit de la peine à s'exprimer. Plus il conversoit avec le jeune homme , & plus il s'applaudissoit de sa découverte. A peine l'a-t-il quitté, il vole chez Marguerite : — Le Ciel, Madame, a fait pour vous un miracle : une vengeance certaine est dans vos mains ; votre ennemi va tomber du trône. C'en est fait de Henri Tudor, de tous les Lancastres ; le génie des Yorcks sort des tombeaux ; il combat pour nous ; il l'emporte.

Fryon rend un compte exact à sa souveraine ; il n'oublie point l'amour dont Varbeck est enflammé. Il aime, s'écrie la Duchesse ! Fryon, nous en ferons un héros, un Monarque ; le premier des enthousiasmes est l'amour. Oui, ma vengeance est sûre ! Ce Simnel n'avoit qu'une

ame sans élan : s'il eût aimé , il régneroit aujourd'hui. La Comtesse de Huntley est une divinité bienfaisante qui vient à notre secours. Saisissons ce moyen ; allons, je veux connoître le vengeur que le Ciel m'envoie ; introduis-le sans témoins dans ce séjour : toi seul assisteras à cette entrevue.

L'habile confident obéit. Varbeck, conduit par Fryon, quand tous les Courtisans se sont retirés, est présenté à Marguerite ; elle éprouve les mêmes impressions qui s'étoient fait ressentir à son Secrétaire. — Je crois revoir mon cher Edouard ! c'est bien lui ! c'est lui-même ! Elle donne à Varbeck les éloges les plus flatteurs. En effet, la nature sembloit avoir voulu dédommager le fils d'un simple particulier, des avantages que lui avoit refusés la naissance. Tout respiroit en lui cet air de noblesse & de grandeur, dont souvent notre imagination séduite se plaît à décorer ce petit nombre d'hommes favorisés du sort, & qu'il a fait asseoir aux premiers rangs. Le moindre mot qui échappoit à Varbeck, portoit avec lui ce caractère d'intérêt, préférable sans doute aux sensations peu durables que l'esprit seul excite. Sa physionomie réunissoit la douceur & la virilité. Les graces de la jeu-

nesse & de l'ingénuité prêtoient un nouveau charme à tant d'agréments.

La Duchesse ne pouvoit se séparer de Varbeck : elle ne se lassoit point de l'interroger, & toutes ses réponses ne servoient qu'à augmenter l'impression dominante qu'il produisoit, & à développer ses talents.

Varbeck, lui dit Marguerite, ma protection vous est assuré, & il ne tient qu'à vous de vous en rendre digne... j'ai de grands desseins sur vous. Fryon est chargé de vous faire passer mes volontés & mes bienfaits. Je n'exige qu'une soumission sans bornes, & un profond silence; n'accordez votre confiance qu'aux deux Astleys. Nous nous verrons souvent... gardez-vous de la moindre indiscretion; vous n'échapperiez pas à votre perte, & je puis vous élever à la fortune la plus haute. Que votre ambition envisage la plus vaste carrière, qu'elle n'y mette point de limites, & qu'elle ne s'arrête qu'au dernier terme; c'est vous en dire assez pour ce moment. Méritez le sort que je vous prépare... Fryon, il peut se retirer.

Varbeck, dans l'ivresse de la joie, court chez ses deux amis. Il leur apprend avec transport la réception que lui a faite Marguerite; il ouvre son ame aux illusions les

plus éblouissantes ; il marche à pas de géant ; il vole dans une nouvelle sphere ; l'objet de cet amour qui l'enflammoit , tenoit la premiere place dans ces songes ambitieux où il aimoit à s'égarer.

Ce jeune homme joignoit quelques éléments du dessin à ses autres connoissances : il s'empresse de crayonner le portrait de la Comtesse de Huntley ; il lui adresse les expressions les plus vives , les plus passionnées ; il le dépose cent fois dans son sein , pour l'en retirer cent fois , & le couvrir de baisers ; il l'invoque comme le génie tutélaire qui va présider à son sort. Varbeck n'est plus dans la classe des humains : c'est un être d'une nouvelle espece , que l'ambition & l'amour ont créé. Jamais les demi-dieux de la fable , ni les héros de notre chevalerie , n'ont montré un ame si préparée au merveilleux.

La Duchesse revoit Fryon. — Il faut achever notre ouvrage. Que Varbeck disparoisse de la société ; qu'il soit transporté dans une maison solitaire , située à quelques lieues de la ville. Là , il ne verra que toi , ses deux amis , & quelques domestiques qui seront dans le secret ; tu ne le tireras de cet asyle que pour le conduire ici , lorsque je l'ordonnerai. Pénétrons bien ton pupille de l'esprit du rôle que nous :

voulons lui faire jouer. Quelle image consolante pour moi ! Richemont, je vengerai ma niece ; je t'arracherai la couronne : tu connoîtras ce que c'est qu'une femme outragée. Le sang des Yorcks bouillonne dans mes veines. Que je sois précipitée au tombeau, & que je goûte le plaisir de t'y entraîner avec moi !

Le Secrétaire ne tarda point à exécuter les ordres de sa Souveraine ; il mit dans sa confiance les deux Astleys, & leur renouvela les promesses les plus capables de leur en imposer. Il exigea leur parole qu'ils ne déclareroient point à Varbeck le personnage auquel on le destinoit, jusqu'au moment prescrit où le projet devoit éclater.

Varbeck quitta donc la ville pour aller habiter une maison de campagne, éloignée de toute communication. Fryon lui fit entendre que cette retraite étoit nécessaire pour l'exécution d'une entreprise qu'il sauroit dans le temps. Il n'étoit servi que par deux domestiques, & ne voyoit que les Astleys & Fryon qu'on peut appeller son instituteur, & dont il étoit le docile élève. Jamais comédien n'avoit été mieux disposé. On lui remettoit sans cesse devant les yeux Edouard IV, la Reine sa femme, sa famille ; on peignoit vivemen

les moindres circonstances qui regardoient le Duc d'Yorck, ce qu'on supposoit s'être passé dans l'asyle de Westminster, la façon dont il en fut arraché par les artifices du cruel Richard ; on s'arrêtoit sur-tout à l'heureux événement qui avoit soustrait le Duc aux bourreaux prêts à le massacrer ; on prenoit soin que l'écolier répêât ces récits avec cette naïveté ingénue qui prête tant de force à la vérité, & répand sur les plus foibles expressions un intérêt, un charme dont ceux qui les entendent, ont de la peine à se défendre.

Lorsque Varbeck eut reçu ces premières leçons, Marguerite, impatiente de voir son projet s'exécuter, voulut elle-même mettre le sceau à son ouvrage. Le jeune homme, sans témoins, guidé par le seul Fryon, parut plusieurs fois devant elle. Un mot de cette femme si savante dans l'art des complots, étoit un coup de lumière pour Varbeck ; elle lui enseignoit à prendre le ton & les manières d'un personnage du plus haut rang, lui recommandoit de joindre l'affabilité à la noblesse de l'extérieur, de jeter un certain air de majesté sur la peinture des infortunes qu'il auroit à révéler, lui montrant comment un Prince, sans s'abaisser, peut solliciter l'attendrissement & même la com-

passion. Elle lui apprenoit sur tout ce talent heureux de plaire à la multitude, de l'échauffer, de l'entraîner, en conservant sur elle la supériorité. Enfin, Varbeck étoit parvenu à représenter la grandeur dans tout son éclat & sous toutes ses formes.

A quelque effor que se portât l'ambition démesurée de Varbeck, la Comtesse de Huntley, comme nous avons déjà observé, étoit le premier objet qui dominoit son imagination, & qui fixoit tous ses vœux. Fryon, en politique habile, comptoit bien faire valoir une passion si violente, & il s'en applaudissoit avec la Duchesse.

Le jour est arrivé où doit se lever le rideau qui cache à Varbeck la carrière brillante & immense que sa tendresse & sa fortune ont à parcourir. Il est amené, dans l'ombre de la nuit, au palais de Marguerite. Aussi-tôt qu'il a paru, elle lui ordonne de s'asseoir à ses côtés; il obéit, en laissant échapper des marques d'étonnement. Prince, lui dit sa souveraine, il faut m'écouter. A ce mot de Prince, la surprise & l'embarras de Varbeck redoublent. Oui, poursuit la Duchesse, sans changer de contenance & de visage, je m'adresse à un Prince, à un noble rejeton de la Maison la plus illustre & la plus

infortunée, à mon neveu, au Duc d'York lui-même. (Quel langage pour Varbeck !) Ces expressions vous seront moins étrangères, quand vous m'aurez entendue. Varbeck, c'est pour la dernière fois que je vous donne ce nom, vous allez connoître toute mon amitié pour vous, & lever les yeux jusqu'au faite des grandeurs où je vous appelle. Je prétends venger votre mérite & la noblesse de votre ame, des torts de la naissance. Le Ciel, sans doute, vous destinoit le rang que je vous excite à poursuivre aux dépens mêmes de vos jours. Qu'est-ce que la vie, lorsqu'elle se traîne dans la condition commune & dans l'obscurité ? Attacher les yeux de tout ce qui nous environne, s'élever au-dessus de la foule immense des autres hommes, s'asseoir dans une place où l'on ne connoît de supérieur que Dieu seul, où l'on participe, en quelque sorte, à son pouvoir absolu : voilà ce qu'est un Prince, un Monarque, & il n'est point d'autre existence. C'est ce que doit sentir tout mortel qui brûle de la flamme céleste de l'ambition, & j'aime à croire que ce beau feu vous embrase. Le trône, ou le tombeau, ces deux images doivent toujours frapper vos regards ; & vous marcherez sûrement au trône, si vous suivez aveuglément mes

vues, & que votre courage affermi contre les obstacles, serve ma politique.

L'histoire de notre Maison malheureuse vous est connue : vous savez les cruautés de Richard III, vous voyez l'arrogance, l'ingratitude de ce descendant d'Owen, bien digne de sa source obscure. Il est redevable à son mariage avec ma niece, de la sorte de légitimité dont il pense avoir revêtu ses prétentions, & il l'accable de ses dédains. Il persécute en elle les Yorcks qu'il déteste. Eh bien, qu'ils reparoissent, qu'ils triomphent, qu'ils se vengent en vous. Oui, foyez ce Duc d'Yorck qui nous a été enlevé avec son frere par une mort barbare. A ce souvenir, je ne puis retenir mes larmes ; mais ce n'est pas à des pleurs que je dois me borner. Vous avez les traits de ce jeune Prince, son âge, ses agréments : ayez sa fermeté ; il auroit déjà brisé ses fers, & fait tomber du trône ce prétendu rejetton des Lancastres. Pénétrez-vous de son ardeur, de ses transports. Simnel seroit Roi d'Angleterre, s'il eût eu vos talents, & qu'il eût mieux su profiter de mes leçons. Vous vous rendrez en Portugal chez Lady Brumpton, femme qui m'est entièrement dévouée. Fryon & vos deux amis vous y accompagneront ; votre personnage n'éclatera que lorsque j'en

aurai marqué le moment. On aura soin de ne vous produire qu'à propos. Encore une fois, souvenez-vous bien que ce Simnel dont je vous parlois, n'a perdu que de trois heures mal employées le plus beau des Royaumes; je vous ferai parvenir tous les détails relatifs à cette grande entreprise; allez, embrassez-moi, & que je retrouve en vous mon vengeur & mon neveu.

Varbeck, malgré toute son audace & son esprit vaste & ambitieux, étoit resté confondu, anéanti. C'étoit un homme qui, après avoir erré long-temps dans la confusion des ténèbres, voyoit tout-à-coup la clarté, & entroit dans un pays d'une étendue immense, qui lui offroit une foule d'objets différents. Il n'a point la force de répondre à Marguerite : mais à peine, entraîné par Fryon hors du palais, est-il sorti de son rêve, car cette aventure en avoit pour lui toutes les illusions, il s'écrie : Qu'est-ce que la Duchesse veut exiger de moi ? Sans doute, j'ai de l'ambition, elle m'enflamme, elle me dévore; je m'irrite contre le sort qui m'a donné une ame impatiente d'éclater, & qui en même-temps semble avoir pris plaisir à m'abaisser. Je voudrois m'élever au plus haut rang, oui, monter jusques sur un trône; mais par

quelle route ? par quels moyens ? par la valeur , la magnanimité , les ressources du génie ; c'est l'épée à la main que j'aspire-rois à mettre une couronne sur ma tête , en disant à tout l'univers : Varbeck ne tient le sceptre que de lui seul ; il n'eut point d'aïeux , point de droits étrangers à lui-même ; sa fortune , son nom com-mencerent par lui ; il fut régner. Tel se-roit , j'ose l'avouer , l'objet de mon or-gueil : je me plonge dans cette ivresse. Mais par l'audace & l'effronterie d'un men-songe bas & vil , acquérir un diadème ! devoir à un masque imposteur ce qu'on ne peut obtenir à visage découvert ! re-cevoir les hommages de l'Angleterre sous le nom du Duc d'Yorck , quand , au fond de mon cœur , je sens qu'ils seroient re-fusés à Varbeck ! il ne m'est pas possible de descendre à ce rôle si humiliant pour ma vanité ; je la mettrois , cette vanité , qui ne me dégrade point , à m'annoncer pour le fils d'un bourgeois de Tournay , & à me déclarer ouvertement le vengeur de la noble Maison d'Yorck. Que Margue-rite me fasse donner de l'argent , des trou-pes , & j'attaque Henri : je lui livre ba-taille ; & si je ne m'assieds point au trô-ne , du moins je me fais voir digne de l'occuper... — Varbeck , que dites-vous ?

quel est votre égarement ! d'où vous viennent ces idées romanesques, ces scrupules si peu faits pour quiconque veut exister ? & comment seriez-vous traité, si vous osiez seulement faire entendre, que, sans l'emprunt d'un nom qui vous donneroit toute votre valeur, vous avez conçu le projet de vous élever contre un Roi, contre le Roi d'Angleterre ? La moindre punition seroit de vous envoyer à l'hôpital des foux de Londres ; les Anglois, tous les hommes vous regarderoient comme un modèle d'extravagance. On voit bien, mon ami, que vous avez lu des romans de chevalerie : vous vous êtes gâté l'imagination. Ce n'est qu'en représentant le Duc d'Yorck que vous pouvez être quelque chose, & le pauvre Varbeck ne sera rien. — Mais si j'ai des talents, ce génie qui s'élève par lui-même à la haute fortune, j'aurai mon existence, & je m'en glorifierai plutôt que d'un rôle qui ne sauroit m'appartenir ; je veux être moi, & non un vil comédien, importuné toujours de la conscience de sa bassesse & de son dégoûtant mensonge. Mon parti est pris, Je me nommerai toujours Varbeck.

Fryon, désespéré de cet obstacle inattendu, employe les prières, les menaces, l'amitié, les sollicitations des Astleys. Tous

ses efforts sont inutiles ; il court chez Marguerite , lui apprend avec douleur la bizarre délicatesse de Varbeck , & lui montre le trouble qui l'accable. La Princesse , sans émotion , se contente de lui répondre : Fryon , vous avez peu de mémoire ! amenez-moi Varbeck. — Mais, Madame... — Obéissez ; remettez - vous ; tout ira au gré de nos vœux : c'est moi qui vous l'affure.

Fryon reparoit avec son disciple indocile qui avoit l'air interdit. Varbeck , lui dit la Princesse , car on voit bien que vous tenez fortement à ce nom , & qu'il vous est cher , je ne saurois comprendre le refus que vous opposez à mes bontés. Vous avez trop d'esprit pour n'être pas convaincu que , sans le nom d'Yorck , vous n'exciteriez que l'indignation & le mépris des Anglois , & même de toute personne raisonnable. Je vous avois préféré à bien des jeunes gens qu'on m'a présentés , pour vous accorder l'honneur d'être l'instrument de mes projets. Je ne vous dirai point que la même main qui cherchoit à vous soutenir , & vous élever au trône , peut vous rendre à la poussière , & vous y ensevelir à la moindre indiscretion qui vous échapperait. Non , ce n'est point ici le repentiment que je prétends faire parler ;

vous n'entendez point une Souveraine justement irritée, qui d'un mot pourroit vous anéantir : vous voyez encore une Princesse bienfaisante qui plaint votre foiblesse, qui souhaiteroit vous donner des témoignages éclatants de sa protection, qui a de la peine à ne point aimer en vous ce neveu, que quelquefois elle se flatte d'y avoir retrouvé, qui même avoit dessein de vous donner avec une couronne, la main... — De la Comtesse de Huntley?... Madame, seroit-il possible?... — D'elle-même. J'ai écrit au Roi Jacques; elle est prête à se marier. — Un autre... ô Ciel!... — Le Roi a suspendu cet hymen; vous irez en Ecosse, & le Duc d'Yorck épousera...

Varbeck ne laisse point achever Marguerite; il se précipite à ses pieds. — Il me seroit permis d'aimer la Comtesse de Huntley, de lui dire... d'espérer que je serois son amant, son époux!... Ah! Madame... (Il se relève avec emportement,) ordonnez, commandez; vos moindres volontés, je les remplis; c'est le Ciel qui me parle lui-même; faut-il être le Duc d'Yorck?... tout ce que vous desirez, Madame, je le suis, je le suis... Varbeck n'existe plus. Je pourrai, divine Huntley, vous déclarer une tendresse!... elle sera

digne de vous. Mais, Madame, si un cruel engagement... — Allez, reposez-vous sur moi de vos intérêts; hâtez-vous de vous embarquer pour le nouveau séjour que je vous ai assigné, & songez que votre destinée est dans mes mains.

Que la passion de l'amour est encore au-dessus de celle de l'ambition ! Cette dernière, quelque pouvoir qu'elle eût sur le cœur de Varbeck, n'avoit pu le déterminer à servir la vengeance de Marguerite. Des obstacles sans nombre l'arrêtoient : on ne lui dit qu'un mot, qui flatte un sentiment que ce jeune imprudent auroit dû vaincre ; & il n'est plus qu'un amant docile, livré à toutes les impressions qu'on voudra lui inspirer.

Fryon saisit ces heureuses dispositions pour accélérer le départ de Varbeck ; qui déjà est sur les mers avec lui, & ne l'entretenant plus, ainsi que ses deux autres amis, que de la Comtesse de Huntley, & de l'espérance de la posséder.

Cet amour aura sans doute les apparences du merveilleux pour quiconque ne se représentera point la plus belle personne qu'ait vu naître l'Ecosse. Catherine Gordon, fille du Comte de Huntley, & alliée à la Maison royale, méritoit en effet l'espece d'idolâtrie que Varbeck paroissoit

lui avoir consacrée. Elle entroit dans cet âge où la beauté se développe avec tout son éclat. La langueur, la vivacité, l'attendrissement, cet intérêt si touchant qui est une sorte de magie inexprimable, le charme de l'amour, tous ces divers traits étoient réunis dans ses yeux ; son ame pure se peignoit sur un front plein de candeur ; ses cheveux d'un blond admirable relevoient encore la blancheur de sa peau ; la volupté même respiroit sur sa bouche ; mille graces qui paroissoient se multiplier à la vue, prêtoient un nouveau degré de séduction à la régularité de ses traits. Aussi-tôt qu'on approchoit d'elle, on se sentoit captivé, & l'on aimoit l'empire qu'elle faisoit éprouver. L'accent de sa voix prévenoit en faveur de ce qu'elle alloit dire ; un seul de ses regards valoit toutes les expressions ; elle n'avoit qu'à se montrer, pour jouir de son pouvoir. Si le sentiment se rendoit visible, on l'eût adoré sous l'image de la Comtesse. Une douce mélancolie, attrait bien au-dessus de tous les autres, mettoit le comble à tant de beauté. Mais que les agréments de son esprit, la solidité de son jugement, ses manieres affables, ses vertus sans orgueil & sans austérité, étoient encore préférables aux charmes de son

extérieur ! Connoissoit-on la Comtesse de Huntley ; on oublioit peut-être ses attraits , pour ne s'occuper que de ses belles qualités. D'une sensibilité extrêmement délicate , elle faisoit avec transport toutes les occasions où son cœur pouvoit se livrer à l'attendrissement , sans offenser la vertu. Lui faisoit-on le récit de quelque infortune , ou trouvoit-elle dans un livre des traits qui lui peignoient le malheur ; elle s'en pénétoit , ses yeux se couvroient de larmes. Qu'elle goûtoit de satisfaction à se remplir de cette tristesse délicieuse ! Aussi s'arrachoit-elle souvent au fracas de la Cour , pour aller dans une campagne à quelques lieues d'Edimbourg , jouir des agréments de la solitude. Une seule amie l'y accompagnoit ; on la nommoit Lady Sulton.

La Comtesse apprend que son Souverain lui destine un époux qu'elle avoit à peine entrevu. Il étoit beau-frère du Roi de Danemarck ; la mort venoit d'enlever le Comte de Huntley , & Jacques servoit en quelque sorte de tuteur à sa fille. Elle va avec son amie s'enfoncer dans un bocage qui paroissoit être l'asyle de la douce rêverie. Le bruit d'un ruisseau que l'œil suivoit à travers un tapis de fleurs semées par la nature , le chant varié de mille oi-

seaux qui sembloient avoir préféré cet asyle à tous les lieux d'alentour, la vue, dans le lointain, d'un canal dont les flots argentés alloient se perdre sous des arbres d'une hauteur immense, le soleil à son couchant, qu'on eût dit prêt à tomber dans ces eaux étincelantes de ses rayons : voilà les objets innocents que recherchoit la Comtesse, & qui l'attachent toujours davantage. Ma chere Sulton, disoit-elle à son amie, sens-tu comme moi cet heureux oubli du monde qu'inspire ce séjour ? Il me semble que l'Ecosse, que l'univers ait disparu à mes regards, & qu'il n'y ait que nous deux qui existions dans cette paisible retraite. Que ne m'est-il permis d'y couler le reste de ma vie, loin des grandeurs, loin de la Cour, maîtresse de mon sort, cherchant, trouvant dans mon cœur cette félicité pure qui fuit le tumulte des sociétés, qui trompe, hélas ! tous nos desirs, lorsque nous croyons l'avoir atteinte & la posséder ! Ah ! mon unique amie, je ne la goûterai point, cette félicité, dans l'engagement auquel le Roi va m'affervir ! je serai une malheureuse victime qu'on traînera à l'autel pour être immolée à un mari... qui n'aura point ma sensibilité ! Sulton, mon cœur est consumé du besoin d'aimer ! Et quel objet me paroîtroit digne de mon

attachement ? Je desirerois que celui qui sera mon époux , connût tous ces détails de sentiment qui échappent aux cœurs vulgaires , & qui ne sont saisis que du petit nombre d'ames comme la mienne ; je voudrois qu'il eût éprouvé l'infortune. Je ne fais , mais je pense que le malheur ajoute encore à la tendresse. De quelle volupté je m'enivrerois à essuyer les larmes de quelqu'un qui me feroit cher ! que ma tendresse redoubleroit de délicatesse & de vivacité ! non , Sulton , les heureux ne sentent point l'amour ! Que je me plais dans l'histoire à voir Eponine habiter un antre solitaire avec son malheureux époux , ouvrir son sein à ses pleurs , porter avec lui le fardeau de ses peines , lui tenir-lieu de tout au monde ! Ils n'étoient point à plaindre : ils se disoient qu'ils s'aimoient ; ils se le répétoient ; ils souffroient ensemble. Ah ! Vespasien sur son trône , maître de la terre , n'avoit point une idée de leurs plaisirs.

Cet entretien de la Comtesse de Huntley la fera mieux connoître que tous les traits sous lesquels on eût pu la représenter.

Cependant la Duchesse de Bourgogne qui ne perdoit point de vue son projet , commençoit à répandre secretement l'apparition

parition du Duc d'Yorck. Chaque jour, des circonstances plus détaillées grossiffoient cette nouvelle; on racontoit comment ce Prince étoit échappé à la main des bourreaux, par la compassion qu'il leur avoit inspirée; on disoit qu'il les avoit engagés à le soustraire à la barbarie de Richard, qu'ils avoient fui de la Tour avec le Duc, & qu'enfin il sortoit de la retraite où il étoit resté trop long-temps enseveli. L'amour des nouveautés & des factions, plus ardent peut-être en Angleterre qu'en tout autre pays, adoptoit ces rumeurs. Un mécontentement marqué indisposoit les Grands contre leur Monarque; ils les avoit abaissés (1), en soulageant le joug sous le-

(1) *Il les avoit abaissés, &c.* On ne fait trop si le projet de Henri, en diminuant l'autorité féodale, & délivrant les vassaux des vexations de leurs Seigneurs, fut de faire remplacer la servitude par l'opulence. Il y a lieu de croire qu'il n'étoit conduit que par son intérêt personnel. Mais ce qu'on peut assurer, c'est que l'Angleterre lui doit les premiers fondemens de sa grandeur. Le peuple se releva de la poussière où il paroissoit être condamné à rester enseveli, & fut plus heureux en raison de l'abaissement des Grands. Le commerce naquit de l'industrie favorisée; l'agriculture sur-tout fut protégée par ce Souverain, qui la regardoit comme la force de la monarchie Angloise.

quel le peuple avoit gémi jusqu'alors. D'ailleurs, les especes de contributions qu'il levoit sur les gens riches, excitoient un murmure général : tout desiroit, tout appelloit un rejetton des Plantagenets.

Malgré la prévention favorable qui sembloit annoncer cette sorte de résurrection, Varbeck ne se faisoit point connoître en Portugal : il se contentoit d'irriter la curiosité ; le peuple, amoureux de l'extraordinaire, aime à tirer de la classe commune des hommes, quiconque paroît enveloppé d'un voile mystérieux. C'est une des erreurs de l'esprit humain : il se plaît à jeter de l'ennoblissement sur ses illusions. Il faut se ressouvenir aussi que la nature sembloit être d'intelligence avec ce jeune imposteur pour lui concilier la faveur publique, & qu'il réunissoit tous les talents nécessaires au succès d'une révolution.

Fryon avoit soin d'écrire à sa Souveraine les progrès que faisoit son élève. Les premiers de Lisbonne s'empresserent d'accueillir Varbeck, qui possédoit l'art d'entretenir une incertitude plus favorable peut-être que nuisible à sa vanité. Mais au milieu de cet éclat qui commençoit à le distinguer, il n'oublioit point que Marguerite lui avoit promis d'appuyer sa tendresse pour la Comtesse de Huntley ; il le

rappelloit sans cesse à Fryon, qui se servoit de cet amour comme d'un aliment de l'incendie qu'il devoit allumer. C'étoit surtout dans le sein de son cher Astley, que Varbeck répandoit les divers transports qui l'agitoient. Ces épanchements si doux multiplient les plaisirs de l'ame, & elle a besoin de les partager avec l'amitié. Astley, disoit Varbeck, parle-moi de l'objet enchanteur que j'idolâtre. Connois-tu bien l'excès de mon bonheur ? Epouser tout ce que j'aime... Mais, mon ami, ne puis-je être heureux que par une grossière imposture ? Quand je m'attache à cette image, c'est alors que je m'indigne contre le sort. Que ne m'est-il permis de m'élever par moi-même au rang du premier Monarque de l'univers, de me montrer, en un mot, tel que je suis, Varbeck, sans aïeux, sans extraction, mais le plus grand des hommes, devant tout à la noble ambition, à l'amour, à l'amour ! J'aime à croire que si la fortune m'eût fait naître sur un trône, j'aurois été le bienfaiteur du monde entier. Quelle est la félicité d'un Roi ! il a le pouvoir de faire le bien, de sécher les larmes du malheureux, de tendre la main à l'innocence abattue. Il peut donner des témoignages éclatants de sa tendresse à l'objet qui regne sur son cœur, l'enorgueil-

lir de ses hommages, élever, enflammer son ame par le desir de lui plaire.... Astley, je suis le plus à plaindre des hommes.

Cet ami, un des instruments dociles qu'employoit l'adroit Fryon, & qui d'ailleurs étoit extrêmement attaché à Varbeck, écartoit ses incertitudes, ramenoit son esprit flottant au grand projet qu'avoit conçu Marguerite; l'amour, au reste, étoit de moitié avec eux, pour soumettre le jeune homme à ce qu'ils avoient projeté.

Varbeck ne pouvoit plus demeurer en Portugal; les bruits augmentoient, & l'on se disoit déjà tout bas qu'il pouvoit être le Comte de Warwick, ou le jeune Duc d'Yorck. Il brûloit de se rapprocher de l'Ecosse. Fryon, muni des ordres de la Duchesse, va déclarer à son disciple que tout est prêt pour son départ de Lisbonne; qu'il faut, pour l'accomplissement de leurs desseins, se transporter en Irlande; qu'enfin le moment est arrivé où le Duc d'Yorck doit s'exposer aux yeux dans tout l'appareil de son personnage. Varbeck quitte donc le Portugal, comblé des marques d'amitié de toute la nation, & se prépare à s'acquitter avec tous ses talents du rôle important qu'on lui a confié.

Ils étoient débarqués sur les côtes d'un

pays où ils n'avoient qu'à paroître pour s'attirer une foule de partisans. Fryon s'écrie : Je rends mes hommages au Duc d'Yorck ; qu'on oublie jusqu'au nom de Varbeck : j'envisage , je fers un Prince véritable , & digne d'occuper un des premiers trônes du monde. Allons, mes amis , poursuit-il , en s'adressant aux deux Astleys , & au peu de gens qui composoient leur suite ; c'est à la gloire qu'il faut marcher : renversons Henri d'une place qu'il n'a point méritée , & immolons l'usurpateur aux justes ressentiments d'une Princesse qui se pique de reconnoissance : elle ne mettra point de bornes à ses bienfaits.

Corck est la première ville de l'Irlande qui reconnoît Richard Plantagenet, second fils d'Edonard IV , pour le Souverain légitime de la Grande - Bretagne. Le Duc d'Yorck (car désormais nous n'appellerons plus autrement Varbeck) écrit aux Comtes de Kildare & Desmond , pour les engager à se déclarer en sa faveur. Sa lettre étoit une espece de manifeste , où le Prince exposoit ses droits au trône. On y représentoit Henri VII comme le tyran de la Noblesse , comme un concussionnaire sans pudeur , qui sacrifioit tout à son insatiable avarice. Ces récits étoient appuyés de détails qui donnoient les couleurs de la

vérité à l'apparition d'un descendant des Yorcks. Le Maire de cette ville que, selon les apparences, Fryon avoit su enrôler au nombre des acteurs de cette intrigue, prit soin de confirmer la nouvelle. Une infinité de gens qui attendent tous des révolutions, demandoient à servir le nouveau Monarque ; ils ne se souvenoient plus de l'impof-ture groffiére de Simnel ; la haine fufcitoit des ennemis à son vainqueur, autant que l'amour du merveilleux.

Fryon ne fe laffoit point d'enseigner à son pupille tout ce qui pouvoit l'affermir dans un personnage dont la réuffite paroif-soit assurée. Je fuis forcé de vous quitter , lui dit-il un jour ; mais, dans peu de temps, vous viendrez me joindre ; continuez à mettre en ufage ces talents admirables que vous avez reçus de la nature ; songez au prix qui vous eft réfervé, que vous ferez poffeffeur d'une femme que vous adorez : une telle récompense vaut bien qu'on faffe des efforts pour acquérir un trône. Vos amis reftent auprès de vous. Sur-tout gardez un profond fecret fur la Princeffe qui vous honore de fa bienveillance.

Le Duc d'Yorck entraînoit toute l'Irlande dans son parti, quand un François (1)

(1) *Quand un François , &c. On prétend qu'E-*

lui demande un entretien secret, & l'invite de la part de son maître à se rendre auprès de lui.

Henri VII, industrieux à trouver des prétexte pour grossir ses trésors, feint d'avoir conçu le projet de porter ses armes en France ; c'étoit présenter aux Anglois un fantôme qu'ils embrassoient avec avidité. A juger les événements avec cet œil politique que le succès n'éblouit pas, on peut avancer que les journées de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, ont peut-être été aussi funestes à nos voisins qu'à nous-mêmes ; ces victoires leur avoient fait illusion, au point que la conquête de la France est long-temps entrée dans les vues du système national. Henri vouloit recueillir quelque fruit de cette chimere de l'esprit Anglois. Sous l'appas d'une expédition si flatteuse, il eut l'art d'imposer une taxe qu'on nommoit *bénévolence* ; il poussa même la ruse jusqu'à s'embarquer ; il arriva au commencement d'Octobre à Calais. » Il » lui importoit peu, disoit-il, que la sai-

tienne Tyron, qui avoit abandonné le service de Henri VII, & le nommé Lucas, furent envoyés secrètement à Varbeck de la part du Roi de France, pour l'assurer de sa protection, & l'inviter de se rendre à sa Cour.

» son fût avancée ; aussi bien un été ne
 » suffiroit pas pour achever la conquête
 » de la France ».

La Duchesse de Bourgogne , aussi éclairée qu'implacable dans sa vengeance , avoit saisi l'heureuse occasion qui lui associoit un Monarque nécessairement l'ennemi du Roi d'Angleterre. Fryon , par les ordres de Marguerite , s'étoit transporté à la Cour de Charles VIII ; il avoit su amener ce Souverain à desirer la visite du Duc d'Yorck.

On n'avoit pas eu de peine à obtenir de Charles une protection décidée en faveur du prétendu reste d'une famille plus célèbre encore par ses malheurs que par la noblesse de son origine. Ce jeune Roi annonçoit cette ardeur héroïque qui depuis l'emporta dans un vaste champ de rapides conquêtes. La passion de la gloire est rarement séparée de la générosité ; une grande ame se plaît à réparer les injures de la fortune. Ranimer , pour ainsi dire , une maison illustre ensevelie sous des disgraces multipliées , porter son rejetton sur un trône qui paroissoit lui appartenir , s'avouer , à la face de l'Europe , le vengeur & l'appui d'un Prince infortuné , dérobé au glaive des bourreaux ; toutes ces images ont , de tout temps , eu de l'empire sur nos

Souverains, qui sont les protecteurs & les amis nés des Rois malheureux, & elles échauffoient sur-tout Charles de ce noble enthousiasme dont les transports ne se sont sentir qu'aux âmes magnanimes.

L'Ecosse retentissoit de l'événement singulier qui sembloit faire sortir du tombeau un rival si redoutable pour Henri. La renommée, dans ses récits, n'avoit oublié aucun de ces traits dont l'air de vraisemblance répand l'intérêt jusques sur les moindres particularités : l'imagination s'allume en faveur d'illustres malheureux ; elle en forme des héros de prédilection, & ils ne sont jamais plus imposants que lorsqu'ils combattent l'adversité. On goûte une espèce de plaisir à voir un personnage connu, aux prises avec l'infortune ; on le suit à travers les obstacles, les dangers. Parvient-il à les vaincre : on jouit de sa gloire & de son bonheur ; on triomphe avec lui. C'étoient les impressions qu'excitoit le Duc d'Yorck sur la plupart des âmes sensibles ; & que celle de la Comtesse de Huntley étoit remplie de cet attendrissement si honorable pour l'humanité ! Je ne sais, disoit-elle à son amie, quel nom donner aux sentiments que j'éprouve ! L'image d'un jeune Prince échappé au fer de ses meurtriers, n'ayant pour lui que son seul cou-

rage, faisant tête à la fortune qui sembloit l'avoir condamné à mourir dans l'obscurité de la Tour, s'avancant au trône l'épée à la main ; un tel objet porte à mon cœur, y répand une sorte de volupté qu'assurément ce qu'on appelle des plaisirs n'est point capable de procurer. Croirois-tu que quelquefois je cherche la solitude pour verser des larmes sur le sort de ce Duc d'Yorck ? & qu'elles sont douces, ces larmes ! qu'elles me sont chères ! de quel charme elles sont animées ! la compassion est donc le premier des plaisirs ! Elle ajoutoit : Que ne puis-je être de quelque utilité à ce Prince si intéressant ? J'imagine, mon amie, que, s'il ne falloit que ma fortune pour le relever au trône de ses peres, oh ! je ferois sans peine ce sacrifice. Peut-être est-ce l'orgueil qui m'égare, & que je prends pour une pitié généreuse : mais je me croirois la plus heureuse femme du monde, d'avoir contribué à venger le Duc d'Yorck des injustices de la destinée. Ah ! Sulton, je te l'ai dit, l'époux auquel on va m'enchaîner, n'aura point connu l'infortune, & il n'y a que les malheureux qui sachent aimer !

Le Duc d'Yorck étoit arrivé à Paris : la première personne qui vole dans ses bras, est le zélé Fryon, Ils ont ensemble un long

entretien. Fryon lui apprend comment sa bienfaitrice, du fond de son palais, a su lui ménager l'appui du Roi de France. Il lui développe tous les ressorts qu'il fait agir à cette Cour, & lui trace les diverses routes par lesquelles il doit marcher. Le Duc, pénétré de l'esprit dont il n'étoit que l'instrument, est présenté au Roi qui l'attendoit, environné de toute sa Cour. Le disciple de Fryon n'avoit jamais mieux représenté le Prince. Charles VIII, qui avoit toute la générosité & la franchise d'un Chevalier François, lui fit une réception sur laquelle, selon l'usage, les courtisans enchérent encore. On se récrioit sur son port majestueux, sur son air noble & touchant; la sorte de tristesse qui respiroit dans ses traits, & dont le malheur paroissoit être la source, ajoutoit encore à ses graces, sur-tout aux yeux d'un sexe que la sensibilité a souvent conduit à l'enthousiasme, & au dernier degré de l'héroïsme. Le Duc est logé dans le palais de Charles, qui lui assigne une pension considérable, le traite de Duc d'Yorck, & lui donne une garde, dont un Lord fut le Capitaine.

L'admiration, l'intérêt puissant, l'ivresse de générosité & de compassion, qu'a excitées l'ennemi du Roi d'Angleterre, se ré-

pandent jusqu'à Londres. On fait que la renommée s'accroît en marchant; & l'éloignement est favorable à toutes ces illusions, à tous ces fantômes que la crédulité ne demande pas mieux que d'embrasser. Plus de cent Anglois passent la mer, accourent à Paris, entre autres Sir George Réville, Sir John Taylord. Chaque jour amenoit des mécontents de Henri & des partisans zélés de Richard Plantagenet. La galanterie Françoisise qui se pique d'accueillir les étrangers, ne laissa rien à desirer au Duc d'Yorck. On imagina pour lui des fêtes où le goût se trouva réuni à la magnificence; il fit admirer son adresse dans plusieurs tournois, & reçut des prix de la main des Dames les plus distinguées pour les agréments & la qualité. On se demandoit pourquoi il portoit une écharpe verte, & l'on cherchoit à deviner le sens de l'emblème qui décoroit son écu. Il représentoit un aigle déployant ses ailes, & dirigeant son vol vers le soleil. Au-dessous on lisoit ces mots : JE NE M'ÉLEVE QUE POUR LUI.

Ces amusements, cette pompe, ces honneurs auroient pu satisfaire une âme qui n'auroit eu d'autre passion que celles des plaisirs & de la vanité : mais le Duc d'Yorck aimoit éperduement, & tout disparoit devant l'amour. Mon ami, disoit-

il souvent à son fidele Astley, tu me van-
tes mon bonheur, mon éclat ; tu me par-
les de rangs, de gloire, de couronne ; tu
me fais voir un des plus grands Rois du
monde, m'honorant d'un accueil que d'au-
tres à ma place regarderoient comme l'ex-
cès des faveurs de la fortune. Je ne te ca-
cherai point que mon orgueil auroit lieu
de s'applaudir ; mais que l'orgueil est foi-
ble, comparé à l'amour ! & mon cœur
peut-il être touché des illusions d'un fi-
beau songe, quand je ne les partage point
avec la Comtesse de Huntley ? Cependant
pour qui me suis-je abaissé à devenir le
héros d'une fable dont je suis forcé de rou-
gir au fond de l'ame ? Et si la Comtesse
alloit former cet engagement... Astley ;
elle cédera aux volontés du Roi ; qu'ai-je
dit ? n'aimeroit-elle point ? jusqu'à pré-
sent, auroit-elle été insensible ? quelle er-
reur m'abuse ! pourroit-on avoir tant de
charmes, & ignorer le pouvoir de l'a-
mour ? elle formera des nœuds qu'aura
préparés la tendresse. Mon ami, je suc-
combe à cette image ! il faut que tu me
rendes un service, que tu ailles en Ecosse
juger par toi-même de ce que je dois ef-
pérer ; tu verras cette beauté adorable ; tu
sauras si elle a donné son cœur, si sa main...
Eh ! que m'importeroit d'être son époux,

si je n'avois point à ses yeux les traits d'un amant ? Sur-tout ose m'apprendre mon malheur ; je renonce aux promesses du sort aux bienfaits de la Duchesse , à tout , à la vie ; les grandeurs, le trône, l'existence ne sont rien , s'il faut les séparer de la divine Huntley.

Fryon, impatient de consommer son ouvrage, eut la complaisance d'accorder à son élève ce qu'il demandoit. Astley part donc pour l'Ecosse, bien déterminé à flatter les espérances d'un ami qui lui étoit cher , & dont il envisageoit sa fortune assurée. D'ailleurs, la destinée des deux freres étoit attachée à la résolution qui se tramoit ; il ne s'agissoit que d'enivrer un jeune homme de toutes les erreurs qui pouvoient entretenir un enthousiasme utile aux projets de la Duchesse, & à leurs propres intérêts.

Henri, qui, d'un œil dédaigneux, voyoit Simnel ramper dans la foule de ses domestiques, avoit d'abord opposé le plus froid mépris à la nouvelle d'un second vengeur de la Maison d'Yorck. Il se reposoit sur son heureuse fortune , qui jusqu'alors l'avoit si bien servi. Ce Prince étoit beaucoup plus occupé du soin d'entasser des trésors ; & cette grande expédition dont il menaçoit la France , ne devoit aboutir

qu'à les augmenter (1). Il feignoit de vouloir se rendre maître de Boulogne , qu'il tenoit assiégée , tandis qu'il ne songeoit qu'à préparer un traité avantageux à sa sordide avarice. La paix se conclut donc entre la France & l'Angleterre. Une des premieres demandes de Henri , fut qu'on lui livrât le Duc d'Yorck dont les progrès commençoient à l'inquiéter. Le Conseil François penchoit assez à satisfaire sur cet article le Souverain de la Grande-Bretagne. Charles se leve avec indignation : — Depuis quand la trahison & la bassesse nous ont-elles fouillés de leur ignominie ? Et ce sont des sujets estimables par leurs lumieres & par leurs vertus , qui viennent de me donner ces conseils ! On me parle de politique ! La politique d'un Roi de France est de ne rien craindre , & de braver ses ennemis , quand ils le forcent à

(1) *Qu'à les augmenter, &c.* Charles s'engagea à payer les dettes que la Reine sa femme avoit contractées pour défendre la Bretagne, lorsqu'elle n'en étoit que Duchesse. Les sommes qu'il donna à Henri, montoient à plus de huit millions de notre monnoie. Les Anglois murmuroient tout haut de ce que leur Souverain s'étoit servi du prétexte d'une guerre qu'il n'avoit pas dessein d'entreprendre, pour leur extorquer en quelque sorte, des subsides exorbitants.

les combattre ; sa Cour fut de tout temps la retraite des Princes malheureux & persécutés. Le Duc d'Yorck se jette dans mes bras ; du moins c'est sous ce nom respectable que j'ai reçu cet étranger. Qu'il soit , en effet , un reste infortuné des Plantagenets, tel qu'il s'est annoncé, ou qu'il ait en l'audace de m'en imposer, quel qu'il soit , je n'abuserai pas de sa confiance ; il apprendra jusqu'à quel point un Roi de France sait garder sa foi, & sacrifier même ses intérêts à l'honneur & à la probité. Encore une fois, on n'est point politique, on n'est que Roi, & loyal Chevalier, quand on peut marcher à la tête de deux ou trois cents mille François ; mon peuple ne me démentira point. Que Henri vienne donc m'attaquer, je l'attends sans crainte : mais qu'il n'espère pas que j'achete la paix aux dépens de l'honneur (1). Je ne serois pas digne de commander à des hommes tels que vous, si je pensois autrement.

(1) On eut soin de stipuler dans un article ajouté au traité : *Qu'aucun des deux Rois, tant que dureroit la paix, ne donneroit conseil, aide ni support, soit directement, soit indirectement, aux traîtres, rebelles, ou conspirateurs des Etats de l'un & de l'autre.*

Ce discours excite des transports d'admiration & d'attendrissement en faveur d'un jeune Roi dont l'ame généreuse se montrait avec tant de noblesse & de magnanimité. Cependant Charles, dans la fuite, fut obligé de se relâcher un peu de cette hauteur de sentiments. Quelquefois il est de la sagesse d'un Souverain d'immoler ses volontés & sa gloire même aux besoins de l'Etat. Il doit tout lui sacrifier, excepté l'honneur ; & assurément Charles conserva le sien dans toute sa pureté, quoiqu'il se vît contraint, pour sceller la paix avec Henri, de renvoyer le Duc d'Yorck. Il lui donna avant son départ une audience particulière, & chercha avec bonté à le consoler de la perte d'une protection éclatante. L'intérêt de mon Royaume, lui dit-il, exige que vous quittiez ma Cour ; je ne violerai point les droits de l'hospitalité, comme votre ennemi m'avoit fait l'affront de s'en flatter. Il prétend que vous êtes un imposteur : si j'en avois des preuves, je vous ferois punir, mais je ne vous trahirois pas. J'aime mieux croire que j'ai ouvert un asyle au Duc d'Yorck ; il sortira de mes Etats en toute sûreté ; & quelque séjour qu'il choisisse, il peut compter sur ma bienveillance.

Cet événement imprévu déconcerta

Fryon, qui, en politique habile, fut assez maître de lui pour cacher son trouble à tous les yeux, & même à ceux de son pupille : il obtint cependant du Roi une entrevue secrète. Le Duc d'Yorck étoit consterné ; ses rêves éblouissants s'évanouissoient ; il falloit toute l'adresse du confident de la Duchesse de Bourgogne, pour ranimer son courage. Ce coup vous abat, lui dit Fryon ! vous êtes donc bien peu avancé dans la connoissance des hommes, & des divers ressorts qui les font agir ! Cette disgrâce ne servira qu'à vous rendre plus cher au parti. Apprenez qu'un Prince malheureux en devient plus intéressant, que l'infortune paroît lui communiquer un caractère sacré ; avantage qu'il ne tient pas souvent du rang & de la grandeur. L'adversité semble remettre entre les hommes cette égalité qui est de l'institution primitive de la nature. C'est un Prince persécuté par le sort, qui peut se flatter d'avoir de vrais serviteurs, des amis. On attache une espèce de gloire à le soutenir ; l'orgueil se joint au sentiment, & l'inclination fortifiée par la vanité forme une passion capable des actions les plus héroïques. Le Roi de France a été forcé par les circonstances, de paroître vous retirer la main qui vous soutenoit : mais si le

Souverain semble vous désavouer, croyez que Charles vous aime, & vous appuyera par des voies indirectes, de tout son crédit. J'ai sa parole. Allons auprès de votre protectrice déclarée : son génie est fécond en ressources. Gardez-vous sur-tout de lui montrer ce découragement qui dégrade tout homme, dans quelque rang que le sort l'ait placé. Ce n'est qu'en opposant un front d'airain aux obstacles & aux dangers, que vous parviendrez à plaire à la Duchesse, & à mériter ses bontés. Tant qu'elle sera pour vous, ne vous défiez point de votre destinée ; songez d'ailleurs que la Comtesse de Huntley...

Le Duc d'Yorck, sorti, à ce mot, de son accablement, interrompit Fryon pour l'assurer qu'il s'abandonnoit à ses conseils. Cet objet, que ce jeune homme aimoit avec idolâtrie, étoit la divinité inattendue que la fable nous représente venant au secours d'un mortel, qui, dans l'ordre des événements, doit être accablé sous sa mauvaise fortune. Fryon & son élève quittent donc sans bruit la Cour de Charles, & partent pour la Flandre.

Astley étoit arrivé à Edimbourg; il avoit vu cette beauté dont son ami étoit épris; voici la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet.

» Un courage inébranlable; de la conf-

» tance dans vos projets; des assauts re-
» doublés à la fortune, & l'amour fera
» pour vous. Je n'ai fait qu'entrevoir la
» Comtesse de Huntley; elle est presque
» toujours à la campagne, livrée à une
» profonde solitude. Il est vrai que la na-
» ture n'a créé rien de plus beau. Il pa-
» roît que, depuis votre séjour ici, ses
» charmes sont encore augmentés. Que
» j'aime sur-tout la douce mélancolie ré-
» pandue dans tous ses traits! que cet air
» de tristesse rend sa beauté touchante!
» Un seul de ses regards porte dans l'âme
» un intérêt, un attendrissement... Je ne
» suis plus étonné de l'amour prodigieux
» qu'elle vous a inspiré, & j'ajoute en-
» core aux éloges que vous lui donniez.
» Mais ce qui doit vous enflammer jus-
» qu'à tenter l'impossible, c'est ce que je
» vais vous apprendre. Croyez-vous que
» la Comtesse, sans vous avoir vu, est dis-
» posée à vous payer de retour? vos aven-
» tures l'attachent; elle en suit les progrès;
» elle est curieuse d'être instruite des moindres particularités. L'autre jour il lui
» échappa de dire avec ces grâces qu'elle
» seule possède : *On dit que chaque femme*
» *doit avoir son héros; le mien sera le Duc*
» *d'Yorck.* Voilà, mon ami, des traits de
» flamme pour le cœur d'un amant! On

» ne parle point encore de son mariage;
 » il y a tout lieu d'imaginer qu'aucune
 » passion ne la préoccupe. Elle est la plu-
 » part du temps dans cet asyle, & n'a
 » pour toute société qu'une seule amie
 » qui lui est dévouée depuis l'enfance.
 » Tout le monde ici se récrie autant sur
 » ses vertus que sur sa beauté; l'Ecosse
 » entiere retentit de ses actions de bien-
 » faisance; jamais ame, dit-on, ne fut plus
 » sensible. Vous aviez bien raison de me
 » le répéter mille fois : ce n'est point une
 » mortelle, c'est une divinité ! quel prix
 » vous attend ! il faut bien qu'on fasse
 » des efforts pour obtenir une couronne,
 » & la lui présenter ».

Cette lettre produisit sur le Duc d'Yorck l'effet qui naîtroit d'une vive clarté pour les yeux d'un homme retiré d'un profond sommeil. La Comtesse de Huntley s'intéresse à moi, s'écrie-t-il ! oui, je serai son héros. Allons, Fryon, quels nouveaux obstacles le sort va-t-il nous opposer ? je les franchirai tous.

Fryon rend un compte exact à Marguerite de leur séjour en France, des dispositions où se trouve son disciple. Elle a une conversation particulière avec eux, & assigne un jour où doit s'exécuter une scène qui alloit mettre le sceau

à la révolution méditée si profondément.

Fryon & le Duc d'Yorck ne s'étoient point montrés en public. Tout-à-coup, au temps marqué, ce dernier accompagné de quelques-uns de ses partisans, demande à être présenté à la Duchesse : elle étoit entourée d'un grand nombre de Seigneurs Flamands & Anglois qu'avoit attirés une entrevue si intéressante. Marguerite feint d'abord, par un mouvement de surprise, d'être frappée de l'extrême ressemblance du Duc d'Yorck avec Edouard IV. Puis reprenant l'air réfléchi & majestueux : — Vous vous annoncez pour Richard Plantagenet, second fils d'un Souverain, de mon frere Edouard ? Il est vrai que vous lui ressemblez à me faire croire que c'est mon neveu même à qui je parle & que j'envisage : mais on doit peu compter sur ces rapports infideles ; j'en ai fait une trop cruelle épreuve ! Un vil imposteur a déjà joué ainsi ma crédulité ; il a reçu une juste punition de son grossier mensonge. Qu'il m'en a coûté d'être retirée d'une erreur si chere ! & que ce Simnel est coupable à mes yeux !

Le Duc d'Yorck ne paroît point déconcerté : il se défend avec cette noblesse & ces graces qui lui étoient si naturelles, de l'affront que Marguerite lui fait de le com-

parer au fils d'un boulanger. La Duchesse reprend, en élevant la voix : Eh bien ! je vais en présence de cette assemblée, & de mes serviteurs qui ont le plus d'expérience & de lumieres, vous soumettre à un examen dont l'issue sera un châtiment hon-teux, si vous avez eu l'audace de venir jusqu'en ma Cour pour m'en imposer.

La curiosité des assistants augmente avec l'heureuse prévention qu'a fait naître le Duc d'Yorck. Tous les yeux, tous les cœurs, si on peut le dire, sont tournés vers lui. Marguerite, avec l'adresse d'une femme consommée dans l'art de former de pareilles trames, l'accable d'un nombre de questions : on s'attend bien que ses réponses furent d'une justesse & d'une solidité qui avoient toute la force de l'évidence. Marguerite, afin de dompter les esprits les moins portés à croire, poussa son es-pece d'interrogatoire aussi loin que l'exigeoit sa politique. Les deux acteurs s'acquitterent de leurs rôles avec une intelligence qui produisit l'effet qu'ils s'étoient promis : il ne fut plus possible de douter. La Princesse fait recueillir tous les fruits du stratagème : elle se leve avec vivacité, laisse un libre cours à des larmes qu'elle a l'adresse de répandre à propos ; & courant dans les bras de l'imposteur : — Oui,

c'est lui, c'est l'héritier des Plantagenets, Richard, Duc d'Yorck ! c'est mon neveu que j'embrasse ! O comme la puissance du Ciel se manifeste ! qu'il prouve bien qu'il veut remettre le Prince légitime à sa place, & punir l'injustice & l'usurpation ! Oui, voilà l'unique espoir, & le soutien de la *Rose blanche* !

Toute l'assemblée a la conviction & les transports que paroît avoir Marguerite ; on éprouve une douce satisfaction à voir la fortune se déclarer en faveur d'un jeune homme si intéressant. Prince, reprend la Duchesse, vous n'aurez pas d'autre palais que le mien ; je fais les égards qu'on doit à l'héritier de la couronne d'Angleterre, & j'y joindrai l'accueil d'une parente qui partagera son bonheur & ses disgraces.

Le Duc d'Yorck reçut en effet toutes les marques de distinction réservées aux Souverains. On lui donna une maison, & une garde composée de trente hommes ; ses conversations avec les Seigneurs Flamands, & quelques Anglois qui se trouvoient à la Cour de l'Archiduc, acheverent de lui concilier les esprits, ou plutôt les cœurs : car il avoit excité un attendrissement général qui alloit jusqu'à l'empôtement.

Cette sorte d'ivresse avoit passé les mers.
Sir

Sir Stanley, Trésoriers des revenus du Roi d'Angleterre, le Lord Fitzwalter, Sir Montfort, Sir Thomas Thwates députerent vers Marguerite Sir Roberts Clifford & Guillaume Barley, pour juger par eux-mêmes de la vérité. Entraîné peut-être par la Duchesse, ou le jouet, sans le savoir, d'une crédulité grossière, le premier écrivit à ses amis de Londres que le personnage qui faisoit tant de bruit, étoit effectivement le Duc d'Yorck, fils d'Edouard IV; qu'on ne pouvoit s'y méprendre. Cette nouvelle fut répandue & faillie avec un enthousiasme qui retira enfin Henri de la sécurité dédaigneuse où jusqu'alors il étoit resté assoupi. Chaque moment grandissoit le fantôme, & lui donnoit une consistance dont la réalité apparente pouvoit devenir funeste au Roi d'Angleterre. D'abord il rendit publique la déclaration de Tyrrel & de Dighton (1): ils avouoient

(1) *Et de Dighton, &c.* Richard III avoit employé le ministère de quatre personnes pour se défaire de ses neveux. De ces quatre, deux existoient, Tyrrel & Dighton. Ils assurèrent que les Princes avoient été étouffés: mais comme le Prêtre qui les avoit enterrés sous les degrés de la prison, étoit mort, & que, peu de temps après cette exécution, Richard avoit fait transporter

qu'ils avoient étouffé dans la Tour les deux Princes Edouard V, & Richard, Duc d'Yorck : mais ces dépositions n'étoient point suffisantes pour détruire la fable qui s'accrétoit, & Henri lui-même paroissoit convaincu de leur foiblesse. On prétendoit que l'autorité avoit arraché ces aveux si peu satisfaisants. Le Monarque crut devoir recourir à des artifices plus victorieux. Il chargea des émissaires qui lui étoient dévoués, de s'appliquer à découvrir la naissance, l'éducation, tous les détails de la vie du prétendu Richard Plantagenet, ainsi que les noms de ceux qui le favorisoient en Angleterre. Henri n'en demeura point à ces simples manœuvres. Afin d'ôter toute défiance, il plaça dans la liste des *ennemis du Roi*, suivant l'usage de ces temps, ces mêmes émissaires, dont il feignoit d'avoir à se plaindre. Ils furent excommuniés à l'Eglise de Saint-Paul, & le Monarque n'eut point de scrupule, quoique plusieurs historiens aient eu la mal-adresse de donner des éloges à sa piété, de blesser la Religion dans ses privilèges les plus sacrés, en

les corps ailleurs, cet aveu paroissoit dénué de preuves convainquantes : ce qui ne contribua pas peu à raffermir le parti du faux Duc d'Yorck.

faisant servir (1) la confession à des recherches exactes contre le prétendu fils d'Edouard IV & ses partisans.

Henri ne s'arrêta point (2) aux rapports sourds & circonstanciés qu'il fit semer dans le peuple, sur la vie & les diverses aventures de son concurrent : il déploya d'autres ressorts qui produisirent un effet plus certain. Clifford, regagné par ses artifices, se noircit d'une horrible trahison plus in-

(1) *En faisant servir, &c.* La réflexion du Pere d'Orléans à ce sujet, est d'un Ecrivain judicieux & estimable. » Abus (dit-il) du glaive de l'Eglise dans un Roi Chrétien, mais beaucoup plus encore en ceux qui, ayant reçu ce glaive en dépôt, lui en permettoient un tel usage. » De quoi n'abuse point la politique, quand la Religion même ne lui sert point de digue ? C'est en écrivant ainsi qu'on peut se rendre utile, & donner des leçons profitables : alors l'histoire n'est plus une gazette ennuyeuse, ou un amas de trivialités & de flatteries criminelles.

(2) *Henri ne s'arrêta point, &c.* Il eut soin de rendre publiques la généalogie, les aventures, la vie entière de Varbeck. On le suivoit pas à pas depuis son berceau ; en un mot, on n'oublioit rien de ce qu'il avoit pu faire & même dire. Ces découvertes coûtèrent beaucoup de soins & de peine, Varbeck ayant erré jusqu'alors de pays en pays sous des noms différents : mais le Roi d'Angleterre étoit trop éclairé pour ne pas sentir la foiblesse de pareils moyens.

fâme encore que la première. La Duchesse de Bourgogne, manquant à l'esprit de cette politique si approfondie qui sembloit l'avoir dirigée jusqu'alors, oublia qu'on doit toujours être réservé avec des traîtres. S'abandonnant à une confiance indiscrete, elle avoit en la foiblesse de nommer à Clifford (1) les principaux conspira-

(1) *De nommer à Clifford, &c.* En effet, ce fut une très-grande faute en politique, dont la Duchesse n'eut que trop lieu de se repentir. Comment put-elle ne pas se défier d'un traître qui avoit abandonné le parti du Souverain légitime ? Il se fouilla d'un crime encore plus odieux, en se prêtant à l'indigne manœuvre concertée pour perdre le Lord Stanley, Grand-Chambellan, & auquel Henri avoit obligation de la victoire de Bosworth, & du sceptre d'Angleterre. Ce Lord avoit à cette journée ramassé sur le champ de bataille la couronne de Richard, & l'avoit posée lui-même sur le front du vainqueur. Clifford accourut à Londres, se jeter aux pieds du Roi, offrant d'expié son attentat par tels services qu'on exigeroit de lui. Le Monarque lui promit son pardon, aux conditions qu'il déclareroit ses complices. Le scélérat Clifford nomme Stanley. Henri, prenant le masque & la profonde dissimulation de Tibère, affecta de l'étonnement, charge avec vivacité l'accusateur de prouver ce qu'il avançoit, & lui dit même que sa vie répondroit d'une pareille inculpation contre son ami, s'il étoit innocent. Clifford persista, & Henri fit mettre son

teurs qui soutenoient en Angleterre le parti de la Rose blanche. Le lâche courut, cette liste à la main, vers Henri, en obtint à ce prix sa grace, & fut la cause

ami aux fers : c'est où il brûloit d'arriver. Le malheureux Stanley possédoit des richesses immenses : voilà son crime véritable aux yeux d'un Prince qui tenoit un registre secret de tout ce que lui rapportoient les confiscations, & qui avoit continuellement sous les yeux la liste des personnes riches, & de celles mêmes qui n'avoient qu'une fortune médiocre. Ce Lord fut dans la suite condamné à mort, & décapité. On remarqua que tous ses amis l'abandonnèrent & le trahirent. Je ne sais qui a pu faire cette remarque ; rien de plus naturel assurément, qu'un malheureux soit délaissé de ses amis, & trahi. C'est là que l'histoire est le tableau de la vérité.

Il n'est pas hors de propos d'observer que le Roi d'Angleterre fit exécuter comme traîtres, cinq hommes du peuple que l'on avoit surpris répandant des écrits contre ce Prince. Cette inhumanité de sa part ne servit qu'à aigrir les esprits. Il auroit peut-être fait tomber tout-à-coup le parti des Yoreks, s'il eût pensé comme un Souverain adorable qui commençoit son règne ainsi que Titus. Ce Monarque, si digne du trône, disoit au sujet des délateurs : » Je n'en ai pas besoin. Si je remplis mes devoirs de Roi, on ne pourra que m'applaudir ; s'il m'arrive d'y manquer, je veux que la plainte soit permise à mon peuple : elle m'avertira de mes fautes, & je me corrigerai¹⁴.

qu'une infinité de victimes périrent sur l'échafaud, entre autres Stanley, qui, malgré sa qualité de frere du Comte Derby, beau-pere du Roi, succomba aux détours d'une manœuvre à jamais flétrissante pour la mémoire de ce Prince. D'un autre côté, les Flamands, dont la rupture de la Cour de Londres avec l'Archiduc ruinoit le commerce, demandoient à haute voix qu'on renvoyât des Pays-Bas l'auteur du mécontentement de Henri.

Marguerite n'étoit guere sensible à ces clameurs populaires; elle céda plutôt aux sollicitations pressantes du jeune homme qui, épris de la plus forte passion, brûloit de se rendre en Ecosse. Astley venoit de lui apprendre que Jacques, malgré la promesse qu'il avoit faite à la Duchesse, étoit déterminé à disposer de la main de sa pupile en faveur d'un Prince, parent du Roi de Danemarck. Quelle nouvelle foudroyante pour le Duc d'Yorck ! Il court à Marguerite, lui montre l'écrit de son ami, verse des larmes, se jette à ses pieds. La Princesse qui vouloit remettre l'exécution de son projet à des temps plus favorables, se laisse fléchir : elle donne des troupes, des vaisseaux ; & Fryon, regardé toujours comme le moteur de cette grande affaire, est chargé par les ordres secrets de sa Sou-

veraine , de ne point quitter son élève. Le Duc desiroit que quelque action d'éclat précédât son arrivée à la Cour d'Ecosse. Ils s'arrêtent près de Sandwich dans la Province de Kent. Le courage de l'un , & l'adresse de l'autre n'opérerent point ce qu'ils s'étoient promis. Les habitants, loin d'embrasser leur parti , chercherent par quelque stratagème à les attirer , & à s'emparer de leurs personnes. Fryon vit le piège qu'on leur tendoit : ils se retirèrent. Le peu de leurs soldats descendus à terre fut taillé en pieces ; on n'en réserva que cent cinquante qui furent attachés à des gibets dressés le long des côtes de Kent , de Suffex & de Nolfolk.

La fortune ne servit pas mieux cette fois les deux aventuriers dans leurs tentatives sur l'Irlande. Le Chevalier Edouard Poynings (1), d'un mérite également reconnu

(1) *Le Chevalier Edouard Poynings, &c.* C'est à lui que l'Angleterre est redevable de ce Parlement, si célèbre dans l'histoire, dont les actes subsistent encore, & favorisent les Anglois établis en Irlande. Poynings fut aussi député avec Sir Guillaume Watcham, de la part de Henri, vers l'Archiduc Philippe, pour se plaindre de la Duchesse de Bourgogne, & demander qu'on lui livrât le prétendu fils d'Edouard IV. Le Conseil répondit qu'en considération de l'amitié qui

pour la guerre & pour l'administration, préfidant comme député dans ce Royaume, sous le second fils de Henri, étouffa toutes les semences de rébellion qui auroient pu éclater. Il faut croire, dit le Duc d'Yorck, que ses disgraces ne déconcertoient point, qu'un sort plus heureux nous attend en Ecosse : hâtons-nous de gagner ces bords ; l'amour peut-être nous dédommagera des rigueurs de la fortune.

La Comtesse de Huntley étoit prête à former un engagement qu'elle n'avoit contemplé que de loin. Elle sentit alors toute la pesanteur du joug qui alloit lui être imposé. L'époux qu'on lui donnoit, avoit pour lui la richesse, la naissance, la grandeur : mais que ces avantages touchent peu une ame qui ne connoît d'autre satisfaction que celle que procure la sensibilité ! & il n'y a que le rapport des cœurs, la tendresse mutuelle, qui remplissent les

régnait entre leur Souverain & le Roi d'Angleterre, on promettoit de ne donner aucun secours à son concurrent : mais ils ajoutèrent que Philippe n'avoit nulle autorité sur la conduite de la Duchesse Douairière, & qu'elle étoit maîtresse de ses volontés. Henri, piqué de cette réponse, rompit tout commerce avec les Pays-Bas, chassa les Flamands de son Royaume, & rappella ses sujets qui se trouvoient en Flandres.

vœux de cette sensibilité si difficile à contenter. Hélas ! disoit la Comtesse à son amie , n'aurois-je pas été trop heureuse de vivre & de mourir dans cet état d'indépendance qui me laissoit maîtresse de moi-même ? Si mon cœur demandoit un objet d'attachement qu'il ne trouvoit point, je goûtois du moins la consolation de n'être pas obligée à feindre , à me parer de sentiment... que je n'aurai jamais pour le tyran auquel on veut m'affervir. Est-ce l'amour qui nous unit ? ce sont les volontés du Roi , les bizarres convenances , la cruelle politique. Ah ! mon amie ! quel destin pour la Comtesse de Huntley ! & combien de fois je me suis indignée contre mon rang ! j'en serai la victime !

Le jour étoit arrivé pour la cérémonie du mariage. On faisoit à la Cour d'Ecosse les préparatifs d'une fête brillante , tandis que la Comtesse se livroit à la plus profonde tristesse ; sa beauté en recevoit un nouvel éclat ; elle étoit auprès du Roi qui lisoit des lettres de la Duchesse de Bourgogne , lorsque le Duc d'York arrivé à Edimbourg , fait demander audience à ce Monarque.

Qu'on se figure un jeune homme de vingt-deux ans , réunissant un port noble & majestueux aux graces les plus tou-

chantes, dont l'abord seul répandoit une sorte de séduction inexprimable qui le rendoit maître des cœurs, & faisoit désirer ardemment de le revoir, de l'entendre sans cesse, d'en être remarqué, de lui plaire enfin : qu'on ajoute à ces dons de la nature si précieux, l'appareil de la grandeur, auquel, pour ainsi dire, l'infortune prêtoit encore plus de dignité ; & l'on n'aura qu'une foible idée de l'enchantement (car c'est le nom qu'on peut donner au Duc d'Yorck) qui s'offroit aux yeux du Roi d'Ecosse, & sur-tout à ceux de la Comtesse de Huntley. Une émotion rapide la faisoit ; elle a été frappée d'un trait de flamme ; à peine a-t-elle la force d'attacher ses regards sur son vainqueur ; elle ne le voit qu'à travers un nuage ; ses genoux se dérobent sous elle ; elle a senti tout l'empire de l'amour. Ce jeune homme l'a déjà aperçu ; il partage ce trouble subit ; il alloit se précipiter à ses pieds, quand Fryon arrête ses transports indiscrets, & lui fait observer le Roi qui lui tendoit la main. Le Duc prend la parole ; l'enchantement qu'il a produit, augmente ; comme l'âme de la Comtesse vole au-devant de ses expressions ! comme elle reçoit dans son sein tout le feu d'une passion que jusqu'alors elle

avoit ignorée ! de quels traits son cœur est déchiré au récit que fait le Duc d'Yorck de ses malheurs, avec cette noblesse qui relevoit ses moindre discours ! Il ne lui échappe pas un mot qui n'aille se graver dans ce cœur dont il est déjà l'arbitre absolu. La belle Huntley ne peut même cacher ses larmes.

Jacques n'a point attendu que le jeune homme ait cessé de parler, pour se décider en sa faveur ; il brûle d'embrasser sa défense ; le Monarque lui donne sa parole royale (1) qu'il le rétablira sur le trône. Pour montrer qu'il ne se rend qu'à la vérité, il mande son Conseil, & se fait répéter en sa présence le détail des revers dont la maison d'Yorck a été accablée. Des lettres du Monarque François ainsi que du Roi des Romains, avoient déjà inspiré à Jacques une pré-vention favorable au rival de Henri. Le

(1) *Lui donne sa parole royale, &c.* „ Jacques (selon Rapin Thoyras) parut touché des infortunes de ce Prince, & lui dit que, » quoi qu'il » en fût, il ne se repentiroit jamais de s'être mis » en ses mains ». Ce Monarque, en effet, fut séduit par l'adroit imposteur. La jalousie qui régnoit entre les deux Cours, ne contribuoit pas peu à entretenir ces sentimens.

Conseil éprouva les mêmes impressions que son maître : tout est entraîné, enflammé pour le Duc d'Yorck. Il n'est point de Flamand qui, en particulier, ne se déclare son vengeur & son ami.

La Comtesse de Huntley accourt vers sa fidelle Sulton, tombe dans ses bras : — Je l'ai vu... Non, rien n'est plus aimable... mon cœur est à lui pour la vie. Que je suis malheureuse ! — Et de qui me parlez-vous, ma chere Comtesse ? — Peux-tu me le demander ? ne fais-tu pas que le Duc d'Yorck vient d'arriver ? quelle noblesse touchante dans toute sa personne ; que le récit de ses disgraces m'a émue ! quels sont les sentiments qu'il m'a inspirés ? Ah ! Sulton, Sulton, puis-je m'y méprendre ? j'aime, & d'un amour que rien ne pourra vaincre ! Par quelle fatalité ce Prince s'offret-il à mes regards, au moment même où j'allois aux autels comme une victime... je n'irai point, Sulton, je n'irai point... Hélas ! j'étois déjà si à plaindre ! & aujourd'hui quels seroient mes tourments ? l'infidélité, le parjure, l'horreur d'un époux, & de moi-même ! puis-je promettre à un autre de l'aimer, lorsqu'au fond de mon cœur... Un instant seul a suffi pour faire naître cette passion qui me tyrannise.

nise ! Henri , que je te déteste ! que ne puis-je te précipiter du trône , & y placer de mes mains... tout ce que j'adore ; oui , c'est tout ce qui m'intéresse , tout ce qui m'anime présentement. Je n'entends , je ne vois que le Duc d'Yorck ; sa voix enchanteresse retentit encore dans mon cœur ; il est devant mes yeux ; mon ame est remplie de ses infortunes ; elles sont les miennes... Le voilà donc réalisé cet objet dont mon'imagination ou plutôt ma sensibilité demandoit l'existence ! Tout ce qu'elle desiroit , je le trouve réuni dans le Duc d'Yorck ! Et où me conduira ce penchant , cette yvresse qui s'est emparée de tous mes sens ? Mon sort & fixé : le Roi a prononcé ma mort , en disposant de ma main... Elle n'est point encore donnée ; j'aurai le courage de repousser le joug cruel qu'on me propose ; j'irai me jeter aux pieds du Roi , y porter mes larmes ; je lui avouerai tout ; il verra mon amour , ma douleur , mon désespoir. Seroit-il assez barbare pour exiger un pareil effort de ma vertu ? Ah ! mon amie , je n'ai plus de raison , plus d'empire sur moi-même ; je suis toute à ma foiblesse. Que le Duc d'Yorck monte sur le trône ; qu'il soit heureux ; fallût-il ma vie pour lui assurer son bon-

heur, j'expirerois, en bénissant ma destinée. Je sens trop qu'un amour véritable est capable de s'oublier, de s'immoler.

Des larmes accompagnent ces dernières paroles.

Le Duc d'Yorck éprouvoit une agitation encore plus violente. Qu'on se ressouviennne que, sans la prudence de Fryon, il avoit été sur le point de tomber aux genoux de la Comtesse de Huntley. Ses regards, toute son ame s'étoient fixés sur elle ; sa beauté lui avoit paru mille fois plus frappante que dans son premier voyage d'Ecosse. A quels transports n'est-il pas abandonné, quand Astley lui apprend qu'elle est prête à se marier !

— Et je serai venu ici pour être témoin d'un pareil spectacle ! L'as-tu bien vue, Astley ? conviens qu'on ne peut avoir plus de charmes ; qu'ils ont augmenté ! que d'éclat ! Ah ! divine Huntley, je mourrai à vos pieds ; vous saurez combien je vous adore, que je n'ai vécu jusqu'à présent que pour vous idolâtrer comme la divinité secrète à laquelle j'offre tous mes vœux... Astley, & quels biens prétend me faire la Duchesse, si tout ce qui m'enflamme m'est enlevé ? Tu parles des nœuds qu'on va former... ils ne se formeront point, ou j'ensan-

glante la fête... La Duchesse veut me donner des grandeurs, un rang, une Couronne ; & que me seroit le Royaume, d'Angleterre, si je ne le partageois avec la belle Huntley ? Que dis-je ? quel plaisir je goûterois à mettre mon sceptre à ses pieds, à lui répéter cent fois : O ma suprême maîtresse, régnez sur mes sujets, sur toute la terre, comme vous régnez sur mon cœur ; dictiez des loix, je les attends à vos genoux ; je suis votre amant, votre adorateur, votre esclave le plus soumis ; ne m'accordez qu'un regard, qu'un seul regard, & j'aurai reçu une faveur que ne payeroient point tous les trésors de l'univers ! Astley, qu'est-ce que l'ambition sans l'amour ? qu'est-ce que le trône sans la Comtesse de Huntley ? (Il apperçoit Fryon.) Marguerite m'avoit promis... & aujourd'hui la Comtesse va dans les bras d'un autre... Je meurs mille fois à cette image. Et vous qui m'aimez, qui m'avez créé, reprenez vos bienfaits ; laissez-moi rentrer dans l'obscurité, me plonger dans le néant, dans la mort, si cet engagement est résolu... Je ne rougis point de me prosterner à vos genoux, de les arroser de mes pleurs ; je ferai tout ce qu'on exigera ; mais... du moins que

l'on suspende cet affreux hymen. . . il ne s'achevera point. . .

Il est au comble de la douleur. Fryon le relève, l'embrasse, lui donne sa parole de solliciter le Roi d'Ecosse à tenir la promesse qu'il avoit faite à Marguerite.

Cé Prince que chaque instant attachoit davantage au jeune homme, étoit déterminé à l'appuyer de toute sa puissance.

Le Duc d'York se promenoit un jour dans les jardins du palais; il cherchoit la solitude. Les ambitieux & les amants goûtent quelquefois de la satisfaction à se livrer à la rêverie. Il s'étoit arrêté à l'aspect d'un bosquet de roses dont la couleur & les parfums sembloient flatter sa disposition mélancolique. Il n'est point de véritable passion sans cette tristesse délicate qui fait le charme du sentiment, & sa plus douce jouissance. Le Duc va s'asseoir sur un banc de gazon qui se trouvoit au fond du bosquet. Là, il s'abandonne tout entier à ce penchant qui faisoit à la fois les tourments & les délices de sa vie. Il prend entre ses mains ce portrait de la Comtesse qu'il avoit crayonné; il laisse couler des larmes sur cette image : elle attachoit tous ses regards. Oui, adorable Huntley, disoit-il, recevez les serments d'un amour qui ne s'anéantira qu'avec moi ; voilà ces

traits que j'idolâtre , gravés pour jamais dans mon cœur , qu'on ne sauroit en arracher , sans percer de mille coups ce cœur trop sensible ! Qu'il est plein de son ardeur ! que je vous aime , ô souveraine maîtresse de tous mes sentimens ! & vous épouseriez , vous aimeriez un autre ! ... Chere image , recevez mille baisers , mes larmes , mon ame , ma vie... Qu'on ne me parle plus de régner...

Une espece de gémissement vient frapper son oreille : il se leve avec précipitation , & court vers l'endroit d'où ce gémissement étoit parti. Quel spectacle s'offre à sa vue ! une femme presque évanouie dans les bras d'une autre femme... Quelle situation pour le Duc d'Yorck ! il voit , il reconnoît la Comtesse de Huntley ; il court à ses pieds : — C'est vous , Madame , c'est vous ! Ah ! Prince , s'écrie la Comtesse , en r'ouvrant ses beaux yeux , & les tournant avec une douce langueur sur le Duc d'Yorck , qu'elle étrange destinée vous a conduit en ce séjour ! J'y venois me pénétrer... dans quel temps ! ... Relevez-vous , allez , laissez-moi seule... Mon amie , daignez me donner votre bras , &... tâchons de nous éloigner... Prince , j'ai tout entendu , &... c'est pour mon malheur. — Pour votre malheur , Madame ,

le mien dût-il augmenter, dussé-je en perdre la vie, il faut que vous sachiez tout l'empire que vous avez sur l'infortuné Duc d'Yorck. Apprenez qu'il est déjà venu en Ecoffe, sans se faire connoître. A peine vous ai-je vue, j'ai senti que l'amour devoit me déchirer; j'ai porté par-tout cette ardeur dont j'étois consumé. Ma tendresse a essayé de se retracer une image qui n'étoit que trop empreinte dans mon ame. Je parlois sans cesse à ce portrait, l'objet de mon culte, de mes hommages, de l'amour le plus passionné, le plus pur. Hélas! en ce moment encore je l'arrosais de mes pleurs. Je fors d'une nuit de douleur. Je veux réparer le désastre de ma Maison, reprendre une place qui m'est due : mais belle Huntley, que m'importe le trône, si vous n'y montez avec moi? Je n'ai rien fait pour mériter votre amour... vous ne me refuserez pas votre pitié : du moins vous différerez un hymen... vous l'accomplirez! Non, qu'on ne me parle plus de vengeance, de gloire, de sceptre : mon sort est résolu. Ce n'est pas le trône qui m'attend, c'est le tombeau; il s'ouvre pour moi en Ecoffe, & c'est à vos pieds, Madame : je n'irai pas plus loin pour terminer une existence qu'il ne m'est plus possible de supporter,

s'il faut renoncer à mon amour... — Vous m'aimeriez, Prince ! & pourquoi me parler de couronne ? ... Je ne puis... Sulton, arrachons-nous de ces lieux — Quoi, Madame, je ne vous inspirerois pas le plus foible sentiment ! ... — Je n'ai rien à vous dire ; plaignez-moi... Adieu... Faut-il que le sort qui me poursuit, m'ait entraînée dans ces lieux ? ... Je voudrois ignorer... je serai mille fois plus malheureuse que vous. — Vous me quittez, Madame ! & c'est vous qui me percez le cœur, qui irritez mes maux, ou plutôt c'est vous qui me les causez ! ... Elle ne m'entend plus !

Le Duc d'Yorck court vers Astley, qui venoit à lui avec la même précipitation : — Je suis perdu : j'ai tout découvert à la Comtesse, & je ne fais si j'ai sujet de me flatter ou de craindre... mon amour lui aura déplu. Qu'un autre objet vous occupe en cet instant, interrompt Astley ; je vous cherchois : c'est le Roi lui-même qui m'a ordonné de vous amener au palais. Fryon est avec lui.

La Comtesse, de retour chez elle, va se jeter sur un siege, en versant un torrent de larmes. — Sulton, ma chere Sulton, qu'ai-je fait ? le Duc d'Yorck... eh ! il ne peut plus ignorer que je l'ai-

me. Je ne suis plus maîtresse de cacher ce malheureux amour ; la honte va suivre ma foiblesse, mon égarement !... à l'heure même où se prépare une chaîne... ma mort préviendra ces funestes liens. Mais, Sulton, dis, quelle est ma fatale destinée ! je suis aimée de tout ce qu'il y a de plus charmant ; tu l'as entendu : sa tendresse l'emporte peut-être sur la mienne, & je serois condamnable, si je lui laissois voir des sentiments... qu'il ne mérite que trop. Quelle tyrannie accable notre sexe ! Toujours dissimuler ! toujours renfermer, déguiser ses transports ! les étouffer : quelle est, encore une fois, la bizarrerie inconcevable de mon sort ! j'ai trouvé le cœur que le mien demandoit, vers lequel voloit toute mon ame, & , Sulton... cet amour feroit ma félicité suprême ! Le Duc d'Yorck m'aime ; il m'en fait l'aveu ; il le jure à mes genoux.... A-t-il besoin d'un diadème pour fixer tous mes vœux ? Ce n'est point le fils d'Edouard, l'héritier du trône d'Angleterre, le Duc d'Yorck, qui m'a captivée : c'est le plus intéressant, le plus aimable, le plus touchant des hommes. Conçois-tu quel seroit mon bonheur, si le Roi m'avoit donné un tel époux ? Partager son infortune, vivre au bout du monde avec

lui , ne nous occuper que de notre seule tendresse , n'exister que pour nous aimer encore davantage ; voilà les plaisirs... que je ne goûterai jamais. Encore , si j'avois la liberté de verser mes pleurs dans ton sein , de ne dépendre que de moi , de nourrir ma douleur d'un sentiment qui , quoique sans espérance , suffiroit à l'adoucissement de mes peines... en vain tu m'as opposé tes conseils , tes efforts. Oui , je vais trouver le Roi ; il n'aura point la barbarie d'ordonner qu'on me traîne aux autels ; il me rendra à moi-même , & je pourrai vivre , du moins , en donnant mon dernier soupir à ce Prince... Que mes derniers regards ne peuvent-ils le voir sur le trône ! Cruelle amie ! c'est toi qui m'as pressée de venir dans ces jardins si funestes ! j'aimois , je brûlois... j'adorois... j'ignorois encore tous mes malheurs : je suis aimée , je suis aimée ; je vais doubler les infortunes de l'homme le plus digne d'être heureux , & l'on dispose de ma liberté , de mon sort , de ma vie !

Le Duc d'York étoit entré chez le Roi. Le Monarque ne l'a pas plutôt aperçu , qu'il lui dit avec bonté , & en lui présentant la main : Approchez , Prince , je vais commencer à vous donner des preuves de l'intérêt que vous m'avez inspiré. J'avois écrit

à la Duchesse de Bourgogne que je suspendrois le mariage de la Comtesse de Huntley ; des raisons d'Etat m'obligeoient à retirer , en quelque sorte , ma parole : mais Fryon m'apprend que vous êtes prévenu pour la Comtesse d'une passion à laquelle est attaché votre bonheur ; & mon dessein étant d'y contribuer , je cede , malgré des motifs puissants , au plaisir de vous accorder ce premier témoignage de mon affection : recevez donc de mes mains la Comtesse pour épouse. Je ne doute point qu'elle ne se conforme sur cet engagement à mes desirs ; vous l'allez voir ; je l'ai mandée.

Le Duc , transporté de joie , veut exprimer sa reconnoissance ; sa voix se perd , s'éteint , & il tombe presque évanoui aux pieds du Monarque. La Comtesse paroît : elle craignoit que Jacques ne l'eût appelée pour conclure un hymen odieux. Quelle révolution inexprimable elle éprouve , quand elle entend le Roi lui dire : Vous voyez , Madame , le Duc d'Yorck accablé , en quelque sorte , de l'excès de son bonheur ; il vous aime éperduement , & je le nomme votre époux. Je ne crois point gêner votre choix , en vous unissant l'un à l'autre : l'hommage de ce Prince doit flatter la Comtesse de Huntley. Je vais or-

donner qu'on prépare tout pour ce mariage... Fryon, ma présence les contraindrait. Allons nous occuper de l'entreprise qui suivra cette fête.

La Comtesse étoit restée comme anéantie. Le Duc d'Yorck sort, si l'on peut le dire, de son enchantement. Est-il bien vrai, Madame, s'écrie-t-il ? Il m'est permis de tomber à vos genoux, de vous parler de mon amour ! Seroit-ce un sacrifice que le Roi exigeroit de la divine Huntley ? Ah ! plutôt qu'à ce prix... — Prince... il est inutile de vous le cacher : je goûte un doux plaisir à vous en faire l'aveu ; connoissez tout l'excès de ma tendresse : sachez qu'avant de vous avoir vu, je vous donnois mon cœur ; vos malheurs avoient fait couler mes larmes ; ce n'étoit point la pitié, je le sens trop aujourd'hui, c'étoit l'amour, oui, c'étoit l'amour, & le plus tendre, qui m'animoit pour l'infortuné Duc d'Yorck ; jugez de mes transports... La voilà cette main qui avoit prévenu les volontés du Roi, qui brûloit d'être unie à la vôtre ; vous ferez mon époux, mon amant, tout ce que je pourrai aimer. Ah, cher Prince !

Le Duc se précipite sur cette main, la porte à sa bouche, y fixe mille baisers de flamme, l'arrose de ces pleurs qui sont

l'ivresse de la pure volupté : — Vous vous intéressez à mes revers ! ils vous touchoient ! J'étois aimé ! je serai votre amant ! Oui, belle Comtesse, je ne vivrai que pour vous adorer comme ma divinité suprême. Présidez à mes destins ; échauffez mon courage ; & pour qui vais-je conquérir un trône ? pour y faire asseoir la vertu, la beauté, les graces, l'amour même, tout ce que j'idolâtre... (Il se relève avec emportement.) Tremblez, fiers ennemis, reconnoissez votre maître. Eh ! c'est encore bien peu que d'être Roi, pour offrir à ma Souveraine des hommages qui soient dignes d'elle.

Astley interrompt cet entretien pour remettre au Duc d'Yorck un billet de Fryon. La Comtesse se hâte de rejoindre son amie, & de lui apprendre sa nouvelle destinée. Le Duc bientôt revole auprès d'elle. — Qu'ils vont, Madame, m'être insupportables ces moments que les soins de la grandeur déroberont à mon amour ! mais une réflexion cruelle vient détruire mon bonheur : c'est le Duc d'Yorck que vous aimez ; je devrai à la naissance & au rang, ces sentimens si flatteurs dont vous daignez récompenser les miens : ne pouvez-vous me séparer de tout ce qui m'environne ? C'est
par

par ce cœur qui brûle de mille feux ,
& non par un vain éclat qui ne m'est ,
hélas ! que trop étranger , que j'aspirerois
à vous plaire , à mériter votre tendresse ;
envisagez votre amant , l'amant le plus
tendre , le plus passionné , & ne voyez
point le Prince , le fils d'Edouard. L'a-
mour, belle Huntley , a-t-il besoin de ti-
tres , d'extraction , de couronne , pour faire
notre félicité suprême ? l'ardeur véritable
ne sauroit-elle se suffire ? Pour moi , je
sens que c'est vous , que c'est vous seule
que j'idolâtre , que je préférerois un re-
gard de vos yeux enchanteurs à l'empire
de l'univers ; que , fussiez-vous née dans
l'obscurité la plus profonde , je vous eusse
choisie pour être la maîtresse de mon
cœur. Eh ! que n'ai-je des Reines , des
Déeses à vous sacrifier ! Encore une fois ,
accordez-moi cette grace : dites , répétez
que c'est votre amant , & non le Duc
d'Yorck , dont les hommages ont pu vous
toucher : — Prince... — Ah ! Madame ,
quel nom , & qu'il m'est odieux ! Si je
n'étois point un Prince... — Cette déli-
catefle me flatte. Non , n' imaginez point
que la splendeur de votre herceau ait
quelque part au penchant que je n'ai pas
rougi de vous avouer : vos malheurs ,
voilà les premiers traits dont m'a frappée

cet amour qui me fait aujourd'hui des blessures si profondes. Je vous l'ai dit : cette tendresse à laquelle je donnois le nom de compassion, s'est nourrie de mes larmes. Je vous ai vu, & j'ai connu enfin toute la force d'une passion... qui fera le charme de ma vie. Quel que soit votre sort, soyez assuré que votre femme, votre amante vous fera toujours plus attachée. Un désert, & mon époux, je m'applaudirois de ma destinée. — Adorable Huntley, répétez-les ces mots charmants : ils resteront à jamais gravés dans mon ame. Pourquoi tant d'amour ne peut-il s'exprimer ? cette yvresse où mon cœur se plonge, vous parle au défaut de ma voix. Sentez-vous bien tout ce que vous inspirez ?

Le Duc d'Yorck se retrouve avec Astley : — Eh bien ! mon ami, me voilà au comble de mes vœux ! je suis aimé de la Comtesse de Huntley, de tout ce que j'adore ; & une amertume affreuse empoisonne ma félicité ! Astley, à quel titre ai-je pu plaire ? à qui la Comtesse donne-t-elle sa main, son cœur ? Plains-moi plutôt, je suis... le plus malheureux des hommes !... Astley, il ne me sera point possible de devoir au mensonge ce que j'aurois voulu tenir de l'excès de

ma tendresse. Jamais, jamais je ne pourrai goûter à ce prix un bonheur que j'eusse acheté aux dépens de mes jours ! Ah ! que Varbeck n'est-il en effet le Duc d'Yorck !

Il versoit des larmes ; il portoit partout son agitation : elle redoubloit en présence de la Comtesse. Il lui échappoit des soupirs, des gémissements ; il passoit tout-à-coup des transports les plus vifs, à l'accablement le plus profond ; il quittoit brusquement cette femme qu'il aimoit à l'idolâtrie , & revenoit bientôt se précipiter à ses genoux. Elle lui demandoit la cause de ce trouble , de cette espece d'égarement qui le poursuivoit : il ne répondoit que par des mots entrecoupés , & qui se perdoient dans ses pleurs. Mais , disoit la Comtesse à Lady Sulton , conçois-tu bien l'affreuse bizarrerie de mon sort ? j'aimois , en quelque sorte , le Duc d'Yorck avant que de le connoître , de l'avoir vu ; j'étois prête à former des nœuds que je détestois : il vient ici ; j'apprends qu'il m'aime ; le Roi enfin consent à nous unir ; je n'ai plus rien à désirer ; & ce Prince , au moment d'être mon époux , éprouve un trouble inconcevable ! Lorsque je lui parle de mon ardeur , que je lui dis qu'elle sera toujours la même ; lorsqu'il voit tout mon amour , c'est dans

cet instant que ce désordre qui l'agite ; redouble ! il voudroit me parler , & sa voix s'éteint dans ses larmes ! Sulton , je suis bien malheureuse !... Le Duc... quelle horrible lumière me frappe ! il ne m'aimerait point ! des raisons de politique , d'intérêt , l'auroient fait rechercher un hymen... l'amour n'en serreroit point les nœuds ! mais où vais-je m'égarer ? Ne l'avons-nous pas surpris dans ce bosquet ? ne l'avons-nous pas entendu ?... Non , il est incapable de feindre ; on ne sauroit montrer tant de tendresse , lorsqu'on ne la sent point ; il m'aime... & pourquoi donc ces transports si opposés ? me cache-t-il quelques nouveaux chagrins , quelques nouveaux malheurs ? Hélas ! qui les partageroit plus que moi ? Je te l'ai dit : que la fortune cesse de le combattre ; qu'il soit heureux ; qu'il regne , & qu'il m'en coûte mon bonheur , la vie : je mourrai avec joie.

Le jour du mariage est arrivé. Fryon entre chez le Duc d'Yorck : il le trouve versant un torrent de larmes , la tête appuyée sur une main , & de l'autre tenant une plume : plusieurs morceaux de papier étoient déchirés à ses pieds. Que vois-je , dit Fryon ; au moment que vous allez devenir le possesseur de la beauté même.

me, vous êtes plongé dans la douleur ! que vous est-il arrivé ? apprenez-moi la raison de cette situation accablante. — Le plus heureux & le plus malheureux des hommes, voilà quel est mon sort ! — Comment ! expliquez-vous. — Oui, un seul regard de la Comtesse de Huntley eût comblé mes vœux, & je vais dans ses bras... je touche au moment d'être son époux ; il n'est point sans doute d'expression qui puisse donner une idée de mon bonheur, & c'est ce même bonheur qu'accompagne le plus horrible des tourments ! Est-ce Varbeck qu'on rend heureux ? c'est lui, c'est lui qui souffre tous les supplices ! sous quel nom la Comtesse va-t-elle être mon épouse ?... Suis-je le Duc d'Yorck ? Qu'entends-je, interrompt Fryon ? qu'est devenu cet effor sublime qui vous élevoit au premier rang ? Feriez-vous dépendre la passion la plus noble, des caprices d'un fol amour ? L'ambition qui vous animoit avec tant d'ardeur, sera étouffée par un sentiment romanesque ? Qu'exigez-vous davantage ? voyez d'où vous êtes parti : des richesses, de la gloire, un trône, la tendresse & la main d'une Princesse qui réunit tous les charmes, voilà ce que Varbeck doit au Duc d'Yorck. Si vous oubliez vos intérêts, souvenez-vous d'une

bienfaitrice dont vous êtes entièrement l'ouvrage. Et que diroit l'Europe, l'univers, si jamais on venoit à savoir que, pour céder à l'excès d'une fausse délicatesse, vous avez immolé votre fortune, votre amour même ? Pensez-vous qu'on appellât vertu, générosité, ce qui n'est que l'effet d'un scrupule bien digne de ces âmes vulgaires nées pour ramper, & se perdre dans la foule des êtres obscurs ? On vous flétriroit d'un mépris éternel, ou d'un ridicule plus avilissant encore que le dédain. Laissez ces petites filles au fils du bourgeois de Tournay ; qu'il ne soit plus question de Varbeck. Soyez un Prince, le fils d'Edouard, le Duc d'York, & ne repoussez point la brillante destinée qui semble prévenir vos vœux... Mais que signifient ces papiers épars sur la terre ? écriviez-vous à la Duchesse de Bourgogne ? — Ce sont plusieurs lettres que j'avois commencées pour la Comtesse, pour cette femme que j'adore, & que je trompe par la plus vile imposture. Pourrai-je éternellement conserver le masque que j'ai emprunté ? ne saura-t-elle pas un jour qui je suis ? & alors que je payerai cher tous ces plaisirs auxquels mon cœur craindra de se livrer ! de quel œil me regardera-t-elle ? Je voulois lui dé-

clarer la vérité, & ma plume... s'est toujours refusée au desir qui me presse de tout avouer. — Il faut suivre ce noble transport ; courez tout révéler à la Comtesse : Varbeck en recevra l'accueil qu'il mérite. Pour moi, je vais chez le Roi vous prévenir, en le retirant de son erreur : vous paroîtrez tel que vous êtes. Votre amour délicat se bornera à solliciter quelque place auprès du Prince que l'on destinoit pour époux à la Comtesse de Huntley ; vous serez témoin du bonheur d'un rival qui ne vous appercevra point dans la foule de ses domestiques... vous serez Varbeck... Je suis indigné que ma Souveraine vous ait honoré de sa confiance. Adieu, ne vous réclamez plus ni d'elle, ni de moi : je vous abandonne à ces remords si peu faits pour un homme qui voudroit s'élever. La Duchesse trouvera aisément quelque autre créature plus reconnoissante de ses bontés.

Fryon feignoit de se retirer avec colere ; cet habile intrigant savoit manier les passions, & il avoit saisi les nouveaux mouvements de son élève qui court à lui : — Arrêtez, pardonnez-moi ces irrésolutions, ces combats ; vous êtes mon bienfaiteur, mon maître, mon ami : je ferai tout, tout ce que vous m'ordonnerez. Ne

pençons plus à Varbeck; oui, je suis le successeur d'Edouard, l'héritier du trône d'Angleterre, l'amant, le mari de la Comtesse de Huntley... je marche aux autels... Je reconnois mon disciple, reprend Fryon en l'embrassant. Voulez-vous vous pénétrer du personnage que vous avez à représenter? Ne détournes jamais vos regards sur votre berceau; perdez entièrement Varbeck de vue; n'en conservez aucun souvenir; fachez vous en-imposer à vous-même : c'est le moyen le plus sûr d'en imposer aux autres; soyez prêt à mourir, en portant le nouveau nom dont vous êtes décoré. Vous avez la noblesse de l'ame : il est aisé de vous passer de celle qu'un hasard aveugle vous dispense... Et peut-être le sang des Rois coule-t-il dans vos veines. Qui sait si votre mere n'a pas été sensible aux agréments d'Edouard, si vous n'êtes pas le fils de ce Monarque? Ce qui vous manque, n'est que le fruit des conventions; la nature a tout fait pour vous : en vous formant, elle vous destinoit au rang suprême. C'est elle qui vous appelle au trône : cédez à sa voix, & montrez-nous un Prince digne de toute sa fortune.

Le Duc d'Yorck se rend chez la Comtesse; il la voit dans tout l'appareil de

la beauté. Quel spectacle enchanteur pour un amant, qui, cette même journée, devenoit époux ! Cependant elle laissoit apercevoir un nuage au milieu de tant d'éclat. Ses beaux yeux étoient couverts de larmes ; elle fait retirer ses femmes. — Prince, je touche au moment qui va nous unir : mais ces nœuds ne sont point encore formés. Je vous aime ; j'ai pris plaisir à vous le dire ; ma main cherche la vôtre ; j'attache tout mon bonheur à cet hymen ; je vole à l'autel ; c'est pourtant à une condition : je veux être aimée aussi ardemment que je vous aime. — Eh ! Madame, quel amour approche du mien ? quelle femme peut se comparer à celle qui me dévore ? vous douteriez... — Oui, je doute. — O Ciel ! que dites-vous ? — Eh ! si vous m'aimez, si je vous suis chère, si cet engagement vous flatte autant que moi, si mon amant brûle d'être mon époux, pourquoi se trouble qui vous afflige, sur-tout quand je vous assure de ma tendresse ? Me tromperiez-vous ? ne m'aimeriez-vous pas ? La politique entretiend-elle dans cette union que je ne veux devoir qu'au sentiment ? Parlez, parlez, Prince... Eh bien ! s'il vous faut ma main pour obtenir du Roi les secours que vous en attendez, je vous la donne,

& du pied de l'autel... je pourrai mourir de ma douleur. Personne, non, personne ne saura la cause de ma mort : il n'y aura que vous qui en serez instruit, & je vous pardonnerai encore en expirant par vos coups.

A ces derniers mots, le Duc d'Yorck s'étoit précipité aux genoux de la Comtesse; il les tenoit embrassés, il les baignoit de ses larmes. Que la politique, s'écrie-t-il au milieu des sanglots, soit venue se joindre à mon amour : non, adorable Huntley, je n'ai vu que vos charmes, & je n'ai senti qu'une flamme qu'il m'est impossible d'exprimer. Ah ! si vous étiez dans mon cœur, dans ce cœur si déchiré, où vous réglez avec tant d'empire !... Ce trouble, ces chagrins qui me consomment, cette agitation qui me fait passer de supplices en supplices... Vous saurez... Madame... c'est le fruit de mes malheurs passés... l'excès de mon bonheur m'accable... c'est moi qui croirai que la grandeur, que le diadème... Vous aimez le Duc d'Yorck, &...

Peut-être alloit-il tout découvrir, quand, par un hasard heureux, Fryon entre dans l'appartement : il surprend le trouble de son élève ; il se hâte de l'arracher à cette situation si dangereuse, qui

pouvoit renverser tous ses projets. Tout est prêt, lui dit-il; le Roi vous attend l'un & l'autre; ne retardez plus un hymen qui fera le bonheur de tous deux.

Ils sont aux autels. Jamais le Duc d'Yorck & la Comtesse n'avoient paru plus charmants; un murmure flatteur annonçoit l'admiration & l'intérêt qu'ils faisoient naître. Toute la Cour sembloit partager la satisfaction qu'ils devoient goûter. Au moment que se prononçoit le serment, le jeune homme est saisi d'un tremblement soudain, & tombe évanoui. Fryon, qui suivoit des yeux ses moindres mouvements, vole à son secours; le Duc r'ouvre les yeux, les tourne, en gémissant, vers la Comtesse qui le soulevoit dans ses bras; enfin, l'union est consommée, & les amants sont époux.

Le Duc d'Yorck, du sein des délices, couroit se livrer à la plus sombre mélancolie. Il falloit toute la force des conseils de Fryon, pour l'empêcher de ne point trahir son secret. Plus sa femme lui prodiguoit de caresses, plus il éprouvoit d'agitations dont elle cherchoit en vain à pénétrer le motif. Il se rejettoit toujours sur la crainte qui corrompoit la douceur de ses plaisirs. Il appréhendoit, disoit-il, que le rang, l'éclat d'une cou-

ronne qu'il attendoit, ne mêlassent leurs images à celle de leur tendresse réciproque. Sa femme lui demandoit sans cesse s'il n'avoit pas des chagrins à lui confier, & ses réponses étoient des soupirs & des larmes. Aussi cette Princesse se plaignoit-elle souvent à son amie. — Sulton, je croyois être au comble de mes vœux ! Hélas ! je desiré encore ; mon mari paroît m'aimer. Mais il me semble accablé d'une sombre langueur, dont il s'obstine à me cacher la source. S'il m'aimoit... Est-il des secrets pour l'amour ? & pense-t-il que je craigne d'adoucir ses peines ? Ce sont là les plaisirs du cœur, & j'en suis privée ! au sein du bonheur même, je ressens des inquiétudes cruelles !

Jacques ne se contentoit point d'avoir donné un asyle & une épouse au Duc d'Yorck : il vouloit le placer sur le trône d'Anglerre, & en même-temps servir sa propre cause. On n'ignore pas qu'une haine immortelle divisoit alors les Ecoissois & les Anglois. Jacques III avoit eu à se plaindre des derniers, & son fils brûloit de déclarer la guerre à Henri. Il résolut donc de faire une incursion dans un pays déjà en proie à des troubles dont il pourroit tirer avantage ; il leve une nombreuse armée, & annonce au Duc d'Yorck

qu'il est prêt à le venger ; le Duc devoit accompagner le Roi à cette expédition.

De quel œil une femme qui adoroit son mari , voyoit-elle ces préparatifs ? Elle n'avoit pu le retirer de sa profonde mélancolie.

Quand le moment du départ est arrivé , la Duchesse d'Yorck laisse éclater sa douleur. — Cher époux , cachez-vous le spectacle de mes larmes ; n'envisagez que le trône , où la fortune & la justice vous appellent. — Ah, Madame ! & si cette fortune me trahit , si elle me ravit le plaisir d'embellir votre front du diadème... — Je n'en ferai pas moins votre épouse , votre amante ; vous me parlez toujours de couronne. Eh ! Prince , est-ce le rang qui m'a inspiré ces sentiments , cette ardeur qui ne mourra qu'avec moi ? Vos nouvelles infortunes ne feroient qu'ajouter à ma tendresse. Si je ne dois plus voir tout ce que j'adore , reprend le Duc , en pressant contre sa bouche une des mains de la Duchesse , & la mouillant de ses larmes , si le sort des combats alloit terminer ma carrière , souvenez-vous... N'oubliez point que vous avez régné dans mon ame jusqu'à mon dernier soupir , que mon amour fut extrême... que c'est lui seul qu'il faut accuser... vous saurez... Astley vous remet-

tra une lettre... Vous me pardonnerez, si vous sentez ce que c'est qu'aimer... Non, jamais on n'a brûlé d'une flamme plus vive. Je suis coupable sans doute... mais... — Prince, que voulez-vous dire?... — Je vous quitte... je m'égare... c'est pour vous... Recevriez-vous mes adieux éternels?

La Duchesse étoit tombée presque expirante dans les bras de son mari; elle a perdu la voix; ses yeux à peine étoient ouverts à la lumière; le Roi lui-même paroît. — Allons, Prince, il faut abandonner l'amour pour la gloire; transportons-nous sur les terres de l'ennemi; que le Northumberland soit le premier théâtre de nos exploits.

Ils sont arrivés sur les frontières de cette Province. Il se répand un manifeste du Duc, où il prenoit le titre de Richard IV, Roi d'Angleterre. Cet écrit émanoit du Conseil Flamand; on y annonçoit le fils d'Edourd IV, le légitime héritier de la couronne; il devoit combler de biens & d'honneurs ceux qui le reconnoîtroient pour leur Monarque, & qui l'aideroient à chasser un brigand qui lui avoit ravi le sceptre; on joignoit ce nom à ceux de tyran, de meurtrier; on peignoit en un mot Henri des couleurs les plus odieuses.

Fryon & Astley ne s'étoient point séparés du Duc d'Yorck : on attendoit une bataille ; le Duc prend Astley à part, & va avec lui sur les bords d'un ruisseau peu éloigné du camp. — Mon cher Astley, nous allons combattre. Je ne saurois me dissimuler que la vérité ne m'a point mis les armes à la main : c'est l'ambition, ou plutôt l'amour, cet amour qui me rend si malheureux, quand je devrois goûter toute l'ivresse de son enchantement. Mon ami, quels efforts j'ai eu besoin d'employer, pour ne pas révéler à la Duchesse un secret qui pèse tant sur mon cœur ! De quels remords je suis déchiré, lorsque je me vois dans les bras d'une femme adorable, sans défiance, pleine de candeur, qui croit prodiguer ses caresses au Duc d'Yorck, & qui abandonne tous ses charmes au mensonge, à la trahison, à un particulier obscur.... Mais quel homme sur la terre eût senti comme moi l'empire de sa beauté ! quel Prince, quel Roi l'eût idolâtrée autant que je l'idolâtre ! Si je venois à perdre la vie dans la journée qui se prépare, tu lui remettras cette lettre. Mon ame s'y est épanchée ; je ne veux point que mon crime survive à mon trépas ; qu'elle le connoisse dans toute son étendue. Astley,

ajoute à mon écorit : fais-lui bien sentir qu'une passion dont je n'ai pu me rendre maître , m'a emporté à cet artifice si honteux , si indigne d'elle , & je puis dire , de moi. Qu'elle se pénétre de tous mes transports ; elle aime : elle me jugera avec moins de sévérité. Dis-lui bien que ce n'étoit pas la Comtesse de Huntley , la Princesse du sang royal d'Ecosse , que j'adorois : c'étoient tous ses charmes , ces heureux présents qu'elle a reçus de la nature ; sa tendresse pour moi , ses vertus ont achevé d'enflammer un cœur où n'auroit pu s'effacer un seul trait de son image. Mon crime , sans doute , sera moins grand , si elle le rejette sur la bizarrerie du sort. Astley , je me sentoits l'ame d'un Souverain , & nul mortel n'aima comme moi ; qu'elle pardonne du moins à ma mémoire.

La Duchesse d'Yorck ne se consolait point d'une séparation trop accablante pour sa sensibilité. Elle voyoit son époux toujours environné de dangers , blessé , expirant , mort ; elle se rappelloit ses dernières paroles , & n'en pouvoit démêler le sens ; tout portoit à son ame des atteintes douloureuses.

Jacques s'étoit flatté qu'à son entrée dans le Northumberland , il trouveroit

une infinité de partisans des Yorcks qui voleroient sous ses drapeaux : il fut trompé-dans ses espérances. La désertion de Clifford, & la fin du Lord Stanley avoient jetté la consternation dans les esprits ; l'ascendant de Henri en imposoit plus que jamais à la nation. Ses Généraux, loin de livrer bataille, comme les Ecoffois l'avoient cru, ne firent que harceler leur armée, qui tous les jours s'affoiblissoit. Leur Souverain commençoit à perdre de cette espece d'enthousiasme dont le Duc d'Yorck avoit eu le talent de l'échauffer en sa faveur : ce Monarque montra même un ressentiment blâmable dans un Roi. Le dépit d'avoir tenté sans aucun fruit une expédition qu'il regardoit comme une source de gloire & d'avantages pour l'Ecoffe, lui fit passer les bornes que la licence de la guerre se permet : il mit le pays à feu & à sang, & ne chercha plus qu'à ramasser un butin considérable qui dédommageât ses troupes du peu de succès de cette entreprise. Ces hostilités si peu attendues acheverent d'indisposer les Anglois contre le Duc d'Yorck. Il courut se jeter aux pieds de Jacques, & le supplia d'avoir pitié des malheureux habitans de Northumberland. Le Monarque Ecoffois reçut assez mal sa priere ; il lui

répondit avec une sorte d'ironie , que c'étoit s'intéresser à ses ennemis , & que d'ailleurs ce peuple pourroit bien n'être jamais le sien. Ils revinrent en Ecosse assez mécontents l'un & l'autre.

Le Duc , ainsi que Fryon , s'aperçut avec regret que le charme se dissipoit. La Duchesse n'en fut pas moins empressée à revoir son mari : ses nouvelles disgraces n'avoient servi qu'à le rendre plus intéressant pour un cœur qui connoissoit toute la force & la délicatesse de l'amour. Mais de quel trait fut-elle frappée , quand plusieurs papiers publics l'eurent instruite d'une des raisons principales qui avoient empêché les Anglois d'embrasser le parti de son époux ! On se plaignoit tout haut que , pour se placer sur le trône , il eût recherché l'appui d'une nation de tous temps ennemie déclarée de l'Angleterre. On lui reprochoit sur-tout son mariage avec la Comtesse de Huntley , qu'on appelloit un sceau de réprobation qui lui devoit interdire à jamais jusqu'à l'espérance de recueillir l'héritage de ses peres. C'est notre union , lui dit la Duchesse , qui vous ferme le trône ! & il n'est point pour vous d'autre place. Cher Prince , jugez de ce que j'ai à souffrir , moi , qui voudrois , au prix de ma vie , vous pro-

curer l'empire du monde ! La haine de votre peuple , son refus insurmontable de vous reconnoître pour son Souverain , voilà donc ce que mon amour vous aura coûté !

A ces mots , elle verse un torrent de larmes ; elle s'abandonne à la plus vive douleur. Puis paroissant sortir d'une espece d'anéantissement , & s'armer de courage : — Duc , je vous aime , & il s'agit d'en donner à vous , à toute l'Europe , un témoignage éclatant... Je le donnerai. Notre hymen indispose contre vous les Anglois ; il vous arrache le sceptre qui vous est dû ; le nom de mon époux est un crime à leurs yeux : eh bien ! il faut vous laver de ce crime , il faut régner , être heureux.... Puis-je le dire ? que les nœuds de cet hymen soient rompus ; qu'un éternel divorce , c'est moi qui prononce ce mot , nous sépare... nous sépare... à jamais ; que votre amante ne soit plus votre épouse : mais promettre de ne plus vous aimer , oh ! ces serments sont au-dessus de mes forces.

Femme adorable , s'écrie le Duc d'Yorck d'une voix étouffée par les sanglots , comment ai-je pu jusqu'à ce moment vous entendre & vivre encore ? que me proposez-vous ? ce sacrifice , je l'accepterois

& pensez-vous que le mien ne seroit pas mille fois plus horrible ? Qui, moi ! rompre un engagement pour lequel... c'est moi qui n'aurois dû jamais prétendre à cet hymen ; c'est moi que l'amour a égaré... un Prince... Eh ! qu'est-ce que le titre de Roi, auprès du nom de votre époux, de votre amant ? régner sans la divine Huntley !... non, Madame, non, je ne veux point le trône à ce prix. Que tous les Anglois, que l'univers entier m'abandonne, me rejette : un regard de vos yeux me dédommagera de tout ce que j'aurai perdu ; mon épouse sera tout pour moi ; je ne puis assez l'aimer, l'idolâtrer... Madame, qui a osé aspirer à votre cœur & à votre main, doit éprouver des transports au-dessus de l'humanité ; ce trône dont on veut m'écarter, je me sens la force de le conquérir ; votre époux doit avoir l'ame d'un héros, & vous enflammerez mon courage. Ces Anglois, si aveugles sur vos charmes, sur votre naissance, sur vos vertus, vous rendront un jour plus de justice ; tout est fait pour adorer comme moi la maîtresse de mon cœur.

Le Duc d'Yorck court vers Astley : — Mon ami, si tu favois combien je suis coupable ! croirois-tu que la Duchesse, d'après ce cri d'un peuple farouche qui

s'élève contre mon mariage, m'a offert de briser des liens... C'est pour cet hymen que j'ai pu consentir à me charger d'un rôle méprisable, à devenir l'instrument du mensonge... Je ne suis pas Roi, Astley : mais, quel que soit l'événement, je porterai un sceptre; si ce n'est pas comme le Duc d'Yorck, ce sera comme l'époux de la Comtesse de Huntley, comme l'amant le plus épris, & qui cherche à mériter de posséder tant de charmes. Ah ! que l'amour nous excite, nous élève encore plus que l'ambition ! C'est à moi qu'il convient d'être plus qu'un homme, de tenter l'impossible. Divine Huntley, j'ai pu vous tromper ! je réparerai ce crime à force de grandeur d'ame & d'intrépidité.

Henri, toujours dévoré d'une passion avilissante, saisit l'occasion de grossir ses trésors; il convoqua un Parlement, se plaignit amèrement de l'irruption des Ecoissois & de leur Roi qui favorisoit l'audace d'un imposteur, fit un tableau touchant des ravages qu'avoient essuyés les Provinces du Nord, & eut enfin l'adresse d'obtenir cent vingt mille livres sterling & deux quinzies. Les Ministres de ces impositions agirent avec dureté; le peuple murmura, & les habitants de Cornouaille leverent l'étendard de la rébellion; les collecteurs

furent massacrés ; le Lord Audeley se mit à la tête des factieux , qui s'avancèrent jusqu'à Londres. Le génie du Roi d'Angleterre l'emporta encore cette fois sur les efforts d'une révolte presque générale : il livra bataille aux rebelles ; ils furent vaincus , & leurs chefs subirent le dernier supplice.

Jacques avoit profité de cette émeute qui pouvoit entraîner la perte de Henri , pour tenter une seconde irruption en Angleterre ; il ne passa point le château de Norham qu'il avoit fait investir. L'approche du Comte de Surrey , qui jetta dans la place des secours & des munitions , força ce Monarque de se retirer. Ce nouvel échec augmenta sa mauvaise humeur contre le Duc d'Yorck ; la Duchesse ne prévoyoit que trop un avenir peu favorable à son mari. C'est de ma patrie , disoit-elle , qu'il reçoit ces coups ! la mauvaise fortune le poursuit , & ma tendresse redouble avec ses revers. J'ai à expier auprès de lui , l'inconstance du Roi & des Ecoffois. Eh bien , s'il ne lui reste plus d'appui , plus d'espoir , je dois chercher à lui tenir lieu de tout.

Le Roi d'Angleterre étoit las d'avoir tant d'ennemis à combattre ; il voulut rappeler Jacques dans ses intérêts. L'arrivée

de D. Pedro d'Ayala, Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Londres, lui parut un moyen propre à l'exécution de son projet. Ce Ministre étoit chargé de la négociation du mariage de l'Infante Catherine, fille de Ferdinand & d'Isabelle, avec Arthur, Prince de Galles. Personne n'avoit plus de talent que D. Pedro pour traiter de la paix entre les deux Monarques. Il étoit doux, insinuant, & savoit cacher la profondeur de ses vues politiques sous un air d'affabilité & de candeur. Il vint donc à Edimbourg, eut avec le Roi de longues conférences, dont le résultat fut une instruction détaillée sur tout ce qui concernoit le Duc d'Yorck. Henri faisoit demander absolument, par le médiateur Espagnol, que son ennemi fût remis entre ses mains; c'étoit le premier article du traité.

Jacques envoie chercher le Duc. Vous ne doutez pas, lui dit le Monarque, du desir extrême que j'ai eu de vous être utile, & de mettre sur votre front la couronne d'Angleterre; je vous ai associé à ma famille, puisque votre épouse est ma parente; je vous regarde en un mot comme un Prince de mon sang: mais le Roi de France m'a donné un exemple que doit suivre tout mortel appelé au

trône. Un Souverain n'a d'amis, de parents, d'objet enfin qui le déterminent, que l'Etat; il est une espece de victime toujours prête à se dévouer au bonheur de ses sujets. On nous porte envie : eh! est-ce pour nous que nous vivons, que nous aimons? Vous m'aviez inspiré un attachement dont vous avez reçu des preuves signalées : je suis forcé d'y mettre des bornes : mais je vous l'ai promis, je tiendrai ma parole royale. Qui que vous soyez, je suis incapable de vous abandonner au sort attaché à vous persécuter. Le Roi d'Angleterre me propose une paix avantageuse. Je vous l'ai dit : ce n'est pas pour moi que je regne, c'est pour un peuple qui m'a confié les intérêts : j'accepte donc cette paix nécessaire. Henri demandoit que vous fussiez livré à son Ambassadeur : c'est ici que j'accorde le devoir & la générosité; je vous invite à quitter mon Royaume; mes bienfaits vous suivront par-tout où vous irez; des vaisseaux, de l'argent, tout de ma part est à votre disposition. Sire, répond le Duc d'Yorck avec cet air de noblesse qui répandoit tant d'intérêt sur tout ce qu'il disoit, vous n'entendrez aucune plainte sortir de ma bouche. Il y a long-temps que je dois être accoutumé au personnage d'infortuné

d'infortuné, & les malheureux sont-ils fait pour avoir des amis ? J'avois cru, il est vrai, que le Ciel en ma faveur vous avoit distingué du reste des Princes, que mes disgraces vous avoient touché, que mon bienfaiteur ne se lasseroit point de m'appuyer ; ma reconnoissance étoit si vive ! D'ailleurs, j'imaginois que vous daigneriez toujours voir en moi une épouse qui a l'honneur de vous appartenir. Des raisons d'Etat vous empêchent de me continuer votre bienveillance déclarée : je les respecte, Sire, ces raisons si contraires au sentiment. Je n'examinerai point s'il est du devoir d'un Souverain d'obéir à la cruelle politique qui proscriit un Prince malheureux, qui lui ferme tout asyle, qui le forcera peut-être lui & sa femme, cette Princesse de votre sang, à succomber de douleur, à connoître ces humiliations qu'entraîne l'adversité. Je ne veux en ce moment vous parler que de vos bienfaits & de ma reconnoissance ; je la conserverai jusqu'au dernier soupir. Promettez-moi seulement, si je cède à ma mauvaise fortune, si je meurs accablé de mes revers, que vous vous souviendrez d'une épouse... cette image est pour moi le comble des malheurs... Vous pleurez, Sire !

ah ! ces larmes me pénètrent. Jugez de ma peine , reprend le Roi d'Ecosse en le pressant dans ses bras ; allez... si vous n'êtes pas un Prince , vous êtes bien digne de l'être.

Le Duc d'Yorck apprend à la Duchesse le nouveau coup dont il est accablé , qu'il n'a plus que quelques jours à demeurer en Ecosse ; & quel asyle lui fera ouvert ? ira-t-il montrer son infortune , un personnage avili aux Flamands dont les intérêts lui défendent l'entrée des Pays-Bas ? ils se font en quelque sorte réunis avec ses ennemis. La Duchesse de Bourgogne ne peut , dans cette occurrence , lui offrir qu'une protection inutile.

La Duchesse d'Yorck ne répond à son mari qu'en se rendant avec précipitation chez le Roi. Ses cheveux épars , le désordre de son ame , l'abandon qui régnoit dans sa parure lui prêtoient de nouveaux charmes ; la majesté des douleurs , si l'on peut le dire , se montrait sur son visage dans tout son éclat. Elle vole au palais , accompagnée de son époux ; elle entre , se précipite toute en larmes aux pieds du Monarque : — Vous l'auriez résolu , Sire , d'étouffer la voix de l'honneur , celle de l'humanité , pour écouter une politique impie qui viole toutes les

loix, brise tous les nœuds, vous fait oublier que je suis de votre sang ? Après avoir ouvert votre sein à l'infortuné Duc d'Yorck, vous le chasseriez de vos Etats. Ses titres, son rang, sa qualité de malheureux qui vous implore, & celle-là, Sire, n'est-elle pas la plus touchante pour un cœur comme le vôtre, rien ne pourra vous attendrir, & vous engager à finir un ouvrage que vous aviez si heureusement commencé ? Je ne vous parlerai pas du lien qui m'unit au Duc d'Yorck, qui me rend propre sa destinée, ses revers encore plus que ses succès. C'est vous qui l'avez formé, ce nœud devenu si funeste à ce Prince ; vous n'ignorez pas que les Anglois lui font un crime de cet hymen ; & la dot que je lui apporte est un malheur constant, la privation du secours qu'il pouvoit espérer d'un peuple né pour lui obéir, la perte enfin de vos bienfaits, quand tout l'abandonne !

Le Roi interrompt la Duchesse pour lui dire, qu'ils peuvent toujours compter sur son attachement, & qu'ils en recevront des témoignages, en quelques lieux que le sort les jette ; il ajoute qu'il est obligé de céder à la nécessité, au bien de l'Etat, que c'est malgré lui qu'il se sépare du Prince son époux. Le sacrifice,

pourfuit-il, me coûtera moins, si vous en croyez mes conseils, & j'imagine que le Duc d'Yorck joindra sa priere à la mienne. Cette politique si rigoureuse à laquelle je m'immole en cet instant, ne me refuse point la consolation de vous retenir dans ma Cour; vous attendrez près de moi que le Duc ait rétabli le calme, & que sa situation lui permette de vous assurer une retraite, où du moins vous soyez tranquille. Hélas! interrompt vivement le Duc d'Yorck, que cette épouse si chérie ne quitte point Edimbourg! qu'elle soit heureuse! & que moi seul je suppose tous les assauts de mon inflexible destinée! je consens... N'achevez pas, s'écrie la Duchesse, je connois mon devoir, je connois mon amour; cher époux, c'est le cœur plus qu'un lien consacré par les loix, qui nous a unis; il faut que les mêmes coups nous frappent. Il n'y a que la mort qui soit capable de nous séparer, & je veux encore partager ton cercueil. Oui, je mourrai avec toi; ma cendre cherchera encore la tienne. Sire, continue-t-elle, en prononçant son arrêt, vous avez prononcé le mien.

Le Monarque mêle ses larmes à celles de la Duchesse; il l'embrasse avec bonté: mais il ne peut changer de résolu-

tion ; tout ce qu'il peut leur dire , au milieu des pleurs qui lui échappent , n'est que ce peu de mots : Je suis Roi.

Jacques avoit la générosité de cacher à la Duchesse d'York ainsi qu'à son mari , les raisons qui le déterminoient à les renvoyer ; on avoit éclairé ce Prince sur la vérité de la naissance de Varbeck : &c cependant il y avoit des moments où il doutoit encore , tant ce jeune homme avoit le talent de remplir le personnage qu'on lui faisoit jouer.

Ils sont montés sur les vaisseaux qu'on leur avoit préparés. La Duchesse , dans une profonde douleur qui tenoit de l'abattement , avoit les yeux continuellement attachés sur le rivage ; elle est prête à le perdre de vue. C'en est donc fait , dit-elle ! c'est pour la dernière fois que mes regards se sont tournés vers toi , ô patrie si cruelle , si barbare ! je renonce pour jamais au séjour qui m'a donné la naissance ; j'ai fait un divorce éternel avec l'Ecosse : je ne lui donnerai pas même un tombeau. Allons , cher Prince , (en s'adressant à son époux) soyez tout pour moi ; famille , patrie , existence , je les oublie , ou plutôt je les trouve , je les aime en vous seul ; qu'on nous transporte au bout du monde ,

dans une île déserte, dans une affreuse caverne ; que je vive, que j'expire à vos côtés, & je n'accuserai point ma destinée.

Fryon avoit quitté son pupile, pour retourner auprès de la Duchesse de Bourgogne. Le jeune Astley suivoit seul son ami ; l'attachement, plus encore que l'intérêt qui avoit paru d'abord le déterminer, l'entraîna constamment dans le parti de cet illustre aventurier.

Leur départ d'Ecosse décida la paix entre Jacques & Henri. D. Pedro en fit nommer garants ses maîtres, Ferdinand & Isabelle. On prétend même qu'il avoit traité du mariage de Marguerite, fille du Roi d'Angleterre, avec le Monarque Ecossois.

La navigation des deux époux fut assez heureuse. Le Duc d'York avoit résolu de se retirer une seconde fois en Irlande, dans l'espérance que cette nouvelle tentative sur un pays aussi enclin à la révolte, lui seroit plus favorable. Lorsque ses yeux se fixoient sur sa femme, il lui échappoit de sombres gémissements ; & les caresses innocentes qu'il en recevoit, ne servoient qu'à augmenter la tristesse dont il étoit consumé. Souvent il repouffoit ses larmes, & alloit

les répandre dans le sein de son ami.
— Astley, quel est mon sort ! qu'il est affreux ! & quelle en sera la fin ? tout m'abandonne, la France, les Pays-Bas, l'Ecosse, & je traîne après moi une malheureuse victime qui me fait sentir bien plus vivement les tourments secrets qui me déchirent ! On me conduira ce personnage qui ne me pèse déjà que trop ? j'aurai trompé une femme de la plus illustre naissance, la beauté, le sentiment, la vertu même, mon amie, ma souveraine maîtresse ! & ce ne sera point assez d'effuyer une fin tragique : j'envelopperai dans ma perte... Astley, je ne puis soutenir cette image ! C'est cette image, interrompt Astley, qui doit vous armer d'une fermeté inébranlable. Il ne s'agit plus d'écouter des remords qui seroient hors de saison : songez que vous êtes le mari de la Comtesse de Huntley, parente d'un Monarque ; qu'il lui faut une couronne ; que le fils d'Owen n'a voit guere plus de droits que vous ; qu'il vous sera facile d'expier cet artifice en gouvernant l'Angleterre en grand homme. Persuadez-vous que vous êtes le fils d'Edouard IV ; il est des mensonges utiles : celui-ci vous conduira à la gloire, & au plaisir si flatteur pour vous, de

placer votre épouse dans un rang qui doit être le sien. — Mais si la fortune me combat, si je suis découvert, si le mystère est révélé, que dira cette infortunée ! Les héros & les amants, reprend avec vivacité Astley, ne doivent point envisager d'obstacle ; la crainte & le découragement sont le partage des âmes vulgaires ; n'ouvrez les yeux que sur une femme que vous aimez ardemment, & vous forcerez la fortune à vous favoriser.

Le succès confirme la noble audace dont Astley enflammoit son ami ; des étincelles renaissent du feu que Henri avoit cru éteint ; son caractère sombre & dur s'étoit en vain démenti : l'esprit de douceur qu'il avoit opposé à la révolte de Cornouaille, parut aux factieux plutôt un effet de sa foiblesse que de sa clémence ; ils appelloient un nouveau chef.

Le Duc d'Yorck descendu sur les côtes d'Irlande, apprend que la rébellion se rallume. Des partisans & des amis se remon- troient ; il reçoit une députation de la part des mécontents, qui lui offrent le commandement d'une armée à laquelle il ne manquoit que sa présence, pour marcher contre Henri. Le Duc accepte la proposition avec joie, vole vers eux : ils lui di-

sent qu'il avoit fait une faute considérable, en se confiant à la Duchesse de Bourgogne, & aux Rois de France & d'Ecosse, dont les intérêts demandoient le sacrifice des siens; qu'il s'étoit trompé dans ses vues politiques, lorsqu'il avoit tenté une descente dans la Province de Kent, trop voisine de Londres; que, s'il s'étoit adressé aux habitants de Cornouaille, il seroit déjà couronné à Westminster. Le jeune ambitieux, à ces discours, se sent tout de flamme; ses mains touchoient le sceptre, & il voyoit sa femme à ses côtés sur le trône d'Angleterre. Il se rend à Bodmin; trois mille hommes viennent l'y joindre; il prend le titre de Roi; tout enfin retentit de cette proclamation.

Le Monarque Anglois en est bientôt instruit. Accoutumé au succès, il semble ne point appréhender que la fortune lui soit infidelle: il s'applaudit même d'avoir à combattre un fantôme, qui, depuis longtemps, le fatiguoit d'une apparence de réalité; une foule de Seigneurs que les révoltes n'avoient pu gagner, se rassemble autour de lui; on se prépare à une bataille.

Le Duc d'York avoit revêtu sa cuirasse; il étoit prêt de se montrer à ses troupes: la Duchesse fait quelques pas pour

le suivre; elle l'arrête, le serre contre son sein, ne peut que l'inonder de ses larmes, que pousser des cris. — Eh quoi, Madame! vous qui aimez ma gloire, qui desirez mon bonheur, vous m'offrez un spectacle si douloureux! est-ce à vous de m'inspirer des allarmes?... Chère épouse, il vous faut un diadème; un époux qui ne seroit pas Roi, n'auroit point votre tendresse... — Que dites-vous, cruel? je vous l'ai cent fois répété : est-ce le rang suprême que j'aime, que j'adore en vous? — Vous ne seriez point attachée à la grandeur, à la naissance! ce seroit moi que vous aimeriez! le Duc d'Yorck... — Eh! pouvez-vous en douter? pouvez-vous croire que ce n'est pas vous seul que je chéris; dénué de cet éclat, qui ne séduit point... vous êtes malheureux... — Oui, Madame, je le suis... & peut-être le plus coupable... l'amour... Encore une fois, pardonnez... je triompherai. C'est pour vous que je vole au combat.

Il ne fauroit s'arracher des bras de son épouse; lui-même versoit des pleurs. Emporté subitement par un effort courageux, il s'élance à la tête de plusieurs amis; accompagné d'Astley, & laisse la Duchesse sous la garde de quelques-uns de ses partisans les plus affidés.

Il court se présenter devant Exéter, dans le dessein de s'en rendre maître, & de se procurer une retraite, s'il perdoit la bataille; il cherche à se concilier les habitants de cette ville par des promesses éblouissantes, & ne peut les gagner. Loin de l'entendre, ils lui fermerent leurs portes; le Duc se détermina à donner un assaut : il y perdit deux cents hommes. Il est informé que les Lords Daubeney & Broke marchoient au secours de la place, suivis d'un corps de troupes, & que le Roi d'Angleterre s'approchoit en personne à la tête d'une nombreuse armée. Il leve promptement le siege, & se retire à Tawton. C'étoit dans ces plaines qu'il attendoit Henri; c'étoit là enfin que s'ouvroit pour lui le chemin qui devoit le mener au trône, ou que se creusoit son cercueil. Dans quelle foule de réflexions accablantes il se plongeoit ! D'un côté, quels fruits de la victoire ! un sceptre brillant, le plaisir de combler de biens une femme adorée, de la faire asseoir sur un trône, de lui montrer un époux digne d'elle, de voir un vaste Royaume à ses pieds, de figurer parmi les premiers Souverains de l'Europe. A ces images séduisantes succédoient des tableaux bien différens : une défaite sans ressource, la honte, le déses-

poir, la misère, la mort, la prison plus cruelle encore, ou un trépas ignominieux, le dernier des revers, cette beauté aimée à l'idolâtrie, & qui avoit sacrifié tout à l'amour, retirée de son erreur, forcée de mépriser, de haïr celui qui l'avoit trompée si lâchement, victime elle-même d'une imposture criminelle, abandonnée à l'adversité, à l'humiliation, à l'opprobre, rougissant de son nom, expirant enfin sous tant d'infortunes, en détestant leur auteur : voilà quels orages divers bouleversoient l'ame du jeune audacieux César, prêt à livrer bataille pour disputer l'empire du monde, avoit eu peut-être l'esprit moins agité.

Le Duc d'York veilloit seul avec Affley dans sa tente ; il lui confioit ces pensées tumultueuses. Le combat devoit se donner le lendemain, au lever de l'aurore. Le Duc avoit sa tête appuyée sur la table où étoient son casque & son épée.

Un homme entre avec précipitation, lui remet un billet conçu en ces termes :
 » Je ne fais, lorsque vous recevrez cet
 » écrit, s'il sera temps encore de me se-
 » courir. Henri est informé que ce lieu
 » est ma retraite ; il envoie un corps de
 » troupes pour se saisir de moi ; cher
 » époux, vous serois-je ravie ? — Al-

Ions, mon cher Affley, empêchons que la Duchesse ne tombe dans leurs mains. — Que faites-vous ? songez que nous touchons au moment... — Je ne vois rien que le péril d'une épouse adorée ; & si je la perds, que m'importe la victoire, le Royaume d'Angleterre, l'Empire de l'univers ? Ami, courons, volons, transportons la Duchesse dans un asyle plus sûr, & je reviens au jour naissant, combattre, ou mourir. Que nul ici que toi, & quelques serviteurs qui me sont dévoués, ne soit instruit que j'ai quitté l'armée.

Il n'a pas achevé ces paroles, qu'il s'élance sur un cheval, suivi d'Affley, & vole vers Bodmin. Il n'a que le temps de se précipiter dans les bras de sa femme, de la prendre dans les siens, & de la conduire aussi promptement dans un endroit écarté, à plusieurs milles de cette place. Il ne lui échappe que des mots entrecoupés, des larmes, des sanglots, ensuite des transports d'audace, des promesses de revenir mettre aux pieds de la Princesse les drapeaux qu'il va remporter ; il s'en sépare avec vivacité, retourne avec le même emportement à ses genoux, lui prodigue les caresses les plus tendres, lui fait enfin ses adieux, en versant de nouvelles larmes, & reprend avec son ami le chemin de son camp.

Les vents ne sont pas plus rapides. Le ciel commençoit à blanchir ; le jour alloit paroître. Les deux cavaliers redoubloient d'efforts , ils approchoient de Tawton ; déjà ils appercevoient leurs étendards. Un bruit affreux frappe leurs oreilles. Un soldat couvert de sang , accourt , & tombe aux pieds de leurs chevaux ; il reconnoît le Duc. — Sauvez-vous. Les ennemis n'ont pas attendu l'aurore pour nous attaquer. On a su que vous nous aviez quittés. Nous sommes vaincus ; la plupart des nôtres sont morts ou prisonniers. Prince , on vous cherche par-tout ; une prompte fuite est la seule ressource qui vous reste.

Il n'en dit pas davantage , & sur le champ ce malheureux expire de ses blessures.

O Ciel ! s'écrie le Duc ; j'ai tout fait pour l'amour , & c'est lui qui me perd ! Il tire son épée , veut s'en percer. Astley l'arrête : — Oubliez-vous la Duchesse ? eh ! quel sera son sort ? c'est ici qu'il faut rappeler votre fermeté. Vivez pour faire tête au malheur. Un homme vraiment courageux renonça-t-il jamais à l'espoir ?

Astley , en lui parlant de sa femme , s'étoit servi d'un moyen assuré pour le détourner du projet de se donner la mort. L'un & l'autre s'abandonnent à l'impétuo-

fité de leurs chevaux. Ils ne favoient quelle route tenir ; la consternation les égaroit. Ils voyent derriere eux s'élever un nuage de poussiere ; ils distinguent un escadron ennemi qui accouroit de leur côté : comment lui échapper ? Un château se présente à leurs regards : ils y précipitent leur course.

Quel nouveau coup de foudre ! ils ont reconnu ce château qui appartenoit au Lord Courteney, un des partisans les plus zélés des Lancastres. Ils sont déterminés à éviter ce séjour. Cette troupe les presse ; elle va les saisir ; l'épouvante s'est emparée d'Astley. Le Lord Courteney étoit retenu dans cette campagne par la maladie d'un de ses enfants qu'il aimoit beaucoup. La fortune, obstinée à persécuter les deux fugitifs, veut que ce Seigneur les aperçoive. Aussi-tôt il fait un mouvement, comme pour aller chercher les domestiques ; afin de s'en rendre maître. Le Duc pénètre son dessein ; il vole à lui, & avec une noble fermeté : — Mylord, vous êtes mon ennemi ; vous êtes aussi le plus généreux des hommes ; je suis le Duc d'Yorck ; j'ai perdu la bataille ; on nous poursuit, & c'est dans vos bras que je me réfugie avec mon ami : nous trahiriez-vous ? Le Lord demeure interdit. — Oui, je suis

votre ennemi, & vous n'êtes pas le Duc d'Yorck : mais vous ne vous repentirez point de la confiance que je vous ai inspirée. Entrez, ma maison vous est ouverte ; je fais respecter l'hospitalité ; ne craignez rien ; quand le péril sera passé, vous irez ailleurs attendre la punition que vous méritez.

Le jeune homme que nous avons décrit comme l'esprit le plus souple & le plus insinuant, ne voit dans cette réponse que la grandeur d'ame du Lord, & a l'art de paroître se cacher ce qu'elle renfermoit d'offensant. Il remporte une victoire d'un nouveau genre : il a une longue conversation avec Courteney, qui finit par être persuadé que ses soupçons étoient injustes, & que c'est en effet le Duc d'Yorck auquel il a donné un asyle. Il fait éclater sa générosité : il indique à l'un & à l'autre un endroit dans sa maison où ils pouvoient défier les recherches.

A peine s'y sont-ils réfugiés, que les chefs de l'escadron mettent pied à terre, arrivent au château, & demandent au Lord s'il n'a point vu deux hommes qui fuyoient à travers champ, & qu'on diroit être le faux Duc d'Yorck, & son confident Asley. Courteney réplique

avec fierté qu'il est un des serviteurs les plus zélés du Roi, mais qu'il n'est ni espion, ni délateur. Ce ton en impose aux Officiers qui se retirent, & tournent ailleurs leurs pas & leurs perquisitions.

Le Duc & son ami, qui de leur retraite avoient tout entendu, se hâtent d'en sortir, quand ils présument que la troupe est éloignée; ils veulent témoigner leur reconnoissance : Duc d'Yorck, dit Courteney, car je ne doute plus que vous ne soyez le fils d'Edonard IV, vous ne me devez aucun remerciement : j'ai agi pour l'honneur. Je suis déclaré ouvertement contre votre maison, & j'ai dévoué un attachement inviolable à celle de Lancastre : mais je ne fais point profiter du malheur de mon ennemi, & le trahir alors qu'il réclame mes secours; restez ici jusqu'au moment qu'il n'y ait plus rien à craindre.

Ils attendent pour quitter le château, que le jour soit tombé. Partez, reprend le Lord, en s'adressant au Duc, nous pourrons nous revoir sur un champ de bataille; c'est-là que je combattrai le concurrent de Henri, & que je tâcherai de lui donner des preuves de courage. Aujourd'hui je veux ne lui montrer qu'un cœur sensible à sa situation; je le prie

donc de recevoir cette bourse dont il peut avoir besoin dans la circonstance , & qu'il me rendra , quand sa fortune le lui permettra.

(Tel étoit l'ascendant de Varbeck , digne à la vérité du rang & du nom qu'il avoit usurpés : il favoit ramener les esprits les plus indisposés contre ses artifices , & se concilier l'estime ainsi que l'amitié.

Le Duc vouloit , à la faveur des ténèbres , retourner à l'endroit où il avoit laissé la Duchesse : cette seule idée l'occupoit. Astley s'égare dans l'obscurité ; son ami le cherche en vain. A l'instant qu'il croit l'avoir retrouvé , il est saisi par des soldats qui l'emmenotent prisonnier ; il a l'adresse de se dégager de leurs mains ; les portes du monastere de Bowley étoient ouvertes : il se jette dans cet asyle , & se hâte de s'y faire enregistrer , dans le dessein de jouir des privileges (1)

(1) *De jouir des privileges , &c.* Quelque crime qu'on eût commis , on étoit sûr , en se retirant dans ces asyles , d'échapper aux poursuites des loix. Ils étoient inviolables pour les Rois mêmes , qui n'auroient osé les forcer , dans la crainte de s'attirer l'indignation & les anathêmes de la Cour de Rome. Le Pape , en qualité de

accordés à ce lieu sacré. Il est nécessaire de savoir qu'alors en Angleterre, comme dans les autres Royaumes qui reconnoissoient le Pape, il y avoit des endroits de *refuge*, inviolables mêmes pour les Souverains. La plupart des Eglises à Rome font encore valoir ce droit qui est une source d'abus, & qui n'en est pas moins respecté.

La première pensée de l'infortuné Duc d'Yorck, est de chercher à terminer promptement un songe qui l'avoit abusé peu d'instants. Le réveil étoit terrible, & ne lui promettoit qu'un enchaînement de disgrâces toujours plus accablantes. Qui peut donc le retenir à la vie ? l'amour, l'espérance d'être utile à sa femme, de

Souverain, étoit extrêmement attaché aux privilèges accordés par ses prédécesseurs à ces lieux de refuge. Cependant Henri VII, dans la suite, & du consentement d'Innocent VIII, vint à bout d'affoiblir ces prérogatives, d'où émanoient une foule d'abus d'autant plus dangereux, qu'on avoit su intéresser un appui respectable à leur conservation. C'est ainsi que de tout temps, ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes a servi leur politique & leurs intérêts particuliers. Sachons donc séparer la cause des effets ; & plein de vénération pour la tige, ayons le courage d'extirper les rameaux.

la secourir, de la revoir encore. C'étoit cependant cette épouse chérie qui l'entraînoit dans cet abyme, & qui avoit ruiné toutes ses espérances : le desir de la retirer de Bodmin l'avoit pour un seul moment fait abandonner son armée, & il n'avoit pas été plutôt hors du camp, que cette nouvelle s'étoit divulguée & répandue parmi les siens. Le découragement & la confusion s'étoient mis aussi-tôt dans ces troupes composées d'un ramas de vagabonds, d'étrangers, de soldats indisciplinés, de ces gens qui *fuyent*, comme le dit très-bien le Pere d'Orléans, *la pauvreté & la justice..*

Le malheureux antagoniste de Henri, le croiroit-on, devoit effuyer des épreuves encore plus terribles. Le Prieur de Rowley lui apprend qu'on a découvert la retraite de la Duchesse, & qu'elle est au pouvoir de Henri. — Quoi ! je n'étois pas assez brisé sous les jeux cruels de la fortune ! ma femme, tout ce que j'aime, dans les mains d'un vainqueur qui brûlera de se venger ! Je perds tout, jusqu'à mon ami que la fatalité m'enleve, & dont j'ignore le destin ! Ne tremblez point pour vos jours, lui dit le ministre des autels, le Roi lui-même n'oseroit y attenter. — Ah ! mon Pere, dans l'é-

tat où je suis, c'est bien peu que d'avoir à craindre pour sa vie. C'est pour une épouse... mon pere, si vous saviez...

Le Duc d'Yorck, épuisé de douleurs, accablé sous la charge de son infortune, tombe dans une espèce de léthargie : il en revient pour recevoir d'un Religieux, qui le prie de lui garder le secret, cette lettre qu'il couvre de baisers & de larmes :

« Voilà donc où vous a conduit cette
» tendresse dont la mienne seule peut ap-
» procher ! Ce n'étoit pas assez d'avoir
» indisposé par notre union un peuple
» qui devoit vous soutenir, de vous avoir
» fermé le trône : je suis cause que le fruit
» de tant de travaux vous est ravi, que
» votre armée est vaincue, que vos espé-
» rances sont détruites, qu'un ennemi en-
» fin triomphe, & vous tient en sa puis-
» sance. Si votre gloire & votre honneur
» souffroient de cette horrible catastrophe,
» je vous presserois moins de vivre : mais
» un malheur comme le nôtre, illustre
» plus qu'il n'humilie ; vos jours seront
» en sûreté ; ayez le courage de traîner ce
» fardeau ; & tant qu'il nous restera un
» soupir, ne désespérons point. Croyez
» que, s'il ne s'agissoit que de moi, je
» n'aurois pas hésité sur le parti qui me
» restoit à suivre. Quand on est parvenu

» au comble du désastre où nous sommes,
» il est aisé de mourir. C'est l'existence
» qui est un tourment difficile à supporter,
» & je me sou mets à cette peine, dans
» l'espoir que nous nous reverrons, que
» notre sort pourra changer, que je vous
» serai toujours chere, que mon amour...
» est-ce ma destinée qu'il vous soit funes-
» te? n'apprehendez rien pour votre fidelle
» épouse; elle ne craint ni Henri, ni la
» mort. Encore une fois, cher Duc, osez
» vivre, & le Ciel peut-être viendra à
» notre secours ».

Cet écrit retient une ame prête à s'ex-
haler. Le Duc d'Yorck le met dans son
sein : Je vivrai, dit-il, en s'adressant au
Religieux, puisque l'amour l'ordonne...
Quelle plus forte preuve de tendresse puis-
je donner? Mon Pere, qu'ils sont heu-
reux ces mortels, qui, loin des passions,
coulent ici leurs destinées! ils ne dispu-
tent point de trônes! ils n'aiment point!
Quel sort m'est réservé!

Henri victorieux avoit fait investir le
monastere. Plusieurs de ses Courtisans pen-
soient qu'il lui étoit permis d'employer
l'autorité soutenue des armes, qu'il fal-
loit arracher son ennemi à sa retraite, &
l'envoyer au supplice. D'autres, d'avis
contraire, ne vouloient point que le Roi

manquât au Pape, en violant les privilèges sacrés des asyles. Ils disoient encore que Henri ne viendrait jamais à bout de persuader que son concurrent étoit un imposteur, si ce dernier ne convenoit pas lui-même du mensonge. Ils ajoutaient, qu'en lui laissant la vie, c'étoit l'engager à payer cette grâce d'un aveu sincère & détaillé. Le Monarque prudent suivit ce conseil. Poynings, revenu d'Irlande auprès de son maître, fut chargé d'aller retirer de Bowley le Duc d'Yorck, avec la promesse qu'on lui assuroit la vie, s'il vouloit se rendre volontairement. Le malheureux jeune homme accepte la proposition. Son amour, comme nous l'avons observé, lui faisoit aimer l'existence; il a pris enfin le chemin de la Tour.

Il n'étoit que trop vrai que la Duchesse d'Yorck avoit été enlevée de sa retraite; on s'étoit empressé de l'emmener au vainqueur; jamais elle n'avoit eu plus de charmes. Que la beauté a de pouvoir lorsqu'elle est réunie à la douleur! Cette femme, livrée à tout l'abandon du désespoir, s'élançoit du milieu des soldats qui l'entouroient, se précipite aux pieds du Roi, qu'elle inonde de ses larmes: — Sire... Sire, j'apprends qu'un malheureux époux est entre vos mains; j'implore votre gé-

nérosité; daignez lui faire grace; qu'il vive du moins, & que je sois la seule victime sacrifiée à votre ressentiment; c'est moi qui ai causé tous les malheurs ! A ces mots, ses pleurs redoublent. Henri, dont jusqu'alors l'ame sévère & inflexible n'avoit connu de passion que l'avarice, est surpris de se sentir un mouvement qu'il n'avoit point encore éprouvé : le spectacle d'une belle femme désolée excite en lui un trouble qu'il cherche à maîtriser : — J'ai donné ma parole, Madame; je laisse la vie à Varbeck : mais j'exige un aveu détaillé de toutes ses impostures... Un imposteur, s'écrie la Duchesse ! lui ! le Duc d'York ! ah ! Sire, n'est-ce pas assez de l'avoir vaincu, de le retenir prisonnier, d'être le maître de ses jours ? ne lui ôtez point le nom qui lui est dû : hélas ! c'est tout ce qui lui reste. — Je veux croire, Madame, que vous êtes dans l'erreur : une Princesse aussi respectable que la Comtesse de Huntley, n'étoit pas faite pour donner sa main au fils d'un misérable Juif ; je vous plains d'avoir été vous-même le jouet de ses artifices... Tant de charmes devoient-ils être son partage ? Son destin est fixé ; il sera enseveli dans les cachots de la Tour, jusqu'à ce qu'il révèle son intrigue & ses complices. Peut-être

être ma compassion, en l'épargnant, l'enverra-t-elle ramper dans la foule obscure à côté de Simnel : c'est tout ce qu'il peut attendre de la clémence d'un Roi dont il a osé se dire l'égal & le concurrent. Pour vous, Madame, soyez libre dans ma Cour ; croyez qu'il est des cœurs sensibles, qui peuvent vous faire oublier un mari trop indigne de vous.

Henri commande aux gardes de se retirer. Il ajoute avec une espèce d'attendrissement : Madame, mon palais sera votre asyle ; la Reine se chargera du soin de vous rendre tous les honneurs (1) dûs à une Princesse du sang royal d'Ecosse, dont les vertus, les malheurs, les attraits... vous pleurez ! je ferai tout, Madame,

(1) *De vous rendre tous les honneurs, &c.* En effet, la Comtesse de Humley fut traitée comme une Princesse du sang royal d'Ecosse. Henri la fit conduire auprès de la Reine, & lui assigna sur son trésor une pension considérable dont elle jouit pendant toute la vie de ce Monarque, & même plusieurs années après sa mort. L'Historien, (Rapin Thoyras) dont j'emprunte cette anecdote, ajoute : » On l'appelloit à la Cour d'Angleterre la *Rose blanche*, tant à cause de sa beauté, qu'à cause du nom que la Duchesse de Bourgogne avoit donné à son époux". (Elle avoit aussi surnommé Varbeck, la *Rose blanche*.)

ponr effuyer vos larmes; soyez persuadée du vif intérêt...

Il n'acheve point, fait quelques pas vers la Duchesse, & veut lui baiser la main. Elle s'empresse de la retirer. Il s'éloigne, après lui avoir dit à voix basse : Vous vouliez être Reine, Madame? vous réglez déjà sur un cœur... qui est pénétré de votre situation. Il parle haut. — Que la Comtesse de Huntley soit traitée en souveraine, & qu'on reçoive ses ordres.

Obligée d'accepter les offres de Henri, elle vivoit au palais de Westminster, près de la Reine, qui s'efforçoit d'adoucir ses peines. Juge de mon tourment, disoit la Duchesse d'Yorck à Sulton qui lui restoit attachée! Etre contrainte d'habiter le même séjour que mon cruel ennemi, de m'exposer à souffrir souvent sa présence! aurois-je fait entrer la pitié dans cette ame jusqu'ici insensible? Eh! Sulton, pour qui ai-je supporté la vie? pour qui me suis-je domptée au point de revoir Henri, de l'entendre? Ah! trop cher époux, je ne sens que vos maux; je suis prête à me soumettre à toutes les humiliations, si, à ce prix, je conserve vos jours, si je romps vos fers... C'est moi, tendre amie, qui l'ai précipité dans ce gouffre d'infortunes! Il a volé à mon secours; il m'a

immolé un Royaume, sa gloire, sa vie même. Sans moi, il eût combattu à la tête de son armée... il auroit remporté la victoire : je n'en doute point ; je ne serois pas en butte aujourd'hui à toutes les douleurs... Mais, Sulton, s'il étoit vrai qu'il m'en eût imposé... il ne seroit point le Duc d'Yorck ! ah ! il ne peut être que du sang des Rois. On n'a point tant de grandeur d'ame, tant de charmes ; on n'est point le plus séduisant des hommes, lorsqu'on ne sort que d'une origine vulgaire... c'est encore un des crimes de Henri, que je ne lui pardonnerai jamais. Qu'il est dur d'avoir à solliciter ceux qu'on déteste ! mais je ne vois que le sort de mon époux ; il faut que je brise ses liens ; nous irons nous aimer... mourir au bout de la terre. Non, j'en suis assurée, il n'est point un imposteur, il est le Prince le plus à plaindre ! Eh ! il n'a d'appui que moi.

Quels étoient les sentimens que le Roi d'Angleterre avoit éprouvés à l'aspect de la Duchesse ? Il étoit embarrassé lui-même à démêler la nature de son trouble. On se rappellera que la politique avoit présidé seule à son mariage ; les douceurs de l'amour lui étoient inconnues. Aigri par les ennemis continuels, les révoltes, les dangers qu'il avoit à surmonter, dur par

nécessité peut-être autant que par caractère , dévoré de la soif de l'or , il ne lui étoit guere possible de recevoir des impressions de tendresse : ce fut cependant ce que la vue de la Duchesse d'Yorck lui fit ressentir. Mylord , disoit-il au Lord Daubeney, qu'il honoroit de sa confiance, je ne fais ce qui agite mon cœur ; les larmes de la Comtesse de Huntley ont coulé jusqu'au fond de ce cœur , étonné de ses mouvements : elles y sont restées ! Que cette femme est belle ! qu'elle me touche ! Faut-il qu'un vil aventurier ait été le possesseur de tant de charmes ? & il est aimé , tandis que peut-être , avec tout mon pouvoir , je n'exciterois pas un sentiment... Pourquoi mon épouse ne ressemble-t-elle pas à la Comtesse de Huntley ? Je veux qu'on ait tous les égards pour cette Princesse infortunée ; je lui donne même , dès ce moment , une pension... je tâcherai , par mes bienfaits , de mériter du moins sa reconnoissance. Sire , interrompt le Lord , un grand Roi, tel que vous , peut bien céder à un penchant qui le distrairoit de ces chagrins inséparables de la couronne. Il est inutile de vous l'apprendre : la Comtesse de Huntley vous a inspiré de l'amour. Ce que j'éprouve seroit de l'amour , reprend vivement le Monarque !

j'aimerois la femme d'un intrigant que je devrois punir du dernier supplice ! & d'ailleurs me convient-il d'aimer , à moi qui dois sans cesse m'occuper de combats , de châtimens , appréhender que la fortune ne m'abandonne , m'assurer un port dans les orages ? — Rien n'empêche que votre Majesté ne goûte les douceurs d'une passion qu'il lui fera facile de satisfaire. La Comtesse se trouvera flattée d'une tendresse dont elle est forcée de rougir avec son époux. Elle recevra les vœux d'un Souverain ; elle aura bientôt oublié ce méprisable Varbeck.

Henri revoyoit souvent chez la Reine cet objet qui , tous les jours , lui paroissoit plus aimable. Il vouloit armer la vanité contre l'amour ; & , en mortifiant son orgueil , triompher d'une femme qui croyoit plaindre & aimer son égal. Elle s'obstinoit à regarder comme un des artifices grossiers du Roi , le soin qu'il prenoit de lui représenter incessamment son mari sous les traits d'un intrigant obscur.

Désespéré de son peu de succès , Henri résolut d'employer un moyen qui lui assureroit à la fois & le trône , & peut-être le cœur de la Princesse. Poynings , chargé des ordres du Monarque , se rend à la Tour auprès du Duc d'Yorck , dont

le malheur n'ébranloit point la fermeté. Si quelques larmes lui échappoient, c'étoit le sort de son épouse qui les faisoit couler; nous l'avons dit, l'amour seul le retenoit à la vie. Le Roi, lui dit Poynings en l'abordant, vous a donné sa parole qu'on épargneroit vos jours; vous devez sentir que c'est à une condition qu'il est en votre puissance de remplir: il faut qu'un écrit signé de votre main, contienne votre histoire détaillée depuis votre berceau jusqu'à ce moment, que tout ce qui concerne vous & votre famille, y soit offert avec ingénuité. Vous ajouterez à cette confession exacte les noms de vos complices; vous n'oublierez point leurs suggestions, leurs manœuvres, & alors le Souverain tiendra sa promesse. Le jeune homme secoue ses chaînes, en regardant l'émissaire de Henri d'un air dédaigneux: — C'est un Roi qui vous envoie! & telle est sa parole! j'ai besoin en cet instant plus que jamais de me souvenir que je suis le Duc d'Yorck. Mes complices sont tous ceux qui détestent l'usurpation & le parjure; c'est là ma réponse. — Mais qu'espérez-vous en persistant dans votre mensonge? — Si Henri ne fait point régner, je saurai mourir... C'est pour une épouse seule que mon ame

est troublée. — Quoi ! vous ne voulez point avouer... — Je suis le Duc d'Yorck, le fils d'Edouard IV, le frere du malheureux Edouard V ; je me sens digne de mon rang ; & le petit-fils d'Owen Tudor est fait pour trahir sa promesse sacrée, & pour achever d'exterminer une famille dont un foible reste étoit échappé aux coups de l'inhumain Richard III. Voilà tout ce que j'aurai à dire jusqu'au dernier soupir. — Songez-vous que l'échafaud vous attend ? — J'y monterai, comme j'aurois monté au trône.

Poynings revole auprès de son maître, & lui fait part de l'obstination du prisonnier, & de son audace. Le Roi garde quelque temps le silence ; puis le rompant tout-à-coup : — Chevalier, l'intrépidité de Varbeck cédera au nouvel assaut que je lui prépare ; soyez bien sûr qu'il ne sauroit résister. Oui, j'obtiendrai l'aveu que je desire.

Henri explique à Poynings le moyen victorieux qu'ils doivent employer, & ce dernier se hâte de retourner à la prison.

La Duchesse avoit demandé à être renfermée dans la Tour avec son époux : Henri s'étoit opiniâtré à lui refuser cette grace ; il n'avoit pas même voulu lui accorder la consolation de le voir une seule fois. La

jalousie se joignoit aux raisons de politique ; cette Princesse n'avoit d'autre soulagement dans ses maux que de pleurer en liberté, & d'être certaine qu'on n'attenteroit pas du moins à la vie de son mari.

A peine Poynings s'est-il remontré aux yeux du prisonnier : — La crainte du supplice qui vous menace, ne peut donc vous arracher cet aveu que vous devez au repentir & à la vérité ? — Je me suis expliqué ; oh ! puisse-je devancer cette mort qui va me frapper ! ... je parle à un Anglois que je crois assez généreux pour ne pas m'immoler dans quelqu'un qui m'est bien plus cher que moi-même, & qui n'est point coupable ; je le prie seulement d'obtenir de Henri qu'on épargne mon épouse ; qu'elle retourne en Ecosse, qu'elle m'oublie ; & moi... Chevalier, avez-vous connu l'amour ? — Oui, j'ai connu l'amour, & en ce moment il vous presse lui-même par ma bouche de déclarer... tremblez, vous êtes donc bien attaché à votre femme ? — Je donnerois mille fois ma vie pour conserver la sienne. — Eh bien, malheureux jeune homme, ses jours sont en danger ; frémissez : le fer... — Le fer... — Est levé sur sa tête, aujourd'hui, en cet instant, des bourreaux — Arrêtez, arrêtez ;

quelle image ! & quel est son crime ? de m'avoir aimé ? j'ai fait tous ses malheurs !... je ne mourrai point assez tôt ! — Vous pourriez la sauver. — Je détournerois le coup... à quel prix ? parlez, parlez : faut-il épuiser la fureur des supplices ? qu'on vienne, qu'on accoure me déchirer le cœur, s'abreuver de mon sang, & que la Duchesse vive ; oui, que j'expire dans les tortures avec l'espérance qu'elle ne partagera point mon horrible destinée. — Vous devez m'entendre : ce n'est point votre mort qu'on demande ; vous sauvez vos jours, ceux de votre épouse, peut-être même vous rendra-t-on la liberté : mais chargez-moi d'un aveu pour le Roi... — Que me proposez-vous ? — Clifford savoit tout, & il a tout révélé ; Fryon lui-même... — Comment ? Fryon... — A quitté la Duchesse de Bourgogne, & est revenu auprès du Roi ; c'est vous instruire assez que vos artifices sont découverts. — Fryon aussi ! ah ! ciel ! ciel ! — Le Roi n'ignore donc rien : mais il veut que cette déclaration soit appuyée de votre aveu & de votre seing. — J'entends : on ne se contenteroit point de me faire expirer dans les tourments ; on brûle de me couvrir d'humiliations, d'opprobres ; & on a la barbarie d'exiger que je consacre moi-même le mo-

nement de ma honte... Où sont les bourreaux ? — Ils vous apporteront la tête de votre femme... — Elle seroit ma victime ? — Vous allez être couvert de son sang. Adieu.

Qu'on se transporte dans une prison ; qu'on descende au fond d'un cachot éclairé d'une lampe dont la sombre lueur est bien plus affreuse que les ténèbres ; que les yeux aillent s'attacher sur un jeune homme de la figure la plus belle & la plus intéressante, chargé de chaînes, pâle, échevelé, pleurant, s'écriant, tombant à terre, se relevant, répétant cent fois : Ah, chère épouse, chère épouse, tu perdrois la vie ! & ce seroit moi qui t'assassinerois ! cette tête adorée... Chevalier, revenez... revenez... un mot : que mon barbare vainqueur suspende de quelques jours ce crime atroce, ce crime bien digne du meurtrier de Stanley, de son ami. — On ne différera point. — Demain... — Aujourd'hui ; dans une heure ; à l'instant.

Un inconnu entre dans la prison, & parle bas à Poynings. Vous ne voulez donc pas, continue ce dernier, s'adressant au Duc d'Yorck, sauver votre femme ? Voilà qu'on vient m'avertir que sa mort est décidée ; & vous le ferez, cet aveu : il ne fera plus temps. Je vous quitte. — Un moment, mon

épouse... — Elle étoit dans les mains de l'exécuteur, dit l'inconnu : on n'attend que votre réponse pour frapper... — Ah ! courez, volez, qu'on suspende... (Se tournant vers Sir Poynings) : j'avouerai... à quelle extrémité je suis réduit ! ce seroit là le prix de tant d'amour ! allez donc... on pourroit... il le faut ; oui, je révélerai... Je succombe à mille tourments. Eh bien, reprend Poynings, êtes-vous déterminé à conserver ses jours ? — N'en doutez point ; c'est à moi de mourir. — Vous me donnerez donc cette confession que le Roi exige ? — Que ma femme soit sauvée. Hâtez-vous, dit le Chevalier à l'inconnu, qu'on retarde l'exécution jusqu'à mon retour : sur-tout informez notre Monarque que je cours lui porter ce qu'il demande. En sortant de ce séjour, ordonnez de ma part qu'on apporte ici de l'encre & du papier.

Le Duc d'Yorck éprouvoit dans tous ses sens un soulèvement inexprimable ; un ruifseau de sang jaillit de sa bouche, tant sa situation le tourmentoit ! il pouffoit de sombres gémissements. Les volontés de Poynings ont été remplies. Quand le Duc voit le papier, il s'écrie : Plûtôt me faire expirer dans les supplices ! — Songez-vous qu'il s'agit de la Comtesse de Huntley ? A

ce môt, cet infortuné prend l'encre & le papier avec un saisissement répandu dans tout son corps ; puis après un moment d'un sombre silence : Elle vivra, s'écrie-t-il ! — Le Roi tiendra sa promesse... — Dois-je y croire, répart le prisonnier d'un ton d'indignation ? mais... je n'aurai rien à me reprocher. Il prend la plume d'une main frémissante, & en prononçant ces paroles au milieu des sanglots : O femme que j'adore ! que pouvois-je faire de plus pour toi ! il écrit ce qui suit :

» Quand un homme, quel qu'il soit,
 » s'est senti l'ame assez grande pour conce-
 » voir un projet digne de son ambition,
 » il doit tout tenter pour l'exécuter ; s'il
 » ne réussit point, il doit mourir. Mais
 » qu'est-ce que la mort aux yeux des ty-
 » rans ? la cruauté ingénieuse fait imagi-
 » ner des coups bien au-dessus de ceux qui
 » nous délivrent de la vie : il est donc un
 » supplice qui m'effraye ! & je cede à
 » l'horreur qu'il m'inspire. C'est pour une
 » épouse innocente que j'ai tremblé, &
 » que je me sou mets à tout ce qu'on exige
 » de ma situation malheureuse. On me
 » promet d'épargner les jours de cette
 » épouse si chere ; je rends l'Etre suprê-
 » me garant de cette promesse : oui, Maî-
 » tre des Rois, c'est dans tes mains que je

» dépose ma plainte & ma vengeance,
» si le parjure trahissoit cet arrangement
» sacré.

» Non, je ne suis point le Duc d'Yorck;
» le Duc d'Yorck n'auroit eu peut-être ni
» mon cœur, ni la noble ambition qui
» m'enflammoit : je suis le fils d'un simple
» particulier ; mon nom est Varbeck. Ce
» nom, je l'eusse illustré, lorsque tant d'au-
» tres déshonorent le leur. Je ne voyois
» dans l'univers entier qu'une place où l'on
» pût s'asseoir, le trône, & j'ai brûlé d'y
» monter. Il n'est point question ici d'exa-
» miner si mes aïeux ont été inférieurs ou
» supérieurs à ceux d'Owen (1), si Henri
» est un usurpateur ou un Roi légitime, si
» l'aveu du peuple Anglois a consacré son
» élévation au rang suprême : il suffit que
» le succès ait favorisé mon vainqueur,
» pour que je sois coupable ; & en effet,
» j'ai commis un crime à ses yeux : j'ai
» tenté de lui enlever le sceptre qu'il ravit
» à Richard, & que Richard lui-même
» avoit arraché à ses neveux. J'ai pris un

(1) *A ceux d'Owen, &c.* Qu'on se rappelle que cet Owen Tudor, Gallois d'origine, & bis-aïeul de Henri-VII, ne fut connu que par sa belle figure, & son mariage avec Catherine de France, veuve de Henri VI, &c.

» nom, un personnage qui ne m'apparte-
» noient point, j'en conviens : c'est une
» bassesse dont je me suis souillé : j'en suis
» bien puni. J'aurois moins à rougir d'un
» forfait; le mensonge avilit toujours, &
» quelquefois la grandeur est à côté de l'at-
» tentat. Sans doute mon ambition se fût
» applaudie d'employer des moyens plus
» nobles; j'aurois aspiré à exister par moi-
» même, à pouvoir dire : c'est Varbeck,
» le fils d'un marchand de Tournay, qui dé-
» clare la guerre au Souverain de la Gran-
» de-Bretagne, qui se prépare à l'attaquer
» jusques sur son trône, qui tâchera de l'en
» précipiter. Offerte sous ces traits, on eût
» ri de mon audace, & on l'admiroit dans
» le rôle du Duc d'Yorck contre lequel
» mon orgueil se soulevoit sans cesse, &
» qui n'étoit capable que de flatter ma
» vanité; satisfaction bien foible & même
» humiliante pour une ame jalouse de faire
» valoir ses propres forces. Qui m'a donc
» déterminé à mettre en œuvre un ressort
» qu'en secret je dédaignois? L'amour,
» l'amour le plus violent, le plus tyran-
» nique, le plus effréné. Dès le moment
» que la Comtesse de Huntley eut frappé
» ma vue, je fus embrasé de tous les feux;
» cet amour me survivra; oui, j'envisage
» aisément des bornes à mon existence,

» & je n'en vois point à ma tendresse.
» Voilà donc la cause véritable de tout ce
» que Henri pense avoir droit de me re-
» procher. J'idolâtrois la Comtesse, & il
» n'y avoit qu'un Souverain, ou qu'un
» homme fait pour prétendre à ce rang,
» qui osât aspirer au titre de son époux :
» c'est pour elle que je me suis abaissé à
» trahir la vérité ; c'est pour elle que j'ai
» conçu le vaste projet de parer mon front
» d'une couronne. Qu'on se figure les cri-
» mes les plus imposants : je les eusse com-
» mis tous , & sans remords , pour obte-
» nir un regard de cette femme maîtresse
» de tous mes sens , & qui m'enflammera
» jusqu'au dernier soupir.

» Après cet aveu , je n'attends point , je
» ne veux point de grace , comme ce vil
» Simnel dont la fortune a disparu sous
» l'ombre : je préfère la mort , toutes les
» tortures , à une destinée aussi ignomi-
» nieuse. Mais que la Comtesse de Hunt-
» ley , dirai-je mon épouse , ne soit point
» punie d'une entreprise que le succès eût
» justifiée , & qui , sans doute , est aujour-
» d'hui criminelle ».

Le Duc en resta à ces mots ; & remet-
tant cet écrit à Poynings, il lui dit d'une voix
sombre & concentrée : Tout est révélé ; je
n'ai plus qu'à mourir. Aussi-tôt il retombe

sur ses chaînes, baïsse la tête, & garde un morne silence. — Mais vous ne parlez point de vos complices ? (Il ne répond pas.) Pensez-vous que ces aveux soient suffisants ? — Je vous l'ai dit : je n'ai plus qu'à mourir. Poyningss'obstine vainement à l'interroger : il voit trop que le prisonnier est déterminé à se taire.

Le courtisan est empressé de porter cette confession au Roi. — Sire, nous avons enfin ce que vous desiriez : voici de quoi confondre & anéantir les factions sans cesse renaissantes. Hâtez - vous seulement de commander qu'on aille promptement à la Tour, & que des personnes sûres soient chargées de tenir les yeux attachés sur Varbeck ; j'ai surpris son dessein : il est impatient de se procurer la mort, & vos intérêts demandent qu'il vive.

Henri donne des ordres conformes à l'avis du Chevalier ; celui - ei instruit le Monarque du stratagème qu'il a mis en usage, il lui apprend que c'est en menaçant Varbeck d'ôter la vie à son épouse, qu'on a pu obtenir cette déclaration si essentielle dans les circonstances. Le Roi saisit tous les avantages qu'il pourra retirer de cet écrit : il est persuadé qu'indépendamment de l'extinction totale du parti des Yorcks, la Comtesse, humiliée de se voir un sem-

blable mari , étouffera sa tendresse , & fera disposée à écouter un amant qui peut user de l'autorité ; il ordonne qu'elle lui soit amenée.

La Comtesse paroît. — Vos yeux , Madame , seront toujours couverts de larmes ! — Ah , Sire ! est-ce à votre Majesté à s'apercevoir de ces pleurs ? ... & qui les fait couler ? ... il ne tiendrait qu'à vous d'entarrir la source. — J'avois cru , Madame , que ma générosité avoit fait plus que vous-même ne pouviez en attendre ; le fer dont ma justice & ma sûreté peut-être menaçoient un coupable , a été détourné ; je lui ai laissé la vie ; vous êtes dans ma Cour moins traitée en prisonnière , que respectée comme l'égale de la Reine ; tous ces bienfaits , je les rappelle à regret , devoient m'attirer du moins quelque reconnoissance de votre part. — Sire , mon époux... — mérite peu , Madame , cet amour... dont un autre sentiroit tout le prix... Il ne m'est plus possible , Madame , de contraindre des sentiments... — Songez-vous , Sire , que je ne puis vous accorder que mon estime , que je n'ose solliciter que votre compassion ? Vous me parlez de vos bienfaits : mettez-y le comble : rendez la liberté à un infortuné , & alors cette reconnoissance... — Vous l'aimez , Madame ; eh !

ce n'est pas le moindre de ses crimes : mais il faut absolument que vous ouvriez les yeux, que vous vous rendiez au témoignage de la vérité, qu'enfin vous contempliez dans toute sa bassesse l'objet d'une passion qui vous déshonore... — Qui me déshonore ? le Duc d'Yorck... — N'est qu'un imposteur. Je vous l'ai dit... — Et c'est par de tels artifices que votre Majesté s'obstineroit à vouloir triompher de mon amour, de mon devoir ! Sire, redoublez le poids des chaînes d'un malheureux qui est en votre puissance ; trahissez votre parole royale ; privez-le de la vie : mais, encore une fois, laissez-lui son nom, ce caractère sacré qui est au-dessus des caprices injurieux de la fortune. Pensez-vous que j'ignore toutes les calomnies répandues à son sujet ? elles sont l'ouvrage de vos partisans. Un Roi ne doit point s'appuyer de ces moyens abandonnés à des ennemis vulgaires ; c'est les armes à la main qu'il combat ses rivaux, & qu'il cherche à les vaincre. Le sort s'est déclaré pour vous : méritez votre victoire ; n'ajoutez point l'outrage au malheur. Pour être dans vos fers, mon époux en seroit-il moins le rejetton d'une maison illustre, le fils d'un Souverain... — Dites d'un particulier obscur, dont il n'est pas même digne d'avoir

reçu la naissance ; il a poussé l'audace jusqu'à vous en imposer. — Sire... il m'aime trop pour m'avoir trompée ; il est aisé de le voir : il est du sang... que vous avez pros crit, dont vous voulez répandre jusqu'à la dernière goutte... C'est vous qui prétendez vous jouer de ma crédulité !

Henri tire un papier de sa poche ; & d'un air tranquille le donnant à la Duchesse : — Vous connoissez le caractère ? — Du Duc d'Yorck ! Lisez , — Madame.

La Duchesse dévore l'écrit des yeux. Arrivée à la confession de l'imposture , elle s'écrie , en laissant tomber le papier de ses mains : Quoi ! ce n'est point le Duc d'Yorck que j'ai épousé , que j'aimois ! Un abattement inexprimable succède à ce transport : elle est anéantie. — Vous le voyez , Madame : vous ne sauriez plus douter que vous n'ayez été le jouet du mensonge , de l'impudence la plus grossière , qui seule mériteroit une punition éclatante. Etoit-ce à ce vil mortel à former des vœux , à se permettre seulement de lever les yeux jusqu'à vous , tandis que les premiers Rois du monde se disputeroient un de vos regards ? Oubliez , Madame , un époux si peu fait pour vous être uni.

La Duchesse , n'écoutant point le Roi ; reprend le papier , y reporte la vue , &

répète avec un gémissement douloureux : Ce n'est point le Duc d'Yorck ! Ensuite après l'avoir relu encore plusieurs fois, elle le rejette loin d'elle, & retombe dans un plus profond accablement. — Je l'avouerai, Madame, ces revers sont terribles : mais votre fermeté doit leur résister ; vous avez été la victime d'un penchant dont s'honorait votre sensibilité ; vous avez cru plaindre, aimer, épouser un Prince malheureux, un homme digne de vous : & vous vous êtes jetée dans les bras d'un aventurier audacieux. Séparez son destin du vôtre ; rompez des nœuds qu'a tissés l'artifice ; vous serez toujours une Princesse, l'alliée des Rois, la Comtesse de Huntley.

Cette femme qu'on pourroit citer comme un modèle d'héroïsme, semble se relever du sein même de la mort ; & interrompant avec dignité le Monarque : — Je serai toujours la femme de Varbeck. — Que dites-vous ? — Mon parti est pris... il m'aime ; il est au comble du malheur ; c'est pour moi qu'il lui est échappé cet aveu que les tourments les plus horribles ne lui eussent point arraché. Hélas ! l'infortuné n'a tremblé que pour mes jours ! &... vous alliez ordonner mon supplice ! Ah ! frappez, percez mon cœur, & sauvez mon

époux. — Est-ce à vous , Madame , à me soupçonner de cette cruauté ? pouvez-vous imaginer que j'aie eu seulement la pensée de vous causer le moindre chagrin ? vous refuserez donc toujours de connoître mes sentiments ? ne voyez-vous point qu'on s'est servi de ce détour , qu'on vous a représentée en danger , pour obtenir de Varbeck une déclaration qui importoit à mon autorité , à mon repos ? ... Vous me l'avez ravi ce repos , plus que cette foule d'ennemis qui s'élèvent contre moi ; oui , vous m'êtes bien plus redoutable que Simnel , que Varbeck , dont une main , qui m'est connue , dirigeoit les coups. — Sire , eh ! dans quel temps... Sire , vous ferois-je encore une prière inutile ? j'embrasse vos genoux ; ordonnez que la Tour me soit ouverte... que je puisse voir... — Vous demanderiez , Madame... au moment... cet imposteur doit-il encore vous intéresser ? & c'est moi qui vous enverrois à ses pieds ! — Vous n'avez point voulu me permettre de partager les horreurs de sa prison... du moins qu'aujourd'hui... C'est pour la dernière fois que je le verrai , que je lui parlerai... que j'essuierai ses larmes... Sire , me refuseriez-vous cette grâce ? voyez-moi mourante...

La Duchesse étoit aux genoux de Hen-

ri , & les arrosoit de ses pleurs. Ce spectacle si touchant le désarme , l'attendrit , lui fait sacrifier son amour. — Je veux bien, Madame , vous donner cette preuve de sensibilité ; jugez du pouvoir que vous avez sur mon cœur... Allez supporter la présence d'un homme qui vous a outragée , l'affurer encore de votre tendresse , tandis... Madame , songez que vous abusez de ma foiblesse , qu'après cet instant... N'espérez plus... non , n'espérez plus... vous ne le reverrez jamais. Cependant je vous renouvelle ici ma promesse que j'épargnerai ses jours. Qu'il profite de ma clémence pour céder au repentir , pour nommer ses complices ; & vous, Madame , souvenez-vous que la reconnoissance est le moindre des sentiments que vous me devez.

L'intérêt du Roi d'Angleterre , autant que le desir de plaire à la Comtesse , l'engageoit à conserver la vie de son prisonnier ; mais cet infortuné jeune homme auquel nous ne donnerons plus désormais que son véritable nom de Varbeck , n'aspiroit qu'à la terminer. Entouré de satellites qui l'épioient jour & nuit , il avoit formé la résolution de se laisser mourir de faim ; il étoit tombé dans un anéantissement total qui différoit peu de la mort.

Un des Officiers de la Tour vient ordonner aux gardes de se retirer, & lui-même sort avec eux. La Comtesse de Huntley entre, se traînant à peine : son malheur l'accabloit. Elle profère ces mots d'une voix éteinte, avant même que d'avoir aperçu le prisonnier : C'est vous ! c'est vous qui m'avez trompée ! Elle ne l'a pas plutôt vu succombant sous le poids des chaînes, au moment d'expirer, qu'elle court à lui, en lui tendant les bras : — Ah, malheureux !... C'est alors que la nature, la compassion, que l'amour l'emporte sur l'orgueil outragé ; la femme du premier rang n'est plus qu'une amante éperdue ; elle inonde la terre d'un torrent de larmes.

Quelle situation que celle de Varbeck ! quels déchirements il éprouve ! — Oui, je vous ai trompée ! & voilà le forfait que je ne saurois me pardonner ! mais... vous connoissez l'amour : lui seul a fait tous mes crimes, tous mes malheurs ! Le premier moment où je vous ai vue, un trait de flamme s'est précipité dans mon sein ; je vous ai adorée comme ma divinité suprême ; vous vous êtes rendue la maîtresse de mon ame, de ma raison, de tous mes sens ; un penchant impérieux m'a emporté. Je me soulevois sans cesse contre le moyen que j'employois pour vous sédui-

re ; j'en étois tourmenté ; vous avez dû souvent le remarquer. Jusques dans vos bras , j'apportoïs le trouble , les combats , les remords ; un mot de votre bouche , un seul regard de vos yeux écartoit tous ces orages , & me ramenoit à cette passion , le supplice & l'enchantement de ma vie. Astley , dont ma cruelle destinée est venue me ravir le soutien , étoit chargé pour vous d'une lettre où je vous éclairois sur un artifice qui m'avilit encore plus qu'il ne vous outrage. Non , je ne suis point le Duc d'Yorck : je suis... un mortel obscur , que l'effort de son ame , sa sensibilité , son amour dévorant élevoit au-dessus des autres hommes. Jamais , jamais on n'a aimé comme je vous aime ; je viens de vous en donner une preuve éclatante : ce n'eût été rien de vous faire le sacrifice de mes jours : je meurs couvert de honte. Il s'agissoit de vous sauver ; je n'ai point hésité : j'ai tout déclaré. Je vous ai vue... vivez , retournez en Ecosse ; oubliez-moi. Je n'ai plus qu'à laisser exhaler une ame rassasiée de douleurs & d'opprobres. — Que je t'oublie ! eh ! le pourrois-je , quand je voudrois n'écouter qu'un trop juste ressentiment ? Je l'ai dit à Henri , je me le suis dit à moi-même : Varbeck , je suis ta femme. Oui , je suis ta femme : je le sens

sens trop à cet amour auquel je sacrifie tout. Loin de moi & pour toujours les images de naissance, de grandeur, de rang suprême... vous n'étiez point le Duc d'Yorck!... ah! ce nom ne m'échappera plus, il ne m'échappera plus. Elle se penche sur les chaînes de son mari; ses pleurs redoublent; puis reprenant la parole, & d'une voix assurée : — C'est la Comtesse de Huntley qu'il faut oublier. Aujourd'hui n'envisageons que le rang de ton épouse, cet affreux séjour, tes fers. Ecoute : on compte les moments que je passe à mêler mes gémissements aux tiens; si tu savois... peut-être ne me fera-t-il plus permis de te revoir! c'est pour la dernière fois que je m'entendrois dire que je suis aimée par l'homme qui m'est le plus cher! Encore si j'étois libre de partager l'horreur de ta prison, de te soulager, de recevoir tes larmes dans mon sein, d'expirer près de toi : mais je n'ai plus de consolation à espérer. Tu me parles de retourner dans ma patrie; & de quel œil penfes-tu qu'on m'y verroit? j'ai perdu tous mes droits... Varbeck, ta honte est la mienne. Je ne dois plus ne m'occuper que de tes malheurs, de mon amour. Quel est donc notre sort? on veut que tu nommes tes complices; je te connois assez pour être persuadée que

tu emporteras leurs noms dans le tombeau. Si Henri est fidèle à sa promesse, tu traîneras ici quelques jours qui te seront odieux. Coupable, il ne faut pas se le cacher, aux yeux de l'Europe, à tes propres regards, déchiré par des souvenirs, par un songe qui s'est, hélas ! évanoui... Nous serons désunis, & moi... non, toute l'horreur de notre situation ne t'est pas dévoilée. Ma tendresse, que je ne saurois vaincre, mon devoir exigent que je vive & que je meure ton épouse... Nous expirerons ensemble. Un Religieux t'a dû rendre une lettre où je t'annonçois mes sentiments véritables. Tiens, c'est ainsi qu'on expie ses fautes, qu'on triomphe de la fortune, qu'on surmonte tous les obstacles : regarde. (Elle tire un poignard de son sein.) Depuis l'instant cruel qui nous sépara, je me suis munie de cette ressource ; je ne doute point de ton courage ; le mien va t'être connu. Reçois l'exemple.

Varbeck pousse un cri ; & malgré ses chaînes s'élance vers sa femme, elle avoit déjà le fer sur sa poitrine.

Arrêtez, arrêtez, leur crie un homme qui avoit ouvert la porte de la prison, & qui se précipitant sur la Comtesse, lui arrache le poignard des mains. Varbeck

& la femme restent immobiles de surprise & de joie ; tous deux à la fois ne peuvent que dire : Astley ! — Oui , Astley lui-même qui vole à votre secours. Vous saurez tout ; l'approche de la nuit nous favorise ; le temps presse ; un de vos gardes suit mes pas ; il va , mon cher Varbeck , détacher vos fers ; des chevaux nous attendent ; ne songeons qu'à la fuite.

En effet , le garde paroît , fait tomber les chaînes du prisonnier ; déjà ils sont loin de Londres , & à l'abri de la poursuite de leurs ennemis.

Le passage rapide de la situation la plus malheureuse à un état si opposé , les diverses impressions, le bouleversement qu'il produit dans l'ame des deux époux, tous ces tableaux sont plus faits pour être sentis que représentés.

La Comtesse & son mari ne sentoient point de l'étonnement qui les avoit frappés ; ils ne pouvoient s'exprimer. Varbeck enfin prend le premier la parole : C'est vous , mon cher Astley , vous , notre libérateur ! la fortune se réconcilieroit avec nous ! j'ai retrouvé mon ami ! je lui dois ma liberté , la vie d'une épouse adorée ! Sans toi , généreux Astley , je la perdois ; mais dis , dis : par quel prodige nous es-tu rendu ? — Vous vous rappelez que je m'é

garai dans les ténèbres ; je vous avois retrouvé, & je voloïs à vous ; un détachement ennemi vous enveloppe ; si j'eusse écouté mon premier transport, j'aurois tenté, pour vous délivrer, des efforts qui auroient été impuissans ; mon amitié ne céda point à l'imprudence. Je cherchois à rassembler quelques soldats des nôtres, dans l'intention de vous procurer un secours assuré. J'apprends que vous vous êtes jetté dans l'asyle de Bowley, ensuite qu'on vous a renfermé dans la Tour, que Henri cependant a promis de ne point attenter à votre vie. Alors ce n'étoit pas assez de plaindre en secret mon ami, & de lui demeurer fidele : je conçois le projet de lui être utile ; j'ai soin, pour écarter tout soupçon, d'anéantir ce qui pouvoit trahir notre intimité ; je brûle la lettre que je devois donner à Mylady, si vous périssiez dans le combat ; je change d'habillement & de nom. A la faveur d'une espece de déguisement, je me transporte en Flandres ; j'ai une entrevue secrette avec la Duchesse votre protectrice ; elle étoit informée de vos revers. Touchée de votre circonspection courageuse à son sujet, elle me charge de mettre tout en usage pour briser vos fers, & pour vous ramener vous & votre épouse dans les Pays-Bas. Vous

pouvez vous reposer sur la reconnoissance & sur son estime , (ce sont ses expressions) d'un dédommagement qui vous consolera peut-être de la perte d'une couronne. Elle pense que vous êtes digne de la plus haute destinée; elle ajoute à ces marques de bonté, une somme considérable dont je vous rendrai compte. C'est de sa propre bouche que j'ai appris que Fryon avoit eu la bassesse de vous trahir. Aussi-tôt j'ai revolé en Angleterre; j'ai eu le bonheur, à force de largesses, de gagner plusieurs de vos satellites; en un mot, j'ai su tromper la défiance si vigilante de Henri, vaincre tous les obstacles, assurer votre évasion. A quelques milles d'ici, nous trouverons une chaloupe qui nous conduira dans un port où vous n'aurez rien à craindre. Sans doute vous n'avez point renoncé au personnage du Duc d'Yorck, &... Qu'on ne me prononce plus ce nom, interrompt vivement la Comtesse: Astley, mon époux n'est point fait pour jouer le rôle d'un imposteur; qu'il se montre tel qu'il est. Plus de grandeur empruntée; j'abjure à jamais celle qui m'appartenoit, pour être avec orgueil l'épouse de Varbeck; qu'il montre du courage, de la fermeté, des vertus, & qu'il n'en impose ni aux autres, ni à lui-même. Sa femme saura partager son sort.

Varbeck, pénétré d'admiration & d'amour, se précipite aux genoux de la Comtesse : — Je suis votre époux ! vous me permettez de garder ce titre ! eh ! quelles dignités en approchent ? votre amant est au-dessus de tous les Rois du monde. Puis-je me flatter que les respects les plus profonds, la plus vive, la plus pure tendresse vous feront oublier mon crime ? Hélas ! je ne me le pardonnerai jamais.

Ils passaient auprès de ce château dont le possesseur s'étoit fait voir si généreux à l'égard de Varbeck. Astley, dit ce dernier, ne quittons point l'Angleterre, sans avoir acquitté une dette qui est celle de l'honneur. Cours chez le Lord ; porte-lui l'argent qu'il m'a prêté, & assure-le bien que, sans être le Duc d'Yorck, Varbeck n'est pas moins reconnoissant de son bienfait. Astley s'empresse de satisfaire son ami. Le Lord reçoit cette somme, en disant : Je ne m'étois point abusé sur le personnage de Varbeck ; il faut avouer pourtant qu'il méritoit de naître Duc d'Yorck ; il me donne de nouvelles marques de confiance : j'y répondrai par de nouveaux témoignages de franchise : qu'il prenne garde d'être découvert ; le Roi, cette fois, n'écouterait point la clémence ; on a mis sa tête à prix.

Le rapport n'étoit que trop certain.

Henri n'avoit pas plutôt appris l'évasion de son prisonnier & de son épouse, qu'il s'étoit répandu par-tout des ordres absolus de poursuivre les fugitifs, & de tenter tous les moyens de s'en saisir. Au dépit du Monarque, se joignoit la colere de l'amant jaloux & outragé. Ce Prince versoit ses fureurs dans le sein du Lord Daubeney : il parloit de les immoler lui-même, s'ils retomboient dans ses mains : — Oui, la Comtesse sera ma première victime ; c'est dans son sang que j'éteindrai cette passion qui m'indigne contre moi. M'avilir à ce point, quand je dois ne m'occuper que du soin de régner ! Etoit-ce à moi d'ouvrir mon cœur à ce sentiment insensé ? j'expierai ma foiblesse, en sacrifiant son objet ; elle périra avec son vil époux.

La nouvelle du Lord avoit été foudroyante pour Astley ; il craint qu'ils ne puissent se rendre jusqu'à cette barque qu'ils envisageoient comme le terme de leur infortune. Il retourne promptement à ses amis, leur fait part de ce que le Lord vient de lui révéler. La Comtesse est alarmée ; elle tremble bien moins pour elle que pour son époux : elle voit pour lui la mort dans chaque pas. Ils profitent des ténèbres. Astley les quitte un instant, & revient à la hâte : — Redoublons notre marche ; le bâtiment

est prêt. Une fois jetés dans l'esquif, nous bravons toutes les recherches de l'Angleterre.

Ils sont arrivés au moment où ils vont enfin se débarrasser du fardeau accablant qui leur pèse. Ils se livrent à l'espérance, à la certitude, à la joie; ils entendent le bruit des vagues; ils entrevoyent la barque secourable; ils y touchent. Astley, qui les devançoit, accourt vers eux tout éperdu : — Sauvons-nous; des soldats bordent le rivage; on a saisi le conducteur de la chaloupe; le nom de Varbeck a retenti à mes oreilles.

La Comtesse n'a plus la force de gouverner son cheval; les rênes lui échappent; elle tombe dans les bras de son mari. Que les mêmes coups nous frappent, dit-elle d'une voix défaillante !

Cependant ils cherchent à s'assurer une retraite. Ils apperçoivent une forêt : ils y poussent avec impétuosité leurs chevaux; ils veulent s'y enfoncer; la terre chancelle sous leurs pieds; ils s'empressement de descendre. Astley le premier démêle à travers les broussailles une ouverture qui excite sa curiosité : il y court. Le Ciel, s'écrie-t-il avec transport, nous donne une marque visible de sa protection ! Approchons; je crois avoir découvert un de ces

souterreins (1) creusés dans le temps des guerres civiles. Ils volent à cet endroit ; Varbeck emportoit dans son sein sa femme évanouie. Ils trouvent un escalier composé de pierres grossièrement arrangées. Ils distinguent au bas des marches une espèce d'ancre qui sembloit s'élargir à mesure qu'on avançoit. Ils ne pouvoient guère que soupçonner ce qu'étoit leur asyle. Une épaisse obscurité les enveloppoit ; ils avoient fait entrer avec eux leurs chevaux dans cette sombre demeure.

La Comtesse reprend l'usage des sens ; ne sachant où elle se retrouvoit , elle pousse un cri. O ma suprême maîtresse ! dit Varbeck , en lui prodiguant des baisers mêlés de larmes, tu es dans le sein de ton époux , de ton amant. Il lui explique en peu de mots ce que peut être le séjour où ils se sont retirés , & comment le hasard , ou plutôt le Ciel , le leur a fait découvrir. At-

(1) *Un de ces souterreins.* On trouve en Angleterre beaucoup de ces cavernes artificielles , qui sont même antérieures à Guillaume le Conquérant : c'étoit la coutume des anciens habitants du Nord , de se construire ces sortes d'asyles , soit pour se défendre de l'intempérie des saisons , soit pour se garantir de la surprise des ennemis , &c.

tendons ici , ajoute-t-il , quelques heures ; nous profiterons d'un instant favorable où il nous soit permis d'en sortir.

La Comtesse va s'asseoir sur une de ces pierres façonnées en degrés : — C'est ici que j'expirerai. Pourquoi aller chercher plus loin notre tombeau ?

Les deux amis remontent les marches , en observant un profond silence ; ils approchoient de l'ouverture : ils sont frappés d'une nouvelle crainte : ils entendent le bruit que formoient les pas de plusieurs chevaux ; ils entrevoyent à travers l'obscurité des soldats errants çà & là dans la forêt. Les deux fugitifs regagnent leur retraite. Varbeck court à son épouse , la presse contre son cœur : — Il est inutile de nous flatter ; nous sommes perdus... Je crois pourtant que je puis sauver ma femme & mon ami. Astley , reste ici avec cette épouse qui m'est si chère , & que j'ai rendue si malheureuse ; je la recommande à ton zèle : peut-être on n'étendra point les recherches jusqu'à vous deux ; c'est moi qui suis le principal objet des perquisitions , & dont on veut se saisir ; je retourne à l'entrée de la caverne ; je m'offre aux regards des satellites ; ils se précipiteront sur moi , & ils n'auront que mon cadavre à porter au cruel qui les

envoye : je me ferai donné la mort , avant que d'être tombé dans leurs mains. Que dis-tu , malheureux , reprend la Comtesse , en le retenant ? eh , penfes-tu qu'il me soit possible de vivre sans toi ? ignores-tu qu'après ton trépas , l'existence seroit pour ta femme un supplice continuel ? Tu croirois donc qu'il n'y a que Varbeck qui fût mourir ? tu as oublié qu'hier tu ne pouvois aspirer qu'à m'imiter. Je ne vous quitterai point , mon cher Varbeck , ajoute son ami ; s'il faut perdre la vie , nous la perdrons ensemble ; & aussi-tôt l'un & l'autre s'élancent sur les traces de l'infortuné jeune homme qui faisoit des efforts pour les repousser ; il conjuroit sur-tout son épouse de ne point s'exposer au sort qui l'attendoit ; il la baignoit de ses larmes.

Tous les trois sont remontés à peu de distance de l'ouverture. Le calme avoit succédé à cette rumeur ; ils prêtent l'oreille : aucun bruit ne se fait entendre ; les ombres commençoient à s'éclaircir ; ils se replongent dans leur demeure ténébreuse , incertains sur le parti qu'ils devoient prendre , & accablés de leur désastre.

Astley n'attend point que le jour ait paru : il va dans les environs de la caverne rassembler des cailloux & des bran-

ches d'arbres , revient près de ses amis ; & s'efforce d'allumer du feu. A la faveur d'une foible clarté , ils contemplent leur asyle ; ils trouvent qu'en effet c'étoit une retraite , ouvrage de l'art , & composée de plusieurs souterrains qui aboutissoient les uns aux autres. Dans un des angles de la caverne , jaillissoit une source qui formoit une espece de petit bassin. Le premier mouvement qui échappe à la Comtesse , est d'aller puiser de cette eau dans le creux de sa main , & d'en boire. O Ciel ! s'écrie Varbeck , c'est à cette extrémité que je vous ai réduite , femme adorable ! quand ces trois infortunés sont à portée de distinguer leurs traits , ils s'épouvantent mutuellement. Varbeck étoit plein de frayeur pour son épouse ; & à son tour , elle ne ressentoit le trouble le plus violent que pour son mari. Il lui prépare un lit de feuillages , étend dessus une partie de ses habits , & l'invite à goûter du repos : du repos dans un pareil séjour , & agités par une si horrible situation ! Astley & lui devoient s'occuper à chercher quelque aliment. La nature est donc une mere tendre qui , dans les plus grands malheurs , veille sur nous , & nous accorde ses bienfaits ! Le croiroit-on ? la Comtesse ne peut se refuser au sommeil.

D'abord Varbeck & Astley résolurent d'égorger leurs chevaux , dans l'appréhension que , s'ils leur donnoient la liberté , ces animaux n'entreprissent de nouvelles recherches , & ne les fissent découvrir. Il les enterrent dans un des souterrains ; ensuite ils se consultent sur les moyens de se précautionner contre la faim qui les menaçoit. Astley se charge de ce soin , & engage son ami à demeurer auprès de son épouse.

Elle dormoit profondément ; Varbeck la considéroit avec une sombre attention ; quels traits lui perçoient l'ame ! c'étoit là une femme du sang des Rois , aussi vertueuse que belle , aussi courageuse que tendre , qu'il avoit trompée indignement , que , pour prix de tant d'amour , il avoit amenée à cet excès d'adversité : & étoit-ce assez de s'arracher la vie , pour venger une telle victime ? Quand il s'enfonceroit le poignard dans le cœur , son crime seroit-il réparé ? sa fin apporteroit-elle quelque adoucissement à l'état si déplorable de la Comtesse ? Ah ! loin d'adoucir son sort , cette mort le rendroit plus affreux ; il faut donc vivre pour cette femme adorée , pour la retirer de ce tombeau , pour la mettre à l'abri des dangers : si les jours d'une épouse si chérie peuvent être en sûreté ,

alors il sera libre de se punir, ou plutôt de s'affranchir de tant de maux, en terminant une destinée qui ne sauroit que devenir plus insupportable.

Telles étoient les réflexions cruelles où Varbeck se plongeait. La Comtesse se réveille, elle lui tend les bras : — Varbeck, s'il n'y avoit point à craindre pour ta vie, je préférerois cet antre habité avec toi, à tous les palais que je pourrois occuper en Ecosse. Quoi ! il ne sera point de terme à nos douleurs ? ... Tu pleures ! ah ! cher époux, n'irritons point nos peines. Voilà donc où l'amour conduit ! mais je ne vois pas Astley ! Varbeck lui apprend le motif de son absence, & ne doute point qu'il ne paroisse bientôt.

Les heures s'écoulaient : Astley n'est pas encore venu. Ils se livrent à des allarmes ; ils commencent à ressentir la faim, leur besoin augmente avec leur crainte ; le jour va finir ; la nuit est de retour. Varbeck revole plusieurs fois à l'entrée de la caverne : il n'est frappé que d'un silence effrayant ; tout les abandonne. Il revient, l'air égaré, auprès de son épouse. — Henri ne sera plus notre bourreau ; ce sera la faim, la faim la plus déchirante : je ne vois point mon ami ! il sera tombé dans les mains de nos persécuteurs ! il n'aura point voulu

nous trahir... Il n'est plus ! & nous, dans ce lieu solitaire, dans ce sépulcre, nous allons être consumés par la mort la plus épouvantable... Je te verrai te dessécher, expirer sous mes yeux!... j'irai à mes tyrans : qu'ils me frappent, pourvu que tu vives.

Varbeck remonte encore, s'avance un peu dans la forêt, & en rapporte quelques racines qu'il présente à la Comtesse ; il ne peut prononcer que ces mots touchants : Voici donc la nourriture que Varbeck donne à la Comtesse de Huntley !

Il étoit déterminé à courir tous les risques, plutôt que d'exposer plus long-temps sa femme aux horreurs d'une infortune aussi opiniâtre. Il sortit de la forêt dans ce dessein. Un homme vient à lui sous l'habillement & l'extérieur d'un mendiant. Varbeck ne voyant personne autour de lui, alloit tirer son épée, quand une voix, qui lui est connue, suspend le coup : — Qu'allez-vous faire ? ôter la vie à votre ami ! envisagez-moi bien. — Astley ! ô Ciel ! & qui t'a pu éloigner ? ... — Courons vite retrouver notre asyle ; lorsque nous y serons rentrés, je satisferai votre curiosité. Présentement ne songeons qu'à profiter de ce que je vous apporte. Astley découvre une espèce de manteau, & laisse

voir plusieurs pains, & d'autres provisions. L'un & l'autre s'empresse de regagner la caverne. Varbeck court à sa femme : — Ce n'est pas encore la faim qui t'arrachera la vie.

Ils font un repas bien différent de ceux que la somptuosité & la délicatesse préparoient à la Cour d'Ecosse. Le déguisement d'Astley excitoit la curiosité des deux époux ; il leur en apprend la raison : son projet, au sortir du souterrain, avoit été d'aller dans quelque hameau le plus écarté de la route, chercher des aliments : il avoit aperçu de loin un homme dont l'extérieur annonçoit l'extrême indigence. Aussi-tôt concevant un stratagème qui servoit leurs vues, il s'étoit dépouillé de ses habits, les avoit cachés dans des feuillages répandus sur le chemin ; ~~et~~ étoit accouru vers cet homme, en se plaignant d'avoir été volé. Cependant trois guinées, ajoutoit-il, qu'il avoit su dérober aux recherches des brigands, lui étoient restées, & il les offroit au pauvre, s'il vouloit, pour cette somme, lui céder son chapeau & un vieux manteau qui composoit son misérable vêtement ; celui-ci avoit accepté avec joie la proposition. A l'aide de cette métamorphose, poursuit Astley, j'ai su tromper nos surveillants : ils sont semés dans les

villages qui nous environnent, les passages de la mer sur-tout sont gardés avec exactitude ; on a promis une récompense considérable à quiconque nous découvrira ; ayons donc assez de fermeté pour rester ici jusqu'au moment heureux où nous pourrions nous retirer en sûreté, & nous ouvrir l'asyle des Pays-Bas ; je prendrai soin de ce qui concerne notre subsistance. Hélas ! interrompt la Comtesse, en versant des larmes amères, ma vie ne vous sera pas long-temps à charge. Lorsqu'elle venoit à regarder son mari, elle changeoit de langage. — Que la fortune nous laisse nous ensevelir dans cette caverne, oubliés de Henri, de tout le monde ! Varbeck, je puis te dire que tu m'es toujours cher, quoique... ah ! pardonne, je ne veux te parler que de ma tendresse, envisager que mon époux... Varbeck, je t'ai tout sacrifié.

Il ne leur étoit pas même permis de jouir de la clarté du jour ; ce n'étoit qu'en tremblant qu'ils se hasardoient quelquefois à sortir la nuit de leur retraite. Je l'avouerai, disoit Varbeck à son ami, si je n'étois allarmé pour une femme que j'adore, je trouverois cette situation bien moins supportable ; tous les rêves qui m'ont agité, se sont évanouis ; il me sem-

ble que la nature entière ait disparu à mes regards. Ici, dans un sombre silence, je ne m'occupe que de mon amour. Astley, pourquoi faut-il que j'aye tant d'égarements à me reprocher ? Que sont les prestiges de l'ambition, les vœux inquiets, les grandeurs ? qu'est-ce qu'un trône ? ah ! que Henri cesse de nous poursuivre ; que mon épouse du moins n'ait rien à craindre, & je consentirois à me tenir caché dans ces lieux le reste de ma vie. Que regretter, que désirer, Astley, lorsqu'on aime, & qu'on est aimé ?

Plusieurs mois s'étoient écoulés. Astley, seul, à la faveur de son déguisement, continuoit de pénétrer jusques dans les lieux d'alentour ; il prêtoit une oreille attentive aux moindres nouvelles qu'on y débitoit.

Il arrive, un jour ; pâle, égaré, hors d'haleine. — Nous étions trop heureux : on a des soupçons ; on épie notre retraite ; je ne puis en douter aux discours que j'ai entendus ; il faut, cette nuit, la quitter, & , sans nous écarter de la forêt, tâcher de gagner les bords de la mer. Le Ciel qui jusqu'à présent a paru nous protéger, nous abandonneroit-il ? La Comtesse saisie de terreur, se jette dans le sein de Varbeck : — On te poursuit encore !

j'imaginerois que nous avions trouvé ici notre sépulcre ; irons-nous chercher la mort ailleurs ?

Ils attendent l'heure où l'obscurité est plus épaisse. La Comtesse ne peut s'éloigner de la caverne, sans répandre des larmes ; elle eût préféré ce séjour aux demeures les plus somptueuses ; ils se mettent en chemin. A chaque pas, elle sentoit redoubler ses craintes. Quelle frayeur les faisoit ! ils entendent dire à leurs côtés : Quoi ! nous ne les trouverons pas ! si nous pouvions nous en rendre maîtres, nous sommes assurés d'une récompense qui nous payeroit bien de nos peines ! Quels mots ! quels coups de poignard, sur-tout pour l'épouse de Varbeck ! son sang étoit glacé ; tous les trois s'étoient jetés à terre, & respiroient à peine.

Ils n'entendent plus rien ; ils se relèvent, & continuent leur route. Le premier objet que leur offre le jour naissant, est la mer dans le lointain ; leurs forces se raniment ; leur ame suspendue entre l'effroi & l'espérance s'est, si on peut le dire, précipitée sur les flots. C'est au-delà qu'ils envisagent une nouvelle terre, une nouvelle nature, la fin de leurs tourments : mais quels transports n'éprouvent-ils pas, quand ils apperçoivent un vaisseau dans

l'enfoncement de l'horison ? Vient-il de leur côté ? leurs regards, tous leurs vœux, tous leurs cœurs, sont attachés sur le bâtiment ; il avançoit vers le rivage. Astley s'crie : Nous sommes sauvés ! j'ai distingué le pavillon François ; je verrai le Capitaine ; je lui parlerai ; cette nation est sensible... A quelque prix que ce soit... je remettrai notre sort à sa générosité... il nous passera sur son bord ; & soudain Astley court vers le navire.

Varbeck & sa femme ne pouvoient contenir l'ivresse de leur joie. Ils vont se retirer dans le creux d'un rocher, d'où ils se montroient l'un à l'autre le vaisseau ; ils attendoient qu'Astley fût revenu. Il paroît : Allons, dit-il à la Comtesse, nous avons vaincu notre cruelle destinée... Mon ami... on nous attend... je vous dirai... redoublons nos pas.

La fortune se seroit lassée de persécuter Varbeck ! Ils précipitent leur marche ; ils volent ; la Comtesse les précédoit ; elle avoit un pied dans l'esquif : un cri horrible lui fait détourner la tête : elle voit son époux désarmé, & Astley, qui se débattoient entre les mains d'une troupe de soldats. Les gens de l'esquif veulent l'arrêter, & la dérober au sort qui l'attend. On ne sauroit la retenir ; elle

s'élance ; elle court , veut défendre son mari , & n'a que la force d'aller tomber sans connoissance à ses pieds , tandis qu'on le chargeoit de fers. Il est enfin conduit à Londres , replongé à la Tour. Son ami subit la même destinée , & l'on amene devant le Roi la Comtesse expirante.

Ces coups de foudre s'étoient succédés rapidement. Les pressentiments d'Astley n'avoient été que trop fondés ; on l'avoit soupçonné & suivi. Plusieurs satellites cachés derriere une petite éminence , n'avoient paru que pour s'affurer de ces malheureux , au moment qu'ils envisageoient la fin de leurs infortunes.

Henri avoit médité plusieurs projets de vengeance. Varbeck , par ses ordres , alloit recevoir la mort ; il se préparoit même à joindre à cette victime la Comtesse de Huntley. L'amour outragé s'abandonne aux plus vifs ressentiments. L'épouse de son ennemi étoit en sa puissance , sous ses yeux : mais si les orages de la jalousie s'élèvent aisément , ils calment avec la même facilité. Les premières paroles qui échappent à la Comtesse , sont pour Varbeck. — Suspendez vos coups... soyez assez généreux pour épargner mon mari... c'est moi qui lui ai donné le conseil de briser ses fers ; c'est moi... qui ai tout

fait ; j'attends la mort à vos pieds : mais que Varbeck ne soit point enveloppé dans la punition que je mérite ! me refuseriez-vous cette grace ? ... mes malheurs vous touchoient.

Elle étoit prosternée aux genoux de Henri ; sa beauté n'avoit jamais eu plus d'empire. Ce Prince la regarde. Le Souverain furieux n'est plus qu'un amant désarmé ; c'étoit la seconde fois qu'il éprouvoit la même révolution : — Vos malheurs me touchoient ! & c'est le foible nom d'intérêt que vous donneriez à mes sentiments ? ... Cruelle , ils l'emportent sur tout ce que je dois à vous , à moi-même ; ma générosité me lasse ! tout ne vous a-t-il pas instruite que l'amour le plus tendre... — Sire , si mon époux alloit être immolé !... commandez qu'on n'attente point à sa vie , &... vous connoîtrez mon cœur... vous saurez... ses jours sont en danger...

Le Roi fait appeller un de ses Officiers : — Volez à la prison : qu'on n'exécute point l'ordre que j'ai donné. (S'adressant à la Comtesse. (Vous voyez , Madame , tout votre pouvoir ! Eh bien , mon rival vivra... — Il vivra ! Ah ! Sire... ma reconnoissance... Sire , écoutez-moi , écoutez-moi : je parle à un Monarque digne du trône : que me demandez-vous ? Je n'eus jamais de sen-

sibilité que pour l'homme le moins pardonnable peut-être à mon égard , mais le plus à plaindre , & je ne vois aujourd'hui que ses revers & son amour ; je ne vois que ma tendresse : car il ne faut point vous en imposer , elle est encore plus forte que mon devoir. J'en conviendrai : Varbeck m'a trompée : je croyois aimer un mortel de ma condition , le Duc d'Yorck : mais Varbeck est mon époux ; & c'est cette fatale passion dont je l'ai enflammé , qui l'a précipité dans tous ses égarements , qui l'a fait si coupable , si malheureux ! Eh ! Sire , quand il ne me seroit point cher ; quand je ne serois pas conduite par tout l'amour qu'il a su m'inspirer , son infortune ne suffiroit-elle pas pour me le rendre un objet sacré ? Je vous l'ai déjà dit : je ne suis plus la Comtesse de Huntley , je suis la femme de Varbeck. Sire , c'est vous montrer ce que nous nous devons mutuellement. Je suis la victime d'un engagement que le Ciel lui-même a revêtu de ce qu'il y a de plus solennel ; ce lien n'est point rompu par un artifice dont l'amour le plus violent a été la seule cause. Mon estime , mon admiration , la reconnoissance la plus vive , voilà les sentimens auxquels il m'est permis de m'abandonner en votre faveur , & le temps

ne fera que les augmenter. Conservez mon époux ; accordez-lui un pardon qui expose à l'univers votre clémence dans toute sa générosité. Je vous le redis encore : c'est moi qui l'ai engagé à s'affranchir de ses chaînes... c'est moi, que vous devez punir. — Eh ! le puis-je, Madame ? Sans doute, je devrois vous oublier, vous imoler à ma juste colere, à l'intérêt de mon Royaume, à celui de tous les Souverains. Quoi ! il faudra que Varbeck respire, & qu'il soit aimé ! & vous pensez que sa présence... — Sire, quelle me soit ravie ; que je ne le voye jamais. Jamais ! qu'elle condition je m'impose ! mais qu'il vive : vous me l'avez promis, & que j'expire dans l'obscurité, dans les larmes, enfevelie dans ma douleur profonde. — Non, vous ne le verrez plus ; vous avez abusé de ma foiblesse ; ses jours... — Sont en sûreté j'en crois la promesse d'un Roi tel que vous... — Mais, Madame, ces sentiments...

On vient annoncer la nouvelle d'un Ambassadeur qui demande audience à l'instant même ; elle lui est accordée. Il remet au Monarque une lettre de son Souverain. Madame, dit Henri, en se tournant vers la Comtesse, le Roi d'Ecosse, sensible à votre sort, vous presse de revenir à sa Cour.

Cour. — Que je retourne dans un pays qui m'a rejetée , qui a proscrit Varbeck ? Ah ! que mon ingrate patrie n'espere point me revoir ; qu'elle m'oublie comme je l'ai oubliée ! J'irai mourir dans un désert , où il me sera permis de pleurer un infortuné , dont je chérirai toujours la mémoire. (S'adressant à l'Ambassadeur :) C'est votre Roi qui est l'auteur de tous mes maux , qui me déchire le sein ! je ne suis plus sa parente ; je ne suis plus Ecoissoise... je suis... la plus malheureuse des femmes : qu'on me laisse à mes tourments !

La Comtesse avoit à peine prononcé ces derniers mots : elle quitte Henri , noyée dans les larmes , & va retrouver la généreuse Sukton qui avoit revolé auprès d'elle.

Le Lord Daubeney flattoit l'erreur de son maître. Henri croyoit qu'il viendrait à bout de triompher de la Comtesse : elle seroit obligée d'oublier un mari qu'elle ne reverroit plus , & les Rois sont des amants auxquels il est difficile de résister.

Varbeck , renfermé dans sa prison , accablé de chaînes pesantes , livré à toute l'horreur de la nouvelle catastrophe , vivoit encore , & ne vivoit que pour l'amour. Cette passion ranimoit son audace : il parvient , par son intrigue , à re-

voir Astley. Quelle entrevue ! Après s'être embrassés, & avoir confondu leurs larmes, Varbeck s'écrie : Mon ami, ce ne sont point des pleurs qui rompront nos fers : il faut nous occuper des moyens de les briser, nous affranchir d'un esclavage plus cruel que la mort. Je suis séparé de mon épouse, & tu fais qu'elle est tout pour le malheureux Varbeck.

Croiroit-on que les souffrances de cet infortuné pussent augmenter ? Un prisonnier, qu'avoit instruit un homme de la Cour qui venoit d'être privé de la liberté, a l'indiscrétion d'apprendre à Varbeck l'amour du Roi pour la Comtesse. Quels poisons, quels serpents jetés tout-à-coup dans son sein ! — Elle est aimée !... & de Henri ! Astley, voilà le dernier trait assassin que me réservait la fortune ! elle m'oubliera ! elle ne m'aime plus ! elle aime ce cruel... Astley, il a une couronne ; Astley, je suis Varbeck, dans les chaînes... O Ciel, Ciel ! que m'a-t-on dit ? Pensons à nous échapper de ces lieux ; si la Comtesse... Je me sens la fermeté de l'immoler, & de me percer de mille coups de poignard sur son corps palpitant. Non, il n'est point d'homme sur la terre qui soit impunément mon rival... Je voudrois bou-

leverfer l'Angleterre , facrifier Henri à ma fureur , me venger.... de toute la nature. J'ai imaginé un nouveau projet : je ne fuis plus le Duc d'Yorck : mais je puis rétablir cette famille dans tout fon éclat , remettre le fceptre dans fes mains.

Il confie à fon ami des particularités qui prouvent combien ce célèbre aventurier avoit de reflources dans l'efprit. Il conçoit , en un mot , l'idée de retirer le véritable héritier des Plantagenets , le Comte de Warwick , du fond de ce féjour où il languiffoit.

Jamais complot ne fut tramé avec plus de profondeur & de fecret. Varbeck avoit fu gagner quatre domestiques du Lord Digby , Lieutenant de la Tour ; on devoit égorger cet Officier , fe faifir des clefs de la prifon , prendre la fuite , & emmener le Comte de Warwick. Ce dernier , peu digne de jouer un premier rôle , ne prêtoit que fon nom à une entreprife fi hardie ; c'étoit un fantôme dont l'audacieux Varbeck prétendoit fe couvrir. Tu verras , difoit-il à Afley , qui de ce Prince où de moi étoit fait pour occuper un trône ; le temps viendra où j'y monterai , foutenu de mon feul courage & de mon amour. En attendant , je

présenterai au peuple Anglois ce foible Warwick, qui m'appanira la route; c'est un instrument nécessaire à nos projets : je saurai le rejeter à l'instant que ma fortune prévaudra... Au reste, qu'il regne, pourvu que je me venge... Henri seroit mon rival, & la Comtesse... Astley, je te l'ai dit : j'effrayerois l'univers... Où la sombre jalousie vient-elle m'égarer ? est-ce à moi qu'est permis le soupçon ? Ah, malheureux ! ne songeons qu'à sortir de cette affreuse demeure.

Tout a réussi au prisonnier ; ses fers sont tombés : cependant on n'a pu ôter la vie à Digby ; mais on se flatte d'avoir endormi sa vigilance. Varbeck a déjà passé plusieurs cours avec son ami ; le Comte de Warwick les suivoit ; son audacieux conducteur est arrivé à la dernière porte. Digby paroît tout-à-coup, se précipite sur Varbeck à la tête d'une escorte. Le Comte est ramené dans sa prison, & l'on traîne Varbeck dans le plus noir cachot. Il ne lui échappe que ces paroles : Adieu, mon cher Astley ; je vois bien qu'il faut renoncer à tout ; pardonne-moi ; l'amitié t'a perdu ; je devois être seul malheureux, & je cause la ruine de tout ce qui m'environne ! La Comtesse... Astley ne pouvoit plus l'entendre.

Le bruit se répand que Varbeck , une seconde fois prêt à se sauver , a été repris , & qu'il lui sera difficile de se dérober au châtiment. Henri , en effet , avoit prononcé sa sentence , & défendu surtout qu'on laissât approcher la Comtesse de Huntley. Il prévoyoit tous les combats qu'il auroit à soutenir de la part d'une épouse éplorée , & il étoit déterminé à se défaire d'un homme qui étoit son rival à plusieurs titres. Varbeck , quoique condamnable aux yeux de la justice & de la raison , avoit eu la grandeur d'ame de ne nommer aucun de ses complices. Fryon , qui lui fut confronté , eut la bassesse de révéler les moindres détails relatifs à leur liaison. Le jeune homme ne lui répondit point : il se contenta de le regarder d'un œil de mépris.

Un Seigneur Flamand est introduit chez le Roi : — Sire , j'ai osé vous demander un entretien ; je suis envoyé par ma Souveraine , la Duchesse de Bourgogne ; voici une lettre qui prouvera qu'elle vous parle par ma bouche ; vous connoissez son écriture. La Princesse convient , Sire , qu'elle est votre ennemie , qu'elle a tout tenté pour vous perdre ; elle avoue que Varbeck est son ouvrage. Oui , c'est elle qui l'a élevé & armé contre vous : mais

elle vous croit assez généreux pour ne point étendre votre vengeance sur une pareille victime ; elle implore donc votre clémence pour ce malheureux jeune homme. Hâtez-vous de retourner à votre maîtresse , répond Henri enflammé de colère , & dites-lui que Varbeck aura cessé de vivre , lorsqu'elle vous reverra. La générosité a des bornes ; il y a trop longtemps que sa haine me poursuit ; je ne dois plus écouter qu'un juste ressentiment.

Marguerite n'étoit point la seule qui intercedât en faveur de Varbeck. Aussi-tôt que la Comtesse de Huntley avoit été informée du nouveau revers qui venoit d'accabler son mari , elle étoit accourue auprès du Roi ; tous les chemins lui avoient été fermés , ses lettres mêmes refusées. Henri étoit inexorable , & ne respiroit que la mort de Varbeck. Il traversoit le parc ; il apperçoit une espece de tumulte : une femme échevelée , s'efforçoit d'écarter les gardes qui s'opposoient à son passage. Elle va tomber aux pieds du Monarque , tire un poignard de son sein ; le Roi reconnoît la Comtesse de Huntley. — Sire , vous m'écoutez , ou je me frappe à vos yeux de ce poignard. Henri s'arrête , & bientôt il cede à la crainte , ou plutôt à l'amour : il se jette sur la main de la Com-

tesse , la désarme : — Que voulez-vous , Madame ? — Que vous voyiez mes larmes ; ne pensez pas vous opposer à ma mort , si vous avez résolu... — Je prévien votre demande , Madame... Il est inutile : l'arrêt est prononcé ! Vos sollicitations ne feront qu'allumer mon courroux. — Sire , mon trépas... vous ne sauriez l'empêcher. Hélas ! vous me disiez que j'avois pu attendre votre cœur. (Henri fait éloigner ses courtisans.) — Sans doute , Madame , vous y réglez toujours , dans ce cœur que se plaît à désespérer votre ingratitude , mais ne vous flattez point de désarmer ma justice. Qui ! moi , j'épargnerois un obscur aventurier qui a porté l'audace jusqu'à lever les yeux sur le trône , jusqu'à me le disputer , qui est mon rival , qui est votre époux , que vous aimez... vous croiriez... il payera sa folle arrogance de son sang ; je refuserois sa grace à tous les Souverains de l'Europe. — Vous daignerez me l'accorder , Sire... je meurs à vos genoux. — Non , Madame , je ne me laisserai point vaincre par des sentiments... dont je dois triompher... Vous les avez repoussés avec trop de mépris. — Si je vous eusse été chère ! — Eh ! doutez-vous... vous me l'êtes plus que jamais ! qu'exigez-vous donc ? vous abusez de votre empire ! —

Sire, Sire... qu'il éprouve encore votre générosité. — Qui, Madame? — Pouvez-vous me le demander? mon époux... Je conviens de son crime, Sire, punissez-m'en; je ne cesserai de vous le dire : c'est pour moi qu'il a brisé ses fers, qu'il a cherché à vous susciter des ennemis... Non, sans son amour, il ne vous eût point fait cette nouvelle offense; qu'il vive, & que j'expire de douleur. Je ne quitterai point vos pieds, que je n'aye obtenu sa grace; je suis la seule coupable... oui, mon ame pénétrée... — Vous sentiriez le prix de mes bienfaits! — Ah! Sire, tout ce que l'honneur... le temps presse; donnez vos ordres; qu'on vole à la Tour.

Henri cette fois est inflexible; la Comtesse embrassoit ses genoux. Au milieu de ses larmes & de ses sanglots, le Roi a cru entendre qu'elle promettoit d'être sensible à son amour aux conditions qu'on épargnât Varbeck; on court suspendre le coup qui le menaçoit. Le Prince veut parler de ses sentimens à Mylady Huntley; elle ne l'entendoit point; elle n'étoit remplie que du desir d'être instruite de la destinée de son mari.

Varbeck, depuis sa dernière aventure, avoit perdu toute espérance: il envisageoit la mort comme le seule terme d'une vie si

orageuse. Cependant l'amour venoit l'agiter encore ; il obtint d'un soldat , en lui faisant présent d'une bague de prix , la liberté d'écrire à son épouse. Cet homme se chargea de remettre l'écrit dans les mains de la personne à laquelle il étoit destiné. On peut dire que Varbeck avoit répandu toute son ame dans cette lettre ; jamais il ne s'étoit exprimé avec plus de tendresse & de force. C'étoit sur cette passion si violente qu'il rejettoit ses malheurs, ses égarements, ses fautes ; il finissoit par supplier sa femme de lui pardonner ; il l'assuroit qu'il cessoit de vivre , dans l'idée que cet amour le suivroit au tombeau. Au milieu de ses transports , éclatoient pourtant des mouvements de jalousie.

On le conduit au lieu de son supplice préparé dans une des cours de la prison. Le premier objet qui frappe sa vue , est le cadavre ensanglanté d'Astley ; il recule d'horreur , & poussant un cri : — C'est ainsi que j'ai reconnu l'attachement & les services d'un ami ! Il court pour l'embrasser : on lui refuse cette consolation ; ensuite il monte à l'échafaud , tire un portrait de sa poche , & prie le Lieutenant de la Tour qui devoit assister à l'exécution , qu'on ne lui bande point les yeux. Ne craignez point , ajoute t-il , en se tournant

vers le bourreau, de manquer votre coup : je saurai mourir ; ah ! chere Huntley ! chere Huntley ! Il attache ses regards , sa bouche sur cette image qui lui présentait les traits de sa femme, quand sa tête tombe séparée de son corps. » Telle fut (dit Rapin-Thoyras) la fin de Varbeck , qui » avoit été reconnu pour Prince légitime » (1) en Irlande, en France, en Flandres, » en Angleterre, en Ecosse, & qui avoit » fait trembler Henri jusques sur son » trône ».

Jamais la fortune ne donna plus à croire qu'elle étoit un mauvais génie acharné à poursuivre la perte de Varbeck. Au moment que l'épée de l'exécuteur le frappoit, entre celui qui apportoit sa grace. Du plus loin que la Comtesse le voit revenir, elle s'écrie : mon époux est mort ! L'Officier n'a point commencé son récit, qu'elle a perdu entièrement l'usage des sens ; elle est ramenée chez elle , & se retrouve entre les

(1) *Pour Prince légitime*, &c. Les Anglois ont des Ecrivains qui veulent absolument que Varbeck ait été le vrai Duc d'Yorck. M. Hume combat cette opinion hasardée par des raisons convainquantes qui prouvent combien un Historien éclairé doit se tenir en garde contre les récits populaires, &c.

bras de Sulton qui l'inondoit de ses larmes ; elle ne lui dit que ces mots : Il n'est plus !

Un inconnu veut parler à la Comtesse : elle cede à ses instances ; il lui remet une lettre. A quels nouveaux emportemens ne s'abandonne point sa douleur, quand elle a jetté les yeux sur l'écriture ! — C'est de mon époux ! c'est de mon époux ! elle fait donner une somme au porteur de la lettre, & se hâte de l'ouvrir : — Sulton, c'est de Varbeck ! Ah ! mon amie ! combien j'étois aimée !... Mais étoit-il bien assuré à quel excès je l'adorois ! auroit-il pensé un moment que cette tendresse avoit pu seulement s'affoiblir ? Hélas ! sa vie m'étoit si chère ! c'eût été peu de lui sacrifier la mienne : connois mon amour : je crois que pour sauver les jours de Varbeck... j'eusse tout immolé. Varbeck étoit tout pour moi... me trompé-je ? Sulton, des transports jaloux sont mêlés aux transports les plus tendres ! Ah ! Varbeck, tu aurois emporté ce soupçon dans la tombe ? ah ! Varbeck, pourquoi mes derniers soupirs n'ont-ils pu se confondre avec les tiens ? Pardonne si je t'ai caché les sentimens d'un rival qui, sans doute, ont précipité ta perte ! Cher époux, ne lisois-tu pas jusqu'au fond de mon ame ? je craignois par cette confi-

dence, d'augmenter tes peines ! n'étoient-elles pas assez cruelles ? Quel Souverain l'eût emporté sur toi ? Sulton, il sera expiré avec cette idée presque aussi déchirante pour mon cœur que sa mort ! Que n'ai-je, ô Ciel ! cédé à mon premier mouvement ! je voulois lui apprendre que Henri avoit osé me révéler... je veux m'arracher de ce séjour. La seule pensée que je reverrois Henri, me cause des tourments... je ne pourrois les soutenir : allons fixer notre demeure au bout du monde... près de cette caverne... ce sera pour moi un lieu de délices ! j'y ai passé les plus beaux jours de ma vie ; j'en partageois la solitude & l'horreur avec ce que j'aimois ; j'étois loin de tout l'univers, près de Varbeck ; si je versois des larmes, sa main les es-
fuyoit.

Ce n'étoit point un projet vague qu'avoit conçu cette femme si digne de compassion ; elle se traîne chez la Reine, la conjurant d'obtenir pour elle du Roi la permission de se retirer dans un asyle écarté, où elle iroit ensevelir le peu de jours que lui laissoit sa situation déplorable. L'épouse de Henri est sensible à sa demande ; le Roi hésite long-temps à se rendre aux sollicitations pressantes de Mylady Huntley ; enfin, il est forcé de consentir.

à son éloignement ; de nouveaux plans de politique (1) & d'avarice venoient le disputer à l'amour , qui d'ailleurs ne pouvoit être qu'un sentiment étranger pour son ame : la véritable tendresse exige le sacrifice de toutes les autres passions ; c'est une sorte de culte religieux qui n'admet qu'une Divinité. La Comtesse quitte donc la Cour d'Angleterre avec Lady Sulton ,

(1) *De nouveaux plans de politique , &c.* On ne sauroit trop s'élever contre les excès où cette dernière passion jetta Henri VII. Un certain William Capel, bourgeois de Londres, s'avisâ de parler un peu trop librement sur les rapines & les extorsions de ce Prince ; le frondeur fut taxé à une amende de deux mille livres sterlings. Empson & Dudley étoient les ministres de ces concussions révoltantes. Ces deux scélérats satisfirent depuis à la vengeance divine & humaine, en périssant sur l'échafaud. Tous les malheurs qui, sous le regne suivant, affligèrent l'Angleterre, tirent peut-être leur source de cette détestable avarice dont Henri fut dévoré. La crainte de rendre la dot de Catherine, veuve de son fils Arthur, la lui fit donner en mariage à son second fils. Aux approches de la mort, (observe judicieusement l'estimable Auteur des Eléments de l'Histoire d'Angleterre) ce Monarque crut expier ses injustices par des aumônes & des fondations, plus propres quelquefois à tromper la conscience, qu'à satisfaire le souverain Juge".

& va habiter une maison retirée, voisine du fouterrein qui avoit servi de refuge à son mari.

Arrivée dans ces cantons, elle court à la caverne ; elle y cherche les traces de Varbeck, & semble les y retrouver. C'étoit là, disoit-elle à Sulton, qu'il s'arrêtoit souvent pour s'accuser de m'avoir rendue malheureuse, lui dont un regard faisoit tout mon bonheur. Ici il me prépare un lit de ses mains ; plus loin je distingue la pierre où il déposa ses armes. Je le revois, je le chéris par-tout dans cette demeure consacrée à l'infortune ; elle sera mon temple... elle sera mon tombeau. Combien de fois la Comtesse seule, & à l'aide d'une sombre lumière, se livra-t-elle dans ces lieux solitaires au plaisir de relire la lettre de Varbeck ! Elle la mettoit dans son sein, la pressoit contre son cœur, la couvroit de baisers & de larmes. Il est donc, s'écrioit-elle (1), des plaisirs pour les malheureux ! je sens que ma douleur m'est chère ; & qui vou-

(1) *Il est donc, s'écrioit-elle, &c. Voici le bel éloge que le Pere d'Orléans fait de la Comtesse de Huntley : » Elle mit le comble à ses vertus, » par l'amour conjugal qu'elle eut pour son mari » dans l'une & l'autre fortune ».*

droit l'adoucir, me priveroit de l'unique satisfaction qu'il me soit permis de goûter.

Sulton trouve un jour son amie plus agitée qu'elle ne l'étoit ordinairement. — Ma chere Comtesse, seroit-il possible que vous fussiez la victime d'un nouveau chagrin ? — Je ne fais, ma tendre amie, si je dois ajouter aux reproches que quelquefois je me permets envers le Ciel, ou si j'ai des graces à lui rendre... j'imagine que Varbeck va renaître pour moi. Sulton ne sauroit comprendre ce que veut lui dire son amie : enfin, la Comtesse lui fait part de sa situation : elle ne pouvoit plus se la dissimuler, elle étoit enceinte, & l'enfant de Varbeck se trouvoit pros crit même avant sa naissance. Ce n'étoit point assez, dit la Comtesse, d'être la plus à plaindre des épouses : je serai la plus misérable des meres ! Eh ! quel don ai-je à faire à l'infortunée créature que je sens déjà s'agiter dans mon sein !

Les deux amies déro bent ce mystere à tout ce qui les environne ; la Comtesse accouche dans la caverne, aidée de la seule Sulton : tous ses regards s'attachent sur un fils dont les traits naissants annoncent déjà l'exacte ressemblance de Varbeck. C'est dans ce séjour ténébreux, qui n'étoit

éclairé que d'une lampe, que cet enfant commence la carrière de sa vie, verse ces premières larmes qui semblent indiquer la destinée de l'homme. La Comtesse goûtoit tous les plaisirs maternels : elle allaitoit son fils, le baignoit de ses pleurs, répétoit sans cesse : Cher enfant ! c'est ton pere que je vois, que j'embrasse ! quel sort t'est réservé ! si le cruel Henri alloit soupçonner seulement ton existence ! Ah ! n'es-tu point assez à plaindre ? pourroit-on t'envier cette demeure où tu as reçu le jour, ou plutôt où tu es condamné à une nuit éternelle ? Qu'il regne, le barbare, & qu'il me laisse dans le centre de la terre te nourrir de mes larmes ; je ne demande rien aux Rois, aux hommes, au Ciel même. Un fils est tout pour sa mere.

La Comtesse en étoit un exemple frappant. L'Angleterre, le monde entier n'étoient plus à ses yeux qu'un tableau effacé, qu'elle bannissoit même de son souvenir. Elle passoit ses jours dans la caverne ; son enfant commençoit à lui sourire, à bégayer le tendre nom de mere. Cœurs sensibles, vous connoissez le charme attaché à ce mot, quand il est prononcé par une bouche où la nature semble avoir imprimé son plus touchant caractère.

Cette infortunée avoit été obligée de

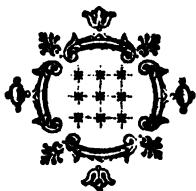
confier pour quelques instants son fils à son amie. Elle revient dans la caverne. Quel spectacle l'a frappée ! elle voit , elle voit des flambeaux , des armes , des soldats féroces , son enfant qui pouffoit des cris , qui lui tendoit les mains , qu'on vouloit enlever du sein de Sulton , prosternée aux pieds de ses barbares : — Mon enfant ! mon enfant ! cruels , vous ne me l'arracherez pas. . . (Elle s'élance avec impétuosité sur ces inhumains , qui , sourds à ses prières , à ses sanglots , la repoussent avec rudesse , & s'emparent de leur proie.) Vous me percerez de mille coups , ou vous me le rendrez. . . il m'adresse ses pleurs ! Oh ! mon cher fils !. . . barbares , vous n'avez donc point d'enfants !

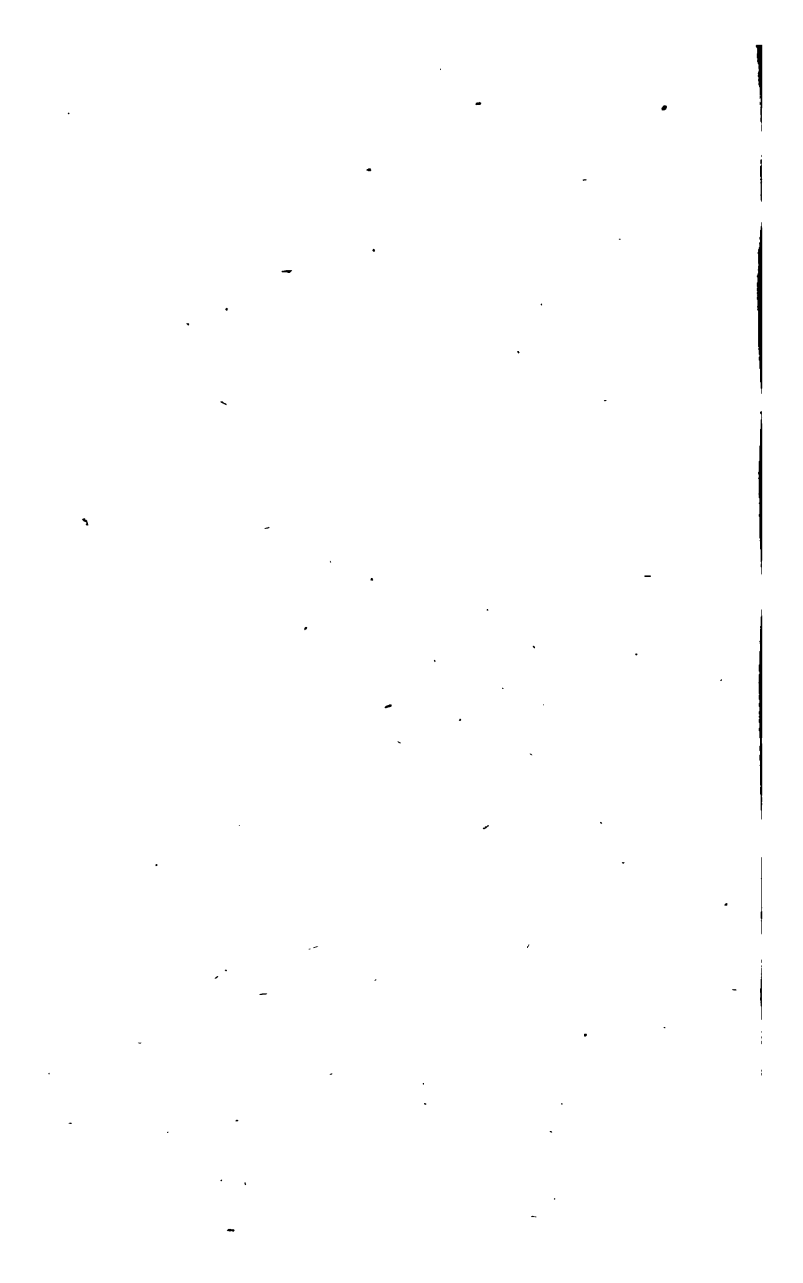
Ces monstres de cruauté se retiroient ; la Comtesse avoit succombé sous l'excès du désespoir. Furieuse , elle se ranime , se relève , se traîne , court , se jette sur celui qui emportoit l'innocente créature. Ce misérable , sans prévoyance , oppose ses armes ; la Comtesse n'aspirant qu'à reprendre son enfant , ne voit point le danger , & se précipite sur le fer. Aussi-tôt son sang jaillit à gros bouillons ; Sulton fait retentir le fouterrein de ses gémissements ; elle court embrasser Mylady mourante , qui n'a que la force de demander , avant que de jeter

le dernier soupir, à coller sa bouche sur celle de son fils. Ces cœurs d'airain ne peuvent se défendre de la pitié : des larmes même leur échappent. Un de la troupe accourt, apporte l'enfant à cette malheureuse mere, qui le saisit avec transport, le presse dans son sein, lui prodigue mille baisers, & le couvre de ses larmes & de son sang; elle expire enfin en le tenant encore dans ses bras, & le recommandant à la tendresse de Sulton.

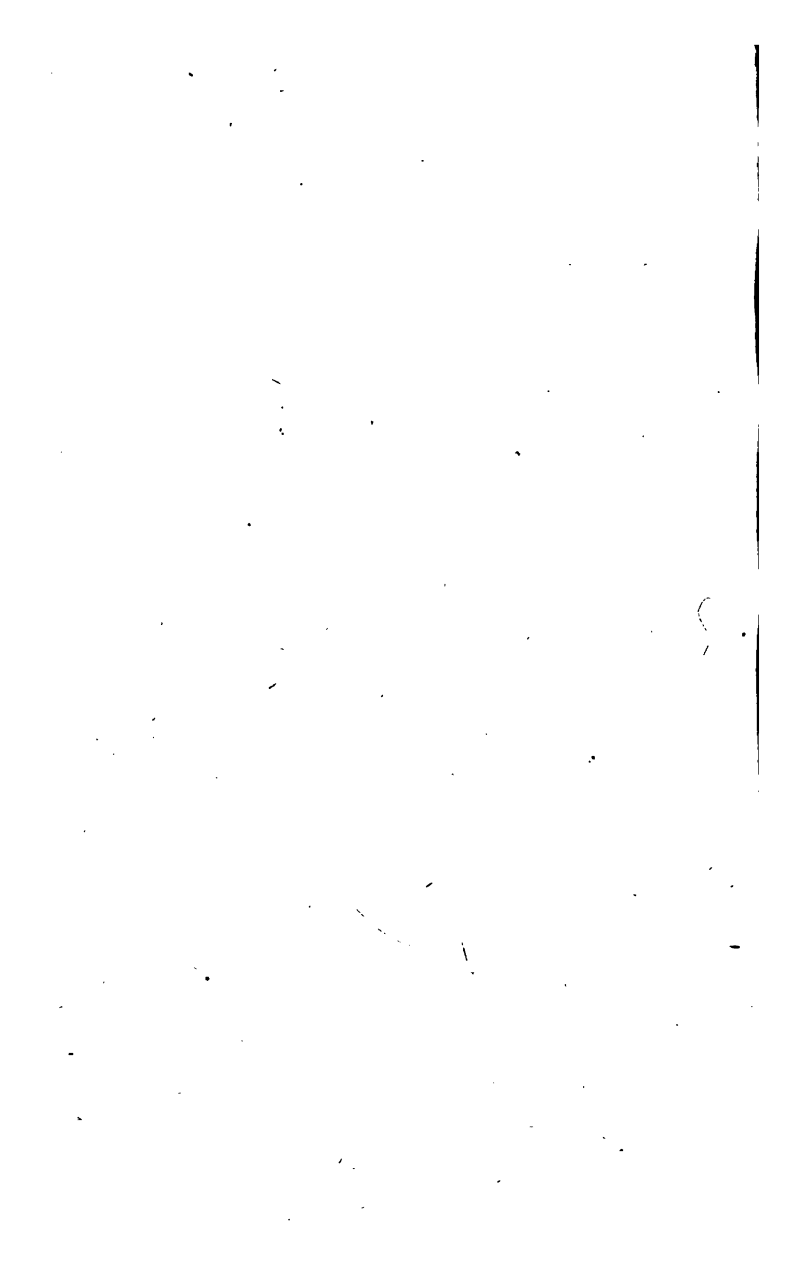
Cette fidelle amie ne quitte point les soldats; elle apprend que c'est le Roi qui, sans doute, instruit par la trahison de quelques domestiques, qu'il restoit un successeur de Varbeck, avoit commandé qu'on s'en assurât, & qu'il lui fût amené. La généreuse Sulton obtint du Monarque qu'elle demeureroit auprès du fils de son amie, qui étoit gardé à vue; il vint à mourir. Sulton avoit donné des ordres pour qu'on inhumât la Comtesse dans cette caverne où elle étoit expirée; elle revole vers cette sombre demeure, & fait mettre l'enfant dans le cercueil de la malheureuse Huntley. Une erreur populaire s'est même conservée à ce sujet : on prétend qu'on vit se renouveler le prodige qu'on suppose être arrivé, lorsque Héloïse fut ensevelie près d'Abailard; la Comtes-

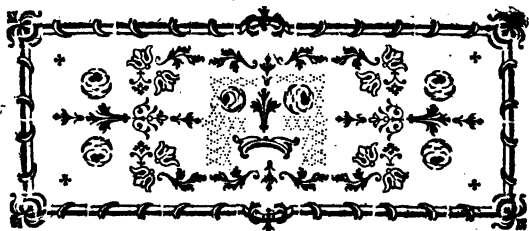
se , dit-on, ouvrit ses bras pour recevoir son enfant. Sulton, tous les jours, alloit verser des larmes sur le tombeau qu'elle leur avoit élevé. Elle ne tarda point à subir le même sort, & elle voulut être enterrée dans le même lieu, & aux côtés de son amie.





L E
SIRE DE CRÉQUI.





LE SIRE DE CRÉQUI.

IL est de ces fortes secousses qu'un siècle reçoit, & qu'il communique à celui qui le remplace. Les croisades (1) sont

(1) *Les Croisades, &c.* Elles ont trouvé des panégyristes ardents, & des censeurs aussi emportés. Il est dans la nature des entreprises qui sortent du cercle des opérations ordinaires, que la somme des abus équivale presque toujours à celle des avantages. On ne sauroit nier que cette espece de convulsion dont les trois quarts de l'Europe furent agités, n'ait produit une foule d'inconvénients; mais à prendre la balance d'une main sage, les biens résultés de ces guerres de Religion n'auront pas moins de poids que les maux qu'on peut leur reprocher. Les Croisades ont changé les ressorts de notre législation; fait une monarchie assise sur des fondements inébranlables, d'une vaste république livrée incessamment aux orages du gouvernement féodal, rendu, en un mot, le peuple libre, & jouissant du fruit de

assurément une des plus grandes révolutions de l'esprit humain. Nulle classe de citoyens

ses travaux. Elles ont resserré dans de justes bornes l'indépendance effrénée d'un amas de tyrans subalternes, qui traitoient les hommes comme des bêtes de somme, & les faisoient servir d'instruments à leurs barbaries extravagantes. Qu'on jette les yeux sur les descendants de Hugues-Capet jusqu'à St. Louis, & l'on verra la France, ainsi que nous avons vu la Pologne, la proie de furieux, auxquels la foiblesse des Carlovingiens avoit fourni des armes, & des victimes pour les égorger. Quand nous ne serions redevables aux Croisades que de cet amour de l'honneur, une des émanations de la chevalerie, & qui forme la base du caractère national, nous devrions être plus circonspects dans nos déclamations critiques. Nous tâcherions sur-tout de nous transporter dans un siècle où la métaphysique n'avoit pas tué les images, & où l'on se contentoit de sentir fortement. Ce n'est point le *raisonner* qui produit les héros; on ne cessera de le redire: étendons le nombre des signes, au-lieu de chercher à le diminuer. Quel ressort plus puissant sur un être quelconque, que l'ardeur de venger sa Religion! Que les Princes Chrétiens eussent banni l'intérêt personnel, & se fussent remplis de ce grand objet: ils seroient encore les maîtres de tous ces pays abandonnés à des Scythes farouches; l'Empire Grec subsisteroit dans tout son éclat, Mahomet n'eût pas détruit le siège de la littérature; on parleroit encore la plus belle langue qui soit au monde, & les Croisades se-
roient

citoyens ne fut exempte de cette espece d'épidémie; l'enthousiasme avoit gagné, come un feu dévorant, les trois quarts de l'Europe chrétienne, & l'incendie n'étoit pas facile à éteindre : tout sembloit concourir à lui procurer de nouveaux aliments; une dévotion fervente, mêlée à un excès de courage aveugle, qui alloit jusqu'au fanatisme; le besoin de promener des desirs vagues & inquiets, maladie attachée à notre nature, & sur-tout à la nature françoise; l'espérance de saisir le bonheur fugitif, autre mal qui afflige l'humanité; la curiosité irritée par le spectacle de climats différents des nôtres; un air de merveilleux répandu sur l'entreprise; l'image enfin la plus imposante, qui représentoit la délivrance du tombeau (1)

roient regardées aujourd'hui comme l'entreprise à la fois la plus sage & la plus brillante. C'est ainsi que l'événement donne le change aux idées! on veut absolument juger des causes par les effets. Seroit-on fondé à décrier une source, parce que du poison auroit infecté le ruisseau qui en découleroit?

(1) *Du tombeau, &c.* Le Tasse, en homme de génie, a rendu cette image sublime en un seul vers.

„ Che'l gran sepolcro liberò di Christo.
Tome I. P.

du suprême Auteur de notre Religion : ces objets réunis avoient dû nécessairement produire dans les esprits & dans les cœurs une fermentation que ne pouvoient calmer le temps ni la malheureuse expérience. Il n'est donc pas étonnant que cette flamme nourrie sous la cendre , se réveillât avec plus de vigueur , & qu'elle allumât un nouveau desir de reporter nos drapeaux dans la Palestine.

Louis VII, surnommé le *Jeune*, avoit à satisfaire à la fois & ses remords (1), & cette sorte de passion chevaleresque qu'on peut appeller la passion de son siècle, & que notre noblesse partageoit vivement avec son maître. Les envoyés d'Antioche & de Jérusalem étoient venus exciter par des peintures touchantes cette es-

(1). *Et ses remords.* Nous avons des Historiens qui ont passé légèrement sur cette horrible action, le fruit d'un emportement aveugle de Louis VII. Plus de treize cents personnes furent consumées par les flammes dans l'Eglise principale de Vitry ; & des Ecrivains qui se piquent d'avoir des lumières , ont été étonnés que ce Monarque éprouvât des remords aussi violents. Il ne pouvoit se soumettre à une réparation assez éclatante ; son desir extrême d'expier son crime , car c'en est un des plus atroces , prouve qu'il est des Rois meilleurs que les Courtisans & les beaux-esprits.

pece de transport unanime qui ne demandoit que l'occasion d'éclater. La seconde prise d'Edesse, rentrée sous le pouvoir de Noradin, remplissoit d'une juste consternation les Chrétiens d'Orient; ils imploroient de prompts secours; tous les fruits des premières guerres dans la Palestine alloient être perdus sans ressource. Louis, en qualité de Roi de France, & d'après son cœur généreux, brûloit d'embrasser la cause de ces infortunés : il crut cependant que la dignité du Souverain devoit commander à la fougue du héros, & qu'avant d'écouter une valeur impatiente de se signaler, il falloit rechercher des lumières & des conseils; il fut donc cacher ce qui se passoit dans son ame, & convoqua pour les fêtes de Noël de l'année 1144, une nombreuse assemblée des principaux de son Royaume.

La nouvelle en fut bientôt répandue; il n'y eut point de Chevalier banneret qui ne fût jaloux d'assister à cette brillante convocation. Raoul, Sire de Créqui, étoit l'un des plus distingués après les grands vassaux; il avoit passé ses premières années à la Cour, élevé, en quelque sorte, avec Louis qui l'honoroit de son amitié. Depuis quelque temps, il vivoit dans ses terres, situées vers le Boulonnois, aux

confins de la Flandre. Ce jeune Seigneur venoit d'épouser une riche héritière de Bretagne , & de la plus haute noblesse ; ces avantages étoient encore inférieurs aux autres bienfaits dont la nature avoit comblé Adele : sa sensibilité égaloit ses charmes ; elle aimoit son mari autant qu'elle en étoit aimée , & ces deux époux se promettoient d'être toujours amants.

Le pere de Raoul , Gérard , terminoit une des carrieres les plus glorieuses. *Frere d'Armes* du célèbre Godefroi , il s'étoit signalé , à la premiere croisade , par des exploits dont l'Asie s'entretenoit encore. Ce digne vieillard ne pardonnoit point au temps d'étendre des rides sur son front quand il sentoit son cœur plus enflammé que jamais pour son Roi , sa patrie & son Dieu. Plusieurs enfants affuroient l'honneur de sa maison : mais Raoul étoit l'objet de ses préférences : il le regardoit comme un autre lui-même ; il revivoit dans ce fils chéri , & s'applaudissoit des liens qui unissoit un couple aussi heureux qu'aimable.

Gérard va trouver Raoul. — J'apprends que le Roi appelle auprès de lui sa noblesse ; sans doute que quelque expédition éclatante & digne de la valeur françoise se prépare. Raoul , le fils de Créqui , seroit-

il des derniers à se trouver à cette assemblée auguste ? aurois-tu oublié les bontés du Monarque ? je t'approuve d'aimer ta femme ; elle mérite ta tendresse : mais il faut savoir quitter l'amour quand le devoir commande.

Le Sire de Créqui n'eut pas besoin que son pere eût avec lui une seconde conversation ; il adoroit Adele : mais son honneur ne lui étoit pas moins cher que son épouse. Jamais Gentilhomme n'avoit réuni avec plus d'éclat toutes les qualités qui formoient le caractère du Chevalier François ; il se sépare donc de sa femme , en l'assurant qu'il revoleroit promptement dans ses bras , & se hâte avec ses écuyers de prendre le chemin de Bourges , lieu fixé pour la convocation.

Louis fait un accueil distingué au Sire de Créqui. Chevalier , lui dit le Monarque , vous venez à propos : j'ai besoin que de braves gens se rassemblent sous mes étendards , & je vous regarde comme un des plus zélés vengeurs de la bonne cause. Sire , reprend Raoul , mon épée est comme mon cœur , dévouée au meilleur des maîtres , & au plus grand des Rois (1) ;

(1) *Et au plus grand des Rois , &c. Louis VII*

j'attends vos ordres ; & je puis promettre de les remplir avec toute l'ardeur que vous êtes capable d'inspirer.

Le Monarque enfin laisse échapper son secret : il déclare qu'il avoit dessein de passer en Orient , & de délivrer les Chrétiens de l'oppression totale qui les menaçoit. Godefroi , Evêque de Langres , appuya la déclaration du Souverain du discours le plus pathétique ; il offrit un tableau si vif de la situation présente des fideles dans la Terre-Sainte, qu'il fit couler des larmes : mais l'effet prodigieux de cette délibération étoit réservé à une autre assemblée qui se tint aux fêtes de Pâques de l'année 1145 , & qui s'appella *Parlement* : c'est pour la première fois, observe Vély , que ce nom se trouve dans notre histoire. Toute la France y accou-

avoit un excellent cœur & une bravoure admirable ; il donna des preuves éclatantes de l'une & l'autre qualité, dans son repentir profond qui suivit le sac de Vitry , & dans cette intrépidité furnaturelle qu'il fit éclater à la bataille perdue contre les Sarrazins. On lui a reproché son divorce avec Eléonore de Guyenne. Sans contredit , le Monarque commit une faute énorme de politique : mais l'homme sensible satisfait à son honneur outragé. Que manque-t-il à Louis pour mériter une place parmi nos plus grands Rois ? un autre siècle.

rut ; la foule fut si abondante , qu'aucun endroit fermé ne put contenir tant de monde ; on éleva une espee de tribune en pleine campagne ; St. Bernard y étoit placé à côté du Roi. Son éloquence acheva ce qu'avoit commencé l'Evêque de Langres : il sembla qu'il se fût rendu maître de tous les cœurs ; on entend un cri général : *Diex volt , Diex volt* , » Dieu le veut , » Dieu le veut ! la croix , la croix ! » Louis se leve & se précipite aux pieds de Bernard , en demandant hautement la croix ; il se l'attache lui-même à l'épaule droite. Créqui est le premier à suivre l'exemple du Roi , & s'écrie avec transport : Ou vaincre ou mourir. L'enthousiasme se répand avec rapidité , tel qu'un embrasement qui dévoreroit une vaste forêt. La Reine , Robert , Comte de Dreux , frere du Roi , les Comtes de Flandres , de Nevers , de Tonnerre , de Soissons , de Ponthieu , de Blois , Enguerrand de Couci , Hugues de Lusignan , le Sire de Conflans , toute l'assemblée , même les Prélats , sont animés d'un semblable esprit. St. Bernard , après avoir jetté un nombre de croix du haut de la tribune , est obligé d'en former de ses habits qu'il met en morceaux. Il lut à haute voix la lettre du Pape Eugene III. La seconde croisade fut enfin arrêtée ;

& au bout de l'année, le Roi devoit se mettre en marche à la tête d'une armée de plus de deux cents mille hommes. Le rendez-vous étoit fixé à Metz.

Adele fut peut-être une des premières à être informée du résultat de cette convocation. Le vieux Gérard l'apprit par la profonde douleur où il trouva plongée sa belle-fille. A peine l'a-t-elle aperçu : — Ah ! mon pere, il faut donc que je renonce à la vie ! je n'ai plus d'époux ! Hélas ! les fleurs de l'hyménée sont encore sur mon front, & je le perds, je perds Raoul ! — Ma fille, expliquez-vous... mon fils... — Seigneur, vous ignoreriez la cause de ma mort ? Louis prend les armes... une seconde croisade... — Une seconde croisade !... ô mon Dieu ! mon Roi va embrasser ta défense !... & voilà, Adele, le sujet de ton chagrin ? Depuis quand la fille, la femme d'un Chevalier n'a-t-elle pas de généreux sentiments ? Quoi ! c'est Adele qui s'afflige, quand mon fils vole à la gloire, qu'il suit les traces de son maître, qu'il venge sa patrie & son Dieu ! c'est Adele qui pleure, quand Raoul va tremper ses mains dans le sang infidèle !... Où est-il, ce cher fils, que je le presse contre mon cœur ? qu'il est heureux ! il va donc voir les rives du Jourdain ! O Ciel,

devois-tu permettre qu'une obscure vieillasse enchaînât ici le compagnon de Godefroi? Ah! rends-moi, rends-moi ce bras qui a fait mordre la poussière à tant d'ennemis de notre sainte Religion. Adele, cache-moi ces larmes honteuses; si des pleurs t'échappent, que ce soit des pleurs de joie! Mon Dieu! nous purgerions la terre de cette race réprouvée (1)! Edesse rentrerait sous le pouvoir des Chrétiens! Seigneur, s'il ne falloit que la vie de mon fils pour assurer la délivrance des saints lieux, qu'il me soit enlevé! qu'il me soit enlevé! que la vérité triomphe,

(1) *De cette race réprouvée, &c.* Qu'on songe que c'est un croisé, un vieillard pénétré de la Religion, qui parle, & non un *raisonneur* du dix-huitième siècle. Pourquoi Lusignan est-il un des plus beaux rôles du théâtre? Parce qu'il est dans la vérité, & que le personnage effectif ne se fût point exprimé autrement. Homère, &, bien inférieur à Homère en cette partie, Virgile nous ont laissé des exemples immortels de cette vérité de nature sans laquelle un caractère ne sauroit intéresser. Aujourd'hui ce ne sont plus les acteurs d'un drame que nous entendons: c'est l'auteur qui l'a composé. Aussi la plupart de nos pièces sont-elles insupportables: c'est un mensonge continuel contre le sentiment; & toute production où l'art ne cache point l'esprit, ne tarde pas à ennuyer, & peut être décidée sans appel un mauvais ouvrage.

— Ce vœu , mon pere , peut-il sortir de votre bouche ! qui ! mon mari périr ! — Eh ! n'es-tu pas chrétienne avant que d'être épouse ? crois-tu que Raoul me soit moins cher qu'à toi ? mais la gloire , mais l'honneur , mais la cause même de Dieu , quels objets pour un François , pour un guerrier , qui est mon fils , l'espoir , l'honneur de mes cheveux blancs ! Adele , encore un coup , ne me montre pas cette douleur... qui m'indigne ; jette les yeux sur la France : la dernière des femmes , n'en doute point , arme sans hésiter son mari pour une si noble entreprise ; c'est ici qu'il faut étouffer l'amour , la nature , & qu'on ne doit ressentir d'autre passion qu'une ferveur... l'ame d'un vrai Chevalier. Il apperçoit Raoul qui accouroit vers lui , & vers son épouse ; les forces du vieillard se raniment ; il précipite ses pas ; & en prodiguant des baisers & des larmes à la croix qui étoit sur l'épaule de son fils : — Je te revois donc , mon cher fils , décoré de la marque la plus brillante dont puisse s'honorer un Créqui ! Laisse mes pleurs , les restes de mon ame s'attacher sur cette divine croix , empreinte respectable & si chere à mon souvenir !... Raoul ! je l'ai portée comme toi !

Cependant Adele , à l'aspect de ce signe

des croisés étoit tombée évanouie entre les bras de ses femmes ; son mari étoit auprès d'elle ; il la rappelloit au jour ; elle reprend l'usage des sens ; & poussant un cri d'effroi : — Raoul , qu'ai-je vu ? cette croix m'apprend tout ce que j'ai à redouter : — Tu m'aimes , Adele , & ma gloire ne te touche pas ! — Tu me parles de gloire : ah ! Raoul , Raoul , je ne sens que mon amour ; les peines , les peines si déchirantes attachées à l'absence , les allarmes continuelles qui bouleverseront mon ame ! Connois-tu tous nos malheurs ? fais-tu que je porte dans mon sein un fruit précieux de cette tendresse qui m'unira toujours à toi ? & c'est dans cette situation que tu m'abandonnes ! Raoul ! cruel & cher époux : ah ! tu n'aimes pas comme Adele ! les premiers regards de ton enfant ne s'ouvriront donc point sur son pere ! il ne lui tendra point ses bras caressants ! peut-être... ô quelle horrible image ! il ne te verra jamais ! sa mere ne te survivra pas : il restera orphelin !... — Adele , c'est pour Dieu que nous allons combattre : nous obtiendrons la victoire ; tu me reverras couvert des plus beaux lauriers ; quel plaisir je goûterai à les déposer à tes genoux ! j'en serai plus digne de ta tendresse , plus cher à cet enfant auquel j'offrirai des exemples

glorieux à suivre ; oserois-tu m'aimer , si je démentoïis l'éclat attaché à mon nom ? n'es-tu pas la femme d'un Chevalier ? Adele , cache cette tristesse qui me désespere , sans pouvoir l'emporter sur le devoir ; crois-moi , le guerrier ajoute aux charmes de l'amant ; tu feras la première à m'applaudir de ma fermeté ; que sur-tout mon pere ne voye point ta douleur ; ce spectacle l'irriteroit contre un amour . . . qui me suivra au-delà des mers. Rassure-toi : je saurai fatisfaire à la fois le Chevalier , le chrétien & l'époux.

Gérard ne cessoit d'entretenir son fils des belles actions qui servoient d'époque à l'ancienne croisade : — Raoul , tu trouveras dans ces lieux le théâtre des merveilles de notre religion , les vestiges du plus grand des hommes : Godefroi de Bouillon fut mon maître & mon modele ; Jérusalem , sans doute , est pleine encore de sa mémoire. Ne manque pas de visiter le saint tombeau , & de l'arroser de tes larmes. Ce fut moi qui le premier mis l'épée à la main , & me jettai dans les bataillons ennemis à cette fameuse bataille remportée sur le Soudan d'Egypte ; ton pere sauva la vie au vaillant Tancrede , cette célèbre journée assura les conquêtes de nos Chrétiens ; je me la rappelle ;

comme si tant d'années ne s'étoient point écoulées, & qu'hier nous eussions triomphé; je suis de l'œil nos braves Chevaliers qui se disputent de valeur & de zèle; j'entends les cris des vainqueurs, ceux de ces indignes Sarrafins expirants sous nos coups! O mon Dieu! que ne terminiez-vous ma vie dans ces plaines!... tu y verras nos trophées, mon fils! quel honneur t'attend! heureuse jeunesse! heureuse jeunesse! & je ne puis voler sur tes pas! Si l'âge du moins me permettoit de m'y traîner, qu'avant de descendre au tombeau, j'eusse encore la satisfaction (1) de rougir mes mains de ce sang prosrit! Louis va porter l'épouvante aux deux mers; il nous vengera de la perfidie de ces détestables Grecs (2), eux qui auroient dû nous servir, & qui forgent les chaînes flétrissantes dont tôt au tard ils seront écrasés.

(1) *J'eusse encore la satisfaction, &c.* Qu'on songe que ce n'est pas moi qui desiré d'immoler les Sarafins, dont le nom étoit en ces temps confondu avec celui des Turcs : c'est Gérard de Créqui, un vieux Chevalier François du douzième siècle.

(2) *De la perfidie de ces détestables Grecs.* Entendons à ce sujet les historiens si peu philosop-

Cependant le Roi , selon la coutume de ses prédécesseurs , après plusieurs actes de piété , étoit allé prendre l'oriflamme à Saint-Denis ; il reçut ensuite la bénédiction du Pape , ainsi que le manteau & le bourdon de pèlerin , & partit pour Metz , où vinrent le joindre ses deux oncles maternels, le Comte de Morienne & le Marquis de Montferrat , avec d'excellentes troupes d'Italie.

Le moment étoit arrivé : Raoul de Créqui devoit sans nul délai se rendre auprès

phes, si livrés aux préjugés aveugles , à la mauvaise foi , au mensonge grossier , à la partialité indigne de tout Ecrivain. Les uns rejettent entièrement le blâme sur les Princes d'Occident , qu'ils nous représentent comme une horde de brigands affamés de pillage & voulant déchirer entre eux l'héritage des successeurs de Constantin ; les autres nous peignent ces mêmes Grecs sous les traits voués à la trahison , à l'empoisonnement , &c. La vérité est que nos Croisés ne connurent point l'art si nécessaire de ménager leurs alliés , qu'ils s'abandonnerent à une infinité d'imprudences , la suite du peu de raisonnement & de la cupidité brutale qui emporte les âmes peu éclairées. La vérité est encore que Manuel , Empereur d'Orient , réunissoit à quelques bonnes qualités , cette fourberie si basse , que ses sujets appelloient politique , & personne assurément ne niera que ce malheureux peuple ait été le premier auteur de sa destruction.

du Souverain. Deux de ses frères, & vingt-sept Ecuyers s'étoient rangés sous sa bannière ; l'instant du départ est fixé. Raoul vouloit épargner à sa femme de trop cruels adieux. Succombant sous la fatigue de plusieurs nuits qu'elle avoit passées dans les larmes, vaincue par le sommeil, elle goûtoit un repos agité. Raoul la contemploit, en formant des regrets que lui arrachoit son horrible situation. Il étoit revenu plusieurs fois vers elle, & chaque fois il lui avoit donné de légers baisers mouillés de larmes : — Chere Adele ! épouse adorée ! la gloire & la religion s'offenseroient-elles de ces larmes ? je te quitte ! je quitte l'innocente créature qui nous doit la vie, & qui bientôt verra le jour... peut-être... est-ce à un Chevalier de concevoir de fâcheux pressentiments?... je suis assuré de ne point démentir l'éclat de ma race, ma valeur... Attendons tout du Ciel : c'est en lui seul que je mets ma confiance ; & après Dieu, c'est de mon épée que j'espère un retour aussi noble qu'heureux.

Le jeune Chevalier avoit pourtant de la peine à se séparer ainsi d'Adele, qui auroit une espèce de trahison à lui reprocher.

Gérard, sous le harnois du vieux soldat, ne portoit pas un cœur aussi insensible

qu'il eût voulu le faire accroire & se le persuader à lui-même. Il avoit couru embrasser les pieds d'un crucifix, & en pleurant avec effusion : — On ne me voit pas, on ne me voit pas ! C'est ici, ô mon Dieu ! c'est devant toi que je puis déployer toute la tendresse d'une ame paternelle ; ne me le pardonnerois-tu point ? n'est-ce pas toi, Seigneur, qui as fait les peres, qui nous as donné un cœur ? ... oh ! le mien... le mien est déchiré... Seroit-ce pour la dernière fois que ce cher fils... conserve-le-moi, suprême Providence, si l'intérêt de ton saint nom peut se concilier avec mon amour... Que diroient nos Chevaliers, s'ils surprenoient ces secretes allarmes, que je m'efforce en vain de combattre ? Mais, Seigneur, te faut-il une victime ? frappe, ô mon Dieu ! frappe, que ma mort seulement précède la sienne ! Ce n'est pas toi qu'il faut tromper ; je t'ouvre ici mon ame... Je suis le pere... le plus tendre & le plus malheureux ! allons... rassurons-nous... cachons sur-tout ma foiblesse aux regards de Raoul... Tout digne Chevalier ne doit connoître nulle crainte, dès qu'il s'agit de défendre ta cause... Affermis mon courage ébranlé, dompte la nature, & qu'il n'y ait que le Chrétien zélé qui éclate.

Le vieux Banneret apperçoit son fils

qu'entraînoient ses Ecuyers. Gérard se relève, & s'efforce d'aller à lui. — Viens, Raoul, viens, mon fils, recevoir mon embrassement... Puisse ton pere te revoir encore ! je touche aux portes du tombeau : mais j'y descendrai fatiguit, si j'apprends que tu as marché sur les pas de tes ancêtres. (Le jeune Chevalier pressoit le sein paternel, & laissoit tomber quelques larmes.) Tu pleures, mon fils ! des regrets échappent à Créqui ! — Ah ! mon pere ; je pars ! je vous laisse... je vous laisse appesanti sous le fardeau des années ! Adele... hélas ! elle ignore notre séparation : je l'ai abandonnée aux erreurs d'un sommeil, qui peut-être ne lui présente que des images flatteuses... Elle va se réveiller... Mon pere, dites-lui que j'ai voulu ménager l'excès de sa sensibilité. Raoul revenant plusieurs fois, répétoit : Dites-lui bien qu'elle m'est plus chere que jamais ; prodiguez-lui tous les soins ; qu'elle vous tienne lieu de ce fils... qui ne peut se détacher de vos bras ; mon enfant... A ce mot, Raoul perd la parole. Je crois que nous nous attendrissions, replique Gérard, quand ce seroit à un jeune homme à m'offrir l'exemple de la fermeté !... serions-nous des femmes ?... allons, mon ami, séparons-nous, & n'envisageons l'un & l'autre, toi, que la carrière

brillante qui s'ouvre à ta noble audace, & moi, que mon tombeau, couvert des rayons de ta gloire; va, va, que je sois informé de tes succès, & je me résigne sans murmurer à l'Arbitre des destinées.

Ils sont interrompus par un spectacle, qui, comme un coup de foudre, vient les frapper également tous deux. Adele, retirée du sommeil, sans doute par les alarmes continuelles qui la suivoient jusques dans le repos, surprise de n'avoir point trouvé Raoul à ses côtés, s'étoit levée précipitamment; l'appareil d'un départ prochain étoit le premier objet qui avoit fixé ses regards. Aussi-tôt, dans ce désordre d'habillements, qui prête de nouveaux charmes à la beauté, les cheveux épars, ses yeux baignés de larmes, son sein à moitié découvert & tout palpitant, elle étoit accourue; la douleur, l'amour l'avoient emportée; elle vole, & vient tomber dans les bras de Raoul : — Tu me quittois, cruel !... je reposois dans ton sein, & tu me trahissois ! ce casque... cet écu, ces armes, ah ! Raoul, tout me dit que c'est pour la dernière fois que tu verras mes pleurs ! & à l'instant ses plaintes expirent dans un torrent de larmes. — Adele... Adele, est-ce à vous à m'accuser ?... voilà les coups dont je voulois sau-

ver ma sensibilité ! mon pere... adorable épouse... envisagez donc mon devoir... Non , je ne cesserai point de t'aimer : ton image n'est-elle pas au fond de mon cœur ? mon ame n'est-elle pas la tienne ? ah ! mordre ces sanglots... qui me percent de mille traits assassins... Pourquoi t'ai-je revue ?

Gérard prend son fils dans ses bras : — Raoul... point de foiblesse. Le clairon retentit ; arrache-toi des bras de ta femme , de ceux de ton pere. — Je vous obéis , mon pere , je vous obéis ; mais me refuseriez-vous votre bénédiction (1) ? & il tombe aux genoux paternels. — Ma bénédiction , mon cher Raoul ! que ne puis-je te donner ma vie , & assurer ta gloire !

Le vieillard pressoit contre son sein son fils prosterné à ses pieds ; il hausse ensuite ses deux mains vers le Ciel , & les incli-

(1) *Votre bénédiction , &c.* Ce sont là de ces traits précieux de l'ancien temps , qu'on ne sauroit trop conserver. Qu'ils nous peignent bien la noble simplicité des mœurs , cette virginité de nature , si l'on peut le dire , qu'on ne trouve guere qu'aux beaux jours du premier âge , tableaux charmants dont la Bible & Homere peuvent seuls nous donner quelque idée ! Les parents en Allemagne & en Angleterre bénissent encore leurs enfants , &c.

nant, quelques moments après, sur la tête du jeune Banneret, prononce d'une voix touchante cette prière : *» Beau Sire Dieu !
» je leve mon ame & mon cœur envers toi !
» prens pitié de mes tristes sollicitudes ; Sui-
» gneur omnipotent, c'est à toi de bénir mon
» chier fils ; amène-le à bien en cette entre-
» prise tienne, & qu'il retourne sous ta sainte
» protection en sa serre natale " !*

Raoul embrassoit son pere ; il leur échappoit à l'un & à l'autre des larmes qu'ils s'efforçoient mutuellement de se cacher. Non, s'écrie Adele, comme sortant d'un accablement profond, nous ne nous séparerons point ; je te suis, Raoul ; je vais partager tes succès, tes dangers ; je volerai sur tes traces au milieu des combats ; je recevrai les coups qui te menaceront ; je mourrai à tes côtés. Toujours des obstacles, interrompt le vieillard, animé d'un noble emportement ! si votre époux vous étoit cher... mais, vous ne l'aimez pas ! vous parlez de l'accompagner ! oubliez-vous votre situation ? songez-vous que vous êtes prête à donner la vie à une créature qui aura besoin de toute la sensibilité & de tous les soins de l'amour maternel ? Adele... es-tu ma fille ? — Eh ! oui, Seigneur, je la suis !... en douteriez-vous, puisque j'ai assez d'empire sur moi-

même... pour ne pas expirer de douleur à vos yeux ? Oui , je suis l'épouse de Raoul ; assurément le bien de l'Etat , la gloire de mon mari , ma religion me sont chers : mais , mon cœur... mon cœur... il se souleva toujours contre moi. — Voyez un héros. — Je ne vois que mon époux , & il me quitte ! ma paupière appesantie sous les larmes , s'ouvrira demain pour le chercher inutilement... (Adele changeant de ton , & s'armant d'une fermeté soudaine.) Eh bien , Raoul , je cède à ce Dieu qui commande ; entre dans la carrière qui t'est ouverte ; parcours - la toute entière ; va combattre pour la patrie , pour le Ciel , pour ce Ciel qui verra mes jours se consumer dans la douleur... promets-moi seulement , cher époux , de hâter ton retour , quand tu auras satisfait à ton devoir. Voici un foible témoignage de ma tendresse : que j'attache à ton bras ce brasselet tissé de mes cheveux ; tu le vois : il est arrosé de mes larmes... il te rappellera ton Adele... — Ah ! femme adorable ! crois-tu que tu puisses sortir un instant , un seul instant , de mon cœur ? je voudrais que quelque talisman (1) , sen-

(1) *Quelque talisman , &c.* Est-il nécessaire de

sible à mes desirs, te fît partager les baisers que je prodiguerai à ce don de l'ardeur la plus tendre, la plus vive. . . Adele, il n'en est point comme la nôtre ! va, tous les trésors de l'Asie, où je cours, ne vaudront point ce présent ; je le conserverai aux périls de mes jours ; toi, ma suprême maîtresse, ame de ma vie, reçois à ton tour cet anneau où nos deux noms sont entrelacés ; qu'il ne s'échappe jamais de ton doigt ! portes-y sans cesse tes regards ; dis sans cesse : Nos deux cœurs sont également liés par des nœuds que la mort même ne sauroit rompre.

Gérard revient auprès de son fils : — Mon ami, nous allons donc montrer des âmes vulgaires ! on t'attend ; encore une fois, la trompette t'appelle ; c'est moi qui t'enleve à ton épouse ; & le vieux Chevalier ranimant aussi-tôt sa vigueur, prend Raoul par la main, & le conduit lui-même vers son cheval. Adele ne peut

dire que ces siècles étoient ceux de l'ignorante superstition, qu'on croyoit aveuglément à toutes les sottises de l'astrologie judiciaire, & qu'on avoit emprunté des Arabes la manie de composer des talismans, & de leur attribuer toutes les qualités merveilleuses qu'une imagination déréglée supposoit.

s'exprimer ; elle se relève , elle retombe , elle s'écrie , les sanglots la suffoquent ; elle n'a que la force de tendre les bras vers son mari , qui , en détournant continuellement la tête pour la regarder , étoit cependant monté sur son *palefroi*. Un de ses écuyers a déployé devant lui sa bannière où étoit empreinte une croix ; ses deux freres l'accompagnent , après avoir , ainsi que Raoul , reçu la bénédiction de Gérard. Le jeune homme prononce encore ces mots en s'éloignant du château : Adieu , mon pere , songez que je vous laisse mon Adele , tout ce que j'ai de plus cher.

Louis passoit le Rhin à Worms , & prenoit le chemin de l'Autriche ; ce fut vers la Hongrie que Raoul & sa troupe atteignirent le Monarque. Le Sire de Crèqui attachoit tous les yeux ; il étoit à la fleur de l'âge , & possédoit ces graces séduisantes qui font naître une heureuse prévention. Le Roi l'embrassa en présence de sa Cour , le ceignit de sa propre épée , & eut avec lui plusieurs entretiens ; le Comte de Dreux , frere du Roi , & le Sire de Conflans , Chevalier connu par mille belles actions , devinrent les amis intimes du jeune Banneret.

On étoit entré sur les terres de l'Empereur Grec , & déjà la perfidie , qu'on

a tant reprochée à sa nation, s'étoit manifestée. Le Roi ne s'avançoit qu'au milieu des obstacles vers la capitale de l'Orient ; il arriva enfin à Constantinople au commencement d'Octobre 1147. Louis ignoroit encore la malheureuse destinée de Conrad (1). Manuel, revêtu de ses habits impériaux, à la tête de ses Courtisans, du Patriarche, du Clergé & de tous les ordres de la ville, sortit au-devant du Monarque, & alla le recevoir à la porte du grand palais. Le Roi présenta le Sire de Créqui à l'Empereur : mais les caresses de Manuel n'éblouirent point Raoul ; il pénétra dans cette ame déjà aguerrie à une profonde dissimulation : il saisit sous les témoignages affectés d'une réception flatteuse, le tissu d'artifices qui se développa dans la suite ; il fut même

(1) *De Conrad.* Ce malheureux Prince fut la victime de sa bonne foi & de son inexpérience. Il donna tête baissée dans tous les pièges que lui tendirent les Grecs, & courut, avec la plus belle armée qu'on eût encore mise sur pied, s'engloutir & se perdre dans les rochers de l'Asie mineure. Il eut toutes les peines du monde à se sauver, suivi de quelques fuyards, & finit par jouer le rôle misérable de pèlerin, n'ayant pu remplir le personnage de Capitaine & d'Empereur.

même de l'avis de l'Evêque de Langres, qui vouloit que nos armes s'essayassent sur les Grecs, avant que de frapper les Infideles. Ce caractère tout à la fois de franchise & d'imprudence, qui nous est propre, ne permit pas qu'on se rendît à ces raisons politiques. Au premier coup d'œil, elles pouvoient paroître blesser la justice, & l'on reconnut trop tard qu'elles n'étoient dictées que par une saine connoissance des hommes & de leur méchanceté.

Enfin, après avoir éprouvé un nombre de difficultés, qui rebutoient la vivacité Françoisè, Louis résolut de gagner la route de Nicée. Ce fut sur ces entrefaites qu'il apprit de la bouche de Frédéric (1), le désastre qu'avoit essuyé son oncle. Le Roi fit éclater cette sensibilité qui semble distinguer nos Souverains, & qu'ils témoignent surtout aux Princes malheureux; il promit des secours à Conrad. Celui-ci se croyant rabaislé d'avoir besoin des bons offices de Louis, aima mieux courir étaler son infortune & sa honte aux regards de Constanti-

(1) *Frédéric*, Le fameux Frédéric Barberousse, successeur de Conrad à l'Empire d'Allemagne, & si connu depuis par ses démêlés avec le Saint Siege, & par la fermeté qu'il montra dans les diverses révolutions qui en furent les suites.

noble, que d'accepter les offres généreuses d'un allié & d'un ami.

Des envoyés du perfide Manuel étoient venus trouver le Roi à Ephese. Ils lui apportoitent de la part de leur maître des lettres pleines d'imposture : on représentoit à Louis que toutes les forces Mahométanes le menaçoient, & qu'il se mettroit aisément à l'abri de l'orage, en se repliant sur les places de l'Empire. Le Monarque François n'eut pas de peine à démêler la trame : l'Empereur vouloit l'amener à diviser ses troupes, &, en les affoiblissant, le livrer aux mains des ennemis. Vois, disoit Louis à Raoul, jusqu'à quel point les Grecs portent la trahison ! comment un Prince assis sur le trône, peut-il avoir des sentiments aussi bas ? qu'est-ce qu'un Souverain, si ce n'est un homme plus vertueux que les autres ? Il s'adresse aux envoyés : Allez, rapportez à votre maître que la politique d'un Roi de France est de combattre sans crainte, quand il croit céder à la justice ; mes intrigues feront une bataille, & je brûle de la donner. Quel que soit le succès, que Manuel n'oublie point les égards qui me sont dus ; on peut nous battre : mais nous ne sommes jamais déshonorés ; nous savons mourir, & nous entraînons souvent dans notre chute ceux

qui ont eu la bassesse de nous tromper. (Les envoyés veulent répliquer :) C'est là toute ma réponse , retirez-vous.

Louis n'avoit plus à douter de la mauvaise foi de Manuel : mais il attendoit tout du Ciel & de sa valeur. Les ames sublimes dédaignent ces petits ressorts , ces sourdes manœuvres , le partage des gouvernements foibles & des esprits vulgaires.

Le Roi avoit assis son camp sur les rives du Méandre (1) , ce fleuve si connu par les mensonges ingénieux de la fable ; il arrose un des pays les plus beaux de l'Asie. Aucun de nos mouvements n'étoit échappé à la connoissance des Turcs , grâces à l'infidélité des Grecs. Les premiers , postés sur des montagnes qui sont des deux côtés de la rivière , s'apprétoient à fondre sur nos troupes , & formoient un double corps que nous avions à repousser. Si l'on entroit dans le fleuve , soudain on étoit

(1) *Sur les rives du Méandre , &c.* L'imagination féconde des Poètes l'a couvert de cygnes qui n'ont jamais existé sur ce fleuve , un des plus grands de l'Asie mineure. L'histoire s'accorde seulement avec la fable , pour lui donner un nombre de détours qu'on fait monter jusqu'à six cents : aussi parcourt-il plus de pays que tous les autres fleuves. Il est large & profond , & va se jeter dans la mer Egée.

assailli d'une nuée de fleches. Louis prend donc la résolution de combattre à la fois & le Méandre & les Infideles. Il donne ses ordres , & se met lui-même à la tête de l'arriere-garde. Le Sire de Créqui s'élance dans le fleuve. Mes amis , s'écrie-t-il aux Chevaliers qui le suivoient , souvenons-nous que nous sommes François & Chrétiens. Allons chercher ces barbares qui nous insultent. (Les Turcs faisoient un bruit affreux avec des instruments de guerre que les historiens de ces temps appellent *cors & macaires*) Thierrî, Comte de Flandres , Henri , fils de Thibaud , Comte de Champagne , Guillaume , Comte de Mâcon , le Sire de Conflans n'avoient pas tardé à imiter Raoul. Le Roi les enflammoit de son courage. Ils ont bientôt franchi le fleuve , malgré les traits qu'on leur lançoit ; ils se jettent sur les Turcs avec cette impétuosité qui nous caractérise , & à laquelle il est si difficile de résister. Louis fait des prodiges de valeur ; le Sire de Créqui nageoit dans le sang ; il est prêt de succomber sous un gros d'assaillants qui l'entouroit ; le Roi , l'épée à la main , court le délivrer , en criant à ses soldats : « *Ne laissez pas emmener un de mes plus braves prud'hommes* ». La victoire enfin se déclare pour nous ; on poursuit l'ennemi

jusques aux montagnes qui lui servirent de retraite, & l'on revint chargé de leurs étendards, & maître d'un nombre considérable de prisonniers. La superstition, qui quelquefois est un aiguillon nécessaire pour exciter l'âme, & l'élever au-dessus d'elle-même, avoit répandu qu'un cavalier vêtu de blanc (1), & armé de pied en cap, qu'on ne voyoit cependant point, combattoit en faveur de notre armée. Cette vision avoit achevé d'allumer la valeur des troupes. Louis, sur le champ de bataille, détacha son écharpe ensanglantée, & en fit présent au Sire de Créqui, en ajoutant à ce don ces paroles si flatteuses pour un sujet : *Beau Sire, recevez ce guer-
» don de votre vaillance & preud'homme* ". Créqui prend avec vivacité l'écharpe, & la baisant, en laissant tomber des larmes arrachées à l'excès du sentiment. — Quel-

(1) *Un cavalier vêtu de blanc, &c.* Eudes, Religieux de St. Denis, donné par Suger au Roi pour remplir auprès de lui les fonctions de Chapelain, est le premier à convenir qu'il n'a point vu ce cavalier, mais qu'on lui a fait le récit de cette vision. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce prodige, vrai ou supposé, étoit bien capable d'exciter le courage des Chrétiens de ces temps; & il en falloit moins pour susciter aux Turcs des ennemis presque invincibles.

le marque de bonté plus touchante pouvoit me donner mon maître ? que ces *infâmes mescréants* reparoissent : je les defie tous. Nos François s'abandonnerent à l'ivresse de la joie ; les échos des montagnes renvoyoient au loin leurs cris d'allégresse : on ne parloit plus que de conquérir l'Asie entière , & de refouler vers leurs stériles contrées , ce déluge de barbares indignes d'habiter ces climats , qui semblent être les champs de prédilection de la nature. Chacun oublioit , dans des embrassements mutuels , les sujets particuliers de division , & se donnoit des festins & des divertissements ; on ne s'entretenoit que de la bravoure du Sire de Créqui , que l'on comparoit aux grands hommes de l'antiquité ; notre caractère se développoit dans toute la famille de sa gaieté , & Raoul n'étoit pas le dernier à faire éclater cet enthousiasme & ces transports qui suivent les jours brillants de la conquête.

Qu'Adele éprouvoit des mouvements différents ! Elle ne se consolait point du départ de Raoul , quoiqu'elle reçût souvent de ses nouvelles , & que Gérard cherchât à lui inspirer sa fermeté : — Je vous l'ai dit , ma fille : votre sexe montra d'autres sentiments , quand je m'enrôlai sous les drapeaux de Godefroi. Les fem-

mes, d'une main courageuse, attachèrent l'armure de leurs époux; je les ai vues, animées d'un saint zèle (1), repousser de leur sein leurs maris, leurs enfants, les envoyer à la Palestine. Elles-mêmes relevoient par la richesse des broderies, cette croix, le signe de la victoire. Ma mère fut la première à échauffer en moi cette invincible ardeur de combattre pour notre sainte Religion. Songez que nous servons le Ciel... — Ah! Seigneur, je ne vois point Raoul! — Il nous écrit... — Des lettres peuvent-elles dédommager d'une absence qui m'est toujours nouvelle? — Vous venez d'apprendre qu'il partage l'éclat de ce succès? — Seigneur, il n'est point de retour; vous contemplez des images brillantes: je n'envisage que des périls certains; rarement la victoire est constante dans ses faveurs. Tournez les yeux sur la première croisade: qu'est-il resté aux Chré-

(1) *Animées d'un saint zèle.* On envoyoit une quenouille & un fuseau à qui ne se croisoit pas. Il y eut même de ces pieux enthousiastes qui emmenèrent leurs femmes avec eux. La France étoit devenue, en quelque sorte, une vaste solitude, abandonnée à la foiblesse de l'enfance, & à la vieillesse infirme; on appelloit ce voyage d'outremer, *la voie de Dieu.*

tiens de leurs conquêtes si renommées ? — La gloire , qui est la véritable existence , la satisfaction d'avoir rempli son devoir , l'honneur d'avoir versé son sang pour un Dieu... N'a-t-il pas inondé du sien ces contrées qui doivent être le siège de notre foi ?

Ces entretiens ne rassuroient point une femme craintive , livrée à son amour ; & cette passion peut-elle être exempte d'alarmes ? Adele ne cessoit de porter à la bouche cet anneau que son mari lui avoit donné en partant ; les moments qu'elle arrachoit à sa rêverie mélancolique , elle les employoit à embellir du travail de ses mains une armure précieuse qu'elle devoit lui faire parvenir.

Malgré cette rudesse apparente , Gérard se sentoît consumé d'un ennui secret ; le jeune Chevalier étoit celui de ses fils qu'il aimoit le plus ; la vieillesse , comme l'enfance , a besoin d'appui ; le vieux Banneret ne se cachoit point qu'il s'avançoit vers le tombeau. Il n'y a que la main d'un enfant chéri qui puisse semer quelques fleurs sur cette route si périlleuse pour la nature , dont les courages les plus assurés n'envisagent point le terme sans émotion. Gérard se paroît d'une fausse tranquillité , sur-tout aux regards de sa bru.

Adele vint à goûter le plaisir d'être mère : elle mit au monde un garçon ; il n'avoit pas vu le jour , que son grand-pere s'en faisoit , le prend dans ses bras , & l'élevant sur un bouclier , adresse au Ciel cette priere naïve : » *Beau Sire Dieu, que cet enfant*
» *soit tien ! qu'il vive & meure à ton service ,*
» *& qu'il fasse la lieffe & l'honneur de sa*
» *maison* " ! Il ne pouvoit , ainsi que sa fille , se lasser de presser contre son sein l'innocente créature. C'est mon fils Raoul , disoit incessamment le digne vieillard ! ce sont ses yeux , sa bouche ; il aura comme lui l'ame d'un digne Chevalier.

Le Sire de Créqui , au milieu des fêtes qui consacroient la journée du Méandre , reçoit des lettres de Gérard & de son épouse : il apprend qu'il est pere ; cette nouvelle redouble sa joie ; il la communique à ses freres , à ses amis , à ses écuyers ; le Roi même joint ses félicitations à celles de tout le camp. Sire , lui répond Créqui avec la chaleur d'un bon François , je m'en réjouis d'autant plus , que c'est un nouveau serviteur que vous venez d'acquérir ; je veux que votre nom sacré soit le premier mot que mon enfant balbutie ; s'il ne peut y avoir assez de Rois tels que vous pour nous commander , il ne sauroit être trop de Créqui pour les servir.

Les Grecs ne perdoient point de vue (1) leur détestable projet ; ils avoient en horreur les Croisés , & appuyoient de tout leur pouvoir ces mêmes Musulmans qu'ils auroient dû s'attacher à détruire. Ils ne rougirent pas de donner dans Antioche une retraite assurée à leurs troupes fugitives. Louis , dont l'armée commençoit à manquer de vivres , s'étoit acheminé vers la ville de Laodicée : il espéroit qu'il en tireroit des rafraîchissements nécessaires ; ce ne fut pas sans peine qu'ils lui furent accordés : il falloit en quelque sorte combattre les Grecs ainsi que les Turcs. Le Roi continua sa route vers la Pamphilié , dans le dessein d'atteindre Antioche de Syrie , la première place sous la domination des Chrétiens de la Palestine ; tout promettoit le succès le plus brillant : la faute d'un seul

(1) *Les Grecs ne perdoient point de vue, &c.* C'étoit à leur méchanceté, comme nous venons de le remarquer, que Conrad pouvoit attribuer sa perte. Ils n'agirent pas mieux avec les François, & vouloient également les détruire. On mêloit de la chanx aux farines ; on vendoit les vivres un prix exorbitant ; on donnoit des guides infidèles ; on faisoit part à l'ennemi de nos moindres démarches. Il auroit été bien étonnant, après de pareils procédés, que les Grecs ne fussent pas tombés sous la domination Musulmane,

homme changea , pour ainſi dire , l'ordre des choſes , & fit tout-à-coup évanouir cette flatteuſe perſpective , après laquelle couroient avidement tant de braves guerriers.

Avant d'arriver à ce fâcheux événement , qu'il nous ſoit permis de nous arrêter ſur une réflexion que nous arrache l'amour de la vérité. Il eſt bien ſingulier que preſque la plupart de nos défaites les plus célèbres , partent d'une même ſource , de cet eſprit de préſomption & d'indépendance , qui de tout temps à fait négliger aux François les loix de la ſubordination. On ſe rappelle que les Romains ont dû à leur ſévère diſcipline l'empire de la terre , qu'un pere parmi eux eut la force de condamner ſon fils à mort , quoiqu'il revînt triomphant , parce qu'il avoit livré la bataille contre les ordres du Général. Il falloit peut-être un ſi grand ſacrifice de la part de la nature , pour aſſurer la ſuite des ſuccès glorieux que remporta ce *peuple-Roi*. Il eſt encore aujourd'hui dans l'Europe un Souverain que ſon eſpece de culte religieux pour la regle militaire , a rendu un des Princes les plus redoutables. Qu'on ouvre notre hiſtoire , on y trouvera les malheureuſes journées d'Azincourt , de Poitiers , de Pavie , les batailles mêmes

qu'on a perdues sous Louis XIV, sous Louis XV, produites par la même cause. On ne sauroit trop engager notre jeune noblesse à étudier attentivement nos fautes : cette lecture l'éclairera sur les erreurs où nous précipite nécessairement l'ivresse de l'amour-propre, & l'orgueil d'une confiance aveugle. Ayons toujours devant les yeux la faute mémorable d'un de nos principaux Seigneurs, auquel Louis avoit remis le commandement de l'armée.

La coutume de ces temps étoit que notre milice fût divisée en deux corps, dont l'un composoit l'avant-garde, & l'autre l'arrière-garde ; & tous les jours, deux de nos Bannerets, chacun à son rang, avoient l'honneur de les commander. On déterminoit dans le Conseil qu'on tenoit le soir, les opérations du lendemain. Il étoit donc arrêté que l'avant-garde agraferoit son camp sur le sommet d'une montagne escarpée, pour dominer sur les défilés, & qu'elle y attendroit le reste de l'armée, qui devoit descendre ensuite dans la plaine, & s'y développer avec toutes ses forces. C'étoit pour le commandement de ce premier corps le tour de Geoffroi de Rançon, Chevalier Poitevin, Seigneur de Taillebourg. Il jouissoit d'une

réputation méritée ; il portoit la bannière royale , que , selon l'usage , précédoit l'oriflamme. Le Roi , jaloux de ne se distinguer de ses Barons qu'en cherchant les dangers les plus imminents , étoit demeuré à l'arrière-garde , comme plus exposée aux attaques de l'ennemi qui la harceloit & la fatiguoit à coups de traits & de javelots.

Geoffroi , arrivé sur la hauteur , contemplant de loin , à ses pieds , une plaine délicieuse ; le soleil brilloit dans tout son éclat. Aussi-tôt il forme le dessein de hâter sa marche , & d'aller s'établir dans la vallée ; il présente son plan sous des couleurs favorables au Comte de Morienne & aux autres Officiers supérieurs , qui embrassent le projet avec la même chaleur & le même esprit d'imprudence qu'il avoit été conçu. On est impatient de se rendre à cette campagne riante , dont l'aspect promettoit toute sorte de rafraîchissements ; on la dévore des yeux. Indocile enfin aux ordres de Louis , on a quitté son poste , & l'on s'est étendu dans la plaine. C'étoit là que les Mahométans devoient punir Geoffroi de sa défobéissance & de sa présomption. Il les voit avec une activité qu'il n'attendoit point , s'emparer des hauteurs , couper les passages , intercepter les défilés ;

il reconnoît sa faute, & il n'étoit plus temps de la réparer.

De quelle surprise est frappé le Roi, quand il trouve les Tûrcs qui font pleuvoir sur les François les fleches, les pierres, la mort ! La confusion a bientôt gagné la premiere ligne ; la seconde ne tarda guere à être enfoncée ; les soldats fugitifs, égarés par la terreur, enveloppés de toutes parts, vont se précipiter sur l'épée des Infideles. Alors tous ces braves Chevaliers, échauffés par l'exemple de leur maître, qui vouloit renouveler le combat, forment autour de lui une espee de rempart, résolus de mourir, avant que les coups parviennent jusqu'à leur Souverain. C'est dans ces sortes d'occasions qu'un Roi de France sent combien il est aimé ! Louis VII n'est pas le seul de nos Monarques qui ait éprouvé ces témoignages d'amour si éclatants. Plusieurs siecles après, Jean & François I^{er}, reçurent de la nation les mêmes marques de fidélité & de tendresse. La nuit approchoit ; la bataille recommence près du Roi avec un acharnement qu'on ne sauroit se figurer ; des troupes de barbares reviennent sans cesse à la charge. Louis étoit tout couvert de sang, & n'aspiroit plus qu'à vendre chèrement sa vie, entouré de ses premiers Barons dont les

uns étoient morts, & les autres expirants ranimoient encore leurs forces pour défendre leur Prince; les Sires de Varennes, de Breteuil, de Tonnerre, Gauthier de Mont-Jay, Ithier de Magny, & trente-cinq autres des principaux Seigneurs qui accompagnoient le Roi, étoient étendus sur la poussière.

Le Sire de Créqui, qui s'étoit écarté de son ost, (c'est ainsi qu'on nommoit la troupe que commandoit un Banneret,) seul avec ses deux freres Roger & Godefroi, soutenoit l'impétuosité des ennemis, & paroît de son bouclier les coups qu'on vouloit porter au Monarque. Bientôt le malheureux Chevalier voit tomber à ses pieds Roger, qui lui crie : Mon frere, mon frere; laissez-moi mourir, & ne vous occupez que du Roi. Son autre frere subit la même destinée. Raoul, quoique le plus sensible des hommes, triomphe en ce moment de la nature, & ne se remplit que du péril pressant du Souverain; on ne distinguoit plus les objets qu'avec peine. Louis entrevoit un arbre : il y court; Créqui l'aide à y monter; les Musulmans le poursuivent, excités par l'espérance de s'emparer de ses éperons dorés; nouveau combat autour de l'arbre. Le Roi & Créqui repoussent avec un courage qui te-

noit du prodige , tous les assauts de cette multitude acharnée ; ils en tuèrent même plusieurs. Fatigués d'une résistance si opiniâtre , & ignorant qu'un des deux guerriers étoit le Roi , les ténèbres d'ailleurs s'épaississant , cette troupe se retire , & court se joindre à ses compagnons , pour se livrer au pillage.

Le Chevalier reçoit dans ses bras Louis qui descend de l'arbre , & dont les premières paroles expriment ses allarmes sur le reste de l'armée : — Créqui , c'est donc à cette extrémité que nous a réduits la faute de Geoffroi ! Hélas ! que sont devenus tant de braves guerriers ? — Sire , le sort de la France est attaché à votre sûreté ; mes compagnons n'ont rien à craindre pour leur gloire ; ceux qui ont perdu la vie sont morts au champ d'honneur , les autres auront remporté l'avantage ; un Chevalier François rarement supporte l'existence , s'il n'est vainqueur ; mais , Sire , en ce moment , ne songeons qu'à vous seul : vous devez succomber de fatigue ; livrez-vous quelques moments au repos ; je me charge de veiller pour vous ; & aussi-tôt il étend son manteau sur la terre , & conservant dans les périls la gayeté du caractère national : — Il faut avouer que voilà un lit bien étrange pour un Roi de

France ! — Ah ! Créqui , les Rois ne sont-ils pas des hommes soumis à toutes les vicissitudes ? je l'éprouve trop en cet instant ! tu parles de me reposer , quand j'ignore le destin de nos amis ! ... Créqui , je te coûte deux freres ! — Sire , ils vous doivent une gloire immortelle ; ce n'est pas le temps de leur donner mes larmes ; j'envierois leur fin , si je n'espérois vous être de quelque utilité ; vous respirez , nous ne sommes point défaits.

Un bruit soudain s'élève : il augmente ; le Chevalier prête l'oreille , & le premier entend plusieurs voix qui s'entredisoient : C'est lui ! c'est le Roi ! ne le laissons pas échapper. Aussi-tôt Créqui comprenant à ces paroles qu'on cherche à s'assurer de la personne de son maître , animé d'un sentiment sublime , dans l'intention de le sauver , s'élance l'épée à la main sur ces nouveaux assaillants qui s'approchoient , & leur crie : Reconnoissez à ces coups le Roi de France. En effet , ranimant ses forces , il frappoit de toutes parts ; plusieurs Mahométans sont tués ou blessés ; ceux-ci redoublent leurs efforts. Louis ne voulant point céder en générosité à Créqui , accouroit vers les barbares : — N'en croyez point ce digne Chevalier ; c'est moi , c'est moi qui suis le Roi. Les Turcs ne dou-

tent point qu'on ne veuille leur en imposer. Attachés à la prise du seul Créqui, ils s'en saisissent, après l'avoir couvert de blessures; ils distinguent un bataillon François qui précipitoit sa marche vers eux; ils se hâtent de s'éloigner avec leur proie. Créqui a découvert aussi cette troupe, qui voloit vers Louis. O Dieu! dit-il, donne-moi la mort; je suis content, j'ai sauvé la liberté & la vie peut-être à mon Prince.

On s'empresse de conduire le Chevalier à la tente d'un *chefvetaine*; c'est le nom qui se donnoit aux Officiers supérieurs des Mahométans. Mille cris de joie lui annoncent qu'on a fait prisonnier le Roi de France; ce Monarque lui étoit connu: quelle est sa surprise, quand on lui présente Créqui, pour ce Souverain qu'il s'attendoit à voir! — Mes amis, vous vous êtes trompés: ce n'est pas l'Empereur des Franks. Créqui tout-à-coup l'interrompt: Il est vrai que tu ne tiens pas dans tes fers le Roi de France; mais un de ses Gentilshommes, qui lui est le plus attaché. Tu as pu t'abaisser au mensonge, dit le Commandant! nous avions cru que les Chrétiens connoissoient l'honneur. Barbare, réplique avec intrépidité le Banneret, songes-tu que je suis défarmé? est-ce d'un

vil Sarrafin qu'un Chevalier François recevrait des leçons d'honneur ? j'ai rempli mon devoir ; je suis satisfait ; le Roi est hors de danger ; tu peux disposer de mes jours.

Ces furieux irrités d'avoir manqué leur prise , se précipitent sur Créqui , & le percent de mille coups. Ce n'est pas le Roi que vous immolez à votre rage , s'écrioit le Chevalier expirant ; je vous pardonne ma mort.

On le traîne hors de la tente , & on le jette sur un monceau de corps ensanglantés qu'on s'apprêtoit à dépouiller.

En effet , un bataillon François étoit accouru auprès du Monarque ; son chapelain Eudes leur avoit indiqué l'endroit où ils pourroient le trouver. Louis s'oubliant lui-même pour se remplir de belle action d'un sujet fidele & de sa malheureuse destinée , n'entretient ses libérateurs que de Créqui , de sa générosité , verse des larmes sur son sort , demande , ordonne qu'on aille à l'instant l'arracher des mains des barbares , & que l'on offre pour sa rançon tout ce que l'avarice insatiable exigera. La troupe répond d'une commune voix qu'en toute autre occasion , elle se disputeroit l'honneur d'obéir à son maître ; mais que , dans cette conjoncture , il s'agit du salut

de l'Etat , attaché à la conservation du Prince , qu'on ne sauroit trop tôt le rendre à l'armée qui le croit au nombre des victimes de cette fatale journée , qu'on devoit tout appréhender de l'ennemi qui pouvoit revenir en forces ; on ajoute qu'aussi-tôt que le Roi sera en sûreté, on s'occupera de son généreux défenseur.

La réussite du passage du Méandre avoit répandu par toute la France , l'allégresse universelle ; Gérard en partageoit les transports , & les faisoit éclater avec l'ardeur de l'amour d'un pere , & l'orgueil d'un Chevalier qui combattoit & triomphoit dans son fils. La seule Adele s'obstinoit à repousser ces nouvelles flatteuses , & la joie qu'elles inspiroient ; son cœur sensible ne s'ouvroit qu'à l'image des dangers où elle voyoit son mari continuellement exposé. Non , mon pere , disoit-elle au vieux Banneret , je ne saurois me réjouir avec vous de ces heureux commencements ; je tremble toujours... un pere n'aime donc pas comme une épouse , comme une amante ? mon cœur est déchiré ! je suis en proie à d'éternelles frayeurs ! oui , il n'y a que la présence de Raoul qui puisse me rassurer. Le vieillard condamnoit hautement ces craintes , les accusoit de pusillanimité , & ne parloit que des fêtes qui signa-

leroient le retour de ses fils , & sur-tout de Raoul. Hélas ! qu'il alloit payer cher cette ivresse séduisante !

Le Sire de Créqui étoit au nombre des morts ; des soldats affamés de butin brûloient de recueillir les dépouilles de ces infortunés ; ils distinguent le Chevalier dans la foule des cadavres ; la richesse de ses habits sur-tout excite leur avidité ; ils fondent sur lui , se disputent ses vêtements, les lui arrachent ; il échappe au Chevalier un profond soupir. Un de ces guerriers moins farouche , moins inhumain que les autres , guidé peut-être aussi par l'espoir d'une rançon considérable , laisse ses camarades se saisir de tout ce qu'ils ont pu enlever à Créqui , & se réserve son corps pour essayer de le rappeler à la vie. Il le prend tout nud dans ses bras , l'enveloppe d'un des pans de sa robe , & va le déposer dans un hameau voisin du lieu où ils campoient. Il lui prodigue tous les secours ; ils ne sont point infructueux : ils ont rasimé Créqui. Son premier mouvement, avant de s'ouvrir les yeux , est de porter la main à son bras ; il s'aperçoit de la perte de son brasselet : aussi-tôt s'adressant avec vivacité à Osmin : (on nommoit ainsi le Mahométan dont il étoit devenu l'esclave,) Où est-il ? où est ce pré-

sont de ma chere Adele ? qu'on garde l'or, les diamants, tout ce que je possédois ! je ne regrette, je ne redemande qu'un tissu de cheveux... c'est tout pour moi... c'est tout pour moi ; mettez ma liberté à quelque prix que vous le desiriez, demandez tous mes biens : mais ce brasselet... s'il m'est ravi... je succombe à mon désespoir.

A ces dernieres paroles, il se livre à l'excès de la désolation la plus touchante. Osmin lui donne sa main à baiser : c'étoit chez ces peuples une espece d'engagement sacré, qui assuroit un prisonnier qu'il n'avoit point à craindre pour ses jours. Il lui promet d'employer tous ses soins à la recherche du brasselet, & il ajoute qu'il lui sera rendu fidèlement.

Le Turc reparoit ; quelques moments après, chargé de cet effet si précieux pour son esclave. Créqui, à cet aspect, semble recevoir une nouvelle existence ; il se précipite sur le brasselet, auquel étoit attaché un reliquaire, & met l'un & l'autre dans son sein, en disant à son maître : Oh ! pour le coup, on ne me les ôtera qu'avec la vie (1). Il s'informe ensuite du Roi, dé-

(1) *Qu'avec la vie.* Quelques personnes du dix-

plore les malheurs que les Chrétiens viennent d'essuyer. Il est emmené par Osmin dans le fond de la Syrie, & chargé de la garde de ses troupeaux.

Louis, rendu à son armée, est reçu comme le Dieu sauveur des François. On accouroit de toutes parts; on ne se rassasioit point du plaisir de le revoir; on eût dit que ces braves gens, à l'aspect de leur Roi, avoient oublié la perte que chacun en particulier éprouvoit: tant notre amour pour nos maîtres l'emporte sur toutes les autres impressions! Le Monarque, non moins sensible, cherchoit à lire dans les cœurs, & y faisoit les sujets de larmes qu'on s'efforçoit de lui dissimuler. Il se pénétra vivement de tant d'afflictions partagées. Geoffroi auroit dû payer de sa tête une action si impardonnable; la bonté naturelle de Louis, & la considération dont jouissoit le Comte de Morienne, sauverent le coupable. C'est ainsi que de tout temps la faveur a su s'assurer de l'impunité, & que des obstacles ont toujours contrarié

huitième siècle auront de la peine à concevoir cette étrange alliance du sacré & du profane: c'étoit alors l'esprit de la nation, & sur-tout de notre noblesse.

l'esprit de justice qui doit être la première règle d'un Souverain.

Le Roi, après s'être occupé du salut général de ses troupes, tourne toutes ses pensées vers le malheureux Créqui. Il raconte, avec reconnoissance, à ses Barons l'action sublime de générosité qui lui rend le Chevalier si cher. Des envoyés alloient le redemander de la part de Louis; quelque prix qu'on mît à sa rançon, on avoit ordre de s'y soumettre. Un soldat qui s'étoit dérobé à la fureur des Infidèles, accourt au camp, y répand la nouvelle que Créqui, victime de son amour pour son maître, a été couvert de blessures, & qu'il est tombé mort sur un tas de cadavres. Il ajoute qu'il a été témoin de ce sanglant spectacle. Ce bruit parvient jusqu'aux oreilles de Louis, qui donne de nouvelles preuves de sa sensibilité : il veut qu'à l'instant les cérémonies funebres, consacrées par la Religion, soient prodiguées à la mémoire d'un homme si digne d'éloges, & il s'engage à le combler de ses faveurs dans sa famille & dans sa postérité.

L'ost (la troupe) de l'infortuné Banneret, s'étoit senti de l'espece de fatalité attachée à la destinée de son chef. Les Chevaliers, les Ecuyers, de jeunes Gentilshommes à peine hors de l'âge où on les

les nommoit *varleton* ou *damoyfel*, entre ces derniers Jean de Suresnes, Guillaume de Baurain, Pierre d'Allenès, avoient été enveloppés dans le carnage. Jean d'Azincourt, Hugues de Humières furent peut-être les seuls qui échappèrent à ce massacre presque général ; le second, muni de la bannière de Créqui, étoit parti avec ce dépôt pour regagner la France.

Le Roi, après avoir combattu mille obstacles, & sur-tout les périls renaissans (1)

(1) *Et sur-tout les périls renaissans, &c.* Ce peuple, qui auroit dû plutôt s'attacher à la perte des Musulmans, qu'à celles des Croisés, épui-soit sur ces derniers sa mauvaise foi & ses artifices : il leur donnoit de la monnoie altérée & fabriquée exprès pour les tromper, en échange de ce que la nécessité les forçoit de vendre, tandis qu'on refusoit de leur part cette même monnoie, lorsqu'ils vouloient acheter. Ce sont les Historiens eux-mêmes de cette nation qui ont consacré dans leurs écrits ces procédés si odieux, si contraires à ses propres intérêts, puisqu'elle se joignit aux Turcs, comme nous l'avons observé, pour nous traverser dans toutes nos entreprises. Il faut aussi redire avec la même sincérité que nos compatriotes portèrent en Asie de l'étourderie, de la hauteur, & une liberté indécente, qualités bien opposées à la saine politique : mais nos François ne connoissoient alors que leur épée & le culte, & non l'esprit de la Religion.

que lui oppoient les Grecs , se remit en marche vers Pamphilie ; il servit de modele à l'armée , autant par son courage que par sa piété profonde. Il remplissoit à la fois les fonctions si divisées de Monarque , de Capitaine , de soldat & de Chrétien. On essuya tous les funestes effets de la mauvaise politique qui avoit résisté aux sages avis de l'Evêque de Langres. La méchanceté de Manuel (1) se montra à décou-

(1) *La méchanceté de Manuel, &c.* Ce Prince , dont, pour l'instruction des Grands , on ne sauroit trop flétrir la mémoire , cachoit sous l'extérieur le plus séduisant , l'ame la plus dépravée. Son esprit & ses agréments ne servoient qu'à parer ses vices , & il les réunissoit tous. Une débauche scandaleuse comblée par l'inceste , tout à la fois une avarice fordide & une folle prodigalité , des goûts aussi ridicules que bizarres , cruel & superstitieux jusqu'à céder aux sottises de l'astrologie judiciaire ; au-dessus de toutes ces mauvaises qualités , un fond de dissimulation & de perfidie impénétrable : voilà quel étoit Manuel à l'âge de 25 ou 26 ans. Il n'eut pas de peine à en imposer d'abord au Roi de France : de tout temps la franchise fut la dupe de l'artifice. Quel tableau au reste que la succession des Empereurs Grecs ! on croiroit voir passer sous les yeux une suite dégoûtante de brigands & d'assassins de grand chemin. Quelle histoire à mettre sur-tout dans la main des Princes , & qu'elle prouve jusqu'à quel excès peuvent s'abandonner

vert. Louis, en butte à ses honteuses manœuvres, eut encore à se plaindre de la conduite de la Reine (1) : une passion dégradante la retenoit à Antioche. Le Roi fut forcé de l'enlever en quelque sorte de cette ville (2) ; il se rendit à Jérusalem,

les hommes qui dominent, quand ils ne sont retenus ni par les mœurs, ni par le frein sacré des loix & de la religion ! Tout ce qui paroît étonnant, c'est que cet Empire, qu'on peut appeller l'égout de tous les crimes, ait pu subsister si long-temps ! Il portoit dans son sein tous les principes destructifs ; & il y a une grande apparence qu'il ne reviendra jamais à la vie, tant la cause de mort étoit inhérente à sa constitution !

(1) *De la conduite de la Reine.* Oui, comme Monarque, Louis assurément, fait une faute très-grande, en ne fermant point les yeux sur les galanteries d'Eléonore. Mais, encore une fois, il y a tout lieu de croire qu'il regardoit en homme sensible son honneur outragé ; & peut-être aimoit-il sa femme. Il est bien difficile alors que le Roi l'emporte. C'est pourtant de cet excès de sensibilité, que sont sortis tous les malheurs qui ont affligé la France près de trois siècles. Comme les plus grands événements tiennent à de foibles causes ! après de telles épreuves, osons en-vier le sort des Souverains.

(2) *De l'enlever de cette ville,* Soit que Raymond, Prince d'Antioche, & parent maternel de la Reine, voulût exiger ce que l'intérêt de l'Etat défendoit au Roi de lui accorder, ou soit que l'oncle eût des sentimens trop vifs pour sa

où il reçut des honneurs presque divins (1). On entreprit le siège de Damas, qui n'eut point de réussite (2) : les Chrétiens eux-mêmes travaillèrent à nous chasser de ces pays. Louis revint donc dans son Royaume pour se plaindre de sa mauvaise fortune, de ses alliés, & de sa femme, dont il ne tarda point à se séparer.

Plusieurs Ecrivains se sont élevés à ce sujet contre St. Bernard; ils l'ont accusé (3)

nièce, Louis, toujours emporté par son cœur, prit un parti peu convenable, il le faut avouer, à la majesté du trône : il se sauva pendant la nuit, emmenant Eléonore avec lui.

(1) *Où il reçut des honneurs presque divins. Il y fut reçu, dit-on, comme l'Ange de Dieu.* Toute la ville alla au-devant de lui : les vieillards, les femmes, les enfants portoient des rameaux dans leurs mains, en criant, avec une ferveur religieuse : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*

(2) *Qui n'eut point de réussite.* Ceux qui professoient notre Religion, les Barons mêmes qui possédoient plusieurs petites Principautés dans la Syrie, aidèrent de leurs trahisons nos ennemis. Il ne faut pas s'étonner que dans ces climats la fortune se soit obstinée à nous être si contraire.

(3) *Ils l'ont accusé, &c.* On ne soupçonnera point Vély de favoriser le Clergé : voici ses propres paroles au sujet des Croisades. « Il étoit tout naturel que les Princes croisés échouassent dans leur entreprise. On convient qu'a-

du peu de succès qui suivit ces brillantes expéditions, dont le fruit avoit été, selon une hyperbole reçue, de transporter & d'engloutir les trois quarts de l'Europe dans l'Asie. N'écoutons que l'impartialité, & osons prononcer d'après les paroles de l'Abbé Vély. Bernard avoit prodigué des promesses séduisantes, rien de plus vrai : mais il étoit aisé de supposer que l'Abbé de Clairvaux prétendoit avoir les faveurs du Ciel à espérer, si les Croisés eussent cherché à s'en rendre dignes.

» vec des troupes aussi braves, ils pouvoient
» subjuguier toute l'Asie : Alexandre, avec bien
» moins de monde, la conquist sur des ennemis
» incomparablement plus puissants : mais pour
» cela, il falloit dans les Chefs une habileté égale
» à leur puissance, & , dans les membres, une
» dépendance qui répondit à leur courage. C'est
» au défaut de ces qualités essentielles pour réus-
» sir, qu'on doit attribuer le peu de succès de ces
» fameuses expéditions. Des Généraux sans ex-
» périence & presque sans vues, conduisoient
» à l'aventure, dans des régions lointaines, des
» multitudes de soldats sans discipline & sans su-
» bordination. Ils furent trompés, trahis, sur-
» pris, battus : ils le devoient être. La loi gé-
» nérale de la Providence est de laisser agir les
» causes secondes. La conduite des Croisés ne
» méritoit pas qu'elle y dérogeât par un mira-
» cle. Ce fut la réponse, & en même-temps la
» justification de St. Bernard ».

Ils se conduisirent avec un oubli total de tous les devoirs & de toutes les vertus. L'égarement de leur esprit put seul égaler la corruption de leur cœur. Il n'y eut point de désordres (1), d'impiétés, de sacrilèges auxquels ils ne se livraient; ils furent l'horreur & le scandale des Infidèles mêmes. On ne sauroit lire, sans indignation, les excès dont ils se souillèrent; & c'étoit à des Chrétiens, à des hommes, que St. Bernard avoit promis la victoire.

Gérard, entouré d'un nombre de Gentilshommes & de vassaux, célébroit dans un festin l'anniversaire de son fils bien-aimé; il tenoit une coupe, & prioit le Ciel de verser les flots de ses bénédictions sur ses enfants, sur-tout sur son cher Raoul. L'affreuse nouvelle de la défaite des Français, vient frapper le vieillard comme d'un coup de foudre; la coupe lui échappe des mains. — Et mes fils... Raoul... Raoul? On lui répond que la plupart des Chevaliers qui accompagnoient le Roi, ont été tués; qu'au reste, on est à ce sujet dans

(1) *Il n'y eut point de désordres, &c.* La plupart de ces Croisés imaginoient, en s'armant pour cette entreprise, avoir rempli tous les devoirs de l'honneur & de la Religion, &c.

l'incertitude. Ah ! Raoul aura perdu la vie ! Ce sont les seuls mots que Gérard ait la force de prononcer. Il tâche ensuite de reprendre sa fermeté : — Mes amis... mes amis, pardonnez à des premiers moments... la nature me trahit ; je le sens trop : le cœur paternel ne sauroit se vaincre ; vous avez tous connu mes enfants... mon fils , Raoul... vous savez que j'étois le père le plus heureux ! Hélas ! je ne le suis plus ! il ne faut pas s'attendre à un miracle ; le Ciel auroit-il épargné Raoul ? le reverrois-je encore ? cachons sur-tout cet horrible événement à ma bru : elle en mourroit. Il semble qu'un secret pressentiment l'agite : depuis quelque jours, une sombre mélancolie l'écarte loin de la société.

On veut repousser les allarmes du Chevalier ; on lui présente les illusions de l'espérance : il n'a aucun indice qui l'assure que ses enfants soient du nombre des victimes de cette journée si funeste à toute la Chrétienté ; il y a même des moments où il embrasse des images consolantes.

Adele tenoit continuellement le jeune Raoul dans son sein , & y retrouvait avec plaisir la ressemblance du père ; cette image tour-à-tour faisoit couler & arrêtoit ses larmes. Chaque fois qu'elle voyoit Gérard , elle lui demandoit si l'on n'avoit

point des nouvelles de son époux , & elle cherchoit à saisir dans les yeux du vieillard une réponse satisfaisante. Elle s'aperçoit qu'il est miné par une tristesse qu'il s'efforce de déguiser : — Mon pere , auriez-vous quelque secret pour votre fille ? je ne fais , je ne vous vois plus la même sérénité ! vous ne m'entretenez plus des succès qui nous attendent ! quand je m'informe des Croisés... de Raoul , vous me paraissez troublé... Aucun combat n'a suivi le passage du Méandre ? ... daignez m'éclairer... Votre fils... mon mari... Des larmes ! vous les repoussez ! ... vous les repoussez ! ... ah ! Raoul n'est plus ! — Et qui vous dit que ses jours... Mettons notre confiance dans le seul appui que doit reconnoître un Chrétien... Ma fille , c'est Dieu auquel nous devons nous soumettre , qui m'a fait pere , qui vous a fait épouse... Nous saurons bientôt... Adele , ne m'interrogez point... — Vous me quittez ! ... Seigneur , je me jette à vos genoux , je les embrasse... non , je ne veux point me relever , avant que vous m'ayez tirée d'une perplexité... elle est affreuse ! cet enfant... cet enfant est avec moi à vos pieds ; a-t-il encore un pere ? mon mari... vous tournez vos regards vers les cieux ! — Adele... Adele , que me deman-

des-tu ? va... j'ai toute ta sensibilité...
(& aussi-tôt le vieillard fond en larmes.)

— Vous pleurez ! eh ! pourquoi le déguiser ? j'ai perdu mon époux ! — Non , ma fille , ma chere fille , je ne suis point assuré qu'il ait cessé de vivre : mais le Ciel a retiré son bras protecteur ; les Chrétiens ont essuyé une défaite... la plupart de nos Chevaliers ont mordu la poussière... — Et Raoul ? — On n'a pu me rien apprendre sur son sort , ni sur celui de mes autres enfants ! — Seigneur... Seigneur ! c'est assez m'en dire ; est-ce à moi de douter du coup qui me frappe ? je n'ai plus qu'à le suivre au tombeau.

Cette femme infortunée ne vouloit recevoir aucune consolation ; le vieillard s'efforçoit en vain de lui donner un espoir qu'il avoit bien de la peine lui-même à ne pas rejeter ; cependant ils se surprenoient quelquefois tous deux , adoptant des erreurs séduisantes qui leur peignoient Raoul jouissant de la vie , de retour dans ses foyers : tant le Ciel pour le bien de l'humanité , l'a pénétrée des douceurs de l'espérance ! Elle est sortie des cœurs d'Adèle & de Gérard , cette divine consolatrice , elle les a fuis pour jamais. Hugues de Humieres , environné d'écuyers , apportoit la bannière de Créqui ; il aborde

Gérard avec un sombre chagrin, & ne peut s'exprimer : la douleur l'accabloit ; il se contente de présenter la bannière au vieux Chevalier. Je vous entends, s'écrie le pere infortuné !... je n'ai plus de fils ! Oui, répond Hugues, à travers les sanglots, & après quelques moments d'un ténébreux silence, oui, Raoul... nous ressentons tous cette perte : mais, pere malheureux, ce qui doit vous consoler ainsi que nous, il est descendu au tombeau couvert d'une gloire immortelle.

Le Chevalier entre dans les détails de l'action généreuse de Créqui ; il le représente le sauveur de son Roi, de l'Etat, de la Chrétienté, honoré des larmes de son maître & de toute l'armée. Il parle de ses deux freres, qui partagent le même éclat. Gérard veut affecter de la fermeté aux yeux de Hugues, & va tomber dans ses bras en fondant en larmes, & en s'écriant : Je n'ai donc plus d'enfants !... mon cher Raoul n'est plus !

Adele, retirée dans son appartement, avoit entendu quelque bruit : elle accourt, en pressant son enfant contre son sein ; elle apperçoit Hugues qui soutenoit Gérard ; elle demande des nouvelles de son époux. Le vieillard, à sa voix, rouvre les yeux, ne peut que soulever un bras

languissant , & lui montre la banniere qu'elle n'avoit point encore vue : elle n'y a pas jetté les yeux, qu'elle pousse un cri d'effroi , laisse échapper son enfant , & tombe sans connoissance sur les bras de ses femmes.

Créqui avoit offert deux cents bézans d'or (1) pour recouvrer sa liberté; Osmin la lui accordoit à cette condition ; un esclave More s'étoit chargé des lettres que le Chevalier écrivoit à son épouse & à son pere , & où il leur demandoit cette somme : il ne pouvoit solliciter des secours auprès de ses amis : la plupart avoient été tués; & ceux qui survivoient, s'éloignoient de la Syrie à la suite de Louis.

Le Banneret commençoit à sortir de son accablement ; ses blessures se guérissent ; d'ailleurs, son maître le traitoit avec quelque douceur. On se ressouviendra que l'emploi de Créqui étoit de garder les troupeaux.

Le seul adoucissement qui lui restât dans l'esclavage , consistoit à entretenir tout ce

(1) *Deux cents bézans d'or , &c.* Le bézan d'or, à-peu-près dans ces temps , étoit évalué neuf sols, la huitième partie alors du marc d'argent, qui étoit à trois livres dix sols ; ce qui feroit aujourd'hui six francs & plus. Au sacre de nos Rois, on portoit à l'offrande un pain , un baril d'argent plein de vin , & treize bézans d'or.

qui nourrissoit sa mélancolie ; la tristesse semble être l'aliment de nos affections, & sur-tout de l'amour ; la solitude a des douceurs inexprimables pour l'ame qu'occupe une impression profonde ; tout, dans un séjour champêtre, rappelle l'objet aimé, le rapproche, malgré la distance des lieux, le représente tel qu'il est, quelquefois même exagere ses charmes : précieux abus de l'imagination ! Pourquoi aime-t-on à la campagne plus tendrement qu'à la ville ? parce que c'est-là que la nature se développe davantage, & que le cœur se développe avec elle, prend des mouvements plus délicats, se purifie, en quelque sorte, s'affine ainsi que l'or, si l'on peut risquer cette comparaison, & jouit sans distraction de toute la plénitude du sentiment. C'est la société qui nous enleve à ces jouissances délicieuses. Combien d'hommes feroient plus heureux livrés à eux-mêmes, & qu'il y en a peu qui goûtent le plaisir de sentir leur cœur !

Créqui s'abandonnoit à tout ce que le sien lui inspiroit : il avoit sous les yeux un site sauvage & conforme à son état présent ; il redisoit le nom d'Adele à tout ce qui l'enviroinnoit ; il alloit graver ce nom chéri sur tous les arbres, jusques sur le sable, d'où les vents venoient bientôt l'eme-

porter; & Créqui, sur le champ, en renouvelloit l'empreinte, en disant : Ma chere Adele, ils ne pourront parvenir à l'effacer de mon cœur ! En ce moment où je suis plein de ton image, de mon amour, quelle est ton occupation ? Hélas ! aurois-tu oublié ton époux, ton époux qui meurt loin de toi ! mon pere respire-t-il encore ? mon fils me seroit-il conservé ? Souvent il s'amusoit à répandre des sentiments si touchants dans ces vers sortis du cœur, qu'il appelloit ses *Complaintes*, & qu'il accompagnoit des sons d'un instrument (1) en usage chez les Arabes.

PREMIERE COMPLAINTE (2)

D U S I R E D E C R É Q U I.

Que ces lieux flattent ma tristesse !
J'y puis du moins gémir en liberté,

(1) *D'un instrument Arabe, &c.* C'est une espece de harpe qui ressemble à celle de David ; elle est en usage dans plusieurs contrées de l'Asie, ainsi qu'en Egypte. Les Francs l'appellent psalterion ; il a la forme d'un triangle oblique. Lorsqu'on veut en jouer, on se pose sur les genoux. Les Arabes, en chantant leurs poésies, s'accompagnent avec cet instrument.

(2) *Première Complainte.* La musique de cette première Complainte, ainsi que de la seconde, se trouve à la fin de ce volume.

Senl plaisir que le Ciel me laisse ;
 Et qui soulage un cœur trop agité.
 Dans les horreurs de la captivité ,
 Le souvenir d'une pure tendresse
 Fait encor ma félicité.



Abélard (1), dont Paris se vante ;
 A qui l'amour apprit l'art de rimer ,
 N'eut jamais mon ardeur constante.
 Son Héloïse eut le don de charmer ;

(1) *Abélard, &c.* Il étoit en ces temps l'Ovide de la France : on s'arrachoit ses chansons ; elles étoient dans toutes les mains , dans toutes les bouches. La jeunesse amoureuse cherchoit à se modeler sur lui ; on le regardoit enfin comme le maître de la galanterie & de la tendresse. Ce que c'est que la destinée des Ecrivains ! & comme il faut se méfier de la réputation ! Abélard a éprouvé l'inconvénient attaché à un jargon barbare , à ce même jargon , d'où devoit , dans la suite , éclore la langue qui a consacré les chefs-d'œuvres de l'enchanteur Racine. Les poésies du premier sont totalement ignorées , au-lieu que nous lisons encore , avec délices , les Lettres Latines d'Héloïse , la seule femme peut-être qui ait eu un sentiment exempt de la corruption du bel-esprit. Ce n'est pas là le prétendu naturel d'une infinité d'Ecrivains modernes qui se tourmentent en cent façons différentes , pour nous faire accroire , ainsi qu'à eux-mêmes , qu'ils composent d'après le cœur ; & l'art le plus recherché perce à chaque ligne dans leurs productions , qu'on peut appeller *infelix operis summa*.

Pour ses attraits on le vit s'enflammer :
Mais mon Adele est cent fois plus touchante ,
Abélard ne fut point aimer.



C'est moi seul , ma charmante Adele ;
Dont le cœur brûle & n'aimera que toi.
Reffens-tu mon amour fidele ?
M'as-tu gardé tes ferments & ta foi ?
Hélas ! toujours je t'entends , je te vois ;
Brillante aux yeux comme la fleur nouvelle ;
Ta beauté regne encor sur moi.



Ton image adoucit mes peines ;
Elle me suit sur ces bords étrangers ;
Oui , ta main souleve mes chaînes ;
Le seul amour rend mes fers plus légers.
Je crois errer dans nos rians vergers...
Songe imposteur ! mes douleurs sont certaines ,
Et mes plaisirs sont mensongers !



Je vais donc fermer la paupiere
Sans attacher mes regards sur un fils ,
Sans pouvoir , ô mon tendre pere !
Verser des pleurs sur tes restes chéris !
Les miens seront à la France ravis ;
Ils vont au sein d'une odieuse terre ,
Sans honneur être ensevelis !



Encore si la Parque ennemie
Près de Louis eût moissonné mes jours !

400 *Nouvelles Historiques.*

Si j'avois terminé ma vie
 Pour nos autels, ou bien pour mes amours (1) !
 De mes destins j'eusse illustré le cours :
 Mais, vil esclave aux champs de la Syrie,
 Oublié, je meurs pour toujours !



Cher objet, ne peux-tu m'entendre ?
 Viens, dans tes bras ton époux veut mourir ;
 Viens, reçois l'ame la plus tendre,
 Ses derniers vœux & son dernier soupir ;
 Si tu pouvois sur ma tombe gémir !...
 Si tu répands des larmes sur ma cendre,
 Tu verras mon cœur tressaillir !...



(1) *Ou bien pour mes amours, &c.* Toujours ce caractère de Chevalier François, qui, par une bigarrure singulière, parloit de servir *sa Dame*, comme il se piquoit de servir Dieu. Les Dames alors se chargeoient du soin d'apprendre à notre jeune Noblesse le *Catéchisme & l'Art d'aimer* : de-là cette fausse dévotion, qui prêtoit son fanatisme à l'amour, & dont elle recevoit en échange des abus bizarres & profanes. Par une suite d'idées grossières, dignes d'un siècle ignorant, la chevalerie osoit se couvrir du voile respectable de la Religion. L'amant qui *entendoit à loyalement servir une Dame*, étoit assuré de son salut, sur la croyance qu'on devoit aux préceptes de la Dame des belles cousines. Aussi avoit-on introduit à la fin des lettres familières, cette formule digne des *servants* des Dames : *je prie Dieu qu'il vous doint joye de votre Dame, & ce que vous desirez.*

Vain espoir ! . . . Ciel , je t'en conjure ,
Guide en ces lieux nos Chevaliers François.

Ces rochers , cette grotte obscure ,
Tout de mon nom leur offrira les traits ;
Ils le liront gravé sur ces cypres ,
Et de ces eaux le triste & long murmure
Redira mes touchants regrets.

Le Chevalier ne voyoit pas revenir son émissaire. Osmin commençoit à lui témoigner quelque impatience : le sort ne s'étoit point lassé de persécuter Créqui : c'est en vain qu'il attendoit cette somme qui devoit faire tomber ses fers : un parti Arabe , en ravageant la campagne , s'étoit faisi de l'esclave More , & l'avoit assassiné. Pour comble de malheurs , Osmin succomba aux assauts d'une maladie opiniâtre ; & le Chevalier , après sept ans de captivité , passa sous le joug d'un autre maître bien différent du premier.

Méhémet étoit un des enthousiastes de sa secte le plus superstitieux , & par conséquent le plus dur & le plus cruel ; il pensoit plaire à son Prophète , en épuisant sa barbarie sur les Chrétiens qu'il ne mettoit point au rang des hommes. Tout ce qui n'étoit pas Musulman , paroissoit à ses yeux une créature qu'il falloit absolument exterminer , ou elle n'obtenoit sa grace qu'en renonçant à sa Religion. Méhémet ne con-

noissoit point d'autre choix, ou la mort ou le Mahométisme ; & quoiqu'il fût extrêmement avare, il préféroit encore la satisfaction de faire des prosélytes, à celle d'entasser des richesses : tant il étoit enivré des fureurs d'un faux zele ! Il n'avoit qu'un fils unique, nommé Abdalla, & d'un caractère entièrement opposé à celui de son pere. La mere de ce jeune homme étoit une esclave Chrétienne, dont il avoit reçu les premiers éléments d'éducation ; elle venoit de mourir. Méhémet retenoit Abdalla dans une espece de servitude, & travailloit inutilement à lui inspirer sa férocité & son fanatisme. Le jeune homme lui disoit sans cesse : Non, mon pere, je ne saurois croire que Mahomet ordonne la barbarie & le meurtre ; il ne m'est pas possible de vaincre là-dessus mon cœur : il se refuse toujours à vos préceptes. Vous m'opposez que je ne dois point me servir de ma raison : je veux bien vous la soumettre ; mais ôtez-moi donc ce malheureux sentiment de compassion qui me fait plaindre les Chrétiens & leurs erreurs, sans avoir soif de leur sang. Méhémet lui promettoit que le ciel l'endurceroit, c'est-à-dire, le rendroit un digne Musulman, en le faisant triompher de cette sensibilité qu'il traitoit de foibles-

se criminelle , & ce miracle n'arrivoit point.

Que Créqui eut lieu de regretter Osmin , & qu'il éprouva qu'il n'avoit point effuyé les rigueurs de l'esclavage ! Du moins sous son premier maître , jouissoit-il d'une sorte de liberté : il lui étoit permis d'aller verser des larmes dans le silence des forêts , de confier ses gémissements à des êtres insensibles pour les mortels heureux , mais qui semblent s'animer pour les infortunés , les plaindre , s'attendrir avec eux , & devenir leurs confidens & leurs amis. Une ame mélancolique cherche la solitude des campagnes , s'abandonne à la pente facile des ruisseaux , suit le mouvement léger des feuilles agitées par les vents , s'enfonce dans les profondeurs des cavernes , impressions touchantes qu'ignore le tumulte des villes , & qui ne se font sentir que dans ces lieux où la nature nous parle , & nous rapproche de la vérité & de nous-mêmes.

Le Chevalier fut d'abord employé aux travaux les plus avilissans & les plus durs ; une nourriture grossière soutenoit ses misérables jours ; il avoit eu l'adresse de dérober aux satellites qui l'entouroient , ce brassenet si précieux pour sa tendresse , ainsi que son reliquaire : l'un & l'autre

lui étoient chers également ; il leur donnoit tour-à-tour des baisers arrosés de larmes. Tantôt il adressoit ses plaintes à son épouse, comme si elle les eût entendues ; tantôt il tournoit ses regards & pouffoit ses soupirs vers le Ciel, dont il imploroit l'appui. L'amour & la religion (1) échauffoient mutuellement son ame, & l'aïdoient à supporter le fardeau de tant d'infortunes.

Méhémet met le comble à un traitement aussi inhumain : on frappe Créqui de mille coups. C'est alors que toute la sensibilité du Chevalier François éclata. Homme indigne de ce nom, dit-il à son tyran, fais-tu bien qui je suis ? connois-tu ce qu'on doit à la noblesse, au malheur, à l'humanité ? crois que, si des armes se trouvoient dans mes mains, je ne te laisserois pas seulement l'idée de m'outrager à cet excès. Juge de l'excellence de ma religion : je lui dois le courage qui me fait

(1) *L'amour & la Religion, &c.* Tel étoit l'esprit de ces temps. L'un & l'autre ont été pour nos Chevaliers la source des actions les plus éclatantes & les plus vertueuses : d'ailleurs, la tendresse de Créqui pour sa femme ne pouvoit offenser le Ciel, qui lui-même a consacré ces engagements, &c.

supporter l'existence , après des affronts pareils. Oui , c'est Dieu qui m'ordonne de vivre , écrasé , humilié sous le poids de tes fers ; & sans la crainte de lui désobéir , il y a long-temps que j'aurois su par un prompt trépas me soustraire à ta barbarie ; un homme tel que moi n'auroit pas de peine à mourir : tu n'en peux douter. Que veux-tu ? mets à ma liberté le prix le plus haut qu'impose ton avarice , & tu seras satisfait ; je ferai des nouvelles tentatives ; j'enverrai un autre exprès en France ; il faut espérer que celui-ci remplira mes desirs , qu'il parviendra jusqu'à ma famille , & qu'il rapportera ma rançon. Epuisé , en attendant , sur moi toutes les horreurs de la misère : que je ressent la soif , la faim ! qu'on me fasse haleter sous des travaux immodérés ; mais que des coups... l'indignation lui coupe la parole. Ton sort va changer , répond Méhémet : il ne tiendra qu'à toi de mériter mes bontés.

Aussi-tôt le vieux Musulman fait signe à quelques-uns de ses esclaves : on s'empresse autour de Créqui ; on lui ôte ses chaînes ; les parfums les plus odoriférants lui sont prodigués ; il est revêtu de riches habits ; il ne sait ce que signifie cette métamorphose extraordinaire. Méhémet le

rappelle auprès de lui , le fait asseoir à ses côtés. — François, ce changement imprévu dans ta destinée, t'annonce que j'ai le pouvoir de t'élever de l'abyme au sommet de la prospérité. Tu me parles d'une rançon considérable : je puis te donner des richesses au-dessus de tout ce que tu possèdes dans ton pays. Je te promets tous les biens , tous les plaisirs, le comble des grandeurs : ta nouvelle fortune ne coûtera qu'un mot... Qu'un mot, interrompt Créqui, je suis prêt à le prononcer, si ma religion & mon honneur ne sont point blessés.... — Renonce à tes erreurs ; embrasse notre croyance, & notre saint Prophète... — N'acheve point, Méhémet ; tu me proposerois de quitter la foi de mes peres ? à moi ! Créqui cesser d'être chrétien ! faire le personnage d'un abominable renégat ! être un vil Musulmán !... barbare ! voilà, voilà mon cœur ; je le livre à ta rage : planges-y la mort, déchire mes membres sous les plus cruelles tortures. N'attends point que tu m'arraches une pensée... — Eh bien, arrogant esclave, nous allons éprouver ta fermeté.

Des satellites accourent ; on a dépouillé le Chevalier de ces vêtements somptueux ; il est rendu à des chaînes bien plus acca-

blantes que les premières ; son sang ruissela sous les coups multipliés. L'impitoyable Méhémet revenoit incessamment : — Es-tu toujours chrétien ? Toujours, reprenoit Créqui d'un ton assuré ; & il essuyoit des nouveaux outrages & de nouvelles souffrances.

Ce monstre de cruauté & de fanatisme avoit entendu le Chevalier prononcer souvent le nom d'Adele ; il lui demande ce que c'est que cette Adele qui semble être l'objet principal de ses plaintes. — Ah ! c'étoit tout , c'étoit tout pour moi ; la femme la plus chérie, mon épouse , que j'aimerai jusqu'au dernier soupir , pour laquelle je donnerois mes tristes jours ; oui , je ferois sans peine le sacrifice de ma malheureuse vie , si , à cette condition , je pouvois la revoir un seul instant.... Je ne la verrai plus ! je ne la verrai plus ! — Tu l'aimes à ce point ! — Une tendresse aussi vive ne sauroit s'exprimer ! Et mon enfant.... mon enfant... mon pere.... — Il ne tient qu'à toi de revoler dans leurs bras. — Que dis-tu ?... ah ! je pardonne tous les outrages.... parle , tous mes biens sont à toi. Mon pere.... ma femme.... mon fils.... — Ce ne sont pas tes richesses que j'exige , je te l'ai dit , un objet plus noble m'ani-

me ; souffre qu'on t'instruise , qu'on t'éclaire du moins sur les vérités de notre religion , & tu es libre à ce prix. Créqui regarde d'un œil fier Méhémet , & fait quelques pas pour se retirer. — Où vas-tu ? — Tes bourreaux sont-ils prêts ? je cours me présenter à tous les supplices ; & voilà quelle rançon tu m'imposois ! ah ! Dieu ! Dieu de mes peres ! revoir Adele , embrasser ma famille , mourir de joie dans leur sein , quelle heureuse destinée ! mais te trahir , mon Dieu ! manquer un seul instant à la vérité , à ma foi , à l'honneur ! feindre un moment ! Méhémet , tu as prononcé mon trépas : il n'y a plus d'espérance pour moi.

Le Turc , agité de colere , commande qu'on redouble les tourments du malheureux esclave ; il est obéi ; le Chevalier demeure inébranlable : il ne lui échappe que ces paroles qui enflammoient son courage : J'adore Adele ; mais mon honneur , mon Dieu , me sont encore plus chers. Méhémet , fatigué d'une résistance si opiniâtre , fait jeter Créqui chargé de fers aux pieds & aux mains dans le fond d'une tour découverte , & exposée aux injures de l'air , au soleil le plus brûlant , aux orages , à toute l'intempérie des diverses saisons ; sa nourriture ne consistoit qu'en quelques
morceaux

morceaux de pain noir , & une eau corrompue , à laquelle se mêloient ses larmes.

Adele ne souffroit guere moins que l'infortuné Créqui : elle n'avoit revu le jour que pour éprouver une mort continuelle ; son époux ne sortoit point de sa mémoire ; ce nom si cher étoit le seul mot qu'elle pût proférer ; ses yeux restoient continuellement attachés sur son anneau , & ne s'en détournoient que pour jeter sur son fils de tristes regards apesantis de larmes. Combien de fois s'écrioit-elle : Il n'est donc plus ! il ne m'entend point ! il ne voit point couler des pleurs dont la source sera intarissable ! Ah ! je n'étois plus que trop assurée de mon malheur ! quand il s'est éloigné de ces lieux , mon ame m'avertissoit assez du sort affreux qui m'attendoit. Il les faut croire ces craintes , ces allarmes que la raison dément & que le sentiment adopte ! non , la nature ne se trompe jamais : elle a mis en nous une voix sourde qui nous annonce nos funestes destinées ; cette voix lamentable s'est élevée , lorsque mon cher Raoul... Faut-il que je sois mere , que ce nom me condamne à supporter une odieuse existence ? ... Malheureux enfant , combien tu me coûtes ! il m'est

defendu pour toi de suivre au tombeau tout ce qui m'attachoit à la vie ; je l'ai perdu !

Gérard ressentait peut-être une douleur aussi vive, qu'il s'efforçoit de dissimuler, & à laquelle il s'abandonnoit, quand il se trouvoit seul : — Mon fils, mon cher fils ! je ne rendrai point mes derniers sours dans ton sein ! mes yeux ne se fermeront pas sous ta main chérie, ces yeux qui ne voyent qu'à peine, qui bientôt vont être couverts des ténèbres éternelles ! (en effet sa vue affoiblie ne distinguoit presque plus les objets ; souvent il tenoit son petit fils dans ses bras). Mes regards me servent mal : mais mon cœur... il m'éclaire : je crois voir, je vois Raoul, c'est lui que je serre contre ce sein où je sens déjà le froid de la mort ! hélas ! c'est ainsi que son enfance m'amusoit, me touchoit, remplissoit mon ame !... malheureux les peres qui ne sentent pas tout le charme d'une seule caresse de ces innocentes créatures !

Le vieillard ne marchait presque plus : enchainé, en quelque sorte, sur un siège, par l'affaiblissement de l'âge, il vouloit qu'on le tournât vers l'Orient. C'est là, disoit-il, c'est là que mes fils... que Raoul est expiré aux champs de l'hon-

neur ! mon ame franchit un intervalle immense , & va chercher dans les plaines de Syrie , l'endroit où il a succombé sous le fer meurtrier ; n'y puis-je exhaler les restes d'une vie qui m'est insupportable ?

Ces deux victimes du malheur , Adele & son beau-pere ne devoient goûter aucun genre de consolation.

Baudouin de Créqui , fils du frere du vieux Gérard , n'avoit point ces nobles sentimens dont sa race s'applaudissoit encore plus que de sa haute extraction. Consumé d'une avarice sordide qui dégradoit sa naissance , depuis long-temps il dévorait dans son cœur la riche succession de son oncle ; il se sert du prétexte de la caducité d'un vieillard , & de la foible inexpérience d'une femme , pour s'ériger en défenseur des droits du jeune Raoul. A la faveur de cette qualité imposante , il accourt au château de Créqui , suivi d'un nombre d'*hommes d'armes* & de vassaux , y établit le siege de sa tyrannie (1) ; & les premiers auxquels il en

(1) *De sa tyrannie , &c.* Tous ces petits despotes qu'avoient produit la foiblesse du gouvernement féodal , ne manquoient pas de se livrer aux abus les plus odieux du suprême pouvoir. Ils se faisoient des guerres éternelles , & mar-

fait ressentir les violences, sont le vieux Banneret & sa belle-fille. Celui-ci est abandonné sans pitié aux soins des domestiques, c'est-à-dire à une négligence qui ne diffère guère de la dure insensibilité; la seule Adele essuyoit les larmes qui échappoient à ses yeux presque éteints: mais il ne la voyoit point aussi souvent qu'il l'eût voulu, & qu'elle-même l'auroit désiré: un état de langueur la retenoit dans son appartement, où elle sembloit recueillir toutes les forces de son ame, pour s'occuper de son fils.

L'unique société qui restât au vieillard défaillant, étoit un chien fidele (1), que Raoul dans son enfance avoit beaucoup aimé; il l'avoit même recommandé, en partant, à son pere & à son épouse. Cet animal tenoit une compagnie assidue à Gérard; il ne le quittoit ni le jour, ni la

quoient leurs succès par des cruautés inouïes. Il n'y avoit point d'autre code que les armes & la force.

(1) *Un chien fidele, &c.* Celui qui lira de sang froid l'épisode d'*Argus*, chien d'*Ulysse*, dans le dix-septieme livre de l'*Odyssée*, peut ne point s'arrêter à cet endroit où l'on s'est efforcé de suivre de loin le grand peintre de la nature: il est vrai qu'*Homere* ne possédoit pas le ton du jour, & que là-dedans il n'y a rien de plaisant.

nuit ; il l'échauffoit de son haleine , lui léchoit les pieds & les mains , paroïssoit toujours prêt à le défendre , & lui donnoit les marques les plus touchantes de sensibilité. Le vieux Banneret souvent laissoit tomber sur lui ses larmes : — Hélas ! tu es la seule créature ici qui s'intéresse à mon sort ! je ne saurois oublier combien tu fus cher à mon fils Raoul ! quel exemple pour des hommes , pour un parent ! mon pauvre Gerfault ! l'âge ne t'a pas épargné plus que moi : l'un & l'autre nous allons bientôt mourir , & l'on nous abandonne à notre misérable situation ! personne , personne ne prend pitié de nous ! Encore si Raoul , ton second maître , eût reçu mes derniers soupirs ! On auroit dit que cet animal éclairé par le sentiment , comprenoit les plaintes que lui adressoit le vieillard : il sembloit pleurer & gémir avec lui.

Les procédés révoltants de Baudouin envers son oncle & sa malheureuse Adele , réduisirent celle-ci au désespoir : elle en instruit son pere Mahault (1), Sire de

(1) *Mahault, &c.* On soupçonne que le pere d'Adele fut Mahault de Craon, d'une des plus grandes Maisons de Bretagne. Son fils paroît en 1198.

Craon : il accourt du fond de la Bretagne, arrive au château de Créqui, vole dans les bras de sa fille : son état le frappe ; il la trouve plongée dans un accablement mortel ; c'est en vain qu'il veut l'en retirer ; Mahault ne tarda point à éprouver lui-même que les plaintes d'Adele étoient fondées : il essuya les hauteurs & les duretés de Baudouin. Alors, indigné d'une conduite qui offensoit jusqu'à l'humanité, il presse sa fille de le suivre avec son fils dans sa patrie. — Que je quitte, mon pere, les lieux qu'habitoit Raoul, qui nous ont vu heureux, qui me retracent... tout ce que j'aime plus que jamais ! que j'abandonne un vieillard respectable, intéressant, le pere de mon époux, à la barbarie d'un parent si peu digne de son nom ! c'est ici que j'épousai Créqui, j'y mourrai ; je recueillerai l'ame du malheureux Gérard, & ma tombe fera près de la sienne.

Le tyran de Gérard & de sa bru ne garde plus aucun ménagement : il se montre à visage découvert ; il les veut chasser tous deux, ainsi que le jeune Raoul, de cette terre qu'il a résolu d'usurper ; il a recours à d'illégitimes prétentions, & s'appuie des complots de serviteurs ingrats & infideles à leurs anciens maî-

tres. Dans ce temps d'anarchie féodale, c'étoit le triomphe du fort sur le foible : l'épée seule decidoit, & le succès établissoit les droits.

Allarmé pour sa fille d'un danger inévitable, & persuadé que rien ne pourra l'engager à s'arracher de ce pays, Mahault conçoit un projet, l'exécute, & va trouver Adele qui tenoit son fils dans ses bras, & l'inondoit de ses larmes. — Ma fille, vous êtes donc déterminée à ne point revoir la Bretagne ? vous voulez expirer dans ce séjour ? — Mon amour, mon devoir, tout, mon pere, m'en impose la loi. — Eh bien, puisque cet enfant vous est si cher, que le sort de Gérard vous touche, que vous ne sauriez vous cacher... l'inhumanité, ma fille, l'avarice entraînent à des excès... vous devez m'entendre. Vous aimez votre fils... frémissez... Baudouin... il est capable de tous les crimes ; c'est pour parer ces coups que je viens vous proposer... Raoul, oui, Raoul lui-même, s'il étoit possible qu'on sortît du tombeau, vous donneroit ce conseil... Adele, vous n'avez point d'autre parti... — Quel est-il, mon pere ? quel est-il ? eh ! quelle autre espérance puis-je avoir, que de succomber bientôt à ma douleur ? oui, ce cher enfant est tout ce

qui m'attache à la vie. Hélas ! pensez-vous , si je n'eusse pas été mere , que j'aurois tardé un seul instant à suivre mon époux chez les morts ? Depuis ce jour horrible , qu'est-ce que mon existence ? je n'ai donc eu la force de vivre que pour mon fils... Parlez, Seigneur ; je ferai tout pour mon enfant. — Ecoutez, Adele : loin de blâmer votre amour pour la mémoire de votre mari , qui n'y est plus sensible, j'enflammerois encore un feu si noble, s'il étoit susceptible de se refroidir. Créqui, sans doute, méritoit cet excès de tendresse ; mais il n'est plus ; vous l'éprouverez trop : son nom est sans pouvoir en ce château ; il a un fils auquel il faut un appui... je vous ai dit... — Expliquez-vous, Seigneur... je ne vous comprends pas... — Raoul... étoit votre soutien. — Me tromperois-je... Juste Ciel ! vous voudriez... — Qu'un autre hymen... — N'achevez point, grand Dieu ! qui ! moi ! moi ! que je forme un nouvel engagement ! que je trahisse la fidélité que j'ai vouée à tout ce que je pouvois aimer ! que dans les bras d'un autre... Ah ! mon pere , mon pere , montrez-moi la plus cruelle mort, je subirai tous les supplices... mais, que j'expire maîtresse de ma main, de ce cœur... il

n'est point à moi, mon pere : Créqui l'a emporté dans la tombe ; Créqui doit y régner jusqu'après mon trépas. Eh ! cesserois-je de l'aimer ? peut-il être un terme à mon amour ? — Adele, vous avez donc résolu de porter le couteau dans le sein de votre fils ? assurément je ne m'occupe point de votre destinée ; je ne me dissimule pas que c'est le moindre objet qui vous sollicite : mais cet enfant est tout... ma fille, vous êtes mere... c'est donc cet enfant que je mets sous vos yeux : la misere, l'opprobre qui suit l'adversité, la dégradation attachée à l'infortune, que fais-je ? une fin cruelle, voilà les maux suspendus sur une tête... que vous-même vous dévouez à tant de malheurs. — Qu'un second époux m'arrache des serments ! — Que votre fils sans soutien... il périra... Adele, ma fille, ma chere fille, le meilleur des peres, oui, le meilleur des peres, votre ami le plus tendre vous conseille ; il gémit de ce moyen : mais c'est le seul que votre situation vous laisse, &... femme infortunée, vous n'avez point à choisir. — Raoul ! ta femme formeroit d'autres nœuds... & quand je me rendrois à vos raisons, mon pere, quand mon fils l'emporteroit, il n'est que trop vrai, c'est tout ce qui m'anime, c'est tout ce qui

m'anime, puis-je vous répondre que j'aurai la force de me traîner aux autels ? eh ! non, jamais, jamais je ne l'aurai... oui, je suis mere, & mere la plus tendre... & la plus malheureuse.

Le Sire de Craon prend le jeune Créqui dans ses bras : — La voilà, cette chère victime que vous immolez, quand vous persistez dans vos refus ; regardez-le bien, cet enfant : il vous implore, vous demande du secours, & vous l'abandonnez ? — Qu'exigez-vous, Seigneur ? — Que vous permettiez qu'on embrasse votre défense & celle de votre fils, s'écrie un homme qui accourt se précipiter aux pieds d'Adele, demeurée immobile d'étonnement : elle reconnoît sous l'habit d'un simple serviteur, le Sire de Renti (1). Ce Banneret de la plus haute naissance, jouissoit d'une fortune considérable ; il étoit allié à la maison de Créqui ; il avoit ressenti la passion la plus violente pour Adele, avant qu'elle épousât Raoul. Une belle-mere qui tyrannisoit Renti, s'étoit opposée à son mariage avec la fille de Mahault ; il avoit conservé son amour, & renoncé à tout engagement ; ses terres touchoient à celles

(1) *Le Sire de Renti, &c. Maison alliée à celle de Créqui, & tombée dans la Maison de Croy.*

de Gérard ; Craon l'ayant vu à l'insu de sa fille , avoit préparé cette espece de surprise. Renti s'étoit introduit sous ce déguisement pour ne point exciter la défiance de Baudouin , qui s'appretoit à s'emparer du château ; il reprend : N'envisagez point , Madame , un amant malheureux , qui vous est toujours resté fidele : écartons cette image , puisqu'elle vous offense ; mon dessein est de vous respecter comme la vertu même ; c'est un ami , c'est un vengeur que je viens vous offrir en moi , & je ne puis me déclarer , repousser les intrigues & la force ouverte d'un usurpateur , qu'appuyé du nom d'époux. Une troupe de Gentilshommes qui brûlent de vous servir , n'attend que ce moment ; du pied de l'autel , je cours à Baudouin ; je suis prêt à me mesurer avec lui , s'il ose un instant vous disputer vos biens & vos droits ; je suis le pere de votre enfant , il est mon fils... Adele , au milieu des sanglots , se tournant vers le Sire de Craon , s'écrie : Ah ! mon pere ! étoit-ce ainsi que vous deviez adoucir mes malheurs ? Je ferai plus , poursuit Renti , je le jure ici à vos genoux , & j'en prends à témoin votre pere & le Ciel même : je vous prouverai qu'un amour véritable m'anime ; hélas ! il n'a jamais cessé d'enflammer mon

cœur; oui, vous saurez combien je suis capable d'aimer. Créqui, Créqui n'auroit point eu cet excès de tendresse. — Ah! gardez-vous de blesser... tout le monde doit avoir mes sentiments pour Créqui... — Je m'engage à vous rappeler, Madame, combien mon parent méritoit d'être aimé, à respecter votre douleur, à ne point vous reprocher cet amour dont je ne dois être que trop jaloux... je combattrai, j'étoufferai l'ardeur la plus vive, la plus pure; je ne ferai point valoir le pouvoir que l'hymen me donnera; c'est votre ami, j'en fais serment, l'ami le plus déintéressé auquel vous accorderez votre main; j'attendrai que ma constance assure mes droits, triomphe de votre insensibilité : du moins si je ne puis la vaincre, j'aurai goûté la satisfaction de vous être utile, de faire votre bonheur, celui de votre fils; ces plaisirs si touchants pour une ame pleine de la divine Adele, me les envieriez-vous ? — Seigneur... vous ne pouvez avoir que ma reconnoissance, que mon estime; l'une & l'autre seront à vous sans réserve; mais mon amour... en puis-je aimer un autre que Créqui?... je lui étois si chère! nous éprouvions des transports mutuels... Voyez cet anneau qui me lie à lui, tant que je respirerai; regardez : nos deux noms sont

entrelacés, & un autre nom. . . — Madame... adorable Adele, il n'est point de sacrifice qui m'étonne; encore une fois, croyez que Renti l'eût disputé à Créqui même par la vivacité, le désintéressement, la noblesse de ses transports. S'il étoit permis à tout autre qu'à un mari de s'armer hautement en votre faveur, & de réclamer vos droits, je ne demanderois point à vous conduire à l'autel; ce seroit à force de services, de soins, après toutes les épreuves que vous exigeriez, que j'oserois solliciter le nom de votre époux. Mais sans ce titre, je n'ai aucun pouvoir; que dis-je? mon appui vous offenseroit: on jetteroit des ombres sur votre réputation, & l'honneur d'Adele m'est encore plus cher que le mien.

Le Sire de Craon qui s'étoit retiré pour quelques instants, accourt suivi du vieux Banneret, que des domestiques portoient sur une espece de siege: — Gérard fait tout, ma fille, & le voilà qui vient se joindre à nous, pour presser cet hymen où sont attachés tant d'intérêts qui doivent être les tiens mêmes. Oui, dit le vieillard, d'une voix presque éteinte, j'unis mes prières à celles de ton pere; eh! ce n'est pas à toi, Adele, à ignorer combien j'aime Raoul: mais il ne faut en ce moment en-

visager que son fils, que ton fils, l'unique rejetton qui reste de moi ; la nécessité nous l'ordonne. Je connois le Sire de Renti ; c'est un de nos *preux*, & sa valeur me répond de sa vertu ; qu'il t'affranchisse de la tyrannie de Baudouin ; que je puisse du moins expirer, avoir une tombe dans ce château qui m'a vu naître, où mon fils, où Raoul fut élevé ! Hélas ! mes yeux qui ne jouissent plus que d'une foible clarté, faussent par-tout ses traces ; je les arrose de mes larmes ; je sens que j'ai peu de jours à vivre : qu'en mourant, je voye cet héritage assuré à notre cher enfant, (il embrasse son petit-fils,) & que mes derniers regards soient témoins de la punition de Baudouin !

Adele étoit livrée à l'agitation la plus violente : — Que voulez-vous, que demandez-vous ? Créqui s'élève du tombeau : ne le voyez-vous pas ? il est devant mes yeux : j'entends sa voix lamentable : » C'est donc » ainsi que tu me gardes ta foi ! Adele ! » c'est toi qui me trahis !... tu vas porter un autre nom... tes serments... tu vas commettre un parjure ». Ah ! mon pere, laissez-moi reprendre les sens... ma situation m'accable ! Seigneur, (se tournant vers Renti) je suis pénétrée de votre générosité ; non, personne n'est plus

reconnoissante qu'Adele : & vous (s'adressant à Gérard & à son pere) vous ne doutez pas de ma docilité & de ma tendresse ; vous connoissez mon amour pour mon fils, c'est tout vous dire : mais souffrez au nom de l'humanité, du Ciel, & c'est votre pitié que j'implore, permettez que je recueille mon ame ; elle est abreuvée d'un torrent d'amertumes ! Créqui m'est toujours présent... Non, non, je ne pourrai jamais... ma bouche prononceroit ce que vous desirez... mon cœur se révolteroit, se briserait.. Comment m'accoutumer à cette idée?... daignez, par grace, me laisser quelque temps à moi-même : que je puisse contempler toute la profondeur de l'abyme où l'on veut m'entraîner !

- L'infortuné Raoul résistoit à tous les mauvais traitements de Méhémet ; il ne sortoit point de cette tour où le barbare le retenoit accablé sous le poids des chaînes ; il offroit ses tortures à ce Dieu qu'il invoquoit sans cesse : après le Ciel, c'étoit Adele qui l'occupoit tout entier. L'espoir est le dernier sentiment qui nous abandonne. Créqui s'avisa d'un expédient, que Richard (1), Roi d'Angleterre, mit

(2) *Richard*, Richard, surnommé *Cœur de lion* ;

dans la suite en usage : il se flattoit que quelque Chrétien pourroit passer sous les murailles de sa prison : il imagina de composer une *Complainte*, où il détaillait son histoire , & il la chantoit incessamment , dans l'espérance qu'un hasard heureux le feroit entendre , & que , par ce moyen , il l'exciteroit la pitié , & feroit parvenir de ses nouvelles à sa famille.

revenant de la Terre-Sainte , fait naufrage sur le golfe de Venise , se sauve , passe par l'Allemagne à la faveur d'un déguisement , de peur d'être découvert de son ennemi Léopold , Duc d'Autriche , est reconnu tournant la broche dans une hôtellerie , & mené au Duc , qui le charge de chaînes , & le jette dans une prison. Le malheureux Richard imagine de chanter jour & nuit , se flattant que le hasard pourroit amener sous les murs de sa tour quelqu'un qui reconnoîtroit sa voix , & s'intéresseroit à son sort. Son attente , qui eût pu paroître une espérance chimérique , ne fut point trompée. Un cuisinier de ce Monarque , par un jeu singulier des événements , vient à traverser l'Autriche ; son chemin , par un autre effet de l'heureuse destinée du Prince , conduit le cuisinier près de la prison. Il entend sortir des accents qui ne lui sont point étrangers : il approche , distingue la voix de Richard , dont on ignoroit l'aventure , & en reçoit des instructions qui opérèrent la liberté de ce Souverain , & le rendirent à son Royaume.

SECONDE ET DERNIERE
COMPLAINTÉ.

D U S I R E D E C R É Q U I .

Le mortel le plus misérable,
Dans cette tour ,
Victime d'un sort déplorable ,
Meurt nuit & jour.
Veuille le Ciel en notre France
Porter mes cris !
Qu'on vienne alléger ma souffrance ,
Ou je péris.



Chevalier à pleine bannière ,
Créqui , j'ai nom ;
La Croisade est héréditaire ,
Dans ma Maison.
Près Boulogne , devers la Flandre ,
Est mon château ;
Qu'en ce manoir du moins ma cendre
Ait son tombeau !



J'étois de Monseigneur mon pere
Le fils chéri ;
Il avoit à la Sainte-Terre.
Bouillon suivi.
A le choisir pour mon modele
Il m'animoit ,
Et pour combattre l'Infidele ,
Il me formoit.



426 *Nouvelles Historiques.*

J'eus à peine obtenu le grade
De Chevalier :
Je commençai d'amour malade ,
A m'ennuyer.
J'épousai Dame ayant naissance ,
Bien par-dessus ,
Elle avoit plus grosse chevance ,
Charmes , vertus.



Rose du jour , ou la plus belle
On l'appelloit ,
Tant sa beauté fraîche & nouvelle
Émerveilloit !
Combien je l'aimois d'amour tendre !
Dieu ! quelle ardeur !
Il vous faudroit , pour le comprendre ,
Avoir mon cœur.



Le son guerrier de la trompette
Vient m'avertir
Qu'il faut , de ma douce retraite ,
Sus départir.
Adele en vain versa des larmes ,
Je l'embrassai ,
Mais de son sein , bien vite aux armes
Je m'élançai.



Avec Louis , plein d'un saint zèle
Je pris la croix ;
Je retournai vers mon Adele
A plusieurs fois.

J'entends encor sa voix pâmée :

— Vous me quittez !

— Je suis du Ciel, ma bien-aimée,
Les volontés.



Dans ce fleuve, dont le rivage

Bornoit nos pas,

Le premier, j'ouvris un passage

A nos soldats.

Le Méandre m'a vu poursuivre

Les Musulmans ;

Que n'ai-je, hélas cessé de vivre

En ces tourments !



Nous avions attiré sans doute

L'ire du Ciel ;

Les Chrétiens sont mis en déroute :

Revers cruel !

De Louis le trépas s'apprête :

Soudain je cours,

Au coutelas offrant ma tête,

Sauver ses jours.



Semblablement pour lui, mes frères

Tous deux occis,

A mes regrets vifs & sincères

Furent ravis ;

Mais leur fin ne doit faire naître

Triste pitié :

Tout François qui meurt pour son maître,

Est envié.



428 *Nouvelles Historiques.*

Il me faut plaindre davantage
Des coups du sort.
Je suis tombé dans un servage
Pis que la mort.
Or, apprenez, ames Chrétiennes,
Si m'écoutez,
De ces ames vraiment païennes
Les cruautés.



Une longue chaîne me serre
A travers corps,
Je n'ai de couche que la terre,
Las ! je n'y dors ;
Mes pieds, mes mains sont d'autres chaînes
Encor chargés :
Aussi mes traits, sous tant de peines,
Sont tout changés !



Tour-à-tour froid, chaleur, orage,
Depuis trois ans,
Sur moi, se joignent à la rage
Des Mescréants :
Un pain noir nourrit mes misères ;
Mes pleurs je boi ;
J'ai serpens, couleuvres, vipères
Autours de moi.



Tous ces maux, hélas ! que j'endure
Sont encor peu :
Ils voudroient me rendre parjure
Envers mon Dieu ;

Le croiriez-vous , Chrétiens mes freres ?

Ces Turcs méchants
Veulent à la foi de nos peres ,
Oter les gens.



Ils me disent cent fois : renle,
Et sur le champ ,
Auras mainte gentille amie ,
Et force argent.
Moi , je réponds : A mon Adele
Point ne faudrai ;
Ainsi qu'à Dieu toujours fidele
Lui restera.



Vous qui passez sous ces murailles
Où je gémis ,
Puissent s'émouvoir vos entrailles
A ces récits !
Par le saint nom , je vous supplie ,
Ne retardez
D'aller conter en ma patrie
Ce qu'entendez.



Vous trouverez peut-être encore
Gérard vivant ,
Dites-lui que son fils l'implore
Dans son tourment.
Vous trouverez aussi ma Dame. . ,
Quel souvenir !
Rien jusqu'ici n'a de mon ame.
Pu la bannir.



Demandez que belle monnoie ,
 Or à foison ,
 Sans différer ici s'envoye
 Pour ma rançon.
 Que si mes jours, par coups funestes ,
 Etoient finis ,
 Faites qu'on transporte mes restes
 En lieux bénis.



Clercs , Chevaliers manants , notables
 Qui que soyez ,
 N'oubliez les cris lamentables
 Que vous oyez.
 Pour guerdon de faveur si grande
 Et loyauté ,
 A vos foyers le Ciel vous rende
 En sûreté !

C'étoit en vain que Créqui cherchoit à
 faire éclater ses plaintes : elles se perdoient
 dans les airs. Moins heureux que Richard ,
 il ne trouvoit personne qui l'entendît , &
 qui pût contribuer à sa délivrance ; le
 chagrin seul eût suffi pour lui donner la
 mort.

Deux satellites entrent dans la tour , &
 traînent le Chevalier aux pieds de Méhé-
 met , dont la physionomie sombre & ter-
 rible lui annonçoit un arrêt foudroyant :
 — Vil esclave , j'ai hésité jusqu'ici à cé-
 der à la voix de ma Religion : elle veut
 que tu meures dès l'instant , ou que tu

l'embrasses , en reconnoissant l'imposture & la fausseté de la tienne. Songe que tu n'as qu'un moment , que le glaive étincelle sur ta tête. Je te l'ai dit : déclare seulement en présence de nos bons Musulmans & de nos Prêtres , que tu ne demandes pas mieux que de renoncer à tes erreurs , & de t'éclairer sur nos mysteres ; qu'en un mot , notre saint prophete est le seul , après Dieu , qu'on doive honorer , comme l'auteur du vrai culte. Si ton esprit n'est point convaincu , que ton cœur ne soit pas encore touché , fais cet aveu de bouche ; nous nous en contenterons , en attendant que tes yeux soient deffillés , & je m'acquitte de ma promesse : la liberté t'est rendue ; tu revois ta patrie , ta famille , cette épouse qui t'est si chere. Créqui ne répond pas : il regarde seulement avec fierté le barbare ; & s'adressant à ceux qui l'avoient amené : — Qu'on me replonge dans ma prison. Méhémet s'écrie : Chrétien arrogant , est-ce là ta réponse ? — Eh ! quelle autre pouvois-tu attendre ? sans doute... je serois au comble de la félicité , en revoyant la France , mes parents , mon pere , s'il respire encore ; je pleurerois du moins sur sa tombe ; presser mon enfant dans mes bras , jouir de la présence de mon épouse , quand un seul de ses regards me fe-

roit oublier toutes mes infortunes, quel bonheur inespéré!... applaudis-toi de mon supplice : jamais je n'ai plus aimé : mais ma Religion, mon Dieu... Méhémet, tu ne te souviens plus que je suis François & Chevalier, que des hommes tels que moi sont au-dessus de la menace & de la séduction, qu'ils peuvent mourir... trahir le Ciel ! manquer à la foi, à l'honneur!... m'en croirois-tu capable ? où sont tes bourreaux ? où sont tes bourreaux ? — Ils vont épuiser sur toi les tortures... Sois certain que ma juste fureur en imaginera, que tu seras la plus grande victime que nous aurons encore immolée au divin prophète ; tes membres seront déchirés ; tu sentiras de toutes parts une mort... elle ne fau-
roit être assez violente... tu frémis... — Il faut donc renoncer à l'espoir de revoir Adele, ma chere Adele... c'est le dernier regret qu'elle obtiendra d'une ame où Dieu seul & la vérité doivent régner... J'attends tes tourments... — Qu'on le remene à la tour... remplis-toi bien du sort que tu vas subir. Cette nuit, je serai vengé de ton obstination insultante & criminelle, tu seras puni ; tes cris retentiront jusqu'à moi : il ne sera plus temps de réclamer mes bontés ; mon oreille restera fermée comme mon cœur ; je veux m'enivrer de ce sang
marqué

marqué du sceau de la réprobation. Mahomet lui-même presse ton châtiment ; je crois l'entendre ; je l'entends ; il me parle ; il exige que je sois insensible à la voix de la pitié... je ne l'écouterai point cette compassion que tu mérites si peu... Esclaves , délivrez-moi de son aspect qui m'irrite , & que les ministres d'une vengeance légitime s'apprentent à remplir mes volontés. Les jours de clémence se sont écoulés ; la nuit de la mort est venue : qu'elle se développe toute entière sur ce Chrétien trop coupable.

On reconduit le Chevalier à sa prison ; des portes de fer se sont fermées avec un bruit lugubre , & il n'a plus sous les yeux que l'image de l'horrible supplice qui se prépare.

Le premier mouvement de cet infortuné est de se jeter à deux genoux , & de crier du fond de son ame au seul ap-pui qui lui reste & qu'il puisse implorer. On ne sauroit trop remettre cette vérité devant les yeux : Dieu est l'unique refuge qui s'offre à l'homme dans l'excès de ces malheurs où tout se retire de lui & l'abandonne ; il n'a point d'autre consolateur , d'autre soutien , d'autre ami. Créquy leve les mains au ciel , & d'une voix gémissante prononce ces paroles entrecoupées de sanglots : Mon Dieu ! mon Dieu ! il est

donc arrivé ce moment terrible ! supporter une mort affreuse... j'ose répondre de mon courage , je suis capable de te faire ce sacrifice : mais Seigneur , si moins fidele... j'eusse revu cette femme adorée , &... je te l'immole , je te l'immole ; non , mon Dieu , non , je n'adopte point des sentiments qui t'offensent , qui me déshonorent ; je les rejette ; je les désavoue ; je repousse cet amour... Seigneur , m'avoistu créé si sensible , pour me soumettre à une pareille épreuve?... Allons , je ferai mon devoir : je mourrai pour toi ; prends ma vie , mon cœur , mon cœur tout entier... Encore si Adele pouvoit être instruite de ma fin , qu'elle fût que je l'ai idolâtrée jusqu'au dernier soupir , qu'elle a pu balancer... ah ! pardonne , suprême Providence... que l'époux d'Adele a de la peine à se vaincre !... Seigneur , versez sur elle toutes vos bénédictions ; qu'elle apprenne à mon enfant à vous servir , à vous aimer ! qu'elle le rende digne de vous , de sa patrie , & de son Roi ! qu'il mérite , par ses soins , de mériter le nom de Chevalier , le nom de Créqui ! qu'Adele enfin ne m'oublie jamais ! qu'un autre... ô mon Dieu ! qu'elle soit heureuse ! c'est-là tout le prix de mon sang que je vous demande , &... Dieu de nos peres ,

fois à présent le seul objet qui m'occupe.

Créqui, accablé de son horrible situation, tombe endormi, ou plutôt épuisé de douleur sur ses chaînes.

Près de trois heures s'étoient écoulées ; le jour ne paroissoit pas encore ; le Chevalier se réveille : — C'est un songe, une illusion ! quoi, Adele, je ne te voyois point ! tu ne me parlois point ! tu ne me serrois point dans tes bras ! tu ne me disois point que le Ciel me récompensoit de ma fermeté, que nous nous revoyons pour n'être plus désunis ! tu me présentois mon enfant ; mon pere m'arrosait de ses larmes... (Il continue après avoir jetté les yeux de tous côtés :) Ah ! ce n'est qu'un rêve ! ce n'est qu'un rêve ! foible consolation que Dieu m'envoie au moment que les tourments vont m'arracher la vie ! mes maux ne sont que trop véritables ! non , je ne suis point en France ; j'expire, loin de mes parents, loin de mes fils, loin de ma femme... je suis dans la patrie de l'impiété : voilà mes chaînes, les murs de ma prison, cette terre humectée de mes larmes ! (Il entend quelque bruit.) Tout mon sang se glace ! il est venu cet instant... que je ne puis m'empêcher de redouter !... Ciel , soutiens ma fermeté , & donne-moi assez de forces pour supporter ce coup

terrible. (Le bruit redouble.) C'en est fait ! j'ai vécu ! plus d'espérance ! plus d'Adele !

Un homme qui paroissoit suivi d'un autre , entre & approche de Créqui : — Chrétien , bannis toute crainte... me reconnois-tu ? — C'est vous, jeune Abdalla ; le fils du cruel. . . — Il est mon pere. . . Chrétien , il ne s'agit point ici d'accuser sa conduite. Pénétérée de sa religion , il crois la satisfaire , en montrant cette vérité. . . à laquelle mon cœur , je le sens trop , se refusera toujours. Peut-être je suis infidele aux préceptes sacrés du saint Prophete ; mes yeux se ferment , éblouis de son éclat ; oui , ma raison anéantie succombe toute entiere sous Mahomet. . . il est le maître des ames , il peut changer la mienne ; qu'il me donne la fermeté de mon pere , ce zele. . . qui pressoit ton supplice. . . Hélas ! c'est de ma mere que je tiens ces sentiments. . . qui sont une foiblesse condamnable , je n'en doute point. Sélime étoit de ta Religion , & m'a imbu de ses erreurs ; on dit que ta loi prêche la douceur , la clémence , qu'elle est d'accord avec cette nature. . . qui , en ce moment , me parle & m'a entraîné auprès de toi ; je t'ai vu souvent , & chaque fois tu m'as inspiré , je ne fais pourquoi , de la compassion ; il ne m'a pas été possible

de la dominer : elle m'a poussé vers ce lieu , malgré tous mes efforts pour lui résister ; profite des ténèbres ; devance le jour. Tiens , voici vingt bezans d'or , c'est tout ce que je possède ; cet esclave qui m'est attaché , va te conduire jusqu'à l'entrée d'un bois qui assurera ta fuite. A la sortie de la forêt , tu trouveras un port où tu pourras t'embarquer. Adieu ; le temps presse. (Il se tourne vers l'esclave.) Ote-lui ses fers.

Quelles expressions pourroient seulement donner une idée de la nouvelle révolution qu'éprouve Créqui ! Il reverra Adele : c'est le premier rayon d'existence qui frappe cet ame enveloppée de toutes les horreurs d'une destruction prochaine. Il pousse des cris inarticulés , se précipite aux genoux d'Abdalla , les embrasse , les presse , en versant un torrent de larmes. — O mon libérateur , mon libérateur ! après Dieu , après Adele , vous ferez ce que j'aurai de plus cher. Si vous saviez tout ce que je vous dois... je vais revoir une femme adorée ! est-il possible ? mais ma fuite... ame généreuse ; si votre pere , dans sa fureur... — N'appréhende pas , Chrétien : je suis son fils unique ; & quand j'en recevrois quelques mauvais traitements , approcheroient-ils de la satisfaction si tou-

chante que je goûte à t'obliger ?... Non , je ne comprends point comment le Ciel peut nous ordonner l'inhumanité ! la nature est si douce à entendre ! . . . — Eh ! mon cher bienfaiteur , on vous trompe : ce n'est pas Dieu qui commande la dureté , la barbarie . . . que n'êtes-vous Chrétien ! avec tant de vertu , tant de bonté . . . mais si vous étiez pour moi l'objet du ressentiment paternel... — Allez , mon ami , je vous le répète : de quelque sévérité que mon pere use à mon égard , je n'aurai point à me repentir de vous avoir sauvé la vie , & d'avoir brisé vos fers ; cette action me fait tant de plaisir ! . . . pardonne , Mahomet , j'aime à croire que ma pitié ne fera point un crime à tes yeux ; j'arrache un malheureux à la mort ; il n'a pas le bonheur d'être éclairé comme moi : mais il est mon semblable , il faut le plaindre : il pourra revenir de ses erreurs , en voyant qu'il est des Musulmans qui connoissent la sensibilité.

Ces chaînes de Créqui ont été rompues ; il a quitté son cachot ; l'esclave enfin l'a conduit dans la forêt , & est revenu auprès de son maître.

Le lendemain , Méhémet apprend la fuite de Créqui : il se livre à toute sa rage , & veut qu'on ôte le vie à ceux de ses

serviteurs qu'il soupçonne avoir facilité l'évasion du Chevalier. Abdalla court se jeter aux genoux de cet homme impitoyable : — Ne cherchez point un autre auteur de ce qui excite votre colere. C'est moi... c'est moi qui ai brisé les fers de ce Gentilhomme François ; vous alliez l'immoler ; je n'ai pu vaincre la compassion qui me sollicitoit en sa faveur... mon pere, serois-je coupable ?

Méhémet, dans ses premiers transports, n'entend point son fils, & leve sur lui le poignard ; la nature l'emporte sur la superstition ; le Musulman cede enfin au pere, qui donne des ordres pour qu'on se resaisisse de Créqui ; Abdalla avoit prévu ses démarches, & son adresse les rendit inutiles. On ne suivit point la route que le Chevalier avoit prise, & Méhémet fit un serment solennel que le premier Chrétien qui tomberoit dans ses mains, le dédommageroit de la perte de sa victime.

Cependant le Sire de Créqui s'étoit enfoncé dans le bois. A peine se trouve-t-il seul, il s'empresse de s'agenouiller, & de rendre graces à l'Etre suprême, dont il éprouvoit la protection visible ; c'étoit Dieu qui avoit touché Abdalla en sa faveur. Le Chevalier à l'instant forma un

vœu secret ; peut-être à sa reconnoissance se mêloit-il le desir de pénétrer s'il étoit encore cher à son épouse & à sa famille : il promet au Ciel de ne se présenter à leurs regards que dans l'appareil de la pauvreté, & avec les misérables haillons (1) dont il étoit revêtu ; une longue barbe descendoit jusques sur sa poitrine ; les injures de l'air, la maigreur & les souffrances continuelles d'une captivité de plus de dix années, l'avoient défiguré au point qu'il étoit entièrement méconnoissable.

Le Chevalier arrive au port indiqué, s'embarque, fait ensuite un voyage par terre prend la mer, & effuye un naufrage dans le canal de la Manche ; il s'étoit sauvé sur un esquif avec quelques passagers ; ils sont engloutis dans les eaux.

Au moment que Créqui offroit au Ciel son dernier soupir, il est poussé vers une côte qui lui est inconnue ; il s'abandonne au bras suprême qui le soutenoit à travers tant de périls. Descendu sur le

(1) *Les misérables haillons, &c. Un sayon, autrement une espece de surcot sans manches, c'est le nom que l'on donnoit à ces habillements d'escave, qui ne descendoient qu'au milieu des cuisses, &c.*

rivage , il prend la route qui arrête ses regards ; il entre dans une forêt , toujours sans savoir où ses pas le conduisoient. Il apperçoit un bucheron , s'avance vers lui. Le paysan , effrayé à l'espect du Chevalier , qui paroissoit plutôt un spectre qu'une créature humaine , a recours à la fuite ; celui-ci redouble sa marche , & lui crie du plus loin qu'il le voit , en langue sarrafinoise : Mon ami , de grace , enseignez-moi le chemin ; que je sache dans quelle contrée je suis ! L'épouvante du bucheron augmente encore à ce langage étranger ; il répond avec crainte : Laissez-moi , qui que vous soyez , je ne vous entends pas. Le Sire de Créqui , transporté de se trouver dans un pays où l'on parle sa langue maternelle , se hâte de répliquer , dans la même langue : O Ciel ! c'est un Françoisque j'entends ! n'apprehendez rien , mon cher : je suis un de vos compatriotes ; le naufrage m'a jetté sur ces bords : mais au nom de l'humanité , satisfaites mon impatience , comment appelez-vous le lieu où nous sommes ? Eh ! répart le bucheron , qui commençoit à revenir de son effroi , vous vous prétendez un des nôtres : vous semblez cependant bien étranger ! par quel hasard ne reconnoissez-vous pas les confins du Boulonnois ? — Les confins du

Boulonnois ! Eh ! oui , c'est ici la forêt de Créqui. Le Chevalier sur le champ tombe prosterné à terre , & la baïsant avec transport , s'écrie : O Dieu ! Dieu ! tu m'aurois rendu à mon pays !... je serois près des lieux , &c... (Il se tourne vers le bucheron.) Tu dis... la forêt de Créqui ?... Adele... Gérard... le jeune Raoul... ah ! parle , mon ami , parle , explique-moi... Le paysan , à toutes ces diverses éruptions d'une ame qui n'est plus maîtresse d'elle-même , ne doute pas que ce ne soit un insensé qui l'interroge. — Je ne puis répondre à tant de questions à la fois. Je vous dis que c'est ici la forêt de Créqui ; vous voyez comme elle est inculte & négligée : tout se ressent de la perte du meilleur des maîtres ; combien nous l'avons pleuré ! hélas ! nous le pleurons encore. — Vous le pleurez ? — Assurément nous ne saurions trop le regretter ; il a fait un malheureux voyage d'outre-mer ; il a été tué , en combattant , avec notre bon Roi , contre ces infâmes Mécréants , que Dieu devrait bien exterminer jusqu'au dernier ! Oui , nous avons appris que notre pauvre Seigneur a laissé la vie dans ces contrées lointaines. Et , interrompt le Chevalier d'une voix tremblante , sa femme.... — Sa femme

a été inconsolable de la mort de son *baron*. — Mon ami... mon ami... est-ce qu'elle auroit oublié?... elle n'aimeroit plus le Sire de Créqui! — Oh! il n'y a pas lieu de croire qu'on change aussi facilement; je parierois bien qu'elle a toujours son mari dans le cœur: mais notre maître avoit un monstre de neveu qui ne nous laisse pas un moment de tranquillité; il est venu s'emparer du château, & notre Dame est obligée... peut-être en cet instant, la cérémonie est-elle faite... — Quelle cérémonie?... éclaircissez... quoi.... — Elle est mariée.... — Adele mariée!

Le Chevalier n'en dit pas davantage, & tombe aux pieds d'un arbre, comme frappé de la foudre. Le villageois, ému de pitié, va vers lui: — Oui, mariée... & s'il vous plaît, quel intérêt prenez-vous à ce mariage? — Quel intérêt, mon ami! ah! si tu savois... si tu savois.... — Et! pourquoi.... tu pleures! — Sans doute je pleure; je voudrois expirer dans mes larmes... je te demande un service... je vais mourir, car je n'ai pas la force d'aller plus loin; tu iras après ma mort vers cette Dame, & tu l'engageras à se rendre dans cette forêt... qu'elle prenne soin de ma sépulture... Adele, ô Dieu,

Adele ! & tu me réservois ces coups !...

— Je ne sais pas bien précisément si cela est fini : tout ce que je puis affirmer, c'est qu'elle devoit se marier aujourd'hui au Sire de Renti ; c'est un des parents & des meilleurs amis de notre bon Seigneur ; peut-être rétablira-t-il la paix en ces lieux. On prétend que ce mariage étoit nécessaire, & qu'il empêchera que l'héritage de notre jeune maître ne soit envahi par son cousin Baudouin. — Je disois que je voulois mourir ici ; non, c'est au château que j'irai rendre les derniers soupirs... Vous m'avez paru aimer la mémoire de Créqui... quoique j'aie l'air bien malheureux... il avoit quelque amitié pour moi. — De l'amitié pour vous ! — Mon ami, il ne faut pas mépriser l'indigence ; quelquefois l'apparence nous trompe. Les trésors se trouvent dans les terres qui paroissent les moins fertiles. — Je ne méprise point les pauvres : moi qui vous parle, je ne suis guère aisé, sur-tout depuis la perte que nous avons faite : mais je pense que vous n'avez jamais pu être l'ami de notre Seigneur... au reste, que me demandez-vous ? — Je vous le répète, je vous en conjure par le souvenir de Créqui, qui vous aimoit tous ; oui... vous lui êtes tous chers jusqu'au dernier de ses

vassaux : aidez-moi à marcher jusqu'au château ; je veux absolument voir votre Dame , &... j'expirerai en sa présence. — Mais vous portez vos vues bien haut , d'aller en cet instant troubler une fête... On ne nous laissera pas entrer. — Marchons toujours... je suis si affoibli !... vous daignerez me conduire... apprenez-moi de grace... le pere de Créqui... il vivroit ? — Je ne fais si l'on doit appeler cela vivre. Ce digne Chevalier ! il meurt plus encore de douleur que de vieillesse : il n'a que le nom de son fils Raoul à la bouche. — Il ne l'a point oublié ? — Il en parle sans cesse ; ah ! s'il étoit plus jeune , son neveu n'auroit pas eu l'audace de vouloir dépouiller notre jeune maître de son héritage : mais le Sire de Renti va maintenir ses droits , & nous venger tous d'un ravisseur qui nous traite comme ses propres serfs... Hélas ! où est le Sire de Créqui ?

Le Chevalier , à chaque instant , étoit prêt à se découvrir ; le bucheron le regardoit attentivement : il étoit étonné de lui trouver sous cet extérieur misérable un air qui lui en imposoit malgré lui. Ils avançaient , & Créqui paroissoit ressentir la plus vive douleur ; il sortoit quelquefois de son accablement profond , &

redisoit : Si votre Dame avoit eu pour son époux l'amour... qu'il a toujours pour elle... Je ne vous comprends point, interrompoit le payfan : notre brave Seigneur n'est-il pas mort à la Terre-Sainte ? & puis, que pouvoit faire notre vertueuse maîtresse, pour se mettre, elle & son fils, à l'abri des persécutions & des injustices d'un méchant parent ? vous ne m'entendez donc pas ? on vous dit que c'est contre son gré qu'elle prend un second mari ; Gérard même l'a contrainte de former ce nouvel engagement. — Mon pere aussi ! — Votre pere ! notre vieux maître votre pere ! — Excusez, mon ami : ma raison s'égare... mon trouble est si grand !... — Je le vois bien... vous imaginez... mais vous me faites tant de demandes ?... eh ! qui êtes-vous ? — Ce que je suis... ce que je suis, le plus malheureux des hommes ; je desirerois n'avoir jamais mis le pied dans ce séjour... c'est mon infortune qui m'arrache au naufrage, qui me jette sur ces bords... je reviens de la Terre Sainte... c'est là que j'ai connu Créqui. — Vous l'avez connu ? — Vous oubliez que je vous ait dit qu'il m'honoroit de sa bienveillance ; je l'ai vu mourir victime de son amour pour son Roi ; s'il n'avoit pas succombé dans cette guerre... il seroit

venu expirer en ces lieux. . . quelle mort plus cruelle que tous les supplices qu'on lui préparoit. — Ah ! que n'a-t-il pu se sauver de cette malheureuse guerre ! nous donnerions tous notre vie pour qu'il revînt au monde ; pour moi , je n'ai qu'une misérable chaumière & un morceau de pain : mais je les sacrifierois de grand cœur , si à ce prix notre cher maître nous étoit rendu. — Est-il bien vrai , mon ami ? je puis donc...

Créqui tout-à-coup se tait comme un homme que la réflexion force à garder le silence ; il a de la peine cependant de cacher son émotion ; des pleurs lui échappent ; dans toute autre occasion , il eût cédé à son attendrissement.

Ils approchoient du château ; ils découvrent une foule de monde ; le Chevalier rencontre un jeune garçon : il vole à lui avec transport : — Est-elle mariée ? — Pas encore ; mais elle s'apprête à se rendre au moultier (à l'Eglise). — Elle n'est point engagée !... que je la voye... que je la voye ! Conduis-moi , ajoute-t-il , s'adressant au bucheron ; que je lui sois présenté ; il faut absolument que j'aye un entretien avec elle. Quelle témérité , interromp le jeune garçon ! vous concevez-là un étrange dessein ! Bon-homme, ce n'est pas aujour-

d'hui que vous pénétrerez jusqu'à notre Dame; vous prenez mal votre temps: mais croyez-moi, profitez de la fête: *il y aura largeffe*; on distribue des aumônes, & vous me paroissez en avoir besoin.

Créqui n'écoutoit point ces propos, & il pressoit le bucheron de le mener au château, & de lui obtenir la permission de parler à la Dame.

Ce qu'on lui avoit annoncé, n'étoit que trop véritable: Adele, vaincue par les sollicitations, par les ordres, par les prières de son pere & de Gérard, le visage baigné de larmes, mourante dans les bras de ses femmes, s'avançoit lentement vers l'Eglise. Sa bouche avoit enfin consenti au sacrifice affreux qu'on lui imposoit, tandis que son cœur plein de l'image de Créqui, se révoltoit contre un nouvel hymen. Le jeune Raoul la suivoit, éloigné à quelque distance. Plus loin paroissoit le vieux Banneret, porté sur un siege, & pleurant lui-même avec sa belle-fille. On voyoit ensuite le Sire de Renti, entouré de ses vassaux, & s'applaudissant des nœuds qu'il alloit former.

Quel spectacle pour Créqui! il a la fermeté de rappeler les forces de son ame. De quelque côté qu'il tourne les yeux, mille objets divers lui retracent ses pre-

mieres années , les jours de son bonheur , de son amour. Il apperçoit Adele , parée de tous les ornements , plus belle qu'elle n'avoit jamais été , livrée cependant à une profonde douleur. A cet aspect , un frémissement subit s'empare de tous ses membres ; toute son ame a paru s'élancer vers Adele. Le bucheron , qui ne perdoit pas unde ses mouvements , ne fait à quelle cause attribuer cette agitation. La voilà ! c'est elle , c'est elle , s'écrie le Chevalier ! que je lui parle ! Annoncez qu'un inconnu , de retour de la Palestine , a quelque chose d'intéressant à lui communiquer... hâtez-vous. Le bucheron va aux sentinelles qui gardoient les tourelles à la tête du pont : — Voici un homme , je crois que c'est quelque matelot échappé du naufrage , qui desireroit absolument avoir un entretien avec notre Dame. Ces gardes que notre ancien langage nomme des *questeurs* , repoussent avec mépris le villageois , & ne lui prêtent pas la moindre attention. Créqui n'attend point qu'ils aient rendu une réponse : il court à ces soldats , & leur adresse la même demande que le bucheron avoit faite pour lui ; on l'interrompt : — Que veut ce misérable ? il choisit bien son jour pour se faire présenter à notre maîtresse ! Il persiste. — Après la

cérémonie, on verra si on doit te procurer cet honneur... Après, dit le Chevalier transporté de colere!... il en reste à ce mot, & veut continuer sa route. On s'opposoit à son passage : on voit avec surprise un chien défaillant de vieillesse, se ranimer & se traîner jusqu'à lui, le caresser, pousser des hurlements de joie; on reconnoît Gerfault. Comment! se dit-on, cet homme ne seroit point étranger ici! Raoul, qui ne sauroit se vaincre à l'aspect de ce chien qu'il avoit aimé, le caresse à son tour, & ne peut s'empêcher de murmurer ces paroles : Il n'y auroit que toi, mon pauvre Gerfault, qui me seroit demeuré fidele! cependant il s'avançoit toujours, & éprouvoit de nouveaux obstacles.

La rumeur augmente; Adele en demande la cause : on répond qu'une espece de matelot, arrivé de la Terre-Sainte, sollicite la liberté de la voir & de l'entretenir; on ajoute que son extérieur annonce un malheureux qui implore la charité; Adele n'a entendu que les premiers mots : — Il vient de la Terre-Sainte! ah! peut-être aura-t-il connu Créqui; du moins on lui en aura parlé; qu'il approche, qu'il approche; oui, je m'entretiendrai avec lui de tout ce que j'aimois, de tout ce

que j'aime... & on veut que je l'oublie, que je le trahisse!

Les gardes sont alors les premiers à ouvrir le chemin à Créqui pressé de la multitude; il hâte sa marche; quand il est près d'Adele, qu'il peut jouir de sa présence, qu'il la voit embellie de tous les atours, & pour quelle fête! de quels coups à la fois il est frappé! ses yeux se couvrent d'un nuage; ses genoux fléchissent sous lui; la voix lui manque; il est prêt à tomber en défaillance. Etranger, dit Adele de ce ton qui va percer le cœur de Créqui, vous avez été à la Palestine? ... Ah! sans doute... sans doute; vous avez eu connoissance de mon époux?... quelle horrible destinée me l'a enlevé!... parlez... dites-moi... Il répond par ces mots mal articulés: — Oui, Madame, j'ai connu le Sire de Créqui... — Vous l'avez connu?... eh bien... eh bien... racontez-moi toutes les circonstances... n'en oubliez aucune; il n'en est point qui ne soit chère à ma douleur, & je veux m'en pénétrer, m'abreuver de toute l'amertume... vous l'avez vu mourir? — Madame, le Sire de Créqui est expiré, couvert de quelque gloire, pour avoir rempli le devoir de tout François jaloux d'acquitter ses obligations, pour avoir sauvé son maître; il est mort, Ma-

dame, en vous aimant... en vous aimant toujours... Et vous... pardonnez... vous dites... étoit-ce là ce qu'il devoit attendre ? vous allez... — Ah ! l'on voit bien que vous ignorez ce qui se passe en ces lieux... dans mon cœur déchiré de mille traits. Je vais... je vais mourir à l'autel... — Quoi ! si Créqui n'eût point succombé... — Ciel ! que ne peut-il renaître ? comme je volerois dans ses bras !... il faudroit... il verroit... jamais, non jamais on n'a plus aimé, & on n'a été plus malheureuse !... Je vous le dis : ce jour sera témoin de mon trépas, de la fin de tous mes maux ; non, je n'acheverai point cette union qui me désespère ; mon cher Créqui aura ma foi, toute mon ame, ma vie... Etranger, qu'avez-vous ? vous chanceliez !... vous gémissiez !... des pleurs vous suffoquent ! — Vous l'aimez donc encore, cet époux qui vous adora... qui vous adore... — Qui m'adore !... qu'est-ce que j'entends !... il ne seroit point au rang des morts !... il vivroit !... — Oui, il respire... — Il vit !... ah ! où est-il !... où est-il ?... que je le voye... que je coure... que je meure dans ses bras !... où est mon cher Raoul ? A vos genoux, ma chère Adele, (s'écrie le Chevalier accablé de l'excès de ses transports, & au milieu d'un tor-

ent de pleurs, à vos pieds; mes malheurs, mon amour, mon amour, le chagrin de souffrir loin de votre présence, ont défiguré mes traits : mais reconnoissez Créqui, votre fidele amant, à son cœur pénétré de la plus vive tendresse, à ce gage de votre amour. (Il lui montre le brasselet.) Et vous, avez-vous conservé cet anneau?... Adele n'a que la force de tendre sa main à son époux, & de lui montrer cette bague qu'elle a toujours portée; le Chevalier la couvre de baisers & de larmes de joie. Adele, presque sans connoissance, soutenue par les femmes, reprend l'usage des sens, pousse un cri : — C'est vous, mon cher Créqui ! & aussi-tôt elle s'est précipitée dans ses bras.

Le jeune Raoul accourt : il voit sa mère dans le sein d'un inconnu. Etonné, il lui demande quel il peut être. --- Mon fils... c'est votre pere, votre Seigneur : apprenez, prosternez-vous (1) devant lui.

(1) *Prosternez-vous*, &c. Une des vertus de l'ancien temps que nous devons regretter, c'est cette espece de respect religieux dont les enfans étoient pénétrés pour leurs auteurs. On relit encore avec plaisir les vieilles expressions qui étoient dans la bouche de la jeunesse de ces siècles : *Mon-*

Mon enfant, s'écrie le Chevalier ! il le couvre de ses embrassements ; il répète avec ivresse : C'est mon fils que je vois, que je presse contre mon cœur !

Pourquoi le pinceau ne sauroit-il exprimer de pareils tableaux ? quelle situation que celle de Créqui & d'Adele ! comme leurs ames sont ravies, transportées ! comme elles succombent sous la violence de tout ce qu'on peut éprouver de plus délicieux dans l'extase du sentiment ! quelles larmes l'un & l'autre répandent ! C'est vous , ma chere Adele ! Quoi ! mon cher Créqui , je vous retrouve ! vous m'êtes rendu ! nous vivrons encore l'un pour l'autre ! Ils répètent vingt fois ces paroles touchantes ; ils gardent ces silences si expressifs , qui sont le langage du cœur. Qu'ils ont oublié leurs disgraces ! que ce couple heureux est enivré d'un pur amour ! ils ne se lassent point de se regarder , & de se pénétrer tous deux à longs traits de la plénitude d'une félicité qui approche de l'enchantement céleste.

Cette nouvelle inattendue cause une

seigneur mon pere , Madame ma mere , &c. le moment où la vénération qu'inspire la nature pour nos parents , s'est affoiblie , a été la perte des mœurs & des vrais plaisirs.

espece de tumulte ; on ne se rassasie point du plaisir de voir Créqui ; il attache tous les regards , tous les cœurs ; on vient se jeter en foule auprès de lui ; on lui baise les mains ; on embrasse ses genoux : — C'est notre bon maître ! c'est notre bon maître ! Ce cri universel est porté jusqu'à Gérard : — Qu'ai-je entendu ? que dites-vous... mon fils... Raoul... — Oui, Monseigneur, votre fils ; lui-même ! il n'est point mort , ainsi qu'on l'avoit publié... Le vieillard oublie son âge , ses infirmités , s'élance de son siege , fait quelques pas : — Il seroit possible !... ce ne seroit point un faux rapport !... qu'on me traîne jusqu'à lui... je sens... je sens... je mourrai de joie.

En effet , le vieux Banneret , appuyé sur des domestiques , redouble sa marche ; on croiroit qu'un miracle lui a rendu la vigueur ; il se précipite sur le Sire de Créqui : — C'est toi , mon cher Raoul ! Le Chevalier reconnoît son pere , & s'élançant à son tour dans ses bras : — Mon pere ! mon tendre pere !... je vous revois !... — Ah ! mon fils... Raoul ! Raoul !... Ce sont les seules expressions qui échappent à Gérard. Pendant quelques moments , il perd la voix ; l'effort de la tendresse la lui rend : — Mon fils... mon fils... mes

yeux te voyent à peine... mais... mon cœur te sent, mon cœur te sent... reste sur ce cœur que tu ranimes; cher enfant!... je tiens Raoul dans mes bras! ô mon Dieu, tu peux m'ôter la vie; tu m'as rendu mon cher fils! je l'ai revu: je meurs content. Le Chevalier ne répondoit que par des larmes; il ferroit tour-à-tour contre son sein sa femme, son enfant & son pere.

Le retour de Créqui s'est répandu par des acclamations sans nombre; le Sire de Renti, qu'une affaire imprévue avoit appelé aux extrémités du château, ne sauroit ajouter foi à ce bruit: il accourt; il est bien éloigné de reconnoître Créqui sous cet appareil de la misère: cependant il s'approche; il doute s'il en croira ses yeux; le Chevalier lui dit avec un ton de sentiment mêlé de gayeté: Oui, c'est moi, mon cher Renti, que les malheurs ont chargé au point que vous avez de la peine à me reconnoître: mais mon cœur est toujours le même; je me flatte que vous ferez assez galant homme pour me laisser ma femme. Renti, étonné, confus, vole dans les bras de son parent: — Mes regards ne me trompent point! c'est vous, Chevalier! Adele a trop de vertu pour ne pas vous apprendre la vérité: vous saurez que
je

je l'ai aimée avant qu'elle fût votre épouse , & elle me sera chère jusqu'au dernier soupir. Le desir de maintenir ses droits , ceux de votre fils , vos intérêts mêmes , l'impatience d'arracher l'un & l'autre à la tyrannie d'un indigne ravisseur de vos biens , voilà ce qui m'animoit autant que mon amour. Encore une fois , je m'en rapporte à la générosité d'Adele ; je crois avoir mérité son estime & la vôtre. Mon cher Créqui , je la remets dans vos bras ; souffrez tous deux que je reste votre ami le plus fidele & le plus défintéressé ; je ne vous demande d'autre reconnoissance que les sentiments qui me sont dus. Il continue avec attendrissement : Chevalier , la fête étoit prête ; c'est toujours mon bonheur que nous allons célébrer : c'est le bonheur de Créqui , du plus cher de mes amis & de mes parents.

L'heureux époux d'Adele est pénétré de la noblesse d'ame de son rival. — Sire de Renti , n'appréhendez point de ma part une honteuse jalousie , qui n'est faite ni pour Adele , ni pour moi. Sa vertu & la délicatesse de votre honneur doivent me rassurer ; je veux , après son époux , que vous soyez ce que ma femme chérira le plus ; voudriez-vous que je vous cédasse en générosité & en amitié ?

Créqui va se revêtir d'habits convenables à sa nouvelle situation; il revient environné d'une foule de vassaux qui ne se laissoient point de crier : *Noël ! Noël !* Le banquet fut digne de la fête ; *on y fit largesses* (1). Le Chevalier, comme un autre Enée, après le repas, raconta ses aventures ; toute l'assemblée éprouva les diverses révolutions qui l'avoient agité ; il fit couler des larmes ; on finit par se livrer aux transports d'une joie universelle. Baudouin, avec ses partisans, avoit disparu du château ; Créqui eut dans la suite assez de grandeur d'ame pour recevoir ses excuses, & lui pardonner. Tout se ressentit de sa bienfaisance & de ses libéralités ; le bucheron en reçut des marques éclatantes ; il n'y eut pas jusqu'au chien fidèle dont il n'eût un soin extrême ; les attentions de son nouveau maître lui pro-

(1) *On y fit largesses*, &c. Les Princes & les Bannerets qui cherchèrent bientôt à les imiter dans les occasions éclatantes, comme l'élévation à la chevalerie, le jour du mariage, un tournoi, une fête donnée à propos de quelque victoire remportée, faisoient crier *largesses* à plusieurs fois. On distribuoit à ceux qui étoient présents, des dons de différente valeur : la bienfaisance & la générosité étoient les premières vertus d'un Chevalier.

longerent la vie. A l'égard du vieux Banneret, le retour de son fils lui avoit causé une émotion si violente, qu'il survécut peu à cet événement inattendu. Il expira dans les bras du Chevalier, en répétant : Je n'ai plus rien à désirer au monde, Dieu a comblé tous mes vœux : j'ai revu mon fils, & c'est sa main qui ferme ma paupière ! Créqui le pleura amèrement ; il fonda un monastere (1) en son honneur, fit même relever & embellir ceux qu'avoient bâtis ses ancêtres, & il eut la consolation de vieillir avec sa chère Adele.

(1) *Un monastere, &c.* L'abbaye de Ruisseauville en Artois. On s'est beaucoup élevé contre cette coutume de nos peres, de fonder des établissemens religieux ; peut-être ont-ils poussé trop loin à cet égard leurs libéralités : mais on demande si la prodigalité de leurs enfans pour satisfaire un luxe effréné & destructeur, ne mérite pas de plus justes reproches. Il vaut mieux certainement avoir assuré l'existence de gens qui ont été utiles à la Religion, aux arts, à l'agriculture, à l'amélioration des terres, qui ont fait de nos déserts & de nos landes, des campagnes riantes & fécondes, que de sacrifier les fortunes de familles entières, à l'insatiable avidité de viles courtisanes sans pudeur, d'où émane aujourd'hui cette corruption physique & morale, qui, tôt ou tard, entraîne la perte des Etats.

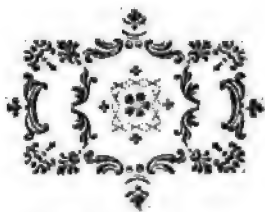
L'un & l'autre s'aimèrent comme deux tendres amants jusqu'au tombeau , & ils terminèrent leur vie en laissant une postérité (1) qui ne dégénéra point de ses aïeux. La Picardie & l'Artois semblent de concert avoir pris plaisir à consacrer la mémoire du Sire de Créqui : la romance qu'on va lire , & qui est composée dans l'ancien idiôme de ces deux Provinces, en est une preuve bien convainquan-

(1) *Une postérité , &c.* La première branche de Créqui , famille mentionnée dans les titres dès 857 , portoit d'or au créquier de gueules ; les Ailly & Mailly avoient également des armes parlantes : de-là ce dicton :

„ Ailly , Mailly , Créqui ,
 „ Tel nom , telles armes , tel cri.

Cette illustre Maison est tombée dans celle de Blanchefort , par le mariage de Marie de Créqui , fille unique de Jean, VII^e. du nom, Sire de Créqui & de Canaples , Prince de Poix , contracté l'an 1543. Antoine , leur fils aîné , fut institué héritier des biens de la Maison de Créqui , par son oncle maternel , Antoine de Créqui , Cardinal , Evêque d'Amiens , à condition par lui & ses successeurs d'en porter le nom & les armes. Blanchefort , famille du Limosin , porte d'or à deux lions léopardés de gueules : c'est ce dernier écusson que représente le fleuron qui termine cette *Nouvelle*.

te : la véritable existence est ce renom
immortel porté à l'avenir de bouche en
bouche, jusques dans celle du peuple.
Cette tradition naïve qu'on peut appeller
la voix de la vérité, est au-dessus de tous
les éloges ; & ce langage qui n'est point
équivoque, ne sauroit être soupçonné d'a-
dulation, ni d'intérêt.





R O M A N C E,
CONTENANT L'HISTOIRE
DU SIRE DE CRÉQUI,
Composée vers 1300.

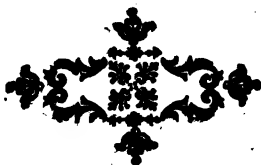


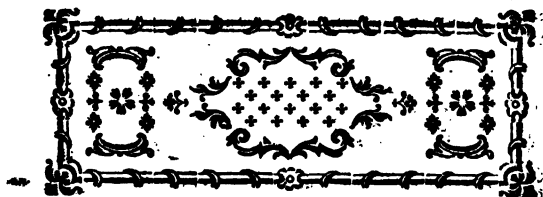
ON croit faire un vrai présent au Public, en lui procurant la connoissance de ce monument (1) précieux de notre vieille Poésie. Les personnes qui se sont sauvées de l'infection du bel esprit, & qui sont encore quelque cas de la vérité & du naturel, liront avec plaisir ce petit Poème; car c'en est un dans toutes les formes. Ce qui leur paroîtra singulier, c'est qu'elles en trouveront le renouvellement imité de celui de l'*Odyssée*. La Dame de Créqui est une seconde *Pénélope*: mêmes incertitudes

(1) *De ce monument, &c.* On craindrait de manquer à la reconnoissance, si l'on taisoit le nom de la personne à laquelle on est redevable de cette Romanes intéressante. On la tient du Pere Daire, descendant de ce célèbre Daire, qui fut le digne compagnon d'Eustache de Calais. Cet estimable Religieux, Bibliothécaire de la maison des Céléstins à Paris, s'est rendu recommandable par ses connoissances dans nos anciennes chartes, & dans d'autres parties de la littérature Française, &c.

de sa part , mêmes questions à son mari. Cela prouve qu'Homere n'étoit pas inconnu à nos anciens Versificateurs & Romanciers. Les amateurs du merveilleux s'amuseront du prodige , qui , du fond de la Syrie , transporte Créqui dans le Boulonnois ; ils se plairont aussi à voir ces cygnes qui viennent rendre à propos une moitié d'anneau , dont la découverte complete l'action.

On peut assurer qu'on s'est piqué de fidélité , en publiant l'original tel qu'il est ; on a eu la scrupuleuse attention de n'y rien changer.





ROMANCE,

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

Composée vers. 1300..

Ly Roy Loys le Josne heyant empreins se
crois (a)
Voulieres li suiivre tous lies brafs Frenchois,
Cuentes (b), Prinches & Barons, toute josne
nobleisse
As'enrolier trestous montroient bien de l'preisse.

Eun pouissant Chievalier, jouxte le Boulon-
noy (c),
Treis noble, posseiffant (d) del cunctey (e) de
Ternoy..

(a) S'étant croisé l'an
1147, tous les braves
François voulurent le sui-
vre.

(b) Comtes.

(a) La terre de Créqui
est située en Artois, sur
les confins de Picardie.

(d) Possesseur.

(e) Comté.

Ly quint, avec le vieil Sire Guiard son pere
(f),
Si croisa pour alier-ous lius saints à le guiere.

Chiou Chievalier estoit preux & de boen renom,
Doutable (g) & qui portoye de Créki le surnom,
Pour sie compaigne avoye espousié eune femme,
En cheile meisme anneye, qui estoit foirt belle
Dame (h).

Lie Dame estoit encheinte adonc s'enrole-
ment (i)
Que fesi (k) sen Baron sans sen assentement (l),
Maugriés us & cousteume, dont feut si astris-
tiyée
K'ones en avoye mie veue de si déconforteyée.

Moes (m) li boen Chievalier féal & treis cour-
tois,
Par amitié se Dame toudis reconfortois.
L'enhortant (n) d'assentir à sie sainte pour-
meisse (o),
Sans pleus l'en destourbier (p) par si grande
destreisse.

Le vieil Sire à le Dame disoit en l'enhortant :
Outremer gion (q) esté deuriant (r) menjosne
temps ;

(f) Le Poète, peut-
être, a voulu dire Gé-
rard, qui fit le voyage
de la Terre-Sainte avec
Godefroi de Bouillon.

(g) Redoutable.

(h) Fort belle.

(i) Etoit enceinte lors-
qu'il se croisa.

(k) Fit son mari.

(l) Son consentement.

(m) Mais le bon.

(n) L'exhortant.

(o) De consentir à la
promesse qu'il avoit faite.

(p) Détourner.

(q) J'ai été.

(r) Durant.

Enroliéy où m'envoye sans congiéy de mien
pere ;
Sye en feu bien geoyeu (f) estiou (s) me Dame
mere.

Vos Barons (u) veyra teïl peregriner sien Roy
Sen alier ous lius saints bataïller pour la foy ,
Et josne & preux demourier oïseux en Frenche
A trente ans ? il aroye (x) vergogne & mes-
prisienche (y).

A le parfin (z) le Dame pouffiéye par devotion
Feut riesfout (a) d'assentir ou vœu de sen Baron :
S'enrolieres (b) aveuk ly estous deux de sies
freres (c)

Et vingt-sept Escuyers rengiés subs se banniere.

Qnand le nouviel feu veneue deu (d) trieste
partement (e),

Le Dame dans sen lit plouroye amérement ,
Li Chievalier perplex , oultragiéy (f) de trieif-
teïsse ,

Le print enter sies bras , & foet (g) chele pour-
meïsse :

(f) Joyeux.

(s) Aussi.

(u) Voyager, du La-
tin *peregrinare*.

(x) Il auroit.

(y) Mépris.

(z) A la fin, enfin.

(a) Fut résolue, déter-
minée.

(b) S'enrôlerent, par-
sirent aussi.

(c) Que Gérard eût
d'Iolande, fille de Bau-
douin III, Comte de Hai-
naut, Raoul, & quelques
autres que Moréri ne
nomme pas.

(d) Quand l'ordre fut
arrivé de leur.

(e) Triste départ.

(f) Outré, accablé.

(g) Faire.

470 *Nouvelles historiques.*

Giou te jure mamie amour & feyaulteye ;
 Si ly prentant (b) sie main, sen anniau li a
 ostéye,
 Soudein léyhant rompu & mis en deux parties,
 Sy li en ballia eune, & wardia (s) li moitiés.

Chele moetié d'anniau pour nos nocphes (t)
 béni.

Toudis (l) giou (m) wardereye come feal mary;
 Sie geamoie (n) geou reviens d'eu sainr peri-
 grinaige,

Giou vos raportereye de me foy chou (o) chier
 gaige.

Quand li jor nouviel (p) feut avenu le mastin,
 Li Chievalier se Dame à menéye par le main
 Empriey (q) le vieil Sire, sen Seigneur & son
 pere,

L'adseurant (r) que il voulsit (s) toudis le te-
 nir chiere.

Le vieil Sire le Dame tout en pleurant bésia (t) ;
 Le Chevalier en terre a gienoux se gietta :
 Chier Sire, men boen pere, pour men pere-
 grinaige,

Voulfissiez (u) my benir pour chiou lointain
 voyaige.

(A) Prenant.

(2) Garda.

(k) Noces.

(l) Toujours, à jamais.

(m) Je garderai.

(n) Jamais.

(o) Ce cheu.

(p) Le jour nouveau.

(q) Prés.

(r) Le conjurant, le

préant.

(s) Voulut.

(t) Embrassa.

(u) Veuillez.

Le vieil Sire fies hyeux & fies deux mains
 lievant,
 Oh Chiel, clama (x) tout haut : Seigneur om-
 nipotent,
 Beniffies men chier fieus (y) en chele sainte
 guiere,
 Et si le rameney en se natale terre.

Sie bñict apriés (z) li deux de fies fieus mes-
 neys (a),
 Apriés liens acolia (b) avœuk tous lies croisiéys,
 Que le boen Chievalier mesnoye subs sie ban-
 nière,
 Pour allier conter (c) lies Turks, en le Sainte-
 Terre.

Brief adious fesi, montant sen palefroy (d);
 Adonc trompes & clairions sonnieres (e) à haut-
 tes vois;
 Le noble troupe estoye nombrieuse & legiere;
 Eün escuyer portoy se crois seur se banniere.

Sy chievanchieres tant, qu'ils rateindirent l'ost
 (f)
 Qui gea (g) estoye en route, estant partye
 pluustost;
 Onks on ne avoye my veu eune sy belle arméye,
 Ne si gente nobleisse, ne sy bien esquipeye.

-
- | | |
|-----------------------|------------------------|
| (x) Cria. | (d) Cheval. |
| (y) Fils, enfant. | (e) Sonnerent, reten- |
| (z) Après lui. | tirent. |
| (a) Moins âgés, plus | (f) Rejoignirent l'ar- |
| jeunes. | mée. |
| (b) Donna l'accolade, | (g) Déjà. |
| (c) Contre, | |

472 *Nouvelles historiques.*

Lieschons (b) lies cheminer & alier outremer;
Pour remembrer leurs foets (i) faulroy (k) eun
libvre entier;

Chele sie noble empreinse., & sy nombrieuse
armade

Estoye croires (l) nommée des Frenchois le
croisade.

Rebrouchions (m) vers le Dame qui en peu se
accoukia (n)

Deun biaux sieus kiste mere eun (o) petit con-
folia;

Le vieil Sire en senty eune teile lieffe

Qu'il cachia de sen cuer (p) tous riestans (q)
de trieisteisse.

En brief (r) il despekia des lettres ou Chievalier
Empriey Satalie (s) poihis (t) d'outremer,
La eil (u) fût advisiés (x) que deun sieus estoy
pere,

Et quen sentéye estoient l'enfanchon & sie mere.

Chele boefne nouvelle grant joyey ly caufia,
Ches afins & amès soudain eil assemliä (y);
Grant feste en feut meneye avœuk sen parentaige
Dont boen nombre avœuk ly estoient dou saint
voyaige.

(A) Laissions las.

(i) Faits, exploits.

(k) Il faudroit.

(l) Encore.

(m) Retournons.

(n) Accoucha.

(o) Un peu.

(p) Son cœur.

(q) Le reste.

(r) Dépêcha.

(s) Proche la ville de
Satalie.

(t) Pays.

(u) Il.

(x) Eut avis.

(y) Assembla.

Cheile grande lieffe ne deuria (z) mie lointems:
Advint eune rencontre avœuk les mescreoyans,
Lie Chievalier mesnoy tout premîer sie banniere,
En eun paissiage (a) hastrecht (b), l'ost estoy
loin derriere.

Deus bannieres suihoient (c) chele dou Chieva-
lier,
Er montoit apriés ly cheu foert hastrecht sentier
Subs (d) luers (e) chiefs lies Sires de Bresteul
(f) & Warennas (g)
Des noibles cheiefs trois routes (b) faisoient eune
chentaine (i).

Lies Turks en hault du mont ly paissiage war-
doint (k),
Tout oufy (l) dreus que greisse luers fleisches
descchoint.
Seur les Crestiens, lies queus (m) a coups d'es-
pées
Combatoynt pour fourchier de cheu hault mont
l'entreye.

Lies freres ou Chievalier Roger (n) & Gode-
froy (o)

(r) Dura.
(a) Passage.
(b) Etroit, resserré.
(c) Suivoient.
(d) Sous.
(e) Leurs Comman-
dants.
(f) Breteuil, famille
de Picardie.
(g) Varennes, autre fa-
mille Picarde.

(h) Troupe de gens de
guerre, compagnie.
(i) Centaine.
(k) Gardoient, défem-
doient.
(l) Aussi drus.
(m) Et eux.
{ (n) Personnages in-
{ (o) connus aux gé-
néalogistes.

474. Nouvelles historiques.

Fueres (p) occhis dies Turcks ou premier dé-
saroy,

Avonk plus de vingt de luers pleus forts gendar-
mes :

Moes pour chiou lies Crestiens n'en prenoient
mye d'allarmes.

Lies mes croyans en haut tout been (q) ou lar-
gue (r) estoient ;

Lies Crestiens en montant vaillamment comba-
toient ;

Le Sire de Créky deun moult (s) & hault cou-
raige

Batailla longuement pour fourchier ly paiffaige.

Moes adonk quen avoye foerchy (t) lies mes-
croyans ,

Revenoit en leur plache toudis deus fois autant ;
Là fueres occhis lies Sire de Brestoul , & Waren-
nes ,

De Maigneux , (u) & Montguay , (x) autres par
chinquantaines.

Lies pleus (y) preus , qui estoient enter lies es-
cuyers ,

Qui avoynt been waignieys (z) esprons dit
Chievaliers ,

(p) Furent tués au pre-
mier choc.

(q) Bien.

(r) Au large , à l'aïse.

(s) Grand.

(t) Forcé.

(u) Maigneux, famille
de Picardie.

(x) Autre famille de
France.

(y) Plus.

(z) Gagné.

Fueres lies hoirs die Maumey (a), de Brimeu (b), de Creisseike (c).
Die Houfding (d), die Sempy (e), & Boergne (f) Deisseike.

Tretous y fueres occhis, & bien dies warletons (g)
Noïbles & joefnes qui n'avoynnt my barbe ou mentons,
Ly pietot die Clety (b), avœuk Jehan de Surresnes (i),
Willaume de Biaurain (k), avœuk Pierron Dalenes (l).

Dies trois routes n'estoynt plus que vingt combattans;
Lies Turcks seur ly mont étoint plus de trois chents :
Lie Chievalier en feit moult desconfitures,
Puis kehitt (m) seur lies mörts tresperchéys de navreures (n).

(a) Famille Françoisse, peut-être Mammez, alliée à celle d'Ailly.

(b) Famille Picarde, connue dès l'an 1253.

(c) Cresèques, de la même Province.

(d) Peut-être Hodicq Courteville, allié aux Gouffier.

(e) Alliée à la maison de Bournel.

(f) Ce borgue est inconnu.

(g) Jeunes Officiers volontaires.

(h) Biche Cléri, maison alliée aux Creve-Cœur.

(i) Autre famille de France.

(k) Maison connue en 1206.

(l) Autre sur laquelle les renseignements nous manquent.

(m) Tomba.

(n) Blessures.

476 *Nouvelles historiques.*

Adonck le cuer failloit (o) ou pietit (p) diemou-
rans ;

Dies trois routes ny estoit plus que sept ries-
tans ;

Tous autres prins ou morts estendus de seur terre
Des sept trois navréys (q) ensemble rebrouchie-
res (r).

Lies noms dies Chievaliers dies sept rescapéys (s)
Dou poihis die Ternqi feut le Seigneur d'En-
biéys (t)

Aveuc Jean d'Azincourt (u) & Hugues de Hu-
mieres (x)

Lies autres estoit venus de Freche à cheile
guiere.

Sy rateindires (y) l'ost estians tous déconfits (z),
Moult doeul (a) en menieres (b) luers affins &
amys ,

Sye pourmires (c) tirier de luers trespas vangian-
che ,

Et de lachier perdus cheile maudire engianche.

Ralons (d) veir que foesoynt par nouyct (e) lies
mescroyans :

Lies corps dies Crestiens morts eils aloynt des-
pouillans.

- | | |
|---|----------------------------------|
| (o) Manqua , faillit. | (x) Autre , connue dès |
| (p) Au peu de gens qui
restoient. | 1340. |
| (q) Blessés. | (y) Rejoignirent. |
| (r) S'en retournerent. | (z) En désordre. |
| (s) Réchappés | (a) Deuil. |
| (t) Dubiez , maison al-
liée aux Gouffier. | (b) En menèrent , en-
eurent. |
| (u) Maison alliée à celle
de Rubempré, | (c) Promirent. |
| | (d) Retournons voir. |
| | (e) Nuit, |

Chetuy don Chievalier sens forche & sens leu-
miere (f),

Emmy (g) lies morts estoy gifant defeur le terre.

Comme on le despouiloy, sy trefmua (b) been
foert :

Eun archier, le veyant, cryea : cil ny est mye
mort ;

Sy ne le faut occhir chey (i) le chief de le route,
On le racatera (k) benu ker (l) sens neule doute.

Adonk on le querkia (m), loyey (n) en eun
mantel (o),

Seur eun keval (p) cil seu mesnéy en eun ha-
mel (q) ;

Là ou en vilétia (r) ses navreures morteiles
Defeur lies quiels ont meit unguens & apareiles.

Li povre Chievalier ne avoye neul sentiment,
Pour (s) chlou que il avoye perdu par tro de sang:
Moes come josne estoy & de foerte nature,
On cuidia (t) que il polroy warir (u) de cheis
(x) navreures.

Lies sens & le parole ly estians retournéyes,
Cheu, feut pour sie douloir (y) die se calamitéys.

(f) Sans connoissan-
ce.

(g) Parmi.

(h) Remua.

(i) C'est.

(k) Rachetera.

(l) Bien cher, chère-
meut.

(m) Chargea.

(n) Lié.

(o) Et enveloppé dans
un manteau.

(p) Cheval.

(q) Hameau.

(r) On visita.

(s) Parce que.

(t) Penfa, crut.

(u) Pourroit guérir.

(x) Ces.

(y) Plaindre, lamenter.

478 *Nouvelles historiques.*

Que de misieres las en eun si dur servaige!
Volroy (z) been mieus moirir que vivre enes-
clavage.

Li moestre (a) qui l'avoye a ly pour sen butin,
Ly fesit amitié (b), ly fit besier sie main :
Li Chievalier noyoyst (c) mye rien de sen len-
gaige,

Moes veit bien que il ne voloy my li foere ouf-
traige.

Si kiera (d) ai gienous mitan (e) d'un anniau d'or
Qu'il monstra qu'on avoye prins despouillant sen
corps,

Enclos en eue bourfin (f), avœuk un relikiaire,
Qui ly furent rendeus par pitéy (g) sie misiere.

Gea (b) eil sie warissioy (i), cuidant si raca-
tier (k),

Pour deux chens bezians (l) d'or, despekia
messagier

A l'ost des Frenchoys, moes foefans (m) cheu
voyaige,

Feut occhis des Crestiens qui fieres (n) moult
carnaige.

Dies mescreoyans boen nombre estant tous dé-
confis,

(z) Il voudroit.

(a) Maître.

(b) Amitié.

(c) N'entendoit.

(d) Redemanda.

(e) La moitié.

(f) Petite bourse.

(g) Par pitié de.

(h) Déjà.

(i) Guérissioit.

(k) Racheter.

(l) Besan, monnoie
des Emperours de Con-
stantinople.

(m) Faisant.

(n) Firent.

Ou parfond de Sourye (o) fen maestre adonk ly
enfuyt :

Faleut que il ly suiht (p) en deure servitude,
Sen esclavage adonk comenchia ly estre reude.

A l'ost dou Roy Loys on cuidoy pour chier-
tain (q)

Lie Chievalier occhis avœuk been pleus de vint,
Been nobles escuyers servians tub sie banniere,
Sies affins & vassiaux avœuk sies deux freres.

Lies premiers messagiers qu'en Frenche on des-
pêkia,

Aportires nouvelles die tous cheys trespassa
(r) :

Se Dame, en l'apprendant (s) keut (t) en terre
palméye;

Li vieil Sire Gierard (u) onkes n'eut mye san-
téye.

Peu apreys morut le vieil Sire d'ennuy.

Le Dame ot been voleu morir avœuk-s ly,
Neress (x) enfenchon, pour qui le povre mese
Toute desconfortéye, lamentoye sie misere.

Eun frere ou Chievalier en Frenche demouréy,
Vouloy dies castellenies (y) se fœre adheri-
tiéy (z)

- (o) La Syrie.
- (p) Suivit.
- (q) Sûr, certain.
- (r) Ces morts.
- (s) L'apprenant.
- (t) Tomba.

- (u) Gérard.
- (x) Si ce n'eût été le
jeune enfant.
- (y) Des châteaux.
- (z) S'emparer, se ren-
dre héritier.

480 *Nouvelles historiques.*

Pour tollir le meneur (a) de sen droit d'heritaige,
Pour chiou le povre Dame enduroye moult ou-
traige.

Lie povre Chievalier quy gea estoy mesnéy
Ou poihs de Sourie, en se captivetéy,
Pourmetoy beén toudis sen racapt (b) a sen
mœstre
Queavoye commenchyéy pareune boesne lettre.

- Moes falloy stapendant (c) servir & besoingnier,
Lie povre esclave, las, ne savoye neul mestier,
Par pitey on lie meit a wardier (d) lies ouail-
les (e)
Subs eun premier berkier (f) qu'avoye tro de
bestailles.

Lie povre esclave, las, (g) en wardiant les
troupiaux,
Clamoy toudis a Dious (h) sœre finir sies maux :
Moes jamoes ne pooit (i) oyr neules nouvelles
De Frenche, & diemouroit soumisous Infidelles.

Gea sept annéys passéys de sie captivetéy,
Morut sen mœstre quy de ly avoye pitéy;
Vendu feut ou markiéy (k) tout enfy queeune
beste,
Et visitéy tout neud dies piéyes dus qua se teste.
Si

(a) Soustraire le mi-
neur à son droit, le lui
enlever.

(b) Rachat.

(c) Cependant.

(d) Garder.

(e) Moutons.

(f) Berger.

(g) Hélas!

(h) Dieu.

(i) Pouvoit.

(k) Marché.

Si feut vendit been kier, (1) estiant coïres (m)
 foert & biau,
 Deun sy grand corfaige (n) qu'on n'en voye-
 mie sie hault.
 Et disoy r'on de ly qu'esloy noble de Frenche
 Qui seroy racatéy de nombrieuse finenche.

Sy esqueut (o) à eun mœstre foert deur & feu-
 rieux,
 Qui haihoit (p) tous Crestiens, & forchenéy (q)
 contre eux,
 Sy ly feit endeurier le plus reude esclavaige,
 Et tout de prime abord l'y fesit forche (r) oulf-
 traige.

Regnie (s) tie lay, tes gen's : jou tie dissebreray
 (t) ;
 Teu voy been que t'retois eils t'ont abandonnéy ;
 Lesche (u) tie chirconchire, nos propheite res-
 clame (x),
 Disoy teil, teu eras terres, pecunes (y), &
 feme (z).

Tondis le poursuihoy, volant que il reynia
 A le loy dies Crestiens, & qu'en Mahom (a)
 cuidia (b) ;

(1) Bien cher.

(m) Encoré.

(n) Corfaige, stature.

(o) Echut.

(p) Haiïsoit.

(q) Forcené.

(r) Force, beaucoup.

(s) Reine, abjure.

(t) Délivrerai.

(u) Laisse-toi circon-
 cire.

(x) Réclame, aye re-
 cour.

(y) Pécune, pécunia,
 argent.

(z) Femme.

(a) Mahomét.

(b) Crut.

482 *Nouvelles historiques.*

Pour chlou en eune tour enclos, kerkiey (c) de
keines (d),
Lypovre esclave feut mys à deures cadeines (e).

Moes, tandis qu'en Sourye tant de maux endu-
roye,
Le Dame estiou (f) en Frenche perscutéye ef-
toye :
Sien biau frere voloy embler, maugréy jof-
tiche (g)
Lies terres de Créki, fessin (h), & appendi-
che (i).

Li pere de le Dame estoy loin demourant
En poihis de Bertaigue, (k) eun Seigneur foert
poissant :
Moes par tros eslongiéy (l) pour foere le de-
fenche (m)
De sie sieule (n) qui n'avoye preys d'yelle af-
siestanche (o).

Si voloy que lie Dame print pout sen défensieut
Eun deuxieme Baron, & foert noble Seigneur,
Qui been enamouréy (p) d'ichesse beile Dame,
Dies lointemps poursuivoy (q) à l'avoir pour se
feme.

-
- (c) Chargé.
(d) Chaines.
(e) Peines, tortures.
(f) Aussi.
(g) Justice.
(h) Freslin.
(i) Dépendances.
(k) Bretagne.

- (l) Eloigné.
(m) Défense.
(n) Sa fille, peut-être
Mahaud de Craon.
(o) Assistance, secours.
(p) Amoureux.
(q) Poursuivoit, cher-
choit.

Mœs toudis (r) en Sourye il povre esclave es-
toyt

Ou coupleit (s) d'eune tour qui n'avoye mie de
toict,

Ou le soleis dardoy fynon seur lies monteye (t)

Ou (u) affieyé eil estoy le loing de le journée.

Eune esculéye (v) de ris, & eune postéye (x)
d'ieau.

Eune maneye (y) d'estrain (z), tous les jours
eil avoye :

Dies menotés à sies mains, a sies piéys des en-
traives,

Par eune lungue (a) keine ou meur tenoye li es-
clave.

D'aucuenes fœs sen mœstre voloy que il des-
chendits (b),

Pour regnyer se loy sie lie pressoy toudis,

Et le fesoÿ fessier (c) avœuk eune escourgieye (d)

Jusqu'au sang ruchelier (e) de se char escor-
cheye.

Durant preys de trois ans feut toudis martiré
(f),

(r) Cependant, tou-
jours.

(s) Au plus haut.

(t) Degrez de l'escalier.

(u) Affis.

(v) Ecuellée.

(x) Portée d'eau.

(y) Poignée, plein la
main, manafa.

(z) Paille, chaume, ef-
tramen

(a) Longue.

(b) Descendit.

(c) Fouetter.

(d) Lanier, fouet.

(e) Ruisseler, couler.

(f) Tourmenté, mar-
tyrisé.

484 *Nouvelles historiques.*

Sans que peur des tourments eil voulsy (g)
renzey (b),
Sy ne pooit morir maugréy tant de souffrenche,
Et sy n'esperoy mye riechevoir (s) alliegien-
che (k).

Chiou mau (l) mæstre veant que il ne voloy
cangier (m),
Que jeamoes on ne venoy pour lie racatier (n),
Dépiréy (o) ly dist: diemmain sans différenche (p),
Teu sera estrangléy en me propre presenche.

Lie pove esclaiue, adonk se veant condempnéy,
Quy morit désiroy de boëme volentéy,
Se treveia (q) consoléy entendant sie séménche,
Et que finer alloye se lungue penetenche.

Remontéy a le tour, a giendoux sie gessir,
A Diours, a notre Dame sen aime comment-
dia (r),
Au hoen Sainct Nicolay fait estiou se priere,
Puis lassiey (s) s'endormoit, coukiéy (r) a plate
terre.

Le jour estoy venen; le soleis sie lievoy (u),
Quant l'esclaiue cuida que l'on le reveillyoy,

(g) Voult.
(k) Racher.
(i) Recevoir.
(s) Soulagement.
(l) Mauvais.
(m) Changer.
(n) Racheter.

(o) Plein de dépit, de
rage.
(p) Retard.
(q) Trouva.
(r) Recommande.
(s) Las, fatigué.
(r) Couché.
(u) Levoit.

En eun bos (x) sie treuvia, & sies keines rom-
pues :

Sy pensia que il resvoy, ou avoye la berlue.

Sies pieys, sies mains sentiant ni estre plus at-
taquéys (y),

Eil sie dreschia (z) tout droict, & sie meit a
marchiëys,

Tout en bröchiand (æ) li bos, cuidant, emmy
sien (b) somme,

Que deslibrey (c) l'avoye quenque pitoyable
homme.

Eil pourpensoy (d) comment deu poihis fortiroy,
Ne recognischant (e) mye le bos où il estoy :
Moes en marchiant toudis, eil treuva eune voye,
Et veit eun bosquillon (f) dont eu been moulte
geoye.

Li bosquillon cuida veir eun grand revenant,
Qui l'espeutia (g) si foert que il s'enfouy tout
couriant;

Sy deskarney (h) estoy & tanney (i) de visiaige
Que de eun vrey revenant avoy meyne (k) &
imaige (l).

- (x) Bois.
(y) Attaché, retenu.
(z) Dresfia.
(æ) Traversant les brouf-
faillies.
(b) Son.
(c) Délivré.
(d) Pensoit, réfléchis-
soit.

- (e) Reconnoissant.
(f) Homme qui coupe
le bois.
(g) L'épouvanta.
(h) Décharné, maigre.
(i) Bazané, noir.
(k) Mine.
(l) Figure, représenta-
tion.

486 *Nouvelles historiques.*

Tout nud fors eun seyhon (m) sans menches
(n) & foert estreyt,
Quy a mittan sies cuiches (o) tout ou pleus
deschendoy,
Et eune foert lungue barbe, & sie teste tondene;
Se piau toute noirchie (p) estoie treys foert pe-
lue (q).

Apriey li bosquillon coureut & lie rateint (r);
En langue de Sourye eil kiera (s) sen quemin (t),
Adonk li bosquillon, cuidant que il feut sau-
viaige,
Ly disit en Frenchois : giou n'oye (u) mie vos
languaige.

Lie povre Chievalier ne savoy se il resvoy,
Nie dou li bosquillon paroloy (x) en Frenchois:
Men boen amey, dis my en queils lius chy (y)
nous sommes
Giou me treuve perdue, & n'y cognois per-
sonnes.

Li forêt de Créki on appyele (z) cheye bos,
Seur lies marches (a) de Flandres, jouxte (b)
le Boulenois,
Disit le bosquillon; ha tu par queuque (c) oraige,
Captif en èun navire, defeur (d) mer foest nau-
fraige?

(m) Sarot, sur-tout.
(n) Manches.
(o) Cuisses.
(p) Noircie.
(q) Velue.
(r) Rejoint, rattrape.
(s) Demanda.
(t) Chemin.

(u) N'entends.
(x) Parlois.
(y) Ici.
(z) Appelle.
(a) Frontieres, confins.
(b) Proche.
(c) Quelque.
(d) Dessus, sur.

Soudain le fasche (e) en terre, & sies deux bras
 en crois,
 Estendues de sen long, li Chievalier, clamoyz:
 O Dious omnipotens du ciel & de la terre,
 Par queu (f) mirauke (g) a-t'eu fait finer me
 misere!

De terre rieflevey (b), disit ou bosquillon:
 Le vieil Sire Gierard est eil en vie ou non,
 Se Dame avœuk sen fieus, toute le mesionnéye (i)
 Et le frere, sont eils vievans & en santéye?

Giea piecha (k) le vieil Sire d'ennuis est trespassey,
 Ya preys de dis ans, & den puis sen dieschey (l),
 Balduin (m) derain Fieus veult tollir l'hieritaige,
 Et pour chiou à le Dame a foest foerche (n) &
 oulstraige.

Le pere de le Dame, qui est coires (o) vivant,
 Avœuk sen esneys (p) sies sunt veneus esse-
 preissement (q)
 Pour le foere assentir à nouviau mariaige,
 A chele fin de wardier ou mèneur (r) l'hieritaige.

Sie been le wardera de Sire de Renty (s),
 Proche affin eil estoy deu Sire de Créky:

- | | |
|---------------------------------|--|
| (e) La face, le visage. | (n) Violence. |
| (f) Quel. | (o) Encore. |
| (g) Miracle. | (p) Fils aîné. |
| (h) Relevé. | (q) Exprès. |
| (i) Sa maison, sa fa-
mille. | (r) Mineur, enfant en
minorité. |
| (k) Depuis long-temps. | (s) Famille d'Artois,
tombée dans celle de
Croy. |
| (l) Décès, mort. | |
| (m) Baudouin. | |

488 *Nouvelles historiques.*

Foert poissant en vassiaux, en moyens (f), &
en terre;

Le Dame ne pooit (u) mieux coisir (v) ne mieus
foere.

Le Dame par-tout (x) chion vera se remarier,
Enchuy (y) a l'heure de sexte en le va espen-
sier (z) :

Grant feste on y fera; y a moulte nobleieffe,
L'amofne (a) on te donra : eil ara largieffe.

Lie Chieyalier suyhit (b) le voye tout dus (c)
qu'au bout,

On sortir de cheys bos sie recongnut par-tout :
Si feut droit au castiau (d), avoeuk grand preif-
se (e),

On tout cascuens (f) estoey en geoyey (g) &
en lieffe.

Lies quiesteurs (h) qui wardoyent lies tours,
jouxte le pont,

Le veiant preys di entrer, ne lie voulieres (i)
poent :

(c) Richeffe, revenu.

(u) Pouvoir.

(v) Choisir.

(x) Pour ces raisons, à la hâte.

(y) Anjourd'hui.

(z) Epouser.

(a) L'aumône, la cha-
rité.

(b) Suivait.

(c) Jusques.

(d) Château.

(e) Avec célérité, vite.

(f) Chacun.

(g) Joyaux.

(h) Le guêteur; la sen-
tinelle.

(i) Voulut.

Que kieres (k), teu cheens ? (l) d'où vien teu si
sauvaige ?

Eis teu eun matelot rescapéy (m) di esclaivaige ?

Gious (n) sous eun peregrin (o) riestourney (p)
d'oultremer,

Mes ameys, à vos Dames sie me fault paroler,
Disr lie Chievalier, cheft afoere qui preisse :

Lieschisme (q) allier empriey le Dame vos mes-
treisse.

Nos Dame ne peut mie enhury te paroler :
Chey mastin ou moustier (r) on le vea marier ;
On eyt (s) à l'atourneyr ; (t) attens-le on pais-
siaige :

Ou castiau ny entrera home si treis sauvaige.

Eune heure apreys le Dame suyhie (u) de ses
parens,

Atournéye (x) pour lies nopches de biaux acouf-
trements (y),

Deschendye seur le pont, par sen fienchéy (z)
menéye (a),

Et aloye ou moustier pour y estre espeusiéye (b).

(k) Demandes.

(l) Céans, ici.

(m) Rechappé.

(n) Je suis.

(o) Pèlerin.

(p) Revenu.

(q) Laissez-moi.

(r) L'Eglise.

(s) Est.

(t) L'ajuster, faire sa
toilette.

(u) Suivie.

(x) Parée.

(y) Habillements, ajus-
tements.

(z) Fiancé, futur é-
poux.

(a) Conduite.

(b) Epousée.

290 *Nouvelles historiques.*

Seur le pont l'arrestia li povre Chievalier :
Giou vien, me noble Dame, dou poihs d'oultre-
mer.

Deu Sire de Créky vous annunchier (c) nou-
veille,

Le queu (d) denpuis (e) dis ans eist en prison
crudeille (f).

Le Dame ne avoye mie neul doubte du trespas
De sen chier Sire quen (g) cuidoy mor ou
combas.

Conter lies mescreyans, moes d'usne (h) amour
fideille.

Relicte (i) aroye voleu demourier toudis teile.

Sie portant (k) riefpondit : Vrey ni est mie vos
raports :

En mesnant se banniere, men Baron kehit (l)
morts ;

Sies freres & vint trois escuyers y reslieres (m)

Sies queus tous fueres (n) occhis fors sept qui
se sauvieres (o).

Li Sire de Créky adonc ne feut occhy,
Reprint lie Chievalier ; car, Dame, le vey-
chy (p) ;

(c) Annoncer appren-
dre.

(d) Lequel, qui.

(e) Depuis.

(f) Cruelle.

(g) Que l'on.

(h) D'une.

(i) Veuve.

(k) Pourtant, cepen-
dant.

(l) Tomba.

(m) Restèrent.

(n) Furent.

(o) Sauverent.

(p) Voici.

Ravissiez (q) been chey (r) my, maugré tant
de miliere,

Connechez vos mary quy vos avoye sy kiere (s).

Geamoës ne cuideroye que teu soys men mary,
Sie teu ne me raconte chiou que il felist le nouyct
De sen departement, quand dens men liët cou-
kiéye (t).

Giestoye si treis (u) dolente, & si desconfortéye.

Vos anniau d'espeusailles (x) en deux giou le
rompy;

Vos printes le mitan, l'auter (y) giou le war-
dy (z);

Dame, le veychy coire de me foy cheu chiër
gaige.

Que geadis (a) jou vos aye bailliyéye (b) en ma-
riaige.

Adonk clamea le Dame : vos y estes men mary;
Jou vous reïcongnoy been men Baron sie kie-
ry (c).

Soudein enter sies bras sie giesta transportéye;
Sy esbahie (d) esloye qui ele y restia pasméye.

Moes en voloy doubtier (e), le Sire de Renty
Geadis amey affin deu Sire de Créky,

(q) Regardez, exami-
nez.

(r) C'est.

(s) Chere.

(t) Couché.

(u) Si fort, tant.

(x) Epoufailles.

(y) L'autre.

(z) Gardai.

(a) Jadis.

(b) Donné.

(c) Chéri.

(d) Etonné.

(e) Doubter.

X vj

492 *Nouvelles historiques.*

Et disoy : ches been ly a sen treys hault cor-
suaige.

Moes jou ne le recognoy mie à sen visiaige.

Le pere de le Dame leyhant (f) been ravisiéy (g)
Disit : jou men remembre (b) chey ly moes
foert cangiéy (i),

Quant eil siera vestu & been lavey giesteime (k)
Que tout cascuen le recongnichera (l) de meisme.

Quant lies sens de le Dame fueres eun pou ra-
peuryeye (m),

Devers sen sieus meneur y elle s'ye (n) eist re-
tourneye,

Disiant : veiez (o), voichy vos Seigneur & vos
pere,

Venicy (p) le saluter (q) a deus genious en
terre.

Li Sire print sen sieus, en sies bras le preissoye;
Le joefne demiziel (r) foert bel enfain (s) es-
toye,

Et disoy : chey dont vous que me kiere (t) Da-
me mere

Plouroye, disiant : tout eist perdu aveuc vos
pere.

(f) L'ayant.

(g) Considéré, fixé.

(h) Je me le rappelle.

(i) Changé.

(k) J'estime, je pense.

(l) Reconnoitra.

(m) Reposés.

(n) S'est,

(o) Regardez.

(p) Venez,

(q) Saluer, faire la ré-
vérence.

(r) Damoiseau, jeune
homme.

(s) Enfant.

(t) Chère, chérie.

Stapendant tout cascuens sur le pont estampis (u),

Dames & cavaliers, trestous been haheuris (x);
Tous cascuens voloy veir & paroler ou Sire,
A reispundre (y) à trestous sy ne pooit seufire.

Deus cingnes (z) sur le pont s'esbastoynt (a)
deseur lian,

Et de leurs becqs tiroient eune moityé d'anniau
Treis luisant deun roubly (b); le Dame l'eyhant
veue

Criea : cheys le mitan de men anniau perdue.

Seur les cingnes eun questieux deu pont en lian
sautia,

Leurs print cheile moityé d'anniau, & la portia
Ou Sire quy avoye l'auter mitan bailliéye.

Pour sie recognifanche (c) a sie preime (d) abor-
dée (e)

On reboutia (f) ensemble cheys deus moytiés
d'anniau

Qui avoynt engraviéy (g) dedens eun escri-
tiau,

Deu nom deu Sire avœux chely dichele Dame
Que il ly auroit donney en l'epousant (h) se
feme.

(u) Debout.

(x) Surpris, étonné.

(y) Répondre.

(z) Cygnes.

(a) S'égayoiént,

(b) Rubis.

(c) Sa reconnoissance,

se faire reconnoître.

(d) Première.

(e) Arrivée.

(f) Remis.

(g) Gravé.

(h) L'épousant.

494 *Nouvelles historiques.*

Cascuens clamia mirauke : moes chiou myreen
(i) ni estoy

Emprey de chely qui dieflibérey (k) avoy
Li povre Chievalier par been pleus grand mer-
veilles

Sie leur disit : vous nen cuiderye (l) vos oreilles.

Sy rekiera (m) le Sire ou castiau remontier (n)
Ou feut lavey, vestu mieu quon peut l'acouf-
trer (o) :

Seur se teste tondeue on vestit eun vieil beau-
me (p)

Adonk ne fem oy (q) pleus estre eun si sauviat-
ge home.

Le banquet pour lies nocpches estoy tout apref-
tény;

Cascuens sie meit a taule (r) à boire & festi-
néy (s);

Li Sire racuntia (t) à se noble assembléye (u).
Come de li esclavaige & mort feut deslibreye.

Si disit que sies kienes estoyn restéys ou bos
Ou s'estoy riesveilliéy; on lies kiera (x) sie-
tot (y)

(i) N'étoit rien.

(k) Délivré.

(l) Croirez.

(m) Requit, demanda.

(n) Remonter.

(o) L'arranger.

(p) Casque, chapeau.

(q) Sembloit, paroîs-
soit.

(r) Table.

(s) Manger.

(t) Raconta.

(u) Assemblée.

(x) Alla chercher.

(y) Sur le champ.

Tout le noble assemlyey feut lies veir leur le
plache (z)
Ou tous cascuens a Dious a genious rendit gra-
che.

Venist (a) à cheys nouvelles sen frere Biauduin,
Le boen Sire Raoul ly pardoinia (b) soudein
Lies guiere qu'avoit foet pour tollir l'héritage
Au joine Biauduin deuriant (c) sen esclavaige.

Lointemps feust mesnéye feste ou castiau de
Créky,
Y feut criéy Noël, & largieffe on y fist;
Dens lies poihs voesins en vollea (d) lies fa-
meys (e)
Petites & grandes gents trestous been estoneys.

Li Sire avœuk se Dame vesqueist plus de vint ans
En grand amour, & eut encoires sept enfans,
Funda eun grand moustier (f), fait dons ous
monastieres
Et amandia (g) tous cheus qu'avoient fundiéys
sies peres.

(z) Place, lieu, en-
droit.

(a) Vint

(b) Pardonna.

(c) Pendant.

(d) Vola, se répandit.

(e) Bruit, nouvelle.

(f) L'Abbaye de Ruif-
sau-ville, en Artois.

(g) Fit de nouvelles
largesses.

N. B. Cette Romance est peut-être un des mo-
numents les plus curieux de l'ancien idiôme Picard;
ce qui donnera lieu ici à une observation qui a
déjà été faite. La Picardie dispute à la Provence
l'honneur d'être le berceau de notre poésie Fran-

496 *Nouvelles historiques.*

poëte. Cette première Province prétend que ses Poëtes ont devancé les Troubadours, & leur ont servi de modèles; les graces, l'harmonie & la légèreté du jargon Provençal peuvent avoir fait oublier la naïveté du langage Picard. Le Midi en fait de poésie, aura toujours la prééminence sur le Nord; les vers se plaisent aux lieux où naissent les fleurs, où sourit un beau ciel; voilà pour quelle raison la Grece semble avoir été formée par la nature pour être le séjour de prédilection des Muses. Il ne falloit rien moins que la verge de fer du despotisme & la servitude la plus stupide pour détruire un si précieux avantage: encore les malheureux Grecs d'aujourd'hui ont-ils de la peine à ne pas se ressouvenir qu'Homere, Anacréon, &c. sont nés parmi eux. Ils charment leur esclavage par des idées poétiques, & font des vers que les jeunes filles chantaient.

Fin du Tome premier.

COMPLAINTES

DU

SIRE DE CRÉQUIL

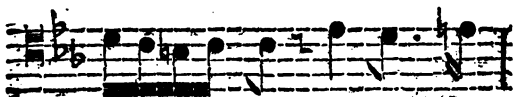
PREMIERE COMPLAINTE.

Musique de M. LE BOUCHER DUCROSCO.

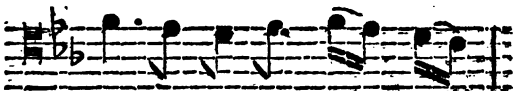
Larghetto. con espressione.



Que ces lieux flattent ma tristesse.



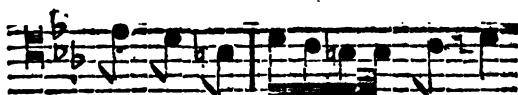
Je n'y puis da-



moins gémir en li-ber-



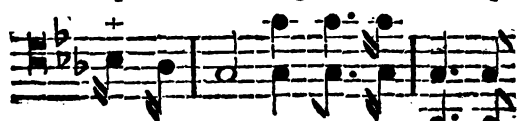
té, Seul plaisir, que



le Ciel me laif - - se, Et



qui sou - lage un cœur trop



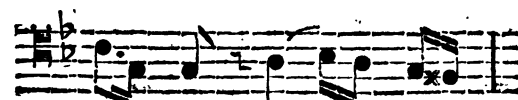
a - gi - té : Dans les horreurs de



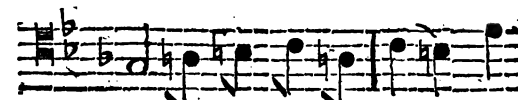
la cap - ti - vi - té, Le sou - ve-



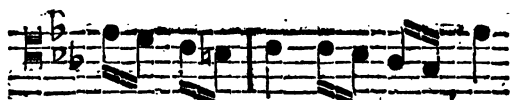
nir d'u - ne pu - re ten-



dref - se, Fait en-



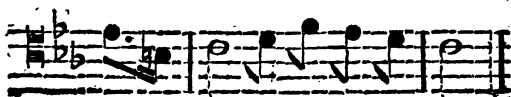
cor ma fé - li - ci - té. Le



sou - ve - nir d'u - ne pu-



re ten - dref - fe, Fait



en - cor ma fé - li - ci - té.

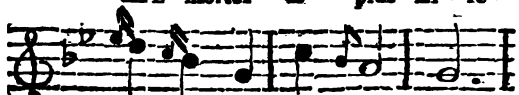


SECONDE ET DERNIERE COMPLAINTE.

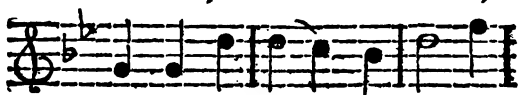
*Musique de la Romance D'ALIX & D'ALEXIS,
de M. DE MONCRIFF.*



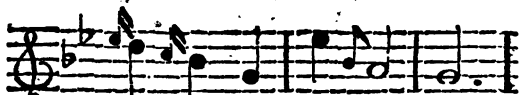
Le mortel le plus mi - se -



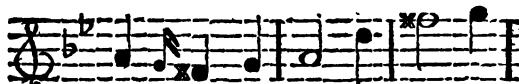
ra - ble, Dans cet - te tour,



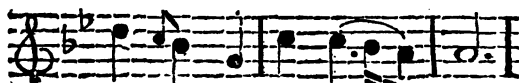
Vie - ti - me d'un fort dé - plo -



ra - ble, Meurt nuit & jour :



Veil - le le Ciel en no - tre



France Porter mes cris

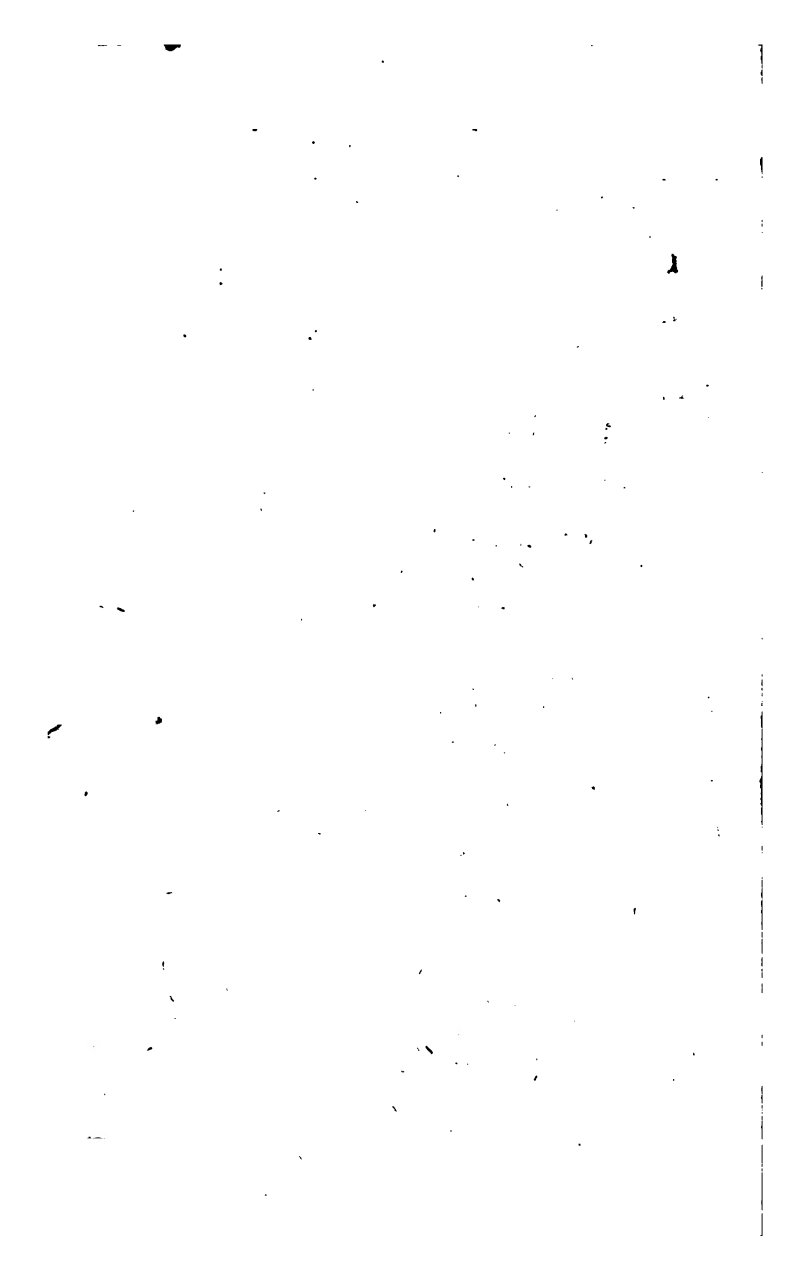


Qu'on vienne al - lé - ger ma souff-



rance, Ou je pé - ris.





T A B L E

DU TOME PREMIER.

SALISBURY page 1

VARBECK. 133

LE SIRE DE CRÉQUI. 333

